



Morsure

Louth, Nick

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

NICK LOUTH

MORSURE



THRILLER

Michel
LAFON

NICK LOUTH

MORSURE



THRILLER

Michel
LAFON

Nick Louth

Morsure

Traduit de l'anglais par Matthieu Farcot

Titre original

Bite

Première publication en langue originale
par Ludensian Books, 2007.
Réimprimé en 2013 et 2014.

- 1 -

Août à New York. Une soirée moite, classe ménagerie dans un gros porteur plein à craquer attendant de décoller à JFK. La pluie tombée une heure plus tôt s'évaporait du tarmac comme de l'huile dans une poêle chaude. Tout à coup, il y eut du mouvement, enfin, après une heure de retard. Moteurs vrombissants, le 747 se mit à accélérer. Des gouttelettes roulèrent en diagonale sur les hublots, les lignes de la piste défilèrent comme des balles traçantes, les coffres à bagages cliquetèrent au-dessus des têtes des voyageurs. Le vol KLM 648 décolla, destination Amsterdam. Trois cent cinquante passagers commencèrent à se détendre, pensant que c'en était fini de leurs problèmes.

Ils pouvaient rêver.

John Edward Davies se trouvait à la place 38C, côté couloir. Il avait l'allure parfaite d'un John Edward Davies : normal, anonyme, vite oublié. Un nom conçu pour un faux passeport. Sous le siège situé devant lui, il avait posé un sachet à glissière. À l'intérieur de celui-ci se trouvait un Tupperware dont le couvercle était solidement fermé par trois gros élastiques. C'est là que s'arrêtait sa normalité.

Cette boîte était, dans le jargon du Pentagone, « un vecteur d'arme rentable ». Si légère, si inoffensive. Vide, en apparence. Presque vide, mais pas tout à fait. Elle ne contenait ni circuit électronique, ni horloge, ni explosifs, ni produits chimiques, ni gaz toxique, ni bactérie ou virus rare, ni substances radioactives. Rien qu'un terroriste ait déjà utilisé. Rien qui puisse déclencher les dispositifs de sécurité des aéroports. Rien qui se remarque sur un appareil à rayons X, aucune odeur pour un chien renifleur, rien de métallique qui puisse faire sonner un détecteur de métaux.

Et pourtant, cette boîte était plus mortelle que n'importe quelle bombe. John Davies avait fait ses devoirs : le contenu du Tupperware pouvait tuer plus de gens que la bombe atomique d'Hiroshima. Mais de manière bien plus subtile. Bien plus lente.

Durant les quelques heures à suivre, tout ce qu'il avait à tuer, c'était le temps. Rester calme et serein. Penser à des choses banales, être normal et garder cette boîte bien serrée entre ses pieds. À côté de lui, à la place 38B, un homme aux cheveux bouclés déchirait des pages dans le magazine distribué à bord et en faisait des cygnes et des colombes en origami qu'il posait en équilibre sur sa tablette. Avant

que Davies ne puisse détourner son regard, son voisin accrocha son attention et engagea la conversation. Il s'appelait Max, était sculpteur, américain. John Davies hocha la tête et sourit aux moments opportuns, parlant peu jusqu'à ce qu'il trouve enfin l'occasion de se plonger dans une revue.

Dehors, le coucher de soleil se cristallisa en un coup de pinceau d'un orange éclatant sur un horizon bleu de Prusse tandis que l'avion s'enfonçait dans la nuit atlantique.

À 22 heures précises, heure de New York, Davies sortit un flacon de pilules de sa poche. Il l'ouvrit, en ôta l'ouate et le tapota pour en extraire un cachet orange marqué d'un tout petit point bleu au centre. Il l'avalait avec de l'eau. Il feuilleta un petit agenda jusqu'à atteindre la page du mois d'août. Et entoura le jour, nota l'heure, tout comme il l'avait fait les trois jours précédents, tout comme il devrait le faire pendant plusieurs semaines encore.

Le destin a tendance à s'immiscer dans tous les projets délicats. Une femme d'une cinquantaine d'années se fraya un passage dans le couloir en évitant le chariot à boissons et heurta le coude de Davies. Le flacon de pilules se renversa et les cachets orange volèrent dans tous les sens. La femme s'excusa, se baissa sur ses genoux charnus et commença à s'affairer pour les ramasser. L'hôtesse de l'air se joignit à elle. Attirant encore plus cette attention qu'il fuyait. Davies leur dit : Ne vous en faites pas, je vais les ramasser. Laissez-moi faire. Ce sont juste des vitamines, pas de souci. Mais elles continuèrent en bavardant, lui faisant perdre patience.

Puis la femme déplaça le sachet à glissière pour atteindre un cachet. Les jambes de Davies eurent un sursaut involontaire et il pesta. J'ai dit *Laissez*. Elle le regarda, et dans ses grands yeux, il lut un sentiment de surprise teintée de peur.

Lorsqu'elle fut partie, il déposa les pilules sur sa tablette qu'il compta en silence en les remettant dans le flacon. Il en manquait onze. Troublé et en colère, Davies n'avait plus qu'une envie : agir *maintenant* et en finir. Mais il savait qu'il ne le pouvait pas. Pas encore. Pas avant le moment propice.

Après le film, une autre distribution de boissons, puis le désordre agaçant des écouteurs et des masques de voyage, des couvertures et des chaussettes de nuit. Après tout cela. Une fois que les lumières seraient tamisées et les règles artificielles du sommeil en avion appliquées. Alors seulement Davies pourrait se lever et faire ce qu'il avait à faire. Ce qu'il rêvait de faire depuis si longtemps. Un léger sourire se dessina sur ses lèvres. De l'autre côté du hublot, toutes les lumières avaient été englouties par l'océan de la nuit. Un monde s'enfonçant dans l'obscurité, à une vitesse dépassant le dessein de la nature.

Il était minuit à l'heure de New York quand le directeur général de Pharmstar Corporation John Sanford Erskine III quitta sa place en classe affaires pour se rendre aux toilettes. Il passa devant les corps endormis de son assistante de direction Penny Ryan et de Don Quiggan, le directeur financier. De l'autre côté du couloir, Bob Mazzio, responsable des fusions et acquisitions, regardait un film sur un écran individuel.

Aux toilettes, Erskine ajusta sa cravate en soie, brossa les épaules de sa veste et appliqua de l'eau de Cologne sur ses joues bronzées. Du haut de son mètre quatre-vingt-dix, il devait se baisser un peu pour se voir dans le miroir. Il ausculta son profil léonin, passa une serviette en papier sous son col puis se brossa soigneusement les dents avant d'utiliser du fil dentaire.

À l'aide d'un petit peigne en argent, il remit les deux ou trois derniers cheveux rebelles du bon côté. Satisfait, il sourit. À cinquante-huit ans, il avait encore une épaisse crinière. Autrefois noir de jais, celle-ci était désormais grise et striée de blanc au-dessus des oreilles.

Il sortit un petit pot de crème d'une trousse de toilette en cuir portant ses initiales. Avec une lingette propre enroulée autour d'un doigt, il en prit une noisette et l'étala sur ses sourcils noirs touffus. Une fois les petits poils remis en place, il tamponna le surplus et les fixa à l'aide du sèche-cheveux. Ses sourcils mettaient en valeur ses yeux bleus perçants, mais Erskine avait des manières plus subtiles de s'en servir. Usant de légers haussements, d'inflexions et de froncements – ce qu'il appelait sa calligraphie d'influence –, il était en mesure de mener une réunion sans hausser la voix, et de séduire sans la baisser.

Iron Jack Erskine, l'appelait-on. Il en mettait plein la vue aux investisseurs et faisait fléchir les banquiers, il ébranlait ses rivaux et intimidait ses adversaires. Tenez tête à Iron Jack, disait-on dans l'industrie pharmaceutique, et vous avez une chance sur mille de gagner.

Le problème, c'est que certains ennemis se moquent des probabilités.

Tandis que les victimes dorment, les prédateurs chassent.

Il était 2 h 15 à New York et 8 h 15 à Amsterdam. Davies récupéra son sac à glissière sous le siège et tâta à travers le plastique pour vérifier que le couvercle était bien fermé. Intact. Son voisin aux cheveux bouclés était vautre sous une couverture, un cygne en papier à la main. De l'autre côté du couloir, un homme d'affaires chauve ronflait devant son ordinateur portable encore ouvert, dont le curseur clignotait comme pour attirer l'attention.

La section économique de l'avion ressemblait à un champ de bataille plongé dans l'obscurité : des corps endormis, des membres étendus, des bouches béantes et, en face, une couverture tachée de vin rouge. Ici et là, des liseuses perçaient l'obscurité, éclairant des petites vieilles aux cheveux permanentés avec des lunettes à chaînette, qui lisaient laborieusement le thriller du moment. Si seulement elles avaient su où l'action se passait vraiment.

Davies glissa la main dans le sac et enleva prudemment les élastiques. Le couvercle était toujours fermé. Il prit le sac et se dirigea vers le rideau séparant la classe affaires. Une hôtesse de l'air préparait des boissons dans la cuisine située derrière le rideau, mais elle ne leva pas les yeux lorsqu'il passa près d'elle à pas feutrés. Deux mètres plus loin se trouvait l'escalier menant à l'étage supérieur de la classe affaires. La zone cible.

Davies y posa lentement le pied, pour s'assurer que l'escalier métallique ne résonne pas sous ses pas. Trois marches avant d'arriver en haut, il s'arrêta. Dans les grands fauteuils moelleux inclinés reposaient des corps. Avachis, vulnérables, endormis. Il sortit la boîte du sac. Jeta un dernier coup d'œil au-dessus de lui. Personne ne bougeait. Personne ne regardait. Délicatement, il ouvrit le couvercle.

*

* *

– Hé, Max ! Je suis là.

Max n'avait même pas repéré Erica lorsqu'elle s'était extirpée de la foule qui attendait aux arrivées de l'aéroport d'Amsterdam pour se jeter dans ses bras.

– Tu m'as tellement manqué.

Il eut des frissons de joie en entendant son accent anglais et s'abandonna dans son étreinte et son parfum.

– Je suis si content de te voir, dit Max.

Il l'embrassa dans le cou et passa les doigts dans ses cheveux noirs coupés au carré, puis il prit son visage entre ses mains et contempla ces yeux d'un vert incroyable et ce grand sourire. Chaque fois qu'il la voyait, il était transporté, comme si dix jours loin d'elle suffisaient à oublier à quel point elle était belle.

– Tiens. J'ai quelque chose pour toi.

Il posa un cygne en papier sur l'épaule d'Erica. Elle regarda la figurine et sourit.

– Merci. Je vais l'ajouter à ma volière chaque jour plus grande d'origamis.

Elle le guida jusqu'au restaurant de l'aéroport.

– Je nous ai déniché un joli petit hôtel, c'est l'université de Columbia qui paie l'addition !

– Est-ce que ton gros article pour dimanche est prêt ? Je veux lire le *New York Times* et voir en gros titre : « Erica Stroud-Jones remporte un prix Nobel. »

Erica sourit. Max avait une vision artistique de la science : un monde mystérieux de formules et de boccas bouillonnants, peuplé de professeurs hirsutes s'écriant « Eurêka ! » au milieu de la nuit.

– Je dois revoir certaines choses, répondit-elle. Les organisateurs de la conférence me harcèlent pour que je leur donne l'article, mais je ne peux pas me permettre de me faire coincer à cause d'un dernier détail non vérifié.

– Ma perfectionniste chérie.

Max l'embrassa sur le bout du nez et laissa tomber ses sacs à côté d'une table.

– Ne laisse pas ces histoires nous empêcher de profiter de ce séjour. Tu n'as plus le droit de me décommander. Je ne le permettrai pas.

– Max, s'il te plaît.

Erica pressa le doigt contre ses lèvres avec un regard sévère.

– Allez, on a déjà parlé de ça. Je ne peux pas laisser passer d'erreur, c'est pour ça que ça m'a pris des années...

– Des années ? Des décennies, tu veux dire ! Sans aucune reconnaissance, assise sur une chaise cassée, à dormir au bureau, et forcée de faire des pieds et des mains pour qu'on te donne un ordinateur...

Erica haussa un sourcil comme si elle était froissée.

– Est-ce que je t'ai permis d'embellir mes malheurs ?

Lorsque la serveuse vint prendre leur commande peu de temps après, ils riaient, les mains jointes sur la table. Max n'était jamais passé au second plan dans la vie d'une femme, mais s'il voulait être avec Erica, il savait qu'il n'y avait pas d'alternative. Toute sa vie, à l'école, durant ses études, et pendant sept ans dans la garde côtière

américaine, il avait tout fait pour être numéro un, sans songer aux conséquences. Il allait avoir trente-huit ans dimanche. Ça semblait être un bon âge pour devenir un peu indulgent.

– Je t’ai préparé une surprise pour ton anniversaire, déclara Erica en caressant les cheveux de Max.

– Je suis impatient.

Max avait lui aussi prévu une surprise pour Erica. Il palpa dans sa poche la petite boîte en écailles d’huître. Juste pour vérifier qu’elle était toujours là, comme il le faisait toutes les cinq minutes depuis son départ de New York. Dans celle-ci, sur une doublure de satin pourpre, était posé un anneau. C’était la première fois qu’il travaillait de l’or, ou sertissait un diamant. Prêt pour dimanche, qui serait le seul jour où il aurait jamais demandé à une femme de l’épouser.

*

* *

Ce matin, jeudi, notre premier à Amsterdam, Max et moi sommes arrivés à notre charmant petit hôtel, l’Erwin, avec son bel escalier tournant et son hall lambrissé de bois. La chambre était fantastique et peu nous importait que l’ascenseur ne puisse contenir que les bagages. En descendant, nous avons vu une femme soulever son mari handicapé de son fauteuil roulant et essayer de le porter dans l’escalier raide. Max s’est précipité pour l’aider et a porté ce petit homme ratatiné dans ses bras. Ce fut une scène très touchante.

(Journal d’Erica)

Assis dans le restaurant de l'hôtel Krasnapolsky, place du Dam à Amsterdam, Don Quiggan et Bob Mazzio regardaient les jolies filles à vélo et les dealers de la mi-journée qui abordaient les touristes.

Mazzio bâilla bruyamment.

– Quoi que je fasse, je souffre toujours du décalage horaire quand je voyage d'ouest en est. Là-*dedans*, c'est le milieu de la nuit, dit-il en tapant d'un doigt velu sur sa tête au teint halé.

Puis il consulta sa montre et grommela :

– Oh, merde. C'est ça, la date ?

– Le décalage horaire est vraiment violent quand on ne sait même plus quel jour on est, railla Quiggan avec un petit sourire, tout en sirotant son café. Fais de l'exercice, prends un peu le soleil.

– Non. J'ai oublié que c'était l'anniversaire de mon fils.

Mazzio sortit un netbook et y brancha son téléphone portable.

– Il faut que je lui envoie un mail.

– Je croyais qu'il n'avait que six ou sept ans.

– Six ans aujourd'hui. Mais il se débrouille plutôt bien avec un PC.

– Alors embauchons-le, Bob. Un petit futé comme ça.

Mazzio fit une grimace tout en tapotant sur le clavier. La dernière chose qu'il voulait, c'était que Kyle vende son âme à Pharmstar. Un membre de la famille suffisait. Trois mois plus tôt, lors de son premier jour dans l'entreprise, Mazzio avait assisté au briefing stratégique donné par Iron Jack aux nouvelles recrues fraîchement sorties de l'école de commerce. « Je veux le prochain Prozac ou Valium, le prochain Lipitor ou Zantac, avait expliqué Jack de sa voix sonore en arpasant la pièce. Je veux que vous parcouriez le monde pour trouver des molécules qui rapportent un milliard par an. De vous à moi, laissez tomber le remède contre le cancer comme option financière. Ce qu'il nous faut, ce sont des traitements, pas des remèdes. Des traitements que les patients prennent tous les jours, année après année. Les secteurs cliniques sont évidents : dépression, migraine, maux de dos, arthrite, régulation du taux de cholestérol ou du poids. Et il n'y a qu'un seul marché cible : les pays industrialisés et riches. »

Mazzio avait été ébahi par les données et les chiffres que Jack avait cités de mémoire. Il fallait huit cents millions de dollars et jusqu'à douze ans pour amener un médicament du tube à essai à sa commercialisation. Une requête auprès de l'Agence de contrôle

pharmaceutique et alimentaire représentait en moyenne deux camions de papperasse. Aussi, quand un médicament franchissait tous les obstacles de procédure, il devait engranger des bénéfices énormes durant les huit années de validité du brevet, non seulement pour rembourser ses frais de mise au point mais pour compenser les quatre-vingt-dix-neuf pour cent de médicaments qui ne voyaient jamais le jour. Une molécule candidate pouvait être recalée pour toutes sortes de raisons. Elle pouvait par exemple fonctionner dans le tube à essai, mais pas sur un animal de laboratoire, ou être efficace sur celui-ci mais pas sur un humain, ou encore soigner la maladie mais en créer une autre, ou encore – le cas le plus frustrant – la molécule fonctionnait parfaitement mais un petit mariole d’universitaire écrivait une thèse de doctorat démontrant qu’un traitement à deux francs six sous à l’aspirine marchait tout aussi bien. « Vous savez quoi ? avait dit Jack aux cadres réunis devant lui. Je veux descendre ces deux enfoirés de chercheurs qui ont anéanti le marché de l’ulcère en découvrant que des antibiotiques bon marché étaient aussi efficaces. » Mazzio s’était senti un peu en décalage lorsque tous avaient ri. Mais il avait besoin d’argent, et personne dans le secteur ne payait aussi bien que Pharmstar.

Quiggan toussa.

Mazzio rangea rapidement son netbook. Jack Erskine approchait de la table. Le P-DG ne s’assit pas mais se pencha simplement en avant et posa ses énormes mains bronzées entre eux.

– Bob, fit doucement Erskine, ses sourcils sombres froncés au-dessus de paupières tombantes. Pourquoi ne m’as-tu pas dit que Henry Waterson avait fouiné du côté d’Utrecht Laboratories ?

– Je ne savais pas, Jack. Qu’est-ce qu’il faisait là ?

– C’est ton boulot de savoir ces choses-là. Tu as fait ton enquête, non ? Tu ne savais pas que son cabinet conseil avait un contrat avec eux ?

Mazzio fit non de la tête. Il prit un air de chien battu avec ses grands yeux marron.

– Ça doit être de la petite bière, Jack, sinon ils m’en auraient parlé.

– On a 3,4 milliards de dollars en jeu dans cette acquisition. Il n’y a pas de petite bière si ça peut avoir des conséquences dessus. Je ne veux plus qu’il fourre son nez là-dedans. Demande des copies de son contrat à Utrecht Laboratories. Il me les faut dans la journée pour que nos avocats y cherchent des failles.

Sur quoi Erskine s’en alla.

Mazzio lâcha un soupir et Quiggan ricana en soulevant bizarrement le côté gauche de son visage pâle et austère, dévoilant de longues et fines dents jaunies, humectées de salive.

– C’est *quoi* le problème entre lui et Henry Waterson ? demanda Mazzio.

– Tu sais que c’est Henry qui a créé Pharmstar, n’est-ce pas ?

– Bien sûr. Ça a commencé sous le nom de Vitaledge Vitamins, en 1965, je me souviens.

– Ouais, acquiesça Quiggan en terminant son café. La famille de Waterson faisait partie de l'aristocratie de la Nouvelle-Angleterre, des gens pleins de fric mais pas flambeurs du tout. Waterson a repéré Jack dans les années soixante-dix quand c'était un jeune représentant de vingt-deux ans et il l'a formé pour arriver au sommet. Le problème, c'est que Jack et Henry avaient des visions différentes. Pour Henry, les affaires étaient un sport modéré, pour Jack c'est une curée dans un bassin de requins. Henry ne s'était jamais rendu compte de ça jusqu'à ce qu'il devienne président et laisse à Jack sa place de directeur général.

Mazzio parut déconcerté.

– D'accord, Don, Jack a tout fait pour arriver à ses fins. Je peux comprendre que Waterson le déteste pour avoir fermé toutes les entreprises de vitamines, mais pourquoi est-ce que Jack déteste Henry ?

Quiggan regarda le fond de sa tasse et but les dernières gouttes froides.

– C'est un peu un secret de polichinelle, alors après tout.

Il se pencha vers Bob.

– Il y a sept ans, la fille cadette de Waterson, Trish, a disparu. On l'a plus jamais revue vivante. Elle n'avait que vingt ans et c'était une sacrée beauté.

– Bon Dieu.

– Une tragédie, mais c'est pas fini, dit Quiggan en affichant un sourire mielleux. La femme de Jack a retrouvé Trish deux jours plus tard. Elle s'était pendue à un chevron dans le hangar à bateaux de Jack.

Mazzio secoua la tête.

– Je commence à piger. Jack avait une liaison avec elle ?

Quiggan acquiesça.

– Henry a trouvé une lettre dans la chambre de Trish. Cette lettre était une bombe. En gros, elle accusait Jack, le truc typique de lycéenne pleine de rancœur.

– T'es vache, Don. Elle avait vingt ans.

– La lettre disait que Jack et elle étaient amants depuis quatre ans. Il lui avait promis de quitter sa femme et ses enfants pour elle, mais quand Trish a insisté pour qu'il tienne parole, il l'a larguée. La semaine suivante, toujours d'après cette lettre venimeuse, Trish a prétendu avoir découvert que Jack avait aussi une aventure à son bureau, avec une secrétaire de dix-neuf ans.

– Alors tu penses que c'est pas vrai ?

– Vrai ? Ouais, peut-être. C'est la valse du monde réel, Bob.

Quiggan remua nerveusement ses épaules étroites :

– Les hommes mariés trompent leur femme, les jeunes femmes

aiment jouer à ce jeu, résultat : ça fout la merde. Mais de là à se pendre dans ce foutu hangar à bateaux...

– Waterson a dû être anéanti, remarqua Mazzio.

– Toute cette histoire l'a terrassé. Jack s'est excusé, il a usé de son charme pour minimiser leur liaison, et il a persuadé Waterson qu'il n'avait rien à gagner à laisser quiconque voir la lettre, pas même les flics. Pendant un moment, la situation est restée très tendue, les réunions du CA étaient atroces, tu imagines bien. On savait pour le suicide, mais pas que c'était lié à Jack. On ne l'a appris que six mois plus tard. Henry avait emmené sa famille en vacances pour se remettre d'aplomb et, pendant son absence, Jack a vendu Vitaledge Vitamins pour une bouchée de pain à une bande de petits fabricants de nourriture pour animaux de Milwaukee.

– C'est de la provoc'.

– Je te le fais pas dire. Waterson crachait du sang, pour lui ça a été le coup de trop. Jack n'a pas eu le temps de le voir venir qu'un extrait de la lettre d'adieu de Trish était publié dans le journal local, dans un article racontant en détail le passé de Jack. Il contenait des renseignements qui n'avaient pu venir que de Waterson, et ça a donc été la guerre. Mais quand Waterson a porté la bataille devant le conseil d'administration, il ne pouvait que perdre. Pharmstar connaissait la plus forte croissance que le secteur ait jamais observée et n'avait jamais eu un chiffre d'affaires aussi élevé, ce qui plaisait aux actionnaires, et Jack leur plaisait aussi. Wall Street se moque de la vie privée des patrons. Jack Erskine dirigeait une entreprise, pas le pays. Les administrateurs ont donc viré Waterson.

– Est-ce que ta voix comptait parmi les leurs ? questionna Mazzio. Après que Henry t'avait nommé à la direction ?

Quiggan plissa les yeux.

– Jack le dit mieux que moi : « Bien sûr que je peux mordre la main de celui qui me nourrit, si elle a assez bon goût. »

*

* *

C'est ma première semaine en tant que stagiaire pour Médecins pour l'Afrique, et déjà le planning est parti à vau-l'eau, comme cela semble être le cas pour tout, au Zaïre. Nous faisons un détour en urgence par Zizunga après avoir reçu un message radio de là-bas hier soir. Une femme médecin autrichienne du centre de recherche sur les singes est gravement malade, elle souffre d'une septicémie. Son mari veut à tout prix l'envoyer par avion à Kinshasa depuis la piste d'atterrissage d'Ubulu, qui se trouve à deux jours de route.

Nous sommes cinq entassés dans le seul Land Rover en état de marche de MPA, et nous avons tous abandonné nos différents projets pour le

moment. Georg est un vrai ours, avec une énorme barbe poivre et sel. Son épouse américaine Amy et lui sont médecins pour MPA et travaillent habituellement à l'hôpital pour enfants de Lole. Tomas Hendriksen, un magnifique Suédois élancé de vingt-six ans, est photoreporter pour l'Associated Press, il tente de gagner les zones tenues par les rebelles et nous paie l'essence. Il a pour guide un garçon de quinze ans dénommé Salvation Sisiwe. Salvation a perdu sa jambe droite l'année dernière à cause d'une mine antipersonnel, mais il chante merveilleusement et avance plus facilement à travers la jungle sur ses béquilles que moi avec mes deux jambes et une machette.

Nous ne roulions que depuis une heure lorsque nous avons trouvé le chemin bloqué par un arbre qui s'était effondré. Georg est allé jeter un coup d'œil et nous a expliqué qu'il était trop gros pour qu'on puisse le déplacer avec le treuil du véhicule, nous avons donc passé deux heures sous la pluie battante à dégager à la machette un passage pour le contourner.

À ce rythme-là, je ne vais jamais rencontrer le professeur Friederikson. Il ne reste qu'une semaine à Kisangani, et je suis sûre qu'il ne va pas prolonger son séjour simplement parce qu'une étudiante-chercheuse comme moi est en retard pour un rendez-vous.

(Journal d'Erica)

Max et Erica avaient vidé la moitié du pouilly-fuissé et presque terminé leur plat de saumon et d'asperges lorsque leur dîner romantique au d'Vijff Vlieghe fut interrompu.

– Ne te retourne pas, dit Erica. Mais Jürgen Friederikson vient d'entrer.

– Qui ça ?

– Une légende vivante en parasitologie. Avec deux de ses amis.

Max regarda par-dessus son épaule.

– C'est lequel ? Le grand échalas avec un nœud pap', le nain grognon ou le boiteux ?

– Chuuut, Max ! Bon sang, parle moins fort. Ils arrivent.

Erica se leva.

– Professeur Friederikson, comment allez-vous ?

– Ma prothèse de jambe m'élance, mais je suis encore en vie.

Friederikson était aussi maigre et buriné qu'un ouvrier agricole, après des décennies passées sur le front contre le paludisme. Son nez crochu et ses yeux gris-vert enfoncés donnaient une intensité pénétrante à son regard, que ses cheveux gris coupés ras et sa barbe blanche bien taillée n'adoucissaient pas. Il marchait à l'aide d'une canne en métal et claudiquait à chaque pas.

Max se leva lorsque Erica lui présenta les autres. Henry Waterson, un grand sexagénaire bronzé aux cheveux argentés soyeux et à l'allure sportive, était vêtu d'un costume en lin clair et d'un nœud papillon jaune. Le petit homme à l'air impatient était le professeur Cornelis Van Diemen, que Friederikson décrivit comme la sommité néerlandaise sur les maladies tropicales.

– J'ai beaucoup entendu parler de vous, Erica, dit Waterson. Nous sommes impatients d'assister dimanche à la présentation de votre grande découverte.

– Je ne suis pas vraiment sûre qu'il s'agisse d'une grande découverte, précisa Erica. J'ai de nouvelles données à vérifier.

– Mais nous avons entendu dire que vous aviez envoyé votre article à *Nature*, observa le professeur Van Diemen en plissant les yeux derrière ses lunettes aux verres teintés violets.

– Oui. Mais ils ont accepté de faire attendre leur commission d'évaluation jusqu'à ce que je puisse présenter ces nouvelles données. Je ne vais pas parler de grande découverte avant qu'ils ne le fassent,

expliqua Erica.

– Mais votre présentation sera prête, n'est-ce pas ? demanda Friederikson avec un regard perçant.

– Pour rien au monde je ne manquerais ce rendez-vous dimanche, le rassura Erica.

– Bien. Un vieil ami à vous sera là. Il a fait le voyage spécialement pour assister à votre présentation. Il est très excité à cette perspective, indiqua Friederikson.

– Qui est-ce ? demanda Erica.

– C'est une surprise. Vous verrez bien.

Friederikson se tourna vers Max :

– Prenez bien soin d'elle, monsieur Carver. Cette belle femme va bouleverser le monde de la recherche parasitologique et tous nous donner tort.

– Te donner tort à *toi*, Jürgen, fit Waterson en riant et en ajustant son nœud papillon. Je n'ai jamais dit qu'un vaccin efficace contre le paludisme était impossible à trouver.

– Alors c'est *vraiment* sur un vaccin antipaludique que tu travailles, dit Max à Erica.

– Non, ce n'est pas le cas, comme ils le savent bien. Tout le monde tire trop vite des conclusions. J'essaie simplement d'isoler et de comprendre comment fonctionnent quelques enzymes qui sont importantes pour la croissance et le développement d'un type précis de parasite du paludisme à *un* moment précis de sa vie chez une poignée d'espèces de moustiques.

– Ne la laissez pas vous éblouir de sa science, Max, dit Van Diemen en nettoyant ses lunettes. Le bruit court que votre compagne a découvert un moyen révolutionnaire de combattre cette maladie.

– Quelles sont ces nouvelles données ? questionna Waterson.

– Vous verrez bien.

Erica but une petite gorgée de vin comme pour tenter de faire disparaître le ton incisif qu'avait pris sa voix.

– En tout cas, tant qu'à donner un dernier coup de pinceau à votre théorie, vous devriez peut-être en révéifier les fondements, fit Friederikson, sa jambe artificielle grinçant comme si elle appréciait sa plaisanterie. Juste au cas où il s'avérerait qu'elle repose sur du sable.

– Allons, allons, Jürgen, intervint Waterson. Nous devrions sans doute laisser ces deux jeunes gens profiter de leur repas.

Il sourit à Erica en reconduisant ses collègues à leur table. Erica ne relâcha son sourire froid et figé que pour prendre une grande gorgée de vin. Elle rompit un petit pain en deux et en fourra un morceau dans sa bouche, puis elle tourna les yeux vers la fenêtre. Max remarqua les muscles contractés de sa mâchoire et son cou tendu.

– Parle-moi, dit-il.

La tête d'Erica remua à peine en signe de refus, ses boucles d'oreilles tremblant tandis qu'elle regardait fixement la rue. Max prit

une de ses nouvelles cartes de visite et la plia pour en faire un petit oiseau. Il le fit lentement marcher sur la table et donna un léger coup de bec sur le poignet d'Erica.

– Chante, petit oiseau.

Erica se tourna vers lui avec des éclairs dans les yeux.

– Je n'ai pas *envie* d'en parler, d'accord ?

– Eh. Je suis de ton côté. Ne m'agresse pas. Bon sang, ces scientifiques soupe au lait !

– Tu ne connais pas la moitié de l'histoire, ajouta Erica en beurrant furieusement l'autre moitié de son pain. Plus le domaine scientifique est pointu, plus la recherche est obscure, moins les chercheurs sont payés, plus la rivalité devient forte.

– Mais s'il s'agit du paludisme, vous devriez tous travailler ensemble.

– Ne sois pas naïf, Max.

Erica pointa son couteau à beurre par-dessus son épaule en direction de la table où Friederikson était assis.

– Il a passé vingt ans à essayer de trouver un vaccin contre le paludisme dans les années soixante-dix et quatre-vingt. Sans succès. Alors bien sûr, il ne veut pas que quelqu'un d'autre en trouve un maintenant.

– C'est complètement fou, dit Max. Mais au moins tu n'as pas à l'écouter.

– Non. Mais je ne suis personne. Friederikson est le consultant senior auprès de l'Organisation mondiale de la santé, Friederikson était à côté du président des États-Unis au Forum mondial de la santé, Friederikson est reçu comme un prince dans une vingtaine de capitales africaines. Il n'y a peut-être pas beaucoup d'argent dans la lutte contre le palu, mais le peu qu'il y a reste dans son giron.

– Et l'argent de Bill Gates ? demanda Max alors qu'elle s'emportait de plus en plus.

– Ça pourrait changer beaucoup de choses, mais il reste tant à faire, et ça devrait être aux gouvernements occidentaux de s'impliquer. Il m'a fallu deux ans pour réunir les fonds pour mon projet à Columbia avant même de pouvoir toucher un tube à essai. J'ai finalement convaincu l'armée américaine et le gouvernement du Ghana de partager les coûts estimés à trois cent cinquante mille dollars. Puis, en mars de l'an dernier, le ministère de la Santé ghanéen a retiré sa part, soit la moitié du financement, et sa proposition de fournir des locaux pour nos essais cliniques.

– Pourquoi ?

– Ils ont dit qu'ils les consacraient finalement au financement d'essais pour un nouveau médicament à base de plantes mis au point en Chine. Cette décision m'a coûté mon unique assistant de recherche, l'accès à du matériel de pointe et a rallongé mon étude de plusieurs mois. Et devine qui conseille le Ghana ?

– Friederikson ?

Max termina son verre de vin et demanda l'addition.

– Tout juste. Donc quand Friederikson prédit qu'il n'y aura jamais de vaccin fiable contre le palu, ça devient une prophétie autoréalisatrice.

– Mais tu n'as plus besoin de penser à lui. Tu es ici maintenant. Dimanche, tu vas leur montrer, n'est-ce pas ? Tout ce travail, tout ce mal que tu t'es donné. Tu as enfin trouvé le bon filon.

Erica se radoucit dans le silence, et ramassa le petit oiseau en carton.

– Max. Je te remercie tellement de croire en moi. Et je suis désolée. Désolée de t'avoir parlé comme ça.

– J'ai toujours cru en toi. Et plus rien ne peut t'arrêter maintenant.

C'était là une prédiction qu'il souhaiterait n'avoir jamais faite.

*

* *

– On est en retard, Jack.

Penny Ryan était sur le pas de la porte de la chambre d'hôtel d'Erskine et regardait le directeur général qui, un imper posé sur un bras, une mallette sous l'autre, parlait au téléphone. Il hocha la tête d'un air contrit et mit fin à son appel.

– Désolé, Penny. Où en est-on dans le programme ?

– Pas du tout dans les temps, Jack. La voiture est dehors. On file tout droit à La Haye, après quoi je case l'équipe juridique à 15 heures pour dix minutes. Voici votre déjeuner, dit-elle en lui donnant un croissant. J'ai demandé du café pour le trajet.

– Vous êtes un ange, Penny.

– Et vous un démon, vous foutez le planning en l'air.

Elle sortit son agenda. Personne d'autre n'osait parler ainsi à Iron Jack Erskine, mais il se gardait bien de se disputer avec elle. Erskine travaillait dix-huit heures par jour et Penny Ryan organisait chacune de ces mille quatre-vingts minutes. Elle parlait russe, français et espagnol, n'oubliait jamais un nom et savait réparer son imprimante. Il appréciait particulièrement son rire gras et contagieux, son stock de blagues cochonnes et ses jambes sensationnelles.

– Eh, Penny, vous avez de la crème anti-inflammatoire ou antihistaminique sur vous ? demanda-t-il en se grattant le dos de la main.

– Une piqûre ?

– Oui.

Il lui tendit sa main qu'elle prit et elle toucha le gonflement au niveau de l'articulation du doigt.

– Mmm. Sacrée piqûre, Jack.

– Ça me démange terriblement depuis deux ou trois jours, je peux

vous le dire. J'en ai une autre dans le cou.

– C'est à cause des canaux. Je suppose qu'ils se reproduisent à toute vitesse ici. Bougez pas.

Elle retourna dans sa chambre et revint avec un tube à la main.

– Tenez. Essayez ça.

Elle en déposa une noisette sur le dos de la main de son patron et la fit pénétrer en massant.

Erskine posa les yeux sur le tube.

– Merck ! Mademoiselle Ryan, puis-je vous demander pourquoi vous transportez des produits ennemis dans votre sac ?

– On ne fait pas d'antihistaminiques, si ? dit-elle en riant. Marge faible, pas de croissance, si mes souvenirs sont bons.

– C'est vrai. Bon sang, ça soulage. J'achèterai peut-être des actions Merck un jour, fit-il en rigolant, puis il rabattit ses manchettes.

– Encore deux choses, Jack. N'oubliez pas que c'est votre anniversaire de mariage mercredi en huit. Vous ne pensez pas que la Hollande serait un bon endroit pour trouver un cadeau à Eleanor ?

Erskine soupira.

– Mince ! Qu'est-ce qu'on trouve en Hollande ? Je ne vois rien sinon du fromage et des vidéos triple X.

– J'ai une liste de boutiques de faïence de Delft. Souvenez-vous, vous lui avez acheté une soupière la dernière fois que nous étions ici.

– Vraiment ?

– En tout cas, vous l'avez payée. Voulez-vous que je prenne les assiettes qui vont avec ?

– Ça ne vous ennue pas ? Et une carte, quelque chose de pas trop fleur bleue.

– D'accord. Vous savez que vous fêtez vos dix ans de mariage, n'est-ce pas ?

– Merde, ouais. Alors il vaudrait mieux que je lui offre quelque chose de spécial, j' imagine.

– Je pourrais aller dans un grand magasin et lui trouver une robe cet après-midi. Elle fait toujours du 36, Jack ?

– Je crois. Et il nous faut du parfum.

– Est-ce que le Elizabeth Arden lui a plu pour son anniversaire ?

– Elle a adoré, Penny, oui. Reprenez-en.

Penny le nota dans son agenda. Plus bas sur la même page, elle avait relevé les numéros de portable de call-girls fiables et discrètes. Elle vérifierait leurs disponibilités si jamais Erskine y faisait allusion.

Durant ses deux années en tant que secrétaire particulière d'Erskine, il n'y avait pas grand-chose qu'elle n'ait fait pour lui. Elle avait écouté ses laïus interminables sur le financement à effet de levier, ses confidences alcoolisées sur la libido déclinante d'Eleanor. À Lisbonne, elle avait cherché dans son œil une lentille de contact égarée. À Moscou, elle l'avait mis au lit à la suite d'une intoxication

alimentaire, après avoir dû le traîner sur huit étages car l'ascenseur était en panne. À Washington, elle avait recousu un bouton tombé de son veston cinq minutes avant un rendez-vous avec le directeur de l'Agence de contrôle pharmaceutique et alimentaire.

Il y avait cependant une chose qu'elle ne ferait pas : Penny Ryan ne coucherait pas avec lui. Il avait essayé une seule fois, quelques mois plus tôt, à San Francisco, après avoir conclu un accord de rachat à quinze milliards de dollars. Elle avait élégamment désamorcé la situation en accompagnant son refus des flatteries nécessaires pour qu'Erskine ne le prenne pas mal. Depuis lors, il avait eu un comportement irréprochable avec elle. Jamais elle ne mettrait cela en péril en racontant avec qui elle avait couché.

– Encore une chose, dit Penny en conduisant Erskine à l'ascenseur. Le Forum de parasitologie veut que vous confirmiez définitivement si vous donnez un discours mardi.

– Je ne me souviens pas de ça, répondit-il avec irritation. Pourquoi nous inviter, Penny ?

Les portes de l'ascenseur s'ouvrirent.

– J'imagine que c'est parce que Henry avait l'habitude de prendre la parole chaque année, et ils veulent que vous marchiez sur ses traces.

Erskine grimaça :

– S'ils me connaissent, ils sauraient que la dernière raison pour laquelle je ferais quelque chose, c'est parce que Henry Waterson l'a faite avant moi. Nous n'avons même plus de produits dans ce secteur, Dieu merci. Qui d'autre sera là ?

– Le directeur de l'Organisation mondiale de la santé...

Erskine fit mine de bâiller.

– Les ministres de la Santé d'Inde, du Brésil et d'une bonne douzaine de pays africains.

– Des bijoux, Jésus, et des tam-tams. Ma conception de l'enfer. À la réflexion, Penny, prenez-moi un rendez-vous avec le Brésilien. Ils ont un énorme marché en chirurgie esthétique. On a quelque chose qu'ils vont adorer. Quelqu'un d'autre ?

– Pfizer et GlaxoSmithKline seront là.

– Kindler et Garnier ?

– Non. Seulement les vice-présidents, je pense.

– Laissez tomber. Et les journalistes ?

– Quarante sont accrédités pour l'instant.

– Des brouilles. Il y en avait plus de mille à la conférence sur le sida, l'an dernier. Personne du *Wall Street Journal*, du *Financial Times*, de *The Economist*, Reuters, l'Associated Press ? Allez, il en faut plus pour me convaincre.

Penny parcourut la liste et fit non de la tête.

– Et ce discours, Penny. J'imagine qu'ils veulent entendre ce qu'on va faire pour améliorer la santé des pauvres du tiers-monde ?

- Quelque chose de ce genre.
 - Eh bien, je vais leur faire un discours d'un mot : « Rien. »
- Erskine éclata de rire et appuya sur le bouton du rez-de-chaussée.

*

* *

Cette nuit est longue et épouvantable. Le Land Rover est tombé en panne cet après-midi alors que nous roulions dans le lit peu profond d'un ruisseau, qui constitue apparemment la seule route dans les environs. Lorsque nous sommes sortis de la voiture, des nuées de minuscules abeilles Trigona sans dard ont fondu sur nous pour boire notre sueur. Elles se sont immiscées sous nos vêtements, sous nos aisselles, dans nos oreilles, dans la commissure de nos yeux, nos narines et nos bouches. En cinq minutes, elles nous avaient presque rendus fous, et nous sommes donc montés sur la colline en attendant que la nuit tombe, puis nous sommes redescendus réparer le véhicule. Nous avons passé une heure à le pousser hors du ruisseau, puis plusieurs autres à nous faire dévorer par les moustiques tandis que Georg, couché en dessous, jurait en hongrois après l'embrayage cassé et tentait de retrouver une vis importante qu'il avait laissée tomber. Pour passer le temps, je regardais Tomas. Il tenait la lampe baladeuse pour Georg, et un essaim de papillons de nuit dansait autour de sa tête telle une auréole. J'ai imaginé que c'étaient des flocons de neige et je me suis demandé ce que cela ferait d'avoir froid au lieu de fondre dans la chaleur africaine.

Ce soir, j'ai regardé Amy au bord de la rivière, qui se rasait les jambes. Apparemment, elle le fait tous les jours. Elle dit que c'est une question de dignité. Je trouve ça un peu étrange. Tout le monde s'en fout, et les petites coupures du rasoir me semblent idéales pour contracter des infections.

Tomas sourit encore ! Je ne sais pas comment il fait. Il a trouvé trois sangsues sur sa cheville aujourd'hui, il s'est cassé un plombage sur un noyau de mangue et il a fait tomber son ordinateur portable dans le ruisseau. Moi, j'ai perdu mes moyens alors que je n'avais qu'une seule sangsue – mais elle était dans mon cou ! Pouah.

Ah. Serait-ce le bruit du moteur ? On dirait que nous repartons, au moins jusqu'à un coin convenable pour camper. J'espère vraiment que la femme de Zizunga tient le coup. Je n'ose pas imaginer quelle sorte d'horrible maladie on pourrait attraper en passant deux jours enfermés avec elle dans un Land Rover. C'est le genre de pensées égoïstes que je ne peux révéler à Amy.

(Journal d'Erica)

Bob Mazzio était au Paradis. L'endroit s'appelait Hemel en néerlandais et coûtait les yeux de la tête, mais de son point de vue, la traduction était juste. Chevauché fiévreusement par une femme nue sur un lit de satin rond, il était aux anges. Au-dessus du dos svelte cambré et des longs cheveux bruns ondoyants de celle-ci s'étendait un plafond rococo pastel doté d'une voûte ornée de chevaux ailés et de chérubins s'ébattant autour d'un miroir circulaire, au centre duquel se reflétait sa crucifixion charnelle.

Lorsqu'elle sentit qu'il s'apprêtait à exploser, la fille posa sur lui ses petits seins qui pointaient et lui susurra des obscénités à l'oreille dans une langue slave. Elle fit tourner ses hanches de plus en plus lentement, contrôlant et retardant, instillant savoureusement le bonheur suprême en lui. Quand le moment arriva, il éprouva une forte envie de crier le prénom de cet ange plein de taches de rousseur en signe de reconnaissance absolue, mais il était trop tard pour le lui redemander : Olga ou Luger, Natasha ou Katyusha, Stasi ou Spoutnik ; les mots tourbillonnèrent dans sa tête jusqu'à ce qu'il redescende sur terre, pantelant.

Il avait payé pour ensuite recevoir un bain, mais pris immédiatement de remords comme à chaque fois, il avait désormais juste envie de partir. Dehors, dans les rues obscures, encore occupé à vérifier boutons et cravate, il respira enfin, détendu. Il sentait encore la chaleur battre dans ses oreilles, mais son corps percevait la fraîcheur de l'air nocturne. Il se dépêcha de se rendre à son rendez-vous avec Quiggan au bar de l'hôtel, prêt à revivre cette rencontre inattendue pour la postérité masculine ; prêt à se délecter de l'admiration du directeur financier pour lui, Mazzio, nouveau membre de l'association autoproclamée des maris cocufieurs de Pharmstar.

En retard de cinq minutes, il s'arrêta sur une passerelle étroite et déserte, la tête bourdonnante comme si on y lui enfonçait un clou. Un froid douloureux s'était infiltré dans ses articulations et il voyait trouble. Il ne reconnaissait pas l'endroit où il était et il avait mal au cœur. Le canal miroitait d'une manière engageante au-dessous. Il agrippa le garde-fou froid, passa le buste par-dessus et vomit dans l'eau. Au dernier haut-le-cœur insoutenable, ses lunettes tombèrent ; elles disparurent dans la galaxie grandissante de sa souffrance avec à peine une ondulation.

Un groupe de jeunes fêtards passa en l'évitant. Il entendit leurs langues claquer de dégoût pour cet ivrogne qui pestait dans son costume éclaboussé de dégueulis. En retour, il leur dit d'aller mourir en enfer. Ce fut un peu plus tard que Bob Mazzio, si peu de temps auparavant au Paradis, culbuta dans l'eau froide et sombre sans que personne ne le voie ou l'entende.

*
* *

Max passa trois jours merveilleux à Amsterdam. Erica et lui firent des kilomètres ; ils déambulèrent dans des rues pittoresques, errèrent dans des musées, restèrent bouche bée devant les femmes en vitrine dans le Quartier rouge et visitèrent la maison où Anne Frank s'était cachée des nazis. Ils s'embrassèrent dans des bars, se tinrent la main dans des restaurants romantiques éclairés aux chandelles et se promirent l'un à l'autre de longs moments de plaisir. Tous les soirs, ils rentraient en hâte à leur chambre de l'hôtel Erwin, une ancienne et majestueuse demeure en bord de canal de quatorze chambres seulement, avec des plafonds sculptés et un magnifique escalier tournant doté de rampes en teck.

Tous les soirs, ils grimpaient les marches raides bras dessus, bras dessous. Haletants, ils riaient bêtement devant le regard désapprouvateur d'un marchand du ^{xviii} siècle dont le portrait était suspendu en haut de l'escalier. Ils faisaient l'amour sous des draps tout propres dans un lit grinçant. Après cela, ils ouvraient la fenêtre pour entendre les carillons de la Westerkerk et le grincement des trams qui passaient.

Il était 3 h 17 du matin, dimanche.

Le début d'un cauchemar.

Max se réveilla sur le lit, habillé mais débraillé, avec une légère gueule de bois et ballonné par le dîner indonésien qu'ils avaient partagé la veille au soir. La lampe de chevet était allumée. Erica n'était pas à son côté. Il s'assit. La porte de la salle de bains était fermée, aucune lumière ne filtrait au-dessous. Il appela, attendit, puis entra. Alluma la lumière froide et aveuglante. Ses yeux marron brillants se plissèrent face au miroir. Il frotta ses épais cheveux bouclés et passa les mains sur sa sombre barbe naissante. Il s'aspergea le visage d'eau froide et s'essuya en essayant de se rappeler la dernière heure de la soirée.

Ils étaient rentrés à l'hôtel vers 22 h 45. Max n'avait pas eu le courage de faire quoi que ce soit sinon regarder la télé. Erica s'était allongée à côté de lui sur le lit pendant qu'il parcourait les chaînes. À un moment donné, elle avait glissé ses mains dans son jean, mais il avait secoué la tête et gonflé ses joues. Pas ce soir. Pas après cet après-midi et deux fois ce matin. Elle avait rigolé et l'avait embrassé, en lui

reprochant de trop manger.

Elle s'était pelotonnée dans ses bras pendant un moment, puis elle s'était levée et avait ouvert sa mallette en parlant d'e-mails. Quelques minutes plus tard, alors qu'il somnolait et que la télé était éteinte, il l'avait entendue taper sur son ordinateur. La dernière chose qu'il l'avait entendue dire était qu'elle sortait « prendre rapidement l'air ». Tellement anglais, s'était-il dit avant de se retourner.

C'était des heures plus tôt. Elle avait dû revenir, mais où était-elle à présent ? Erica ne dormait pas bien. Toute cette énergie. Elle était sans doute en train de discuter avec le gardien de nuit ou de faire les cent pas dans le couloir.

Max décrocha le téléphone et composa le zéro. Le gardien de nuit lui dit qu'Erica était sortie à 23 h 30 et qu'elle n'était pas revenue. La porte de l'hôtel était fermée à clé à une heure et les clients devaient donc sonner pour rentrer. Il était impossible qu'il ait pu la manquer. Max l'appela sur son portable et laissa un message, le premier d'une longue série cette nuit-là. Erica était quelque part dans la ville. Max s'habilla. Il était temps de partir à sa recherche.

Le boulevard longeant le canal était calme. L'eau scintillait sous les réverbères, l'air était frais et humide sous les marronniers qui bordaient la berge. Il n'y avait personne alentour. Il alla à gauche vers les deux bars les plus proches. Ils étaient fermés, leurs chaises et tables en plastique empilées et enchaînées sur les terrasses. Puis il revint sur ses pas, repassa devant l'hôtel et alla à l'endroit où il avait garé leur voiture de location. La VW Polo verte était toujours là. Max erra dans les rues sombres pendant une demi-heure, mais ne vit que quelques rares cyclistes ou couples en train de glousser. Finalement, il se pencha par-dessus la rambarde d'une passerelle et plongea son regard dans l'eau d'une obscurité insondable, repoussant le moment où il devrait rentrer. Il se souhaita un joyeux anniversaire sarcastique entre ses dents et retourna à l'hôtel. Il savait qu'il ne dormirait plus cette nuit-là.

*

* *

Nous avons trouvé une mère au bord de la route il y a une heure. Elle a expliqué que son mari était mort hier et qu'elle avait marché toute la journée, sans nourriture ni eau, afin de trouver des médicaments pour son bébé malade. Elle était marquée par l'épuisement et le désespoir, mais quand elle a soulevé son petit ballot, un regain d'espoir a éclairé son visage. Georg lui a donné de l'eau pendant qu'Amy tenait le petit garçon. Son torse tenait tout entier dans le creux de son bras et ses poignets n'étaient pas plus larges qu'un pouce. Seule sa tête, presque sèche malgré la chaleur, était de taille normale.

Tout le monde s'est accordé pour dire qu'il avait le palu, mais le microscope le plus proche pour le prouver se trouvait probablement à Zizunga. J'ai essayé de distraire le bébé en posant mon petit doigt dans sa main pendant qu'Amy lui insérait un thermomètre. Il ne l'a pas saisi, mais ses immenses yeux bruns se sont tournés durant un bref instant de peur, puis il s'est complètement relâché.

La mère a demandé quelque chose à Georg et a souri, d'un grand sourire carié qui m'a presque brisé le cœur tant il était empreint de confiance. Le seul mot que j'ai compris était « médicament ».

Tout ce que nous pouvions offrir, c'était un peu de nourriture pour elle, de l'eau potable et une solution électrolytique pour réhydrater l'enfant. Après cela, tout dépendrait de son organisme. J'ai demandé à Amy si on ne pouvait pas partager les cachets antipalu que nous prenions, mais elle m'a répondu que leur formule ne servait à rien une fois que l'infection était là. Et puis... si ce n'était pas le palu mais une autre maladie ?

La seule chose à faire était de leur trouver une petite place avec nous. Georg ne pensait pas que les sœurs à Zizunga auraient un meilleur équipement, mais au moins un diagnostic serait possible. Cependant, quand il a ouvert la portière, la femme a refusé de monter.

Elle s'est tournée vers moi et m'a fourré son enfant malade dans les bras.

– Médicament, Zizunga, m'a-t-elle dit.

Georg a sermonné la femme, et des larmes se sont mises à ruisseler sur son visage. Elle ne voulait pas venir avec nous car elle devait rentrer pour enterrer son mari, mais Georg a refusé de prendre le bébé seul, malgré les protestations d'Amy.

– Amy, on ne peut pas débarquer à Zizunga, déposer un enfant mourant à sœur Margaret puis repartir pour la piste d'atterrissage. Et on ne retrouvera jamais la mère, même si l'enfant survit. Tu connais les règles de MPA, « ne jamais faire d'orphelin ». Soit la mère et le bébé ensemble, soit rien.

Amy s'est mordu la lèvre en regardant Georg me prendre doucement le petit garçon et le rendre à la femme. Celle-ci a hoché la tête et s'est détournée. Elle a serré son bébé dans ses bras et s'est éloignée, jusqu'à disparaître dans le crépuscule.

(Journal d'Erica)

– Je sais que vous devez être inquiet, mais il ne faut pas s'en faire après seulement une nuit. Je suis sûr qu'elle va revenir.

Le jeune policier hollandais s'empara d'un mug de café taché et ébréché sur son bureau en désordre et en but une gorgée.

– Mais où pourrait-elle être ? Elle ne connaît personne ici, insista Max.

Le policier haussa les épaules.

– Bien sûr, je ne peux pas répondre à vos questions. Amsterdam est une grande ville qui offre beaucoup de distractions. Vous savez pourquoi les gens viennent ici. Ils aiment aller dans un coffee shop, fumer un peu, peut-être beaucoup. Ils se font de nouveaux amis, vont en boîte. Peut-être qu'ils boivent un verre de trop. Ce n'est pas si étrange. Il n'est même pas encore 7 heures du matin. On n'ouvre pas une enquête pour une personne disparue depuis huit heures seulement.

– Et si elle a eu un accident ?

– C'est possible, bien sûr. Je vérifierai plus tard, si elle n'a pas réapparu. Il n'y a pas eu d'accident mortel dans la ville cette nuit. Si elle était blessée, l'hôpital aurait déjà contacté votre hôtel.

Max soupira.

– Je suppose.

– Vous êtes-vous disputé avec votre petite amie ?

– Non.

Le policier garda le menton levé et les sourcils arqués comme s'il n'avait pas entendu la réponse.

– Non, vraiment. Tout allait à merveille entre nous.

Le policier hocha la tête d'un air compatissant. Il voyait peut-être en Max un homme amoureux qui s'était fait plaquer et tentait le tout pour le tout. Jusque-là, il n'avait rien noté d'autre que leurs noms et les coordonnées de l'hôtel.

– Est-ce qu'elle a pris son passeport ?

– Peut-être. Je ne l'ai pas vu, mais j'ai les billets pour le vol du retour. La voiture de location est toujours là et elle n'a pas pris ses bagages. Pourquoi les aurait-elle laissés si elle était partie ?

Le policier haussa de nouveau les épaules et regarda Max par-dessus ses mains jointes.

– Peut-être que si elle n'est pas revenue d'ici lundi matin...

Max frotta ses yeux fatigués.

– Elle présente un article à un congrès cet après-midi. À 17 heures. Des milliers de personnes vont venir l'écouter. Aucune chance qu'elle rate ça.

– Dans ce cas je suis sûr qu'elle sera là.

Le policier fixa Max pendant un long moment.

– Monsieur Carver, puis-je vous poser une question ?

– Bien sûr.

– Depuis combien de temps êtes-vous en couple avec Mlle Stroud-Jones ?

– Quelques mois seulement.

– Combien, précisément ?

– Je dirais trois mois.

Le flic se cala dans son fauteuil et posa les mains derrière sa tête. Il parla doucement :

– Ça ne fait pas long. Pas assez pour connaître vraiment quelqu'un, n'est-ce pas ?

*

* *

Il était 8 heures quand Max rentra du commissariat. Il monta en hâte à la chambre, plein d'espoir. Mais elle n'était pas revenue. Max essaya de voir si elle avait emporté autre chose que son portefeuille et son sac à bandoulière. Une des valises d'Erica était ouverte sur la table basse, l'autre était par terre. Son imper pendait encore dans le placard. Max descendit prendre un petit déjeuner. Il n'y avait personne d'autre, et il se servit donc au buffet de fromage et de charcuterie. Une serveuse blonde bien en chair lui apporta du café. Elle les avait servis la veille au déjeuner.

– Votre femme arrive bientôt ? Le petit déjeuner se termine dans cinq minutes.

– Elle ne se sent pas bien. Je suis seul ce matin.

– Ah, trop de vin hier soir, fit la serveuse avec un hochement de tête.

Max la regarda, ne sachant trop si cette remarque était due au célèbre franc-parler hollandais ou si elle sous-entendait autre chose.

– Pardon ?

– J'ai dit qu'elle avait peut-être trop bu.

La serveuse commença à débarrasser les assiettes d'une autre table sur un plateau.

– Je sais que c'est ce que vous avez dit. Vous voulez dire que vous l'avez vue hier soir ?

– Bien sûr. Au petit café du coin. Vous ne saviez pas ?

– Non. Quelle heure était-il ?

– Mon mari et moi sommes arrivés vers minuit et elle était déjà là,

avec une bouteille de vin à moitié vide. Mon mari s'est demandé pourquoi une si charmante *meisje* se retrouvait en train de boire toute seule.

– Seule.

Max répéta le mot avec un soupir de soulagement.

– Pendant un moment, oui. Puis un homme est arrivé et s'est assis avec elle.

– Elle s'est fait draguer ?

– *Nee*, non. Ils se connaissaient. Ils se sont fait une bise et il lui a tenu les mains.

La serveuse regarda Max puis s'empressa d'ajouter :

– Juste de vieux amis, je pense. Elle ne vous a rien dit ?

Max fit non de la tête.

– J'espère que je ne suis pas en train de lui causer des ennuis, dit la serveuse.

– Non, vous êtes en train de m'aider à lui en éviter. Elle n'est pas malade. Elle n'est tout simplement pas rentrée. Pas encore, du moins.

– Ah.

La serveuse le considéra d'un air pensif, s'essuya les mains dans une serviette et s'assit.

– Alors j'imagine que vous voulez tout savoir sur cet homme ?

– Eh bien, je suppose que ce serait mieux.

– Il était entre deux âges, de taille moyenne, avec des lunettes. Rien d'attrayant, fit-elle en tapotant la main de Max. Vraiment rien d'exceptionnel.

Max ne savait pas si cela le réconfortait ou non. Il avait en bouche le goût aigre de la jalousie.

– Pensez-vous qu'il était hollandais ?

– Non. Ils parlaient anglais ensemble, et il n'avait pas l'accent hollandais. Peut-être un autre accent.

– Ah. Est-ce qu'il boitait, ou est-ce qu'il avait les cheveux coupés ras ? Vous êtes sûre qu'il n'était pas vieux ?

La présence charismatique du professeur Friederikson était ancrée dans la mémoire de Max.

– Non. Pas vieux, moins de cinquante ans. Je n'ai pas remarqué qu'il boitait.

– Est-ce qu'ils sont partis ensemble ?

– Je ne les ai pas vus partir, mais quand j'ai regardé à nouveau, ils n'étaient plus là.

– Je vois.

Max tapota sur la table d'un air songeur.

– Elle va bientôt revenir, j'en suis persuadée. Vous pourrez alors lui demander vous-même tous ces détails. Je suis sûre qu'ils n'étaient pas amants.

– Merci pour ces éclairages, dit Max d'un ton dubitatif.

Il retourna à la chambre, s'assit sur le lit et s'efforça de se

concentrer.

Max jeta les deux valises d'Erica sur le lit et les ouvrit. Il souleva délicatement les coins des chemisiers et des tailleurs à la recherche de quelque chose, quoi que ce soit qui puisse dissiper la souffrance de l'ignorance. Il imagina un tas de vieilles lettres d'amour ou peut-être un mot à propos d'un rendez-vous innocent avec un ancien collègue. Dans les compartiments à glissière au niveau des rabats de la première valise, il trouva des disques de sauvegarde, une pile d'articles et de revues scientifiques, les notes imprimées d'Erica et son passeport. Il n'avait vu nulle part son ordinateur portable. Se pouvait-il qu'elle l'ait pris avec elle ? Ou était-il toujours dans la voiture ?

Dans la deuxième valise, Max trouva trois épais agendas de bureau aux reliures assouplies, tachées et écornées avec le temps. C'était un journal intime d'une écriture dense et penchée, rédigé avec de nombreuses encres différentes et remontant à 1985. Max le feuilleta et tomba sur des coupures de journaux, des cartes postales d'amis et des fleurs séchées. Une vie entière consignée en détail. Même l'écriture avait changé au fil des années. Les lettres devenaient de plus en plus petites et soignées. Elle avait arrêté de mettre un rond sur la lettre « i » vers 1987. Durant les dernières semaines, elle s'était contentée de notes laconiques. Curieux, Max revint au mois de juin, quelques semaines seulement après leur rencontre, et trouva un passage plus long.

*

* *

J'ai vu Max à son atelier aujourd'hui. Il travaillait sur une plaque de cuivre plus grande qu'un lit deux places. La plaque était percée de trous tout le long des bords, et il fixait un câble en acier en diagonale entre les deux trous les plus éloignés. Au bout d'une heure, il avait lacé la plaque entière comme un corset métallique. Avec une clé plate, il a commencé à serrer les gros boulons qui maintenaient les câbles à une extrémité, en donnant alternativement un quart de tour à chacun. Le métal a tremblé et s'est enroulé alors que les deux coins opposés se soulevaient du sol. Bientôt, la plaque a été presque pliée en deux et s'est mise à vibrer si fort sous l'effet de la tension que je n'osais pas m'approcher de peur qu'elle vole en éclats. Avec sa clé, Max a donné un petit coup sur un des câbles et un son inquiétant a résonné dans la pièce. Il a donné un coup sur un autre câble et le bruit était différent.

« Les notes varient suivant l'emplacement des trous et le calibre du câble, le timbre dépend de l'épaisseur de la plaque et du type de métal, acier ou cuivre, aluminium ou laiton, étain ou plomb. Je réfléchis à des moyens de brûler ou de refroidir le métal pour provoquer des changements de timbre. »

Je me suis rendu compte que ses sculptures décrivaient la nature du monde matériel avec plus d'éloquence que n'importe quels chimiste ou physicien. Il l'a mieux formulé : « On torture le métal pour le forcer à nous dévoiler son âme. »

C'est à ce moment-là que j'ai compris que j'étais tombée amoureuse de lui.

(Journal d'Erica)

*

* *

Max ne savait pas depuis combien de temps il fixait le plafond quand il vit le moustique. Il était là, immobile, sur la rose de plâtre au-dessus de la suspension. Son dos courbé jetait une ombre sur la peinture blanche. Max prit son exemplaire de l'*International Herald Tribune*, le roula soigneusement et se mit debout en chaussettes au milieu du lit. Un instant fracassant plus tard, le moustique n'était plus qu'une tache rouge sous l'ampoule se balançant en tous sens. La respiration de Max se changea en un halètement saccadé alors qu'il continuait de frapper la tache encore et encore.

Jack Erskine, Penny Ryan et Don Quiggan sortirent de la froide morgue centrale d'Amsterdam et entendirent la lourde porte claquer derrière eux. Aucun d'eux ne parla. L'image du corps blême et poilu de Bob Mazzio flottait tel un fantôme devant leurs yeux, ses lèvres bleues couvertes d'écume séchée, son regard vide.

Penny savait que Jack allait lui demander de parler à Heidi Mazzio, de répondre aux inévitables questions auxquelles son bref entretien téléphonique avec les flics hollandais n'apporterait aucune réponse. Oui, il était seul au moment des faits. Non, on ne l'avait pas dépouillé, son portefeuille était encore dans sa veste. Oui, il semblerait qu'il soit simplement tombé. Non, Amsterdam n'est pas considérée comme une ville dangereuse à cette heure-là de la nuit. Oui, nous sommes aussi étonnés que personne ne l'ait entendu se débattre dans l'eau. Non, nous ne croyons pas qu'il avait bu. Non, il n'y a pas besoin d'une autopsie. Il est officiellement mort par noyade. Oui, nous l'avons installé dans une très bonne chapelle ardente en attendant de pouvoir rapatrier son corps. Nous vous présentons à tous nos plus sincères condoléances. Heidi, sachez que Bob va énormément nous manquer.

Ce que Penny ne dirait pas à Heidi, c'était que le canal où son mari s'était noyé se trouvait dans le Quartier rouge. Elle détruirait le reçu humide mais encore lisible trouvé dans son portefeuille : une transaction, réalisée seulement trois heures plus tôt, d'un montant de neuf cents euros pour « services d'affaires » sur sa carte Gold professionnelle. Elle garderait pour elle les preuves d'une présentation négligée qui ne lui ressemblait pas – l'assistant du coroner avait noté que la chemise Van Heusen de Bob était mal boutonnée et que sa ceinture n'était pas enfilée dans deux des passants du pantalon de son costume Hugo Boss.

Non, elle ne dirait pas de mal des morts.

*

* *

Aujourd'hui a été un enfer. Nous avons passé quatre heures à quatre pattes à dégager les roues du Land Rover et à entasser des brindilles dessous. La pluie n'a pas cessé depuis deux jours, et, à cause de la boue, on dirait qu'on a été trempés dans du chocolat fondu. Georg a dit qu'il était

censé exister un meilleur endroit pour traverser l'Asa à la saison des pluies, mais nous ne l'avons pas trouvé.

Nous venions de finir quand deux femmes sont venues à la rivière pour prendre de l'eau et nous ont informés que Zizunga n'était qu'à un quart d'heure à pied. Il nous a fallu plus longtemps avec le Land Rover car on a dû abattre des arbres pour traverser la jungle, mais on est finalement arrivés à un enclos boueux entouré de deux douzaines de cabanes branlantes, où une horde d'enfants excités nous a accueillis. Ils nous ont entraînés jusqu'à une hutte où deux sœurs belges d'âge mûr, sœurs Margaret et Annette, s'occupaient de la femme malade, le docteur Sophie Hofhaus. Son mari, un entomologiste brésilien dénommé Jarman Herrera, lui tenait la main.

Sophie a dû être une belle femme, avec ses grands yeux bruns et ses pommettes délicates, mais elle avait à présent le teint aussi cireux qu'un cadavre. Elle avait le souffle court, les yeux enfoncés, une écume sèche formait des croûtes sur ses lèvres gercées. Georg a demandé à Jarman de quoi elle souffrait. Il ne pense pas que ce soit la dysenterie. Georg a suggéré avec tact que ce pourrait être la rage, mais Jarman a répondu que sa femme était vaccinée et qu'elle n'avait de toute façon pas été mordue par un singe depuis des mois. Elle a aussi été vaccinée contre la fièvre jaune, donc cette possibilité est exclue. Jarman a expliqué qu'il avait examiné un prélèvement du sang de Sophie au microscope et qu'il avait d'abord cru que ce pouvait être le paludisme, mais quand les sœurs ont utilisé le kit de dépistage ParaSight, les résultats étaient négatifs. Jarman était toujours persuadé qu'il s'agissait d'une sorte de septicémie.

Nous l'avons chargée du mieux que nous le pouvions dans le Land Rover, pendant que Jarman lui caressait le visage et lui parlait. Il n'y avait pas de place pour tout le monde dans le véhicule, aussi Tomas et Salvation sont restés à Zizunga avec sœur Annette. Amy a installé une perfusion de sérum physiologique et a fait une piqûre à Sophie pour stopper ses convulsions.

Nous étions sur le point de partir quand sœur Margaret est apparue sur une moto boueuse, portant casque et bottes de motard. Jarman m'a raconté qu'en 1966, avant qu'elle n'entre dans les ordres, sœur Margaret avait traversé le Sahara sur cette même vieille Husqvarna. C'était une excellente mécanicienne et si le Land Rover tombait en panne, elle serait tout à fait capable de le réparer, ou alors elle pourrait aller chercher de l'aide. Sans la moto, il lui aurait été impossible de rester en contact avec les villages les plus éloignés, de rendre visite aux malades et de consoler les familles des défunts.

Jarman a expliqué que l'armée avait tout mis en œuvre pour transformer Zizunga en ville fantôme. Les militaires avaient débarqué avec fracas trois mois plus tôt et avaient enrôlé tous les hommes ayant entre quinze et trente-cinq ans. Ils s'étaient également emparés de la plus grande

partie des réserves de maïs, d'igname et de manioc en surplus depuis la dernière récolte.

À 16 heures, Georg a appelé Kisangani par radio pour savoir si le Cessna affrété par la compagnie suisse propriétaire du centre de recherche était en route pour Ubulu. On lui a répondu qu'il devrait arriver à la piste d'atterrissage d'ici 7 heures le lendemain matin. Le seul moyen d'arriver à temps pour le rendez-vous était de rouler toute la nuit. Ce qui serait trop épuisant à moto. Nous avons insisté pour que sœur Margaret fasse demi-tour, mais elle a refusé. On a finalement trouvé un compromis : on a attaché la moto sur la galerie et sœur Margaret s'est glissée à l'avant entre Georg et moi.

Pendant des heures, nous avons cahoté, dérapé et percuté des obstacles sur les pires sentiers de forêt que j'aie jamais vus. À aucun moment Jarman n'a lâché la main de Sophie. Il m'a raconté qu'ils s'étaient rencontrés dans une faculté de sciences à Graz en Autriche, lui était alors un étudiant en échange qui s'intéressait aux papillons de nuit et aux scarabées, elle une sorte de star du département de zoologie. Elle n'avait pas eu le coup de foudre, mais il était persévérant et avait fini par gagner son cœur. Ils se sont mariés en 1974, ont passé deux jours de lune de miel à Zanzibar puis ils sont venus ici pour travailler et fonder la colonie de singes de Tetro-Meyer. La première année a été la plus difficile. Leurs conditions de vie étaient sordides, ils étaient souvent malades, les habitants du coin étaient méfiants et leurs employeurs semblaient les avoir oubliés. Cependant, ils étaient heureux. J'ai regardé la silhouette endormie de Sophie pendant qu'il parlait. Il m'a semblé voir un léger sourire sur ses lèvres.

Vers 21 heures, Georg a poussé un juron et pilé. Devant nous, une douzaine de hyènes étaient en train de déchiqueter la carcasse d'une petite antilope connue sous le nom de duiker. Leurs yeux jaunes malfaisants reflétaient la lumière des phares et, sans le moindre signe de peur, elles ont reniflé l'air à notre passage comme si elles pouvaient percevoir que nous avions la chair plus tendre.

À minuit, Georg a laissé le volant à Jarman, mais quand le docteur a été lui aussi gagné par le sommeil et qu'il nous a flanqués dans un fourré à 5 heures du matin, j'ai su que je devais prendre le relais pour conduire.

C'est en changeant de place que nous avons remarqué. Mes mains étaient tachées, de même que les sièges et le sol. La torche de Georg a révélé que la couverture de Sophie était trempée d'un sang foncé, presque noir. Elle semblait le perdre par ses urines. Avec le mouvement du véhicule, le liquide s'était répandu partout. Sophie, elle, délirait et ne reconnaissait même plus son mari. Celui-ci semblait au bord de la panique, personne n'avait les mots pour le rassurer. Nous avons nettoyé le sang dans un silence lugubre puis sommes repartis. Il n'y avait rien de plus à faire.

Sœur Margaret m'a parlé tout le temps que je conduisais, mais c'est en réalité la peur qui me tenait éveillée. Pendant que Jarman dormait, j'avais

entendu Amy et Georg passer en revue les symptômes de Sophie et les pires causes possibles : fièvre de Lassa, fièvre hémorragique, virus Ebola, maladie des singes verts. Toutes ces maladies étaient hautement contagieuses, souvent mortelles, et difficiles voire impossibles à soigner, même dans un hôpital occidental. La conversation est devenue encore plus surréaliste quand nous avons évoqué l'idée d'un compromis entre la quarantaine pour nous et nos efforts pour sauver Sophie. Nous nous sommes épuisés avant d'arriver à la moindre conclusion.

C'est avec une certaine surprise qu'à 6 h 30 du matin nous sommes passés devant quelques cabanes et une route empierrée, avant d'arriver à la piste d'atterrissage goudronnée d'Ubulu, envahie par les mauvaises herbes.

L'endroit était désert et nous avons donc attendu. Le soleil s'est levé et a dardé ses rayons à travers la canopée, et les grillons se sont calmés. Un homme est apparu avec un balai et a nettoyé la véranda de la cahute blanchie à la chaux jouxtant la piste, avant de disparaître à nouveau. À 7 heures passées, Georg a appelé Kisangani par radio. On lui a dit que le Cessna aurait déjà dû arriver.

Jarman a installé un lit de fortune à côté du Land Rover et a porté Sophie pour l'y déposer tel un enfant endormi. Amy est venue vers moi et m'a chuchoté à l'oreille : « Elle est tombée dans le coma. J'ai peur de le dire à Jarman, mais elle ne va pas s'en sortir. »

Sœur Margaret s'est assise près de Sophie et a sorti son chapelet tandis que Jarman scrutait éperdument le ciel vide, la main en visière, en quête du moindre petit point au loin. Juste avant 8 heures, sœur Margaret a emmené Jarman faire un petit tour et l'a pris par les épaules comme s'ils étaient de vieux amis. Nous avons seulement vu qu'il secouait lentement la tête de gauche à droite. Quand il est revenu, le visage sillonné de larmes, ils se sont agenouillés ensemble auprès de Sophie. Sœur Margaret lui a administré les derniers sacrements. À 8 h 17, à l'ombre du Land Rover sous un ciel bleu, Sophie Hofhaus a laissé échapper un profond soupir et s'est éteinte.

(Journal d'Erica)

*

* *

Max consulta sa montre. Presque 10 heures. La conférence d'Erica commençait dans quatre heures. Max savait qu'elle y serait en avance. Erica l'avait peut-être chassé de son cœur, mais les parasites, les asticots et les cafards y grouilleraient éternellement. De plus, il avait peut-être une chance de trouver le professeur Jürgen Friederikson et d'obtenir des informations sur ce vieil ami dont il lui avait parlé au restaurant. L'absence de l'ordinateur portable laissait entendre que toute cette histoire était liée à son article. Pour quelle autre raison Erica serait-elle sortie en douce pour un rendez-vous nocturne alors

qu'elle était talonnée par une conférence à finir de préparer ?

Il enfila ses chaussures, sortit et se rendit à la voiture de location. La Polo verte était garée loin sur la droite, sur une des centaines de places payantes en épi casées entre l'étroite rue pavée et le bord du canal.

À une soixante de mètres de l'emplacement, Max vit une femme aux longs cheveux bruns ondulés, vêtue d'une très courte jupe bleue. Elle était baissée et farfouillait dans le coffre d'une voiture dont une roue était bloquée par un sabot. Elle en sortit un objet en plastique gris de la taille d'un grand livre, le glissa dans un sac en plastique qu'elle fixa au porte-bagages d'un vélo. Max éprouva une certaine compassion, ayant lui-même dû remettre plusieurs fois par jour des pièces dans le foutu parcmètre depuis son arrivée. La femme enfourcha son vélo, un tas de ferraille peint en rose, et passa devant lui, une pédale récalcitrante cliquetant chaque fois qu'elle poussait dessus. Max laissa son regard s'attarder sur sa silhouette harmonieuse.

Lorsqu'il arriva à sa place de parking, il se rendit compte que la voiture retenue par un sabot était une Polo verte. Il compara le porte-clés de la voiture à la plaque d'immatriculation. C'était sa voiture ! Il venait de se faire voler. En plein jour. L'objet en plastique gris... ce devait être l'ordinateur d'Erica. Il ne pouvait s'agir d'autre chose.

Max jura en silence et s'élança après la femme dans la rue déserte. La voleuse était à présent à une bonne centaine de mètres devant lui et roulait tranquillement, ignorant qu'on la poursuivait. À seize ans, Max avait couru le cent mètres en 12,9 secondes. Il s'était enfilé un bon paquet de bières et de plateaux-télé depuis. Il donna un mouvement de balancier à ses bras, mais s'abstint de foncer ; c'était le seul moyen de se maintenir sur le bord extérieur et la pointe de ses baskets. Et puis, la dernière chose qu'il voulait, c'était qu'elle le remarque et accélère.

Il n'était plus qu'à quarante mètres d'elle lorsqu'elle se retourna et fut saisie d'étonnement. Elle se pencha alors en avant et pédala de toutes ses forces avec ses jambes bronzées. Clic, clic, clic. Le vélo prenait de la vitesse avec un bruit de ferraille sur les pavés. Lorsqu'il ne fut plus qu'à vingt mètres, elle se hissa sur le guidon et poussa son buste en avant afin de tirer tout ce qu'elle pouvait du vieux vélo. Max était assez près pour entendre le raclement de la chaîne sèche, pour voir le rembourrage en mousse qui ressortait de la selle déchirée, pour remarquer la roue arrière voilée osciller, ses longues jambes et son derrière bien moulé donnant leur maximum.

À environ deux cents mètres devant eux, un taxi Mercedes avançait dans leur direction, occupant toute la largeur de la rue étroite. Un dernier espoir. Max accéléra encore, mais il savait qu'il ne tiendrait pas longtemps. Lorsqu'il se trouva à moins de dix mètres, elle se mit en danseuse et appuya sur les pédales. L'ourlet de sa jupe se souleva derrière elle, dévoilant une culotte colorée avec des personnages de

dessins animés imprimés dessus. Il reconnut Bugs Bunny et Bip Bip.

Elle allait entrer en collision avec la voiture, mais au dernier moment, lorsque le klaxon retentit, elle détourna son vélo vers la gauche, lui fit habilement faire un bond entre des poteaux par-dessus la bordure d'un étroit trottoir, puis elle redescendit une fois le taxi passé. Max sauta sur le côté quand le taxi lui fonça dessus. La femme avait le choix entre deux ponts, à gauche et à droite, et pouvait également continuer tout droit jusqu'à un feu, qui marquait le croisement avec une rue plus large dans laquelle passait le tram. Elle tourna à droite.

Le cœur de Max battait à toute vitesse et son souffle était saccadé. Lorsqu'il tourna à son tour, il eut un regain d'optimisme. Trois jeunes Britanniques braillards, Heineken en main et Marlboro à la bouche, s'engageaient sur le pont. La femme fit tinter la sonnette de son vélo en franchissant le sommet du pont puis en se laissant rouler dans leur direction, les cheveux au vent.

– Arrêtez-la ! C'est une voleuse ! hurla Max.

Ils rigolèrent en s'écartant puis ils la sifflèrent. L'un d'eux se tourna vers Max.

– Elle t'a piqué ton meilleur vélo de course, c'est ça, mec ? Tu ferais mieux d'arrêter la clope si tu veux l'attraper.

Va te faire foutre, pensa Max en s'arrêtant. Va te faire foutre. Mais bien que non-fumeur, il n'avait plus le souffle pour le dire.

La femme partit en roue libre à gauche dans la rue suivante en bord de canal et jeta un regard furtif par-dessus son épaule avant de tourner à droite dans une ruelle étroite. Max arriva à l'entrée de celle-ci en trotinant, la main sur le côté. Il passa le coin en s'appuyant sur le mur de brique, haletant.

La ruelle – un raccourci pour rejoindre une des rues principales – était déserte. D'un côté de celle-ci se trouvaient une rangée de restaurants et de bars pittoresques, avec des étages en saillie, des vitraux médiévaux en verre soufflé, de vieilles pancartes métalliques et des escaliers usés menant à des caves. De l'autre côté, une série de bâtiments aux ouvertures condamnées étaient couverts de graffitis. La ruelle était jonchée de crottes de chien. Deux vélos cabossés étaient accrochés à des barrières. Aucun des deux n'était rose.

Il parcourut la ruelle et émergea dans la rue principale juste au moment où un tram jaune passa en le frôlant. C'était de toute évidence une rue commerçante, mais un dimanche matin il n'y avait que quelques personnes et tous les magasins étaient fermés. Max scruta le flot régulier de cyclistes qui roulaient en direction de la gare centrale à gauche. La voleuse n'était pas parmi eux.

Max retourna à la Polo. Le coffre était déverrouillé. Il l'ouvrit et y trouva l'étui noir de l'ordinateur d'Erica. Vide. Il ne comprenait pas pourquoi elle avait laissé son ordinateur là, alors que son précieux article était enregistré dedans. Il aurait été plus en sécurité dans leur

chambre d'hôtel. Max ne pouvait que prier pour qu'elle ait une sauvegarde quelque part. Il inspecta le reste de la voiture. Rien d'autre ne semblait avoir disparu. Même le lecteur CD était toujours là.

Il s'assit à la place du conducteur et essaya de réfléchir. De l'extérieur, il était impossible de voir ce qu'il y avait dans le coffre. Et pourtant, la voleuse, agissant en plein jour, avait préféré cette option à une cible plus facile. Il n'y avait qu'une explication possible : elle savait exactement ce qu'elle cherchait. Il ne pouvait s'agir d'une coïncidence.

*

* *

Nous avons installé le corps de Sophie à l'ombre du Land Rover afin de le maintenir au frais et tenir les mouches à distance le temps de trouver un linceul de coton ou une bâche en plastique. De nombreux enfants et quelques adultes se sont rassemblés autour d'elle pour lui rendre hommage. Un artisan du coin a apporté un cercueil en contreplaqué qu'il avait décoré lui-même. Il a refusé le moindre centime.

Un avion est finalement arrivé à midi, mais ce n'était pas le Cessna que Tetro-Meyer avait affrété. Il appartenait à une société minière sud-africaine. Le pilote arrivait de Kisangani où il avait vu deux mondeles, des hommes blancs, monter à bord du Cessna de Tetro-Meyer. Il lui semblait qu'ils étaient partis dans la direction inverse, vers Kinshasa. Jarman était sans voix. Lorsqu'il s'est éloigné d'un pas traînant, la tête entre les mains, Georg a pris le pilote à part. J'ai vu celui-ci empocher une liasse de billets et je l'ai entendu accepter d'emmener Jarman et sa défunte épouse à Kinshasa. Au moins, Jarman n'aurait pas à enterrer la pauvre Sophie dans la jungle.

L'avion a décollé dans la brume de chaleur et a rapetissé jusqu'à n'être plus qu'un point bourdonnant au-dessus de la forêt inhospitalière et infinie. Si j'étais Jarman, là-haut avec ma femme décédée et mes rêves brisés, je ne reviendrais pas m'occuper d'une bande de singes. Mais tout le monde dit qu'il reviendra, que c'est le genre de personne à dire : « C'est ce qu'elle aurait voulu que je fasse. »

(Journal d'Erica)

Pour Jack Erskine, le dimanche était un jour de travail comme un autre : lorsque Penny frappa à sa porte à 5 heures du matin, il avait déjà couru trois kilomètres, pris une douche, avalé un petit déjeuner de fruits frais et une bonne dose de café, avant son rendez-vous avec la ministre néerlandaise de la Santé.

Au départ, il avait espéré repartir d'Amsterdam au bout de deux jours. Pharmstar avait accepté d'acheter Utrecht Laboratories pour trois milliards de dollars en actions, des compromis de vente étaient signés, l'opération annoncée, tout le monde était content. Mais la ministre, Betsy Dijkstra, avait demandé à le voir. Erskine prenait ce genre d'aléa avec philosophie. Les ministres aimaient qu'on leur fasse en personne des promesses en matière d'emploi, et dans ce cas-ci Erskine était heureux de s'attarder à cette fin. Après tout, Mme Dijkstra était pressentie pour devenir la prochaine commissaire à la concurrence pour toute l'Union européenne. Or, il était bienvenu de faire profiter pleinement de son charme toute personne pouvant avoir la haute main sur les futurs projets de rachat de Pharmstar.

– Tout est là ?

Erskine regarda Quiggan tout en feuilletant les dossiers de Mazzio. Ils étaient dans une salle de conférences de l'hôtel Krasnapolsky, et le cortège de Dijkstra devait arriver cinq minutes plus tard.

– Je crois. Bob avait fait ses devoirs en avance, indiqua Quiggan.

– Bien, dit Erskine. C'est déjà gênant qu'il se soit jeté dans un canal. Ce serait impardonnable s'il était en retard dans la paperasse.

Quiggan scruta le visage d'Erskine à la recherche d'une trace d'ironie. Il n'en trouva pas.

– C'est ce que tu vas dire à Heidi ?

– Qui ça ?

– La femme de Bob. Elle arrive cet après-midi, tu te souviens ?

– Ah, oui. Penny s'en occupe.

– Ouais, mais Penny a réservé une table pour nous quatre ce soir. Elle compte sur *nous* pour emmener dîner la femme de Bob. Lui dire quelques mots sur tout ce qu'il a fait pour l'entreprise. Pour qu'elle reparte apaisée.

Erskine soupira.

– Je vais dire deux mots à Penny à ce sujet. Ce type n'a été que trois mois chez nous, on ne mérite pas une procession en grande

pompe après si peu de temps.

Quiggan acquiesça d'un signe de tête.

– Ouais. Il s'en sortait bien en matière de finances, mais je trouve qu'il ne comprenait pas grand-chose au secteur et qu'il travaillait trop lentement.

– C'est d'engagement qu'il manquait, Don. Ce type n'est pas une perte, rétorqua Erskine en ajustant sa cravate. Je parlerai à Penny. Bien sûr, on prendra soin de Heidi et des gosses. Mais un dîner, non. J'ai d'autres projets.

Il prit des seins imaginaires dans ses mains et fit un clin d'œil à Quiggan. Le directeur financier haussa un côté de son visage.

– La blonde de la dernière fois ?

Erskine hocha la tête, et au même moment le téléphone sonna. Quiggan répondit. Dijkstra était arrivée et était dans l'ascenseur avec une équipe d'employés du ministère. Erskine s'extirpa du canapé.

Soudain, il fut pris de vertiges et se sentit perdu, comme s'il regardait la pièce depuis le fond d'une piscine. Sa tête l'élançait, le sang palpitait dans ses oreilles. Quiggan semblait bouger au ralenti lorsqu'il ouvrit la porte à une femme imposante aux cheveux courts, accompagnée de deux représentants du ministère. Erskine vit sa propre main se tendre pour serrer celle qu'elle lui présentait, mais il n'entendit pas les mots qu'elle lui adressait, seulement un bourdonnement dans sa tête.

Lorsqu'il reprit conscience, Quiggan le maintenait contre le mur de la salle de bains et aspergeait son visage d'eau.

– Allez, Jack. Allez. Comment tu te sens ?

– Bizarre. Qu'est-ce qui s'est passé ?

– Tu as tourné de l'œil juste au moment où tu lui serrais la main.

– C'est pas vrai. Quel désastre !

– Attends, c'est pas fini. Elle a enlevé sa veste et m'a dit qu'elle était médecin de métier, puis elle t'a elle-même mis en position latérale de sécurité.

– Merde. Dis-lui que j'ai juste eu une chute de tension. Rien de plus. Dis-lui que je serai là dans deux minutes, d'accord ?

– Jack, je crois vraiment que tu as besoin d'un médecin. Reporte ce rendez-vous. Tu es vraiment pâle, vieux.

– Non. Ça va aller.

Erskine s'essuya le visage et regarda Quiggan.

– On ne reporte rien. Je n'ai jamais décommandé un rendez-vous pour des raisons de santé et je ne vais certainement pas commencer avec celui-ci.

Une fois que Quiggan fut sorti, Erskine se regarda de près dans le miroir. Son visage joufflu et sa mâchoire large ressemblaient à de la pâte à tarte crue. Son bronzage avait disparu. Ses yeux bleu clair étaient injectés de sang. La sueur avait assombri le bord du col de sa chemise bleue Lauren. Ses articulations lui faisaient mal et il se sentait

étourdi. Il prit trois grandes inspirations et ouvrit la porte. Tout le monde le regardait. Il afficha un large sourire, lança un bonjour tonitruant et descendit au petit trot les deux marches menant à la salle de conférences, tel un animateur de talk-show.

– Je suis très heureuse de voir que vous avez si bien récupéré, monsieur Erskine, fit la ministre en lui serrant chaleureusement la main. Comment vous sentez-vous ?

– Très bien, répondit-il. Je crois que je suis peut-être un peu grippé, mais il en faut plus que ça pour me mettre au tapis. Vous savez, l'autre jour je disais justement à Don ici présent que la Hollande était le pays idéal pour tomber malade. Ici, vous savez financer correctement le secteur de la santé.

– Contente que vous approuviez. C'est peut-être pour cela que vous vouliez acheter notre plus grosse entreprise pharmaceutique ?

– Absolument, dit-il avec un sourire. Et je suppose que, quelle que soit ma maladie, ces gars-là auront de quoi me guérir.

Une cascade de rires déferla dans la pièce.

*

* *

J'ai lu que Henry Stanley était venu à Zizunga durant le siècle dernier, mais personne ici n'est au courant, et d'après ce que j'en vois, on ne peut pas lui reprocher d'en être reparti immédiatement. Zizunga n'a d'intérêt ni sur le plan stratégique ni au niveau agricole. Le chemin du retour de la rivière est long et escarpé pour les femmes qui portent l'eau. Les champs des plaines sont souvent inondés, et la pluie érode les terrains en pente à cause de la déforestation. Presque tous les jours, la fumée légère et âcre des feux envahit tout le village.

Le chef de Zizunga est un grand-père maigre et ridé, Etenzi Babelundo. Etenzi parle gbayà, qu'aucun de nous ne comprend, mais pas un mot d'anglais. Heureusement, Georg connaît assez bien la langue véhiculaire, le sango, pour communiquer avec lui. La première chose qu'il nous a dite, c'était qu'il serait dangereux de rester longtemps à Zizunga. Georg lui a demandé pourquoi, et Etenzi a rigolé et battu des mains. Puis il a pointé son bâton vers le sud-est et la chaîne du Rwenzori.

– Kaipelai arriver.

Voilà tout ce qu'il a dit.

(Journal d'Erica)

Le professeur Friederikson était en interview avec un journaliste radio quand Max pénétra dans le palais des congrès RAI d'Amsterdam. Devant lui, des congressistes faisaient la queue aux bureaux d'inscription et erraient dans l'énorme centre d'exposition. Max accrocha une des organisatrices et lui demanda si Erica était arrivée. La femme fit une recherche sur un ordinateur et lui dit qu'elle s'était préinscrite par e-mail deux semaines plus tôt, mais non, elle ne s'était pas encore présentée. Son sac de voyage aux couleurs de la conférence, ses papiers ainsi que les autres accessoires remis à l'inscription l'attendaient toujours. Il griffonna un message pour Erica et le laissa pour qu'on le lui transmette quand elle arriverait.

L'interview de Friederikson semblait terminée et une attachée de presse portant une veste pied-de-poule, des boucles d'oreilles en perles et une jupe plissée conduisit le professeur autre part.

Max les arrêta quand ils passèrent près de lui.

– Excusez-moi, professeur Friederikson ?

– Oui.

– Je suis Max Carver. Le compagnon d'Erica.

Il hocha la tête mais ne dit rien, tandis que l'attachée de presse consultait sa montre.

– Avez-vous vu Erica aujourd'hui ?

– Pourquoi, vous l'avez perdue ?

– Eh bien...

– Demandez au bureau des inscriptions, ils vous diront...

– Vous avez parlé d'un ami à elle. Au restaurant. De qui s'agit-il ?

– Professeur, fit l'attachée de presse en posant une main couverte de bagues sur le bras de celui-ci. RTL 4 nous attend dans le bureau de Milward.

– Qu'ils attendent, Tanya. Monsieur Carver, quel est le problème ?

– Qui est cet ami-surprise dont vous avez parlé ?

– Si vous devez vraiment le savoir, c'est le ministre de la Santé de la République démocratique du Congo, M. Loebe. Je vous le présenterai quand il arrivera, si vous le souhaitez. Maintenant, si vous voulez bien m'excuser.

Friederikson et la femme se dirigèrent vers un bureau portant l'inscription « Privé », laissant Max dans le hall où il s'assit. Pendant une heure, il regarda les congressistes arriver, d'origines ethniques

aussi diverses que la population d'un bus new-yorkais. Quelque part parmi eux, il en était persuadé, se trouvait son fameux rival à lunettes, ce monsieur Tout-le-monde dans la cinquantaine. L'homme qu'Erica avait vu la veille au soir. Quelqu'un dont elle ne s'était pas donné la peine de lui parler.

Max ouvrit son sac et en sortit le carnet d'Erica. Une vieille coupure de journal anglais tomba par terre. Le titre était *Une Britannique portée disparue parmi des travailleurs humanitaires détenus par des rebelles africains*. La photo accompagnant l'article montrait Erica ; plus jeune, et moins élégante, mais dont on voyait déjà la fougue et la détermination. L'article datait de mars 1992. Il racontait qu'ils étaient retenus en otage depuis quatre mois et que les tentatives pour les retrouver avaient toutes échoué jusque-là.

Quatre mois, c'est sacrément long quand on est retenu en otage. Cela faisait un mois de plus que ce qu'Erica et lui avaient partagé. Durant cette période ensemble, elle n'avait cessé de parler de l'Afrique. Mais elle n'avait jamais dit qu'elle s'était fait kidnapper. Ça paraissait étrange. Max se demanda quelles autres choses elle ne lui avait pas racontées.

*

* *

Ce soir, les deux sœurs m'ont proposé de venir les regarder nourrir les singes. Elles m'ont emmenée à l'écart du centre du village, après la hutte du docteur et sa Jeep cabossée. Derrière, il y avait une solide cage en métal d'environ dix mètres par dix et trois de haut, à l'intérieur de laquelle avait été tendue une fine moustiquaire. Sœur Margaret a ouvert un cadenas sur la porte ainsi que la fermeture Éclair de la moustiquaire pour que nous puissions nous approcher de la cage intérieure. Dès que nous sommes entrées, elle a refermé la moustiquaire derrière nous et a expliqué pour détendre l'atmosphère que Sophie aurait préféré voir sœur Annette et elle attraper le paludisme plutôt qu'un de ses singes chéris.

Sœur Margaret a ensuite ouvert la cage intérieure et je l'ai suivie dedans. D'un côté se trouvait un enchevêtrement de broussailles et de branches mortes, de l'autre un abreuvoir et des seaux en plastique. Sœur Annette a rempli l'abreuvoir à l'aide d'un jerrycan, et les seaux de maïs et de figes. Elle m'a expliqué que, dans la nature, les singes se nourrissent de fruits, d'insectes et des feuilles les plus faciles à digérer de la forêt.

Une odeur fétide de bête flottait dans l'air, mais il n'y avait aucun autre signe de vie. Annette a désigné le fourré de branches. Ils se cachaient, m'a-t-elle chuchoté, en attendant que je parte. Elle m'a dit qu'il avait fallu plus d'un an pour qu'ils aient assez confiance en sœur Margaret et elle pour simplement se montrer en leur présence. Seuls Sophie et Jarman pouvaient les prendre dans leurs bras.

Nous sommes sorties et avons refermé la porte intérieure à clé. Les sœurs m'ont fait faire le tour par l'étroit couloir séparant les cages intérieure et extérieure, jusqu'à une grande plaque de zinc verticale appuyée contre la cage intérieure. Celle-ci était percée de fentes à hauteur des yeux permettant d'observer les singes sans être vu. Cinq minutes se sont écoulées avant que je perçoive le moindre mouvement. Une créature brun orangé, pas beaucoup plus grande qu'un écureuil, a descendu une branche en trotinant et est sortie de l'obscurité. Elle ressemblait à un petit vieux, avec son nez blanc épaté, ses yeux marron humides et ses moustaches orange qui pendaient de sa mâchoire. Une touffe de cheveux de bébé se dressait verticalement au sommet de son crâne, et une queue rayée noire et brune s'enroulait et se tortillait tandis que le singe reniflait l'air. Puis il a bondi vers un seau et y a plongé sa main. Une douzaine d'autres singes sont alors apparus, dont trois femelles avec de minuscules bébés fermement agrippés sur leurs dos. Bientôt, ils se sont mis à faire des cabrioles par terre et à se pourchasser dans les branches.

Je n'avais jamais entendu parler des singes de Fowler avant ma venue à Zizunga. Maintenant que j'en ai vu, je me dis qu'il n'y a pas de créatures plus charmantes, et ça m'a attristée de les voir en cage.

Les sœurs disent que Sophie et Jarman adoraient parler des singes mais qu'ils étaient très secrets quant à leur travail pour cette entreprise suisse. Cependant, certaines choses sont impossibles à cacher dans un petit village. Tous les mois, un Land Cruiser flambant neuf équipé d'une grande chambre frigorifique vient de Kinshasa, conduit par deux mondeles. Les chercheurs leur donnent des paquets en plastique fermés, qu'ils mettent dans ce réfrigérateur. En retour, ils laissent des paquets non-réfrigérés. Sœur Annette a un jour vu un paquet vide dans la hutte de Jarman. Il était destiné aux laboratoires de Genève de Tetro-Meyer oHG et portait une étiquette indiquant « prélèvements de tissus ».

– Etenzi a son explication, m'a dit sœur Margaret. Ils volent l'esprit des singes.

(Journal d'Erica)

*

* *

– Salut, Max. Qu'est-ce que tu fais là ?

Max leva les yeux et vit Zoe Whelan, une des amies d'école d'Erica devenue sa collègue.

– Salut. J'avais oublié que tu serais sans doute là aussi.

– Eh oui, nous sommes plusieurs à présenter aussi des travaux, tu sais.

Zoe était spécialisée dans les parasites intestinaux. Deux mois auparavant, Zoe, Erica et lui avaient passé une soirée mémorable dans

un restaurant de New York. Pour Zoe, il était normal dans une conversation de décrire comment certains ténias pouvaient vivre vingt ans dans l'intestin humain, mesurer de quinze à dix-huit mètres et pondre des milliers d'œufs par mois. À un moment donné, Max avait laissé tomber dans son assiette sa fourchette de spaghettis aux palourdes, incapable de continuer. Erica et elle faillirent en mourir de rire.

– Tu as vu Erica aujourd'hui ? lui demanda-t-il.

– Non. Je ne suis arrivée que ce matin.

– Tu as quelques minutes, Zoe ?

– Bien sûr.

Elle posa son sac à bandoulière d'un haussement d'épaule et s'assit.

– Qu'est-ce qui se passe ?

– Erica est sortie de notre chambre d'hôtel hier soir et elle n'est jamais revenue.

– Vous vous êtes disputés ?

– Non. Mais la serveuse de notre hôtel l'a vue en train de boire un verre avec un type à minuit. Il avait la cinquantaine et portait des lunettes, je sais que c'est léger comme description. As-tu la moindre idée de qui ça pourrait être ?

– C'est un peu vague. Personne ne me vient à l'esprit.

– Est-ce qu'elle t'a parlé de vieux amis ou d'anciens collègues récemment ?

– Je ne lui ai pas parlé depuis quelques jours, mais non. Je suis sûre qu'elle va éclaircir tout ça quand elle réapparaîtra.

– Si elle réapparaît. Je ne peux m'empêcher de me demander : « Et si... »

– Allons, Max, pour rien au monde elle ne raterait cette journée, je peux te l'assurer.

– Tu dois me croire, Zoe, tout ça ne tient pas debout. Elle n'avait pas prévu de passer la nuit ailleurs. Elle n'a pas pris son produit à lentilles, ni sa brosse à dents, ni même des vêtements de rechange, pour autant que je sache.

– C'est sûr que ça paraît inconscient, vu comme cette journée est importante pour elle, concéda Zoe. C'est un comportement étrange, mais de là à présumer qu'elle a été enlevée, il y a un grand pas. Surtout que, quelle que soit la personne qu'elle a vue, elle devait avoir confiance en elle. Soyons réalistes, les gens se font rarement enlever par des amis ou des collègues, et si elle avait été un tant soit peu inquiète à l'idée de voir quelqu'un, elle t'aurait demandé de l'accompagner.

Devant le scepticisme de Zoe, Max sentit qu'il devait lui parler de l'ordinateur volé. Elle l'écouta en enroulant une boucle de ses cheveux blonds autour d'un doigt, en regardant Max comme s'il n'était déjà plus qu'un souvenir dans la vie d'Erica.

– Je ne veux pas paraître fantaisiste, Zoe, mais je crois qu'il est

arrivé quelque chose à Erica, qui n'a rien à voir avec elle et moi. Tout va bien entre nous. J'ai le pressentiment que c'est lié à la conférence et à son travail.

– Bon, écoute, Max, fit Zoe en riant. Il n'est que 13 h 30. Si Erica n'est pas là d'ici 17 heures, *alors* je te croirai.

*

* *

– Pour commencer, dit Zoe à Max, si John n'est pas au courant de ce qui est arrivé à Erica, on doit au moins le prévenir qu'il va y avoir un trou dans son programme.

Passant devant le guichet des inscriptions, elle le conduisit au bureau des organisateurs. L'endroit était chaotique et bondé, une cacophonie de sonneries de pagers et de téléphones portables dans les éclairs rythmés des photocopieuses.

Derrière des piles de papiers à hauteur de taille, ils trouvèrent l'organisateur de la conférence, John Milward, en train de jurer sur une rangée de télécopieurs. Zoe présenta Max au dos tourné de Milward puis lui demanda avec désinvolture :

– John, avez-vous vu Erica au cours des dernières vingt-quatre heures ?

– Non. Mais j'aurais bien aimé, j'attends toujours son article. Le foutu serveur est en panne, il n'y a plus de mails, et je suis donc resté là à me bagarrer avec ces *saletés*.

Il donna un coup sur le dessus d'un des télécopieurs. Milward parut deviner quelque chose dans le silence et se retourna vers eux.

– Pourquoi ? Qu'y a-t-il ?

Max prit la parole.

– Elle a disparu. Elle est sortie vers 23 heures hier soir, elle a pris un verre avec quelqu'un dans un bar et elle n'est pas revenue depuis.

– Bon Dieu.

Milward passa ses mains dans ses épais cheveux grisonnants et s'assit sur son bureau.

– Elle n'a même pas de vêtements propres ni son discours avec elle, ajouta Zoe. Ça ne laisse pas supposer qu'elle va venir directement ici.

– Vous avez prévenu la police ? demanda Milward.

– Ça ne les intéresse pas. Ils disent que c'est trop tôt, répondit Max.

– Trop tôt !

Milward ramassa une pile de papiers et les reposa bruyamment sur le bureau.

– Le congrès commence dans une heure et demie. Elle doit présenter un article à 17 heures. Elle était censée être déjà là pour que je puisse en faire des copies.

– C'est déjà un peu tard de toute façon, non ? demanda Zoe.

– Absolument.

Milward feuilleta les papiers.

– J’ai sa première version classée ici, celle qu’elle a envoyée au magazine *Nature*. Mais elle m’a téléphoné pour me dire qu’elle voulait faire des révisions de dernière minute. Je lui ai répondu que ça ne nous laissait pas beaucoup de marge, mais que tant que je le recevais avant 11 heures ce matin...

– Quand vous a-t-elle appelé ? questionna Max.

– Mardi de la semaine dernière, je crois.

Milward ouvrit une armoire de classement et fouilla dans les documents.

– C’est là.

Il se tourna vers eux, un épais dossier dans la main.

Zoe tendit le bras pour le saisir.

– Je suis curieuse de voir ce qu’elle a vraiment fabriqué pendant tout ce temps.

Milward retira subitement sa main.

– Maintenant, je ne sais plus ce que je dois faire.

– Pourquoi ? demanda Zoe.

– Elle m’a fait jurer de ne le montrer à personne. Absolument personne.

– John, je la connais depuis qu’on a onze ans, dit Zoe.

– Oui, mais elle ne t’a rien dit, si ?

– Non. Elle nous a tous tenus en haleine.

– En fait, il n’y a que trois personnes dans le monde qui ont lu son article.

– Qui ça ? s’enquit Max.

– Son professeur à l’université de Columbia. Le président du comité d’experts chez *Nature*. Et moi.

– Et c’est bien ? continua Max.

– C’est vraiment stupéfiant. Je ne pense pas que ce soit exagéré de dire que c’est l’équivalent en parasitologie de la fission de l’atome.

Le grincement d’une prothèse de jambe se fit entendre derrière eux et la mince silhouette du professeur Friederikson entra en vacillant dans la pièce, suivie de Tanya, l’attachée de presse. Milward laissa retomber le dossier dans le meuble à tiroirs, en ferma la serrure et glissa la clé dans sa poche.

– Ah ! La cour d’Erica, lança Friederikson. La grande dame est-elle arrivée ?

Milward et Zoe se regardèrent. Ce fut Max qui répondit.

– Non.

– Eh bien, j’espère qu’elle se dépêche. Nous sommes tous impatients d’entendre quelle découverte capitale elle a faite, si c’en est vraiment une.

Milward se tourna vers Max.

– Le professeur Friederikson présentera ses propres résultats pour la campagne d’éradication lundi. C’est grâce à ses relations en Afrique

que nous avons pu faire en sorte que le dernier projet de l'Organisation mondiale de la santé...

– Peuh ! Ne vous emballez pas trop vite. Insecticides et moustiquaires, bonne volonté et bavardage. Le paludisme n'est pas facile à vaincre.

Derrière Friederikson se tenait un Africain solidement charpenté au sourire éclatant, portant des lunettes et un costume chic : le visiteur-surprise d'Erica venu d'Afrique. Loebe leur serra à tous vigoureusement la main entre les deux siennes avec un sourire charmant, révélant des scarifications tribales symétriques chaque fois que ses joues se creusaient. Pour Max, ce fut comme s'il dégainait un couteau.

– Quand allons-nous entendre parler de ce vaccin ? demanda Loebe.

– Monsieur le ministre place de grands espoirs dans les vaccins, indiqua le professeur Friederikson, réussissant en même temps à communiquer l'idée que c'était là une vision dangereusement optimiste.

– Et j'ai cru comprendre que le Dr Stroud-Jones en a mis un au point, ajouta le ministre avec un grand sourire. Le nouveau gouvernement d'union s'est engagé à améliorer la santé de tous nos citoyens, et nous serions heureux d'être les premiers à expérimenter un vaccin contre le paludisme.

– Je crois que vous vous appuyez sur des rumeurs, monsieur le ministre, dit Milward.

– Bien sûr qu'il s'appuie sur des rumeurs, explosa Friederikson. Comme nous tous. Quand va-t-elle nous dire ce qu'elle a découvert ? Alors, ces conjectures inutiles pourront cesser. Je suppose, monsieur Milward, que les travaux du Dr Stroud-Jones seront présentés par quelqu'un, même si elle n'est pas là pour le faire elle-même ?

– Non. Elle m'a demandé expressément d'en préserver la confidentialité. Si, et que Dieu nous en garde, le Dr Stroud-Jones n'arrive pas, sa présentation sera remplacée par une autre.

– C'est grotesque ! À quoi joue-t-elle ? Dieu sait que la presse ne parle déjà pas beaucoup du paludisme quand il y a le VIH et la grippe aviaire à traquer, mais le peu d'attention qu'on nous accorde est focalisé sur sa découverte présumée. Chaque fois qu'un journaliste m'interroge, il ne veut savoir qu'une seule chose : si j'ai lu l'article de Stroud-Jones. Je ne l'ai pas lu, et je veux le lire.

– Où est-elle ? demanda Loebe.

– Je crains que personne ne le sache, répondit Zoe. Elle a disparu.

– Disparu ? Il ne peut y avoir qu'une explication, dit Friederikson. Sa découverte est un mythe. Ça ne marche pas, elle sait à présent que ça ne marche pas et elle est trop lâche pour se montrer et l'avouer.

– En voilà, des conneries ! s'indigna Max. Je ne suis pas scientifique, professeur, mais je sais une chose. Vous n'avez pas la

moindre idée de ce qui se passe, alors pourquoi ne pas attendre de le savoir pour parler, d'accord ?

– Et je connais Erica depuis vingt ans ! cria Zoe. Si son procédé ne marchait pas, elle le reconnaîtrait. Votre problème, c'est que vous ne voulez pas qu'il marche.

– C'est scandaleux ! hurla Friederikson, les doigts serrés sur le pommeau de sa canne. Vous n'étiez pas née que je consacrais ma vie à cette...

– S'il vous plaît, tout le monde. Du calme.

Milward montra la porte d'un signe de tête, dans l'encadrement de laquelle un barbu en jean avec un badge de presse épinglé sur son polo griffonnait des notes comme un forcené. Tanya faisait de son mieux pour l'empêcher de s'approcher davantage.

– Mike Penstein, *Newsweek*, aboya le journaliste. Est-il vrai que Stroud-Jones a disparu ?

Zoe, Max, Friederikson, Loebe et Milward se regardèrent pendant un instant, puis ils répondirent en chœur :

– Pas de commentaires.

Le journaliste leva les yeux au ciel tandis que Tanya lui fermait la porte au nez. Ils ignorèrent les autres questions qu'il cria à travers la porte.

Loebe riait doucement tout seul, faisant plisser ses cicatrices.

– Peut-être qu'Erica a été kidnappée ?

– Monsieur le ministre, dit Milward. Nous sommes à *Amsterdam*.

*

* *

« Bossu et silencieux, il se gave du sang de ses victimes pendant leur sommeil. La maladie dont il est vecteur tue plus d'un million et demi de personnes chaque année et en fait frissonner de terreur trois cents millions d'autres. Depuis cinquante ans, l'humanité essaie de l'anéantir – sans succès.

« Le nom de ce monstre est "anophèle", le moustique porteur du paludisme. Il s'est remarquablement bien adapté à toutes les pires habitudes de l'humanité. Il se délecte de la destruction des forêts tropicales, du changement climatique, de la pollution. Il adore les déplacements de populations et de réfugiés, qui lui offrent de nouvelles personnes vulnérables pour se nourrir. Il n'y a que le rat et l'asticot pour se réjouir comme lui de la guerre.

« Ce moustique peut se reproduire dans quelques gouttes d'eau propre dans un vieux pneu, une boîte de conserve ou une ornière et s'acclimate facilement aux zones urbaines. En Inde, il existe même une variété d'anophèles qui se reproduisent dans les réservoirs des climatisations placés sur les toits.

« Bien sûr, l'anophèle n'est que le coursier qui porte le paludisme. Dans cette Apocalypse, il y a également quatre cavaliers : Plasmodium falciparum, Plasmodium vivax, Plasmodium ovale et Plasmodium malariae. Leurs noms ne sont familiers qu'aux quelques scientifiques dévoués et sous-financés qui les combattent, mais leurs effets sont connus de milliards de personnes dans les régions tropicales. Ce sont les minuscules parasites qui provoquent la maladie chez l'homme et le moustique, le cycle meurtrier de la maladie.

« Ces parasites ont déjoué toutes les tentatives de mise au point d'un vaccin et résistent de plus en plus aux médicaments utilisés pour lutter contre eux. Nous manquons cruellement de fonds pour découvrir de nouveaux traitements, mais les grandes entreprises pharmaceutiques ont presque complètement tourné le dos à un marché dont les victimes n'ont pas d'argent.

« Mais prenez garde ! Nous sommes le plus grand allié des quatre cavaliers. Le réchauffement climatique pourrait bien amener ces tueurs dans les zones tempérées où nous, les riches insoucients, nous sommes honteusement réfugiés. »

(Extrait du discours du professeur Jürgen Friederikson à la conférence des Nations unies sur la santé dans les pays en développement, 1994.)

Henry Waterson n'avait pas eu l'intention de s'assoupir, mais c'était un moment de douceur à savourer que de se réveiller un dimanche après-midi avec la jeune femme qu'il aimait, encore endormie et enlacée dans ses bras. Henry lui caressa la cuisse et sentit sa peau devenue collante après l'amour.

– Tu es censée être ailleurs à l'heure qu'il est, non ?

– Pas avant une heure, répondit Penny. J'ai fait ce que j'avais à faire pour lui.

Henry jeta un coup d'œil au lit voisin, sur lequel se trouvaient des sacs en plastique et un rouleau de papier cadeau.

– Tu ne devrais pas faire tout ça pour lui, Penny.

– Je sais. Mais si je n'avais pas racheté des cadeaux pour sa femme, j'aurais été coincée en rendez-vous toute la journée.

Cinquante minutes plus tard, Penny Ryan frappait doucement à la porte de la suite de Jack Erskine et l'ouvrait. L'entrée empestait la transpiration rance. Elle se rendit dans la chambre. Les rideaux masquaient la lumière de la fin d'après-midi et l'air était vicié. Elle alluma une lampe de chevet et mit la clim en marche. Le directeur général la fixait d'un air perplexe, les yeux injectés de sang, le souffle rauque et faible. Les draps du lit étaient en désordre et humides, la veste de son pyjama ouverte. Des gouttes de sueur perlaient sur sa lèvre supérieure et ses cheveux étaient comme une tache sombre et mouillée sur sa tête.

– Jack, vous avez une mine épouvantable !

Il ne répondit rien. Penny déposa soigneusement les cadeaux qu'elle avait achetés pour l'anniversaire de mariage de son patron sur la commode et mit de l'ordre dans la chambre pour se calmer en ramassant et pliant les vêtements épars. Elle lui apporta ensuite de l'eau fraîche qu'elle posa sur la table de chevet et trifouilla la climatisation. Le regard de Jack la suivait dans la pièce, mais le Jack qu'elle connaissait ne semblait pas être présent.

– Maman, fit la voix râpeuse depuis le lit.

– Jack, c'est moi, Penny. Vous êtes malade, Jack, on va faire venir un médecin.

– S'il te plaît, maman. Ouvre la fenêtre. Il fait très chaud.

– Vous avez de la fièvre, ça va aller. J'ai augmenté la clim.

Penny composa le numéro de la réception. On lui promit de faire

venir un médecin et d'apporter tout de suite un thermomètre.

Quand le thermomètre arriva, il fallut trois tentatives à Penny pour le maintenir sous la langue d'Erschine qui poussait des cris dans son délire. Il était persuadé d'être à nouveau dans sa maison d'enfance à Abilene, au Texas. Penny finit par perdre patience et lui tint la mâchoire fermée avec une main.

– Chéri, maman va te donner une fessée si tu ne te tiens pas tranquille !

La ruse fonctionna. Elle se demanda ce que les soixante-dix-huit mille employés de Pharmstar, tous effrayés par Iron Jack, penseraient de ce spectacle.

Puis elle ressortit le thermomètre et eut le souffle coupé. 40,8 degrés. Elle ne savait pas qu'un être humain pouvait avoir tant de fièvre et rester en vie. Elle posa le thermomètre dans un verre et saisit le téléphone pour rappeler la réception.

– C'est la suite 417. On attend toujours le médecin. S'il n'arrive pas dans les cinq minutes, je veux une ambulance. Oui, vraiment.

Elle raccrocha le combiné et le redécrocha d'un geste vif. Cinq minutes plus tard, Quiggan était dans la pièce face à Penny qui le sermonnait.

– Tu veux dire que tu l'as laissé remonter ici tout seul.

– Ben oui, fit Quiggan. C'est un grand garçon maintenant.

– Pourquoi est-ce que tu n'es pas venu voir comment il allait ? Pourquoi n'as-tu pas tout de suite appelé un médecin ?

– Il ne m'a pas laissé faire, Penny, expliqua Quiggan. Il m'a dit qu'il avait juste besoin de roupiller une heure avant la téléconférence avec la ministre à 17 heures.

Il consulta sa montre.

– En bien, je suppose qu'il n'ira pas mieux d'ici là. Vaudrait mieux reporter à demain.

– Bon sang, Don, il a presque quarante et un degrés de fièvre. Il va lui falloir au moins une semaine pour se rétablir ! C'est pas une grippe, je peux te le dire.

Quelqu'un frappa à la porte, ce qui les fit sursauter. Quiggan alla ouvrir et trouva une femme à la peau brune, un sourire insolent aux lèvres et l'haleine avinée. Elle était un peu plus grande que lui, et sa robe crème rebondie révélait qu'elle était enceinte.

– Bonjour.

Ses yeux marron dansèrent devant le regard de Quiggan qui remontait lentement jusqu'à son visage.

– Bon, ce n'est pas vous le malade, si ?

– Non, il est à l'intérieur. Je suis Don Quiggan, enchanté.

– Et moi Saskia Sivali. J'étais justement en bas à la réception quand le gérant m'a demandé de l'aide. Je suis interne au complexe hospitalier de Randstad.

Il la fit entrer dans la suite.

– Voici le Dr Sivali, annonça-t-il à Penny.
– Pas tout à fait, non, corrigea Saskia. Il me manque encore un bout de papier. Pour l’instant, c’est juste mademoiselle.
– Mince alors, mais je suis sûr que c’est tout comme si vous l’aviez.
Le grand sourire humide et vorace aux lèvres de Quiggan suivit les longues jambes de la femme dans la chambre.

Saskia Sivali regarda dans les yeux d’Erskine, prit son pouls et tâta les glandes sous sa mâchoire.

– Alors, comment vous sentez-vous ?

Elle n’eut qu’un soupir pour réponse. Elle se tourna vers Penny.

– Quelqu’un a pris sa température ?

– Oui. 40,8. Degrés Celsius.

Saskia laissa échapper un demi-sourire sceptique tandis que Penny lui tendait le thermomètre. Elle en observa la cuvette avec attention et le secoua plusieurs fois. Puis elle tourna délicatement Erskine sur le ventre, baissa son pantalon de pyjama et lui enfonça l’instrument. Quiggan eut un grand sourire et regretta de ne pas avoir un appareil photo pour immortaliser ce moment précieux.

Saskia n’eut besoin que d’un coup d’œil stupéfait sur le thermomètre.

– Je fais venir une ambulance immédiatement.

*

* *

Nous avons veillé dans la hutte d’Etenzi ce soir, à écouter le grésillement de la lampe-tempête, attendant les traductions que faisait Georg de la conversation du chef. Une belle fille aux mouvements gracieux du nom de Cecile servait à boire et à manger à Etenzi. J’ai supposé que c’était sa petite-fille, mais sœur Margaret m’a corrigée. C’est sa femme, de quatorze ans seulement. Les deux premières épouses d’Etenzi sont mortes il y a plusieurs années.

Etenzi ne regardait même pas Cecile quand elle lui donnait quelque chose, mais tendait simplement la main en continuant de parler. Ça m’a un peu mise en colère, mais sœur Margaret m’a éclairée. Elle a désigné les bijoux de Cecile : des bracelets en métal tintaient à son poignet, son cou et sa cheville. Puis elle m’a raconté. Etenzi n’a jamais vu sa charmante épouse. Il a été touché par la cécité des rivières il y a trente ans, et il la voit maintenant avec ses oreilles. Pour lui, il n’y a rien de plus beau au monde.

La cécité des rivières est endémique à Zizunga. Des moucheron noirs pullulent au bord de la rivière, et leur piqûre transmet de minuscules vers aux humains, qui peuvent vivre pendant dix-huit ans. Ceux-ci produisent leurs larves dans l’œil mais n’infligent pas directement de dommages au corps. La cécité est due aux lésions que les larves mortes causent progressivement aux tissus comme la cornée.

Sœur Margaret lutte pour soigner la maladie. Elle a récemment été enchantée de réussir à se procurer un lot d'ivermectine au marché noir à Kinshasa. Ce médicament sert à tuer les parasites des animaux d'élevage dans les pays développés, mais il a fini par être utilisé sur les humains en Afrique, car la date d'expiration était dépassée et l'on ne pouvait plus le donner aux animaux. L'ivermectine tue les vers adultes, mais sœur Margaret la réserve aux patients qui réussissent un test de vision. Le médicament doit être économisé pour ceux qui ont encore un peu de vue à sauver.

C'est ça, l'Afrique, comme je l'apprends peu à peu.

(Journal d'Erica)

Milward prit le micro et s'adressa aux congressistes.

– Merci à tous de votre présence pour ce douzième Forum de parasitologie. Excusez-nous d'avoir pris un peu de retard, mais avant que le professeur Friederikson ne fasse son discours d'ouverture, j'aimerais attirer votre attention sur l'ajout que nous avons fait au programme du congrès. La présentation de 17 heures portera sur « L'efficacité clinique de l'artémisinine » et sera présentée par le Dr Felix Wu de l'université d'État de Washington. L'intervention du Dr Stroud-Jones, qui devait avoir lieu à 17 heures, est reportée à jeudi à la même heure. Merci.

Un grand brouhaha envahit la salle. Max et Zoe, assis au fond, regardèrent une rangée de Sikhs corpulents devant eux empiler leurs papiers et ramasser leur sac. Un flot régulier de congressistes commença à se diriger vers la sortie.

Au premier rang, le journaliste de *Newsweek* leva les bras au ciel et cria quelque chose. Milward l'écouta un instant puis revint au micro :

– Comme je l'ai dit, nous nous excusons auprès des congressistes pour le report de l'intervention du Dr Stroud-Jones. Nous savons qu'un grand nombre d'entre vous sont venus pour l'entendre. Nous sommes persuadés qu'elle sera disponible jeudi pour exposer ses résultats. En attendant, j'aimerais attirer votre attention sur un travail tout à fait passionnant réalisé sur la maladie de Chagas, qui sera présenté par le Dr Emily Tissington dans la suite Singel à 17 h 30.

Tanya émergea de la mêlée près de l'estrade et rejoignit Zoe à grandes enjambées sur ses hauts talons.

– Nous devons dire un mot au sujet de l'absence du Dr Stroud-Jones. Peut-être que Max et vous pourriez nous aider ? Friederikson est en train d'annoncer une conférence de presse dans une demi-heure.

– Oh non, pas lui, il va tout déformer, gémit Zoe.

– Eh bien, peut-être, mais il faut que quelqu'un le fasse. Nous avons reçu quinze nouvelles demandes d'accréditation presse au cours des deux dernières heures, et ces journalistes ne s'intéressent pas le moins du monde au paludisme ou à la maladie de Chagas. Tout ce qui leur importe, c'est votre chercheuse disparue.

– Pourquoi doit-on dire quelque chose ? demanda Zoe.

– Parce que la presse va en parler dans tous les cas, répondit Tanya. Si on peut leur dire ce qu'on sait, au moins ce qu'ils

raconteront ne sera qu'à moitié faux.

– D'accord. Je suis partant, indiqua Max. Les flics seront forcés de prendre les choses au sérieux une fois que la presse s'en sera emparée.

– Pouvez-vous demander à Milward d'exclure Friederikson de la conférence de presse ? demanda Zoe.

– Je pourrais, mais ça ne sert à rien. Les journalistes veulent savoir ce qu'il pense du travail d'Erica, et il veut leur donner son avis. Ce sera mieux sur une tribune où vous pouvez le contredire que dans un couloir où ce sera impossible.

– Mais il n'a même pas lu son article ! s'exclama Zoe.

– Et alors ? fit Tanya. C'est le plus grand spécialiste au monde sur le paludisme. Le reste, les journalistes s'en moquent.

Max haussa les épaules, et ses doigts trouvèrent la bague de fiançailles qui était au fond de sa poche depuis deux jours ; ce poids lui rappela que la femme qu'il aimait n'était plus là. Peu lui importait désormais la présentation d'Erica, le congrès ou l'avis de tel ou tel scientifique sur telle ou telle théorie. Rien à foutre. Chaque heure passée sans qu'Erica refasse surface avait été un supplice, à commencer par les explications agaçantes que tout le monde lui donnait : elle s'est perdue, elle est allée chez un ami, elle a oublié de me prévenir, elle va bientôt revenir et à ce moment-là, je pourrai me fâcher. À ce stade, la raison écartait facilement les plus grandes craintes. Mais à présent, près de vingt-quatre heures après sa disparition, il n'avait plus que des pensées terrifiantes. On avait empêché Erica d'être présente pour l'événement le plus important de sa vie professionnelle, elle s'était fait enlever. Il n'y avait pas d'autre explication sensée, sinon peut-être la pire de toute : la possibilité inconcevable et terrifiante qu'Erica soit morte.

*

* *

Penny Ryan et Don Quiggan étaient assis dans le couloir adjacent à l'unité des soins intensifs au troisième étage du complexe hospitalier de Randstad, à l'université d'Amsterdam. Don feuilletait une épaisse pile de documents de Pharmstar et Penny songeait à sortir pour fumer une autre cigarette.

La porte par laquelle Erskine avait été conduit s'ouvrit et Saskia Sivali apparut, désormais vêtue d'une casaque verte, ses longs cheveux ondulés épinglés sous un bonnet de chirurgien. Elle agita un bloc-notes devant elle.

– Le médecin m'a demandé de prendre des renseignements sur M. Erskine.

– Comment va-t-il ? demanda Penny.

– Il a beaucoup de fièvre, mais nous espérons que son état s'est stabilisé, dit Saskia.

– Qu'est-ce qu'il a ? demanda Quiggan en haussant les sourcils au-dessus de ses papiers.

– Très forte fièvre, délires, anémie, hypoglycémie, et sa rate travaille à plein régime pour combattre l'infection. Le plus important pour le moment, c'est de le maintenir dans un état satisfaisant et de s'assurer qu'il ne se déshydrate pas.

– Oui, mais qu'est-ce qu'il a ?

– On devrait recevoir les résultats des analyses de sang et d'urine bientôt...

– Je vois. Vous ne savez pas ce qui cloche chez lui, dit Quiggan avant de se replonger dans ses papiers.

Saskia s'assit et posa le bloc-notes en équilibre sur ses longues jambes couleur café.

– Beaucoup de maladies provoquent ces symptômes, monsieur Quiggan. Il pourrait aussi bien s'agir d'une septicémie, de la typhoïde ou d'une méningite que d'une gastroentérite, d'une encéphalite virale ou d'une hépatite. Ça pourrait même être dû à un aliment qu'il a mangé. Vous pourriez d'ailleurs beaucoup nous aider si vous saviez quoi que ce soit sur ses antécédents médicaux.

– J'ai un résumé tout prêt que je peux vous faire faxer, donnez-moi simplement votre numéro, dit Penny. Le médecin de Jack à Atlanta est joignable à ce numéro, sinon je peux faire le nécessaire pour qu'il vous appelle.

Saskia prit des notes.

– Quand s'est-il plaint pour la première fois ?

– Cet après-midi, vers 14 heures, c'est bien ça, Don ? fit Penny.

– A-t-il décrit ses symptômes ? demanda Saskia.

Quiggan répondit :

– Ouais. Un mal de crâne terrible, des sueurs froides et des difficultés à respirer.

– Des vomissements ou des maux de ventre ?

– Je ne crois pas.

– Est-il diabétique ?

– Non, répondit Penny.

– Suit-il un traitement régulier ?

– Pas que je sache.

– A-t-il, à votre connaissance, consommé des drogues par voie intraveineuse ou eu des pratiques sexuelles à risques ?

Saskia laissa son stylo en suspens au-dessus du formulaire, sans lever les yeux.

Quiggan regarda Penny avec un petit sourire en coin.

– Nous ne pensons pas, répondit prudemment Penny. D'après ce que nous savons, c'est un hétérosexuel actif normal. Il me semble que son dossier médical mentionne un récent test de dépistage du VIH, dont le résultat était négatif.

– Est-ce qu'il s'est rendu dans des régions tropicales au cours des

trois derniers mois ?

– Peut-être.

Penny ouvrit son agenda.

– Il voyage dans soixante-dix pays par an environ. Oui, il était à Mexico pendant une journée le mois dernier. C'est tout. Sinon il n'a été qu'en Amérique du Nord, en Europe et au Japon depuis avril. Il est allé au Viêtname et en Chine en février...

– Vous êtes sûre qu'il ne s'est pas rendu en Afrique, même pour une escale ou une halte, au cours des trois derniers mois ?

– Oui, j'en suis sûre. C'est moi qui organise tous ses voyages. Il ne va jamais nulle part sans que je le sache.

– Ça nous évite une cinquantaine de tests alors, dit-elle en cochant une longue liste de cases sur le formulaire et concluant par un point qu'elle marqua avec emphase. Je vais quand même examiner son sang. Les chercheurs du service des maladies tropicales m'ont fait travailler d'arrache-pied ce mois-ci, et il n'y a rien qui leur plaise plus que de se pencher sur un microscope pour observer les formes de vie les moins évoluées.

*

* *

Ce matin, couchée dans mon hamac, j'ai regardé Tomas. Il s'est levé discrètement et s'est arrêté à la porte où sa silhouette s'est découpée dans les premiers rayons du soleil se déversant dans la hutte. Je voyais le duvet doré sur sa poitrine et les poils bouclés sur ses jambes. Lorsqu'il se déplace à pas feutrés, un petit cigare aux lèvres, pour vérifier ses appareils photo, on dirait Ernest Hemingway dans sa jeunesse.

Il a vu que je le regardais et il a souri. Il m'a dit que Salvation allait lui montrer une grande cascade à une demi-journée de marche vers le nord. Je me suis invitée à leur balade. Je n'aurais pas supporté de passer une journée de plus à regarder Georg reconstruire l'embrayage du Land Rover, surtout maintenant que j'ai raté mon rendez-vous avec le professeur Friederikson.

Nous avons quitté Zizunga avant 8 heures, alors que la brume flottait encore au-dessus des arbres. On a entendu des singes crier et sauter dans les branches les plus hautes. Il doit y avoir une troupe de colobes dans les parages. La jungle est devenue assez dense et c'est Tomas qui a débarrassé le plus gros à la machette. En une demi-heure, nous étions tous trempés de sueur. J'ai vu ma première colonne de fourmis légionnaires. Je ne sais pas pourquoi mais je m'étais attendue à ce qu'elles avancent sur un front large, or la colonne était en fait aussi fine qu'un crayon. Salvation a trouvé un gros scarabée et l'a jeté sur la colonne. En quelques secondes, il était couvert d'une masse grouillante de fourmis qui l'ont déchiré en morceaux.

Nous avons descendu un ravin et senti que l'air était plus humide avant

même d'entendre le grondement de la cascade. Un tas de rochers plats, telles des assiettes dans un évier, nous a permis d'être aux premières loges pour admirer la chute. La canopée s'interrompait à cet endroit-là, et nous pouvions voir le torrent disparaître dans la brume trente mètres plus bas. Salvation nous a montré deux aras qui hurlaient au-dessus de nos têtes et les magnifiques martinets verts qui vivent sous les cascades. Puis il nous a fait descendre dans la brume, où nous avons été trempés en quelques secondes. Là, au-dessous de nous, se trouvait un point d'eau émeraude, encadré par des lianes et des fougères. J'ai poussé un cri de joie et plongé, entraînant Salvation avec moi. L'eau était plus froide que je ne l'avais imaginé, mais extrêmement rafraîchissante. Tomas rembobinait sa pellicule, et donc, comme mon chemisier collait déjà à ma peau, je me suis sentie à l'aise et je l'ai enlevé. Il a pris des photos de moi pendue au cou d'un Salvation dégoulinant, nos chairs noire et blanche mêlées sur des rochers. Mais Tomas ne s'est pas joint à nous. Il se préoccupait plus de garder ses appareils photo propres et secs.

Nous avons gravi péniblement une colline abrupte et nous nous sommes reposés au sommet. Notre déjeuner était composé de viande de chèvre et de quelques œufs durs, et nous étions prêts à l'avaler. Près de nous, nous avons trouvé les restes d'un feu de camp et des fragments d'une boîte en bois portant des marquages militaires au pochoir. J'ai aussi trouvé quelques douilles de cartouches qui, d'après Tomas, provenaient d'un AK-47, une sorte de fusil. Nous avons demandé à Salvation ce que ces choses faisaient là et il a répondu :

– Kapelai venus ici. Y a deux semaines.

(Journal d'Erica)

*

* *

Max sortit du commissariat de police de la Warmoesstraat avec le sentiment d'avoir peu progressé. Zoe et lui avaient été conduits dans une salle d'interrogatoire, et un policier corpulent dénommé Van der Moolen, en costume chic et imbibé d'un litre d'after-shave, avait laborieusement pris à la main leur déposition depuis le moment de la disparition d'Erica jusqu'à la description de la femme qui avait volé l'ordinateur. Van der Moolen reconnaissait qu'il était difficile d'expliquer pourquoi Erica aurait raté son grand jour au congrès. Toutefois, il avait soulevé une question à laquelle Max n'avait pas de réponse : pourquoi voudrait-on l'empêcher d'y aller ?

– Voici ce qui va se passer maintenant, avait dit Van der Moolen en se penchant en avant, comme s'il rassurait un vieux couple ayant perdu son chat. Nous avons besoin de toutes les informations possibles sur son passé, ses anciens petits amis, ce genre de choses. Nous allons

interroger la serveuse dont vous m'avez parlé, prendre son témoignage. Si votre compagne a bel et bien été enlevée, vous serez rapidement contacté par ses kidnappeurs. À ce moment-là, nous pourrions activer l'enquête.

– Alors, pour l'instant, l'enquête n'est pas activée ? avait demandé Zoe.

– Écoutez. Des gens viennent sans arrêt signaler la disparition d'amis ou de parents. Ça semble toujours mystérieux pour les proches. Mais la plupart d'entre eux réapparaissent. Après tout, ça ne fait que vingt-quatre heures que Mlle Stroud-Jones a disparu.

Van der Moolen leur avait adressé un sourire signifiant que la conversation s'arrêtait là et les avait reconduits jusqu'à la porte.

– Et le vol de l'ordinateur ? l'avait questionné Max.

– Nous allons nous pencher là-dessus, bien sûr. C'est sans doute une simple coïncidence. Juste un des cent mille cas de véhicules fracturés chaque année dans cette ville. L'important, c'est que vous pensiez bien à contacter votre compagnie d'assurance.

Max ne pouvait se contenter de s'en remettre aux flics. Il persuada Zoe de l'accompagner au bar où Erica avait pris son dernier verre.

Ils s'assirent à la table qu'Erica avait occupée et discutèrent de la stratégie à adopter. Max mettrait une annonce dans un journal local, il offrirait une récompense pour la restitution de l'ordinateur et écumerait tous les marchés aux puces et vide-greniers où des biens volés pourraient être revendus. Zoe enverrait un mail aux collègues scientifiques d'Erica et traquerait tous les congressistes susceptibles d'avoir convenu d'un rendez-vous avec elle. Tous les soirs à 19 heures, Max appellerait Zoe pour faire le point.

Zoe rentra à son hôtel, mais Max resta au bar, rongé par un sentiment de vide. Il considéra la serviette sur laquelle Zoe et lui avaient griffonné leurs plans. Tous deux savaient que ce n'était qu'un moyen de se rassurer face à leur impuissance, face à l'ignorance dans laquelle ils étaient murés. Ce qu'il leur fallait maintenant, c'était un gros coup de chance. Celui-ci viendrait le lendemain, et d'une manière qu'il n'aurait jamais imaginée.

Henk Schipper, l'énergique galeriste basé à Amsterdam qui avait été le premier à reconnaître le talent de Max à New York, avait mis à sa disposition un atelier de construction dans l'ouest d'Amsterdam afin qu'il puisse préparer sa toute première exposition en Europe intitulée *Max Carver : une rétrospective*. Henk avait ouvert l'atelier au public pour offrir un aperçu de l'exposition, convaincu que les ventes augmenteraient si l'on voyait les sculptures en cours de réalisation.

Mais Max n'avait plus le cœur à ça. Erica occupait toutes ses pensées. Henk avait une opinion différente et, devant un *koffie verkeerde* fumant dans un tout petit café aux murs brunis par la nicotine, il usa de son éloquence.

– Écoute, Max. Tu as fait tout ce que tu pouvais pour Erica. La police est au courant, la presse est au courant, des milliers de paires d'yeux sont en ce moment même en train de la chercher. Laisse faire les pros. Ils connaissent la langue, ils connaissent le pays et ils connaissent la loi. Erica ne voudrait pas que tu laisses passer une si belle occasion. Tu es artiste, et tu te dois, pour toi-même et pour elle, de te faire connaître.

Henk, pâle et menu, avait un crâne délicat comme une coquille d'œuf, couvert d'une fine peau blanche. Il se tenait avec une très grande élégance. Des vêtements auraient pu lui tomber dessus d'une camionnette de blanchisserie qu'il aurait ressemblé à un mannequin de haute couture. Cependant, il n'avait rien de précieux. Henk Schipper était à la pointe de l'art mais ne se piquait jamais. Et il aurait pu vendre un banc solaire à un vampire.

Au fil des années, Henk avait fait débourser des millions de dollars à des banquiers, des hommes d'affaires et des galeries. Il avait vendu de nombreuses toiles vierges, une pile de sèche-cheveux fondus ensemble haute d'un mètre quatre-vingts, un guillemot recouvert de goudron conservé dans un tube de Plexiglas et, son fait d'armes le plus connu, il avait obtenu cinquante mille dollars en 1998 pour une pièce intitulée *Front dégarni* d'une jeune artiste en plein essor dénommée Galoo Dipsa. Mlle Dipsa, une exhibitionniste de Floride qui mesurait un mètre quatre-vingts, avait teint ses cheveux et ses poils de différentes couleurs et s'était filmée en train de les raser. Puis ceux-ci avaient été insérés dans un tube en plastique transparent de cent cinquante mètres de long, qu'elle avait entortillé et plié pour former un nœud autoportant. Max avait lu que des visiteurs du Stedelijk Museum d'Amsterdam, qui avait acheté l'œuvre, suivaient le tube dans ses nombreux enchevêtrements afin de retrouver les discrètes boucles argentées qui, comme ils pouvaient le voir sur la vidéo projetée à côté de l'œuvre, s'étaient auparavant trouvées au niveau de son sexe.

Max dévisagea Henk.

– Ce serait trop dommage de ne pas profiter du coup de pub que représente la disparition d'Erica, c'est ça que tu veux dire, hein ?

– Ce n'est pas ça, Max. Je pense à toi. Le travail est un exutoire, tu vas perdre la boule si tu ne t'occupes pas l'esprit. La production artistique constitue la meilleure catharsis connue de l'homme. Regarde *Guernica*, bon sang. Picasso ne pouvait gagner la guerre civile espagnole en sortant avec un fusil, mais avec cette seule œuvre il s'est assuré que personne n'oublie jamais la barbarie de cette guerre.

Aussi, le lundi, Max s'adonna à son art musclé pour oublier son malheur. Non pas la caresse délicate d'outils minutieux sur l'argile, mais le crépitement et l'éclat du chalumeau oxyacétylénique, le hurlement et le grincement des outils électriques dans une lutte brûlante avec le métal.

Max était en salopette, perché à cinq mètres de haut sur une

échelle, en train de réassembler *Spoorkana III : sans titre* quand elle arriva. Et il faillit la rater. Malgré le sifflement du chalumeau, il entendit la sonnette de la porte mais ne se donna pas la peine de regarder. Il travaillait sur une soudure difficile et ne voulait pas retirer ses lunettes de protection. Max sentit des regards se poser sur lui tandis qu'il vérifiait que la longue soudure dorsale de *Spoorkana* ne présentait pas de défaut. Il entendit Henk arriver du bureau et s'adresser en hollandais à sa visiteuse. Elle répondit et ils discutèrent pendant plusieurs minutes. À un moment donné, ils rigolèrent.

Quelque chose dans le rire de cette femme arrêta Max. Il éteignit le chalumeau et se retourna juste au moment où elle partait. Il ne put qu'apercevoir des cheveux noisette ondulés et le côté de son visage avant que la porte ne se ferme derrière elle. C'était la voleuse, sans erreur possible.

– Henk ! siffla Max. Tu la connais ?

– Non.

– Rends-moi un service. Cours-lui après et donne-lui une invitation pour le vernissage. Non, deux. Vite.

Henk sortit en courant d'un pas gracieux. Max descendit prudemment de l'échelle et regarda depuis la porte sans ôter ses lunettes. La femme détachait son vélo rose des grilles situées près de l'atelier. Elle s'arrêta quand Henk lui parla. Max la vit sourire et empocher les invitations avant de se mettre en route.

– Je lui ai promis du champagne, dit Henk à Max. J'espère que ça l'a convaincue. Maintenant, j'ai intérêt à en acheter.

– J'espère simplement qu'elle viendra.

Henk regarda Max de biais.

– Et Erica dans tout ça ?

– Ce n'est pas que j'aie envie d'elle, Henk. C'est mon côté justicier. Elle a forcé ma voiture et volé l'ordinateur portable d'Erica. Il faut que je sache pourquoi.

– Tu crois que ça pourrait mener à Erica ?

Max hocha la tête.

– Oui. Prions pour que cette fille adore le champagne.

Saskia Sivali leva les yeux de son microscope et les cligna de stupéfaction. Elle observa à nouveau la goutte épaisse du sang de Jack Erskine. Parmi les centaines de globules rouges ovales sains, des dizaines renfermaient un minuscule anneau violet, ce qui ressemblait à une grave contamination par le *Plasmodium falciparum*, la plus dangereuse forme de paludisme. Si c'était bien le cas, cela concordait avec deux autres symptômes – un taux extrêmement bas de sucre dans le sang et la présence d'un pigment dans des cellules sanguines –, mais c'était en contradiction avec l'historique des déplacements du patient. Comment peut-on attraper le paludisme sans se rendre dans un pays impaludé ?

Elle pouvait facilement se tromper. Ce n'était que sa deuxième semaine en détachement en médecine tropicale. Tout en soutenant prudemment son ventre, elle attrapa un manuel sur une haute étagère et en tourna rapidement les pages jusqu'aux images d'identification des types de paludisme. Ce qu'elle voyait dans le microscope ne correspondant à aucune des formes ou descriptions du livre à n'importe quel stade de la maladie, elle continua donc de parcourir le manuel à la recherche d'autres infections parasitaires : maladie de Chagas, trypanosomiase africaine, filariose lymphatique, schistosomiase, onchocercose. Rien ne correspondait.

Elle demanda aux techniciens de laboratoire de venir donner leur point de vue. Ben Hazelhof et Marja Veldhuis avaient trente ans d'expérience à eux deux et passaient leurs journées à examiner des échantillons de sang.

Ils restèrent aussi médusés qu'elle.

– On devrait faire une fluorométrie, suggéra Hazelhof. On pourra alors mieux voir ce qui ne va pas ici.

Il montra à Saskia comment préparer un échantillon de sang centrifugé pour séparer les parasites porteurs du palu selon leur stade de développement en fonction de leur poids. Une fois centrifugé, l'échantillon du sang d'Erskine fut réduit à une aiguille de verre de cinq centimètres, transparente au sommet, rouge vif, bordeaux et enfin presque noire en bas. Ils emmenèrent l'échantillon dans la chambre noire et l'insérèrent sous le microscope à fluorescence.

Hazelhof appliqua son œil contre l'optique et régla la netteté puis examina l'échantillon sur toute sa longueur.

– Mon Dieu ! D'où est-ce que tu sors cet échantillon ? s'exclama-t-il en levant les yeux vers Saskia.

– Un patient américain qu'on a admis hier après-midi. On n'arrivait pas à trouver ce qu'il avait. L'historique de ses déplacements n'implique aucun risque de paludisme, et c'est donc une des dernières analyses qu'on a faites.

– Il a quelque chose, ça, c'est sûr. Presque tous les stades d'une infection parasitaire : trophozoïtes, mérozoïtes, et même gamétocytes. C'est ce qu'on pourrait attendre dans un cas d'infection bien avancé. Mais regarde les cellules, elles sont toutes déformées.

Saskia regarda dans le microscope.

– Elles ne correspondent à aucune référence, si ?

– Dans le mille. Je n'ai jamais rien vu de la sorte.

– Dans ce cas, faisons descendre Van Diemen, dit Saskia.

Hazelhof soupira.

– Il est au RAI, pour un congrès de parasitologie, qu'il attend avec impatience depuis des mois. Tu connais son caractère. S'il découvre qu'il y a eu confusion dans les échantillons ou que c'est une fausse alerte, il nous crucifiera. Si tu as fait une erreur en préparant l'échantillon, ce sera pour ta pomme, Saskia.

– Et si je ne le bipe pas et qu'il s'avère que c'est une nouvelle souche ? Quelqu'un meurt, répliqua Saskia. Je sais quelle erreur je préfère commettre.

*

* *

Les étoiles étaient très brillantes ce soir. Tomas et moi allons habituellement sur les rochers qui surplombent les termitières, mais ce soir, nous nous sommes dirigés vers l'arbre aux singes. C'est un arbre à fièvre mort à la lisière de la jungle, dont une branche basse fendue repose au sol. C'est là que nous avons vu une famille de colobes le jour de notre arrivée. Nous avons grimpé sur la branche et sommes restés là à compter les étoiles filantes et à nous imprégner du grésillement des grillons.

C'était la nouvelle lune et je n'avais jamais vu la Voie lactée aussi claire. Ce n'était pas qu'une simple bande oblique scintillante, mais une gigantesque roue en trois dimensions centrée sur un dense moyeu de milliards de soleils. De celle-ci partait un bras en spirale ruisselant de mondes, qui faisait signe de venir vers la Terre et vers nous. Il semblait impossible qu'un tel spectacle puisse être totalement silencieux.

Nous n'avons pas parlé. Nous n'avions rien besoin de dire maintenant que nous nous comprenions. Il a simplement touché ma main, et j'ai eu un frisson. J'ai su que je me souviendrais toujours du contact de sa main sur la mienne.

La galerie de Schipper était un immense loft qui occupait les combles de trois hautes et étroites maisons bordant le Brouwersgracht. Ses réserves servant à l'origine à stocker du gingembre, de la cardamome et des clous de girofle, le bois dont elles étaient construites, vieux de trois siècles, dégageait toujours un certain arôme. À cet instant, il vibrait au son des tintements de verres et de la conversation discrète des trente-cinq invités de Schipper, tous issus des médias et du marché de l'art.

Max s'était fait coïncider par Joop Westermanns, le chroniqueur d'art du journal local *Het Parool*.

– Alors, quand avez-vous songé au terme *Metalgeist* pour décrire votre travail ?

– L'idée n'est pas de moi, pour être honnête. C'est Henk qui me l'a suggéré, pour désigner à la fois la révélation de l'âme et les structures de métal, d'où est issu mon art.

Par-dessus l'épaule de Westermanns, Max aperçut son nouveau reflet, déformé dans le flanc en fer-blanc poli d'Oxymania IX, à vendre pour vingt-sept mille euros. Plus tôt dans la soirée, il avait passé deux heures à faire couper ses boucles et à raser sa barbe naissante. Il arborait désormais une coupe en brosse décolorée et une grande boucle d'oreille en zinc. Il avait troqué sa veste à carreaux et son pantalon en velours côtelé contre une chemise jaune canari et un pantalon en cuir bordeaux. L'idée était que la femme ne le reconnaisse pas si elle se décidait à venir. Mais Max était inquiet. Il était 21 h 30. Il ne restait plus qu'une demi-heure de vernissage, et toujours aucune trace d'elle.

– Et j'ai cru comprendre que, quand vous travailliez à New York, vous n'aviez pas de galeriste sur place ? questionna Westermanns.

– En effet. Henk a l'œil pour repérer les nouveaux talents, et il m'a remarqué là-bas. Maintenant j'expose à New York par l'intermédiaire d'un de ses associés.

Max but une gorgée de champagne et tourna les yeux vers la porte ouverte. Henk faisait entrer un gigantesque Viking bardé de cuir. Il mesurait deux mètres pour peut-être cent quatre-vingts kilos et avait d'épais cheveux bruns jusqu'aux épaules et une moustache à la Frank Zappa. Son tee-shirt, son jean et sa veste en cuir étaient noirs, et il lui manquait la première phalange du pouce gauche. À côté de lui se tenait une femme mince vêtue d'une somptueuse robe de cocktail argentée.

C'était la voleuse. Et elle était *canon*.

Le colosse alla directement au buffet où il vida rapidement deux

coupes de champagne avant d'en prendre une dans chaque main. La femme regarda autour d'elle et fut attirée par *Zinctank*, une sphère en zinc de soixante centimètres de diamètre suspendue à un épais fil en cuivre. Max l'observa tandis qu'elle passait la main sur sa surface polie. Elle regarda dans son hublot en verre vert et sourit de surprise lorsqu'elle découvrit ce qui se trouvait à l'intérieur. Max prenait toujours plaisir à voir la réaction des gens à son travail.

Henk s'adressa à la femme et, comme convenu, la conduisit vers Max. Les lampes halogènes de la galerie donnèrent à sa robe un lustre arc-en-ciel lorsqu'elle s'approcha de lui dans un bruissement de tissu.

– Voici l'artiste, Max Carver, indiqua Henk. Il peut tout vous expliquer sur son travail.

Il lança un grand sourire chargé de sous-entendus à Max avant de s'éloigner.

– Bonsoir. Je m'appelle Lisbeth.

Elle prononça Lisse-bête. Elle avait des yeux bleu de cobalt et la peau couleur de miel. Ses cheveux bouclés étaient attachés en queue-de-cheval, dévoilant un cou gracieux et d'élégantes épaules tombantes qui lui rappelèrent Erica.

– Je suis content que vous ayez pu venir. Attendez, laissez-moi vous servir une coupe du champagne.

Max regarda en direction du buffet. Le costaud était toujours en train de boire ses deux verres dans le coin et discutait avec une minuscule femme portant des lunettes papillon.

– Je n'aime pas l'alcool. Peut-être un jus de fruit ?

– Bien sûr.

Max lui rapporta un verre. Leurs mains se frôlèrent lorsqu'il le lui tendit. Pendant quelques secondes, ils se dévisagèrent. Il décela quelque chose dans son regard, mais elle ne l'avait pas reconnu, il en était sûr.

– J'étais en train d'admirer votre grosse boule de métal, dit-elle en désignant la sphère d'un mouvement de tête.

– Oh, *Zinctank*.

– Oui. Que signifie le petit homme à l'intérieur ?

– Eh bien, le personnage de bronze est censé résoudre un problème très complexe. Mais il s'est endormi à son bureau, et comme vous le voyez, les eaux sont en train de monter, un symbole du temps qui s'écoule.

Une image d'Erica inonda son esprit, et il se sentit coupable d'être là à boire et discuter alors qu'elle était perdue quelque part là-dehors. Peut-être qu'il pourrait la retrouver grâce à cette femme.

– Vous avez utilisé du verre pour représenter l'eau, comme le hublot ?

– Oui.

– Et cette pièce vaut vraiment vingt-deux mille euros ?

Max rigola.

– Eh bien, c'est le prix de vente. À savoir si elle les vaut, ça dépend si vous l'aimez. Si vous la détestez, elle ne vaut rien pour vous. De ma perspective, vu le nombre d'heures qu'il m'a fallu pour la réaliser, il faut bien que j'en tire ça pour qu'elle soit juste rentable.

– Je n'étais jamais venue à une exposition avant aujourd'hui. Mais votre travail me plaît, fit-elle en considérant les autres invités. Est-ce qu'on attend de moi que j'achète quelque chose ?

– Pas du tout. Ce n'est que la journée pour la presse et les médias, de toute façon. La plupart des gros acheteurs ont droit à des visites privées plus tard dans la semaine. Mais bien sûr, si vous voulez vraiment acheter quelque chose mais que tout ceci est bien trop cher, j'ai un certain nombre de dessins et d'esquisses à vendre pour une cinquantaine d'euros.

Elle leva les yeux et les plissa pour le scruter du regard.

– Henk m'a dit que c'est vous qui m'aviez invitée. Pourquoi ?

Max eut la gorge sèche.

– Il y a une bonne raison.

Il ne pouvait se confronter ici à elle au sujet de son larcin. Elle pouvait s'enfuir, ou... Max imagina les dégâts que le colosse pouvait faire.

– Je vous ai vue à l'atelier. Vous aviez l'air de vous intéresser à l'art.

Elle sourit et croisa les bras.

– Conneries.

– Non. Vraiment.

– C'était vous en haut de l'échelle ?

– Oui.

Max porta son verre à ses lèvres pour le vider.

Lisbeth le regarda faire.

– Est-ce que vous m'avez invitée parce que vous voulez coucher avec moi ?

Pendant une seconde, Max aspira son champagne. Il toussa et crachota, puis secoua sa main pour en enlever les postillons. Lisbeth sortit un mouchoir et essuya la chemise de Max. Quand il reprit son souffle, tout le monde le regardait.

– Bravo pour votre franc-parler, Lisbeth, chuchota-t-il.

– Je suis hollandaise, fit-elle en haussant les épaules. On dit ce qu'on pense. Ça fait gagner beaucoup de temps.

– Si c'est ce que vous pensez, je suppose donc que vous ne seriez pas venue à moins que...

Max se rendit compte de la direction dangereuse qu'il prenait.

– C'est beaucoup présumer, Max. J'aime peut-être simplement l'art.

Il évita le regard de Lisbeth et jeta un coup d'œil vers le costaud, qui se prélassait maintenant sur un canapé, une patte épaisse autour du goulot d'une bouteille de champagne, une revue d'art étalée sur ses genoux.

– Votre petit ami aime l’art ?
– Janus aime la sculpture. Mais ce n’est pas mon petit ami.
– Qu’est-ce qu’il est, alors ?
– Il y a de nombreuses années, quelqu’un qui m’aimait est parti et a demandé à Janus de veiller sur moi jusqu’à son retour. Quelques mois plus tard, la mauvaise nouvelle est arrivée de l’étranger, l’homme que j’aimais était mort. Aux funérailles, Janus m’a promis de toujours veiller sur moi.

– C’est une délicate attention.

Max la guida vers une des grandes fenêtres et contempla la ligne des toits obscurcis, les canaux lisses comme de l’huile. Il sirota une gorgée de champagne et laissa les bulles pétiller sur sa langue.

– À vrai dire, je vous ai invitée parce que assez peu de visiteurs étaient venus à la galerie ces derniers jours, et on voulait être sûrs qu’il y ait suffisamment de gens chic ce soir. Et vous m’avez l’air plutôt cool.

Elle le regarda dans les yeux, comme si elle essayait de deviner un sens caché à ses paroles.

– Je vois. Comme une figurante dans un film, alors ?

Max rigola.

– Oui. Sauf que vous n’êtes pas payée.

Le plancher grinça derrière Max. Lisbeth décrocha son regard de son visage et leva les yeux bien haut derrière lui. Max n’eut pas besoin de se retourner pour savoir qui était là.

– Max, je vous présente Janus, dit Lisbeth. Champion d’Europe de force athlétique en 1999, c’est bien ça, Janus ?

– C’était en 1998, corrigea-t-il en passant la bouteille de champagne à moitié vide dans sa main gauche pour engloutir brièvement dans sa main droite celle de Max.

– Et combien de bouteilles de champagne pouviez-vous soulever en 1998 ? demanda Max en regardant ostensiblement le Moët & Chandon.

– Plus que vous n’en avez bu dans toute votre vie, rétorqua-t-il en prenant une lampée à la bouteille. Et je peux toujours le faire.

– Dans ce cas, vous pouvez peut-être nous être utile plus tard pour emmener les bouteilles vides aux ordures.

– Désolé, je croyais que cette exposition portait sur les ordures que vous avez laissées à *l’intérieur*.

Les yeux sombres de Janus sautillèrent.

– Il est très drôle, hein ? fit remarquer Max à Lisbeth. Où avez-vous dégoté un Hollandais aussi amusant ?

Janus haussa les épaules.

– Je ne suis pas hollandais. Je suis né en Belgique de parents slovaques. Et je n’aime vraiment pas votre travail.

Max sourit.

– C’est votre privilège. L’art est une affaire de goût. Tout le monde

ne peut pas apprécier ce qui sort de l'ordinaire.

– Sort de l'ordinaire ? Non. Ce qui est trop ordinaire. Vos silhouettes sont de pâles imitations de Giacometti, vos assemblages rappellent inévitablement Caro. Et par-dessus tout, vos soudures sont mal faites.

Max était à court de traits d'esprit.

– Mais je vois que vous appréciez mon champagne.

– Oui. Étonnamment bon.

Janus leva la bouteille et en examina l'étiquette avant de s'adresser à Max :

– Mais ça, c'est pas vous qui l'avez fait, je crois.

Il se tourna vers Lisbeth.

– Allez, on y va.

Henk, toujours plein d'attentions, donna à Lisbeth sa veste et son écharpe. Max prit le bras de Lisbeth et lui chuchota :

– Est-ce que je peux vous revoir ?

– Pourquoi ?

– N'est-ce pas évident ?

Elle sourit et lui donna un gentil coup d'écharpe dans le visage.

– Alors j'avais raison.

Janus s'avança et entoura les épaules de Lisbeth d'un grand bras protecteur. Tout en la reconduisant à la porte, il jeta un regard en arrière. Ses yeux sombres ne quittèrent pas ceux de Max et, pendant un instant, aucun des deux ne bougea. Des étincelles crépitèrent entre eux avant que Janus ne se retourne enfin.

Max les salua à la porte puis écouta les bruits de pas rapides, une foulée lourde et une autre légère, qui s'éloignaient dans l'escalier de pierre.

*

* *

On sait que quelque chose se passe quand la forêt devient silencieuse. Je m'étais réveillée tôt et, après m'être couverte de mon sarong, j'étais descendue à la mare aux nénuphars pour me baigner en toute intimité, regarder les fleurs et méditer. Des singes sautaient dans les branches au-dessus de moi en riant et poussant des grognements, et des grillons chantaient en continu.

Le cri strident d'un oiseau a fait taire les singes. Plus une branche n'a bougé. La plainte des insectes a semblé résonner dans ma tête. Saisie par la même peur que les singes, j'ai récupéré mon sarong sur un buisson et je me suis enveloppée dedans. J'ai eu l'impression qu'on m'observait, mais je n'ai rien vu parmi les ombres obliques de la canopée et le feuillage dense et humide.

J'ai entendu des voix au loin et le bruit de coups de machettes dans la

forêt. Quatre cents mètres me séparaient du village, la première moitié en montée raide, la seconde sur un terrain plat mais découvert. Il m'a paru plus sûr de me cacher et j'ai donc couru vers le bord de la mare où je me suis accroupie à l'abri de buissons, de la boue froide entre les orteils.

Je l'ai regardé pendant un moment avant de le voir, à seulement un mètre cinquante de moi. J'ai étouffé un petit cri de surprise en discernant un visage occidental, rayé de boue, qui me regardait fixement. Il a porté un doigt à ses lèvres et écarquillé les yeux pour me signifier que je ne devais pas faire de bruit. J'ai remarqué son treillis crasseux de l'armée zairoise, son crâne rasé, son énorme sac à dos et le fin canon d'un pistolet court fermement braqué sur mon front.

Les voix et le bruit des machettes se sont rapprochés, et mon cœur a commencé à s'emballer. Je me suis tournée vers le visage pour avoir ses instructions, et une main toute crottée m'a fait signe de me coucher dans la boue. J'ai suivi l'ordre et il m'a fait un clin d'œil en signe d'approbation avant de se retourner vers l'endroit d'où provenaient des bruits.

Une vingtaine d'hommes ont pénétré en file indienne dans la clairière. Il s'agissait surtout d'adolescents maigres vêtus de tongs, de chemises en lambeaux et de shorts tachés. Quelques-uns avaient des bottes et portaient de lourds fusils d'apparence usée au lieu de machettes, et deux plus âgés avaient des armes courtes ressemblant à des pistolets graisseurs de mécanos. Beaucoup d'entre eux se démenaient avec de lourds sacs à dos ou des caisses en métal.

Ils se sont approchés à dix mètres puis se sont arrêtés et ont discuté avec passion de leur itinéraire. Après avoir pointé dans de nombreuses directions, ils ont viré à ma droite comme pour remonter la vallée et passer en bordure du village. Un traînard dégingandé et fatigué d'une vingtaine d'années est resté derrière, a laissé tomber une caisse de munitions cabossée dans l'herbe et est venu vers mon buisson. Il a soulevé le bord de son short et a uriné bruyamment dans les feuilles. C'est seulement lorsqu'il a baissé les yeux pour se rhabiller qu'il m'a vue.

Il n'avait pas fini de sursauter de surprise quand mon compagnon a bondi tel un léopard. Le jeune, debout, s'est retrouvé l'instant d'après collé à l'homme, la tête tendrement posée sur son énorme épaule. C'est seulement quand j'ai vu le long poignard à dents ressortir sous la cage thoracique du jeune et la main serrée sur sa bouche que j'ai su ce qui s'était passé. Il n'avait peut-être fallu que quatre secondes pour mettre silencieusement fin à une vie.

L'homme a pris le mort dans un bras comme s'il s'agissait d'un fagot de bois et avec son autre main, il a compressé la blessure en la maintenant au plus haut point du corps. Il a posé le corps entre nous, ressorti son couteau et coupé l'oreille gauche. Il a souri en voyant mon air horrifié et mis l'organe ensanglanté dans un sac en plastique qu'il a fourré dans sa poche. Je l'ai regardé se relever puis poser sa botte sur le jeune front et appuyer

jusqu'à ce que de l'eau ocre entre dans la bouche béante et recouvre les doux yeux bruns aux longs cils fins. Il a enfoncé le corps dans la matière visqueuse jusqu'à ce qu'il n'en reste que le contour dans la boue. D'un signe des deux mains, il m'a ordonné de répandre de la boue sur le corps afin d'en faire disparaître la silhouette.

Dégoûtée, j'ai ouvert la bouche pour refuser. Il a sifflé entre ses dents pour que je me taise. Ses yeux plissés de prédateur ont pris des reflets jaunes et bruns dans la lumière, comme s'ils faisaient aussi partie de son camouflage. Il a pointé le doigt sur le corps puis écrit quatre lettres dans la boue : APLK. Il m'avait peut-être sauvé la vie. J'étais un peu responsable de cette mort et je me suis donc exécutée. Puis j'ai étalé de la boue partout sur mes jambes et mes bras ainsi que sur mes cheveux et mon sarong. Il a hoché la tête en signe d'approbation.

Le soldat a scruté la jungle, puis il s'est approché de la caisse en métal. Il a ouvert le couvercle articulé et regardé à l'intérieur ce qui ressemblait à première vue à des dizaines de fruits métalliques d'un vert terne. Il a pris une des grenades et l'a examinée. Une épaisse goupille, avec un anneau à une extrémité, en traversait la tête. À cet anneau, il a attaché un morceau de fil métallique de trente centimètres, puis il a enterré la grenade sous les autres afin que quelques centimètres seulement de fil dépassent. Avec son couteau, il a cassé la charnière de la caisse. Il a fixé le fil sur le dessous du couvercle, qu'il a ensuite remis en place, puis il a refermé le loquet en vérifiant qu'on ne puisse pas voir les dégâts causés à la charnière.

Le soldat a désigné ma brosse à dents et mon gant de toilette, que j'ai tout de suite ramassés. Puis il m'a montré la direction d'où était venu l'APLK dans la jungle, et je l'ai suivi. Des mouches bourdonnantes sont apparues. Sous un buisson se trouvait un corps en uniforme zaïrois au visage réduit en purée et grouillant de fourmis couleur de sang. Un peu plus loin gisaient les restes d'un feu de camp dont les cendres rougeoyaient encore.

Cinq minutes plus tard, une énorme explosion a secoué la forêt, et nous avons entendu des hurlements, des éclats de voix et des coups de feu nourris. Le soldat m'a jetée à terre, puis il a rampé en avant pour se cacher derrière le cadavre. Cinq adolescents de l'APLK sont arrivés en courant par le sentier, couverts de sang et gémissant. Le pistolet du soldat a craché pendant un moment, puis il n'y a plus eu de mouvement, seulement une tong bleu clair qui se balançait à un buisson.

Je suis restée couchée à sangloter pendant quelques minutes tandis que le soldat s'était relevé et s'engageait sur le sentier. J'ai entendu à nouveau son pistolet tirer deux fois au loin, puis plus rien. J'ai attendu, tremblante, pendant dix, quinze, puis vingt minutes. Prudemment, je suis repartie vers Zizunga, remontant le chemin vers le bassin, dans la puanteur de la chair humaine brûlée. Ma clairière bien-aimée était désormais un abattoir, ses jolies fleurs bleu pâle dispersées parmi les lambeaux de viande luisante et

de vêtements. Un morceau de caisse métallique déchiqueté dépassait d'une branche d'arbre au-dessus de ma tête. Il y avait au moins une douzaine de corps, dont certains à la gorge tranchée. Tous avaient l'oreille gauche coupée.

(Journal d'Erica)

Les invités partirent peu à peu quand il n'y eut plus de champagne, et à minuit Max et Henk débarrassaient les verres tandis que le petit ami de Henk, Ricardo, les lavait dans la cuisine. Lorsqu'on sonna à la porte, Henk répondit à l'interphone et pressa le bouton qui ouvrait en bas.

– C'est M. Loebe pour toi, dit Henk.

Max ouvrit la porte et écouta les respirations lourdes et les pas de plus en plus espacés du ministre au fur et à mesure qu'il gravissait l'escalier.

– Ah. Pourquoi pas d'ascenseur, monsieur Carver ? lâcha Loebe, qui portait un immense costume en lin couleur crème. Qui a dit que la Hollande était un pays plat ? Ils doivent tous être alpinistes !

Max le fit entrer et offrit un verre au ministre pendant que celui-ci épongeait son front et sa nuque charnue à l'aide d'un mouchoir immaculé.

– Fabuleuses sculptures, monsieur Carver. J'ai vu une publicité pour votre exposition, et j'espère donc que ça ne vous dérange pas que je vienne à votre vernissage sans invitation ?

– Pas du tout, répondit Max en faisant faire le tour de la galerie au ministre.

– Tout le monde au congrès est très inquiet pour Erica, indiqua Loebe en ajoutant des glaçons dans son jus de fruit. Ça semble vraiment inouï qu'on l'ait enlevée.

Lorsqu'il sourit, ses cicatrices respirèrent telles les branchies d'un requin.

– Et pourtant, si elle était en liberté, je ne peux croire qu'elle ait trouvé mieux à faire que de se rendre à un congrès pour expliquer comment nous pouvons vaincre le fléau du paludisme.

– Je suis on ne peut plus d'accord, dit Max. Elle n'a jamais rien fait de tel à ce que je sache et je suis très inquiet.

– C'est une femme pleine de ressources dans l'adversité. Très forte, pleine d'entrain. Exceptionnelle.

Les yeux de Loebe étincelèrent, et il pointa un doigt boudiné sur Max :

– Vous avez beaucoup de chance.

– Comment la connaissez-vous ? demanda Max, gêné par le sourire trop ardent du ministre.

– Ah. Nous avons eu une... brève relation, il y a des années. Je l'aime beaucoup. D'ailleurs, j'aimerais vous aider à la retrouver si je le peux. Le Zaïre a peut-être changé de nom pour devenir la République démocratique du Congo, mais ça reste un endroit anarchique. Vous pouvez être sûr que j'ai une certaine expérience face à ce genre de situation.

Max plissa les yeux.

– Je vous écoute.

– Si, comme je le comprends, les forces de l'ordre ne font pas leur travail, alors c'est aussi un problème que je connais bien. J'ai avec moi dans ce pays un garde du corps de confiance que je peux mettre à votre disposition.

Loebe pointa sa main brune potelée sur le visage de Max comme si c'était un pistolet.

– Boum, dit-il en lui faisant un clin d'œil obscène. Les prodiges de la valise diplomatique.

– Merci, rétorqua Max. Je garde ça à l'esprit, mais je crois que je ne suis pas au stade du châtiment expéditif. Pas encore, en tout cas.

– À votre guise, monsieur Carver.

Le ministre plongea sa main dans sa veste et en sortit un étui à cigare argenté. Il l'ouvrit et dévoila une épaisse liasse de billets de cent dollars.

– À présent, j'aimerais vous acheter des sculptures. Celle-ci, celle-là et peut-être celle qui se trouve là-bas. L'argent américain n'est pas un problème, je présume ?

– Est-ce que ça a déjà été le cas ? dit Max, au moment où le téléphone se mit à sonner.

Il décrocha et regarda Loebe plisser les yeux à travers ses lunettes en demi-lune pour compter les billets de cent.

– Galerie Schipper.

– Max ? C'est Lisbeth. Viens avec moi et Janus ce soir. Rendez-vous à 1 heure au Purple Haze.

Elle lui donna l'adresse qu'il nota.

– C'est quel genre d'endroit ?

– C'est un endroit où me retrouver, si tu veux me retrouver. Ou est-ce que Max est le diminutif de Maxi Grande Gueule ?

– D'accord, petite futée. Je viens. Je suis étonné que Janus veuille que je vienne. On n'a pas trop accroché.

– Il n'est pas au courant. C'est moi qui t'invite. Est-ce que ça te fait peur ?

– Pourquoi donc ? Le monde est plein de gros crétins ronchons comme lui. Il le sait, c'est pour ça qu'il a lu des livres d'art, pour prouver que ce n'est pas le crétin moyen.

– Il est très intelligent, Max. Il dirige plusieurs affaires, dont une boutique d'antiquités. Tu sais, c'est juste parce qu'il a accidentellement réduit en bouillie cette bande de voleurs que tout le

monde pense qu'il est si dangereux et méchant. Sous ses airs de dur, il est très gentil et doux...

– Ouah ! Il réduit les voleurs en bouillie ? Ça m'a l'air d'être une belle histoire pour s'endormir.

– On était à Rotterdam, il venait d'entrer dans un magasin quand ces trois types sont arrivés en courant et ont arraché mon sac à main. J'ai crié et Janus est sorti, mais l'un d'eux a braqué un pistolet sur lui. Il a sauté sur le type, pour lui prendre le flingue. Le voleur a tiré, mais Janus avait mis son pouce au bout du canon.

– Aïe.

– Oui, il a donc perdu la première phalange de son pouce, mais du coup le flingue était enrayé. Les agresseurs se sont entassés dans leur voiture, une BMW, et Janus était furieux. Avec sa main valide, il a pris un scooter dans un emplacement pour deux-roues et l'a jeté devant la voiture pour les empêcher de s'enfuir. Ils n'avaient pas la place de faire marche arrière et ils avaient trop peur pour sortir. Janus a jeté une autre mobylette sur le toit de la voiture, puis une autre encore. Il y a alors eu des cris dans l'habitacle parce que le toit était enfoncé et qu'ils ne pouvaient plus sortir, je criais aussi, une foule s'est formée, le klaxon rugissait et personne n'osait se frotter à Janus qui hurlait plus fort que tout le monde. Il a vu une grosse Suzuki de 750 centimètres cubes. Elle était très lourde et il avait besoin de ses deux mains pour la prendre sur ses épaules. Mais c'est très difficile de soulever quoi que ce soit quand il te manque un pouce, et Janus en bavait. Au départ, il voulait juste les effrayer, mais il l'a vraiment laissée tomber au milieu du toit.

– Et au bout du compte, tout est bien qui finit bien ?

– Non. Un des voleurs a eu le crâne fracassé, un autre est devenu tétraplégique, le troisième a un peu perdu la tête et vit en hôpital psychiatrique.

– Très rassurant, quel type adorable. Et tu ne lui as pas dit que je venais ?

– Non. Ce sera une surprise.

*

* *

Malgré le vélo et les indications de Henk, il fallut cinquante minutes à Max pour trouver le Purple Haze. Il traversa le Quartier rouge avec ses prostituées en vitrine qui aguichaient les passants comme des mannequins de lingerie animés, passa devant une vieille église majestueuse entourée de peep-shows et de salons porno, par des rues et des ruelles aux noms imprononçables comme Snoekjesteeg et Bloedstraat, Dollebegijnensteeg et Oudezijdsvoorburgwal, des orthographes si bizarres qu'on aurait juré que le secrétaire de mairie les avait tapés à coups de tête sur sa machine.

En fin de compte, c'est à l'oreille qu'il trouva l'endroit. D'une ruelle sombre lui parvint le rugissement d'un larsen de guitare électrique et le martèlement rapide d'une batterie. Il aperçut dans celle-ci un petit amas de gens en train de fumer et de boire à la bouteille devant une entrée mal éclairée. Au-dessus de l'entrée, urple Haz s'éclairait en néon violet, le reste de lettres mortes ou vacillantes.

Max parcourut la ruelle à côté de son vélo. Après l'avoir attaché à une grille, il se fraya un chemin pour entrer et croisa une femme toute maigre en train de fumer un joint de la taille d'un cornet de glace. Un gros type chauve en sandales lui fit payer l'entrée et lui tamponna une étoile sur le dos de la main. Le vestiaire ressemblait à un vide-grenier et était tenu par une jeune femme squelettique avec des tresses teintées et un anneau orné de pierreries au nez. Il descendit un escalier raide en bois et fut noyé dans un déluge sonore qui fit vibrer ses côtes. Un tableau dressait la liste des groupes du soir : Amorphea, Gradgrind Spine et Holy Polio. La salle était bondée de post-ados en tenues crasseuses et aux visages couverts de piercings, avec des tresses colorées, du vernis à ongles argenté et les lèvres noires. Aucune trace de Lisbeth ou de Janus.

Max emprunta des couloirs à la peinture noire écaillée et tapissés de vieilles affiches de groupes. Il y croisa des couples androgynes en train de se prélasser, des allumés au regard morne et des danseurs aux mouvements saccadés avant d'arriver dans une pièce éclairée au stroboscope au fond de laquelle il trouva le groupe, entassé entre des enceintes grandes comme des cercueils. Dans le micro braillait une petite femme à l'air dur avec ses gros bras tatoués, ses lunettes carrées aux verres cramoisis assortis à ses cheveux, et un collier de chien à pics. À chaque mouvement de tête, elle aspergeait de sueur les danseurs des premiers rangs. Derrière elle, un guitariste chevelu et dégingandé en extase faisait gémir et hurler son instrument entre deux cascades de notes, tandis qu'un mastodonte aux cheveux touffus et vêtu d'un tee-shirt Gradgrind Spine tapait comme un sourd sur la batterie. Une bassiste svelte avec une queue-de-cheval était coincée derrière une enceinte.

Situé dans une salle dépouillée derrière la scène, le bar était tenu par une blonde décolorée avec un chardon tatoué sur son épaule pleine de taches de rousseur, qui vendait des bouteilles de Heineken et d'Amstel sorties directement des caisses. Max acheta une bouteille et regarda la femme retirer la capsule avec ses dents puis la recracher vigoureusement dans un coin.

– Pas de décapsuleur ?

– Un petit branleur me l'a piqué, répondit-elle avec un fort accent de Glasgow en poussant la bouteille couverte de mousse contre le ventre de Max.

Max retourna dans l'autre salle et regarda le groupe jusqu'à ce que le set s'achève sur un dernier riff explosif. Après un merci bourru et

des applaudissements irréguliers, la chanteuse descendit d'un bond de la scène et commença à débrancher fils et câbles. Une porte s'ouvrit au fond de la pièce et l'imposante silhouette de Janus apparut, les bras chargés de bouteilles de bière et d'eau minérale pour le groupe. Il n'eut pas l'air de remarquer Max.

La bassiste abaissa sa salopette satinée jusqu'à la ceinture pour dévoiler un tee-shirt bariolé. Elle but une grosse gorgée de sa bouteille et se faufila pour descendre prudemment de la minuscule scène. Elle portait d'absurdes bottines en PVC à talons aiguilles et était maquillée d'une large raie noire de raton laveur d'une oreille à l'autre. Max, qui s'était réfugié au fond de la salle, à côté du type à la table de mixage, commençait juste à l'interroger sur Janus quand la bassiste arriva d'un pas léger, les bretelles de sa salopette pendant au niveau de ses genoux.

– Salut Max, contente que tu aies pu venir.

– Lisbeth ! Je ne t'avais pas reconnue.

– Moi non plus je ne t'avais pas reconnu, mais maintenant si, même si tu as aussi changé de look. Viens prendre un verre avec moi.

Max sentit le regard envieux de l'ingénieur du son lorsque Lisbeth lui prit la main et l'emmena avec elle. Il acheta une autre bière et une bouteille d'eau minérale qu'il donna à Lisbeth. Ils se mirent à l'écart dans un coin sombre et moins bondé.

– Alors tu sais qui je suis ?

– Oui. Tu cours vite, mais là je ne vais pas m'enfuir. Pas avec ces talons.

– C'est pas la peine. Peu m'importe comment tu gagnes ta vie, je veux juste récupérer l'ordinateur.

– Pas possible, désolée. Je ne l'ai plus.

– Tu l'as vendu ?

– Non. On m'a payée d'avance. La personne qui le voulait m'a dit où il était.

Holy Polio venait de commencer à jouer, et Max dut crier à l'oreille de Lisbeth pour se faire entendre.

– Écoute. Ma petite amie, Erica, a disparu. Tout ce que je veux, c'est la retrouver. Il y a son emploi du temps et ses mails dans son ordinateur, et il faut juste que je les consulte. Je suis persuadé qu'elle avait convenu d'un rendez-vous avec son ravisseur, et il doit y avoir un message de lui. Pourquoi voudrait-il son portable si ce n'est pour effacer ses traces ?

– Je ne sais pas pourquoi il le voulait et je n'ai pas demandé. Je connais mon boulot. Je le fais et je ne pose pas de questions.

– Mais on ne parle pas seulement d'un ordinateur à mille dollars, on parle d'une femme comme toi, dont la vie est en danger.

– Désolée, Max.

Lisbeth but une gorgée d'eau et secoua le devant de son tee-shirt pour éventer son ventre.

– J’ai très chaud ici. Touche.

Elle prit sa main et l’appuya un bref instant sur son ventre ferme et moite.

– Je me moque de l’ordinateur en lui-même. Même si tu peux me récupérer une copie de ses mails sur un disque, ça m’aiderait. Et je peux payer. J’ai de l’argent, pas énormément, mais j’en ai. On peut régler les choses comme ça ou par l’intermédiaire des flics, comme tu préfères. Tu es une voleuse, après tout.

Ils étaient à présent très près l’un de l’autre.

– J’ai envie de t’aider, Max. Tu es un type sympa, mais ce n’est pas une affaire pour les hommes sympas.

– Je suis pas si sympa. Et je ne vais pas lâcher prise.

Lisbeth alluma une cigarette et prit une profonde bouffée en examinant le visage de Max avec un air proche de la pitié.

– Je ne savais pas que ta copine avait disparu, et j’en suis désolée. D’accord ?

– Je n’ai pas besoin de ta compassion. J’ai besoin de son nom.

– Je vais essayer de t’aider, mais c’est très dangereux. Donne-moi ta main, Max. Alors tu comprendras.

Max soupira.

– Ces pelotages commencent à me barber.

Il la laissa prendre son bras. Elle posa la paume de la main de Max sur son ventre, puis commença à la faire glisser sous sa salopette. Elle gloussa en se trémoussant pour la laisser passer sous le tissu serré.

Max essaya de retirer sa main.

– Tu es vraiment un drôle de mec. Je *sais* que tu prends ton pied.

Elle se pencha en avant et lui souffla de la fumée à la figure.

– Fais-moi confiance. Touche, juste quelques centimètres plus bas.

– Tu te fous de moi ? Je sais ce qu’il y a là. Ou est-ce que tu vas me dire que c’est en fait une bite qui se cache là-dessous ?

À la lisière de ses poils frisés, Max sentit quelque chose sur sa peau. Il écarquilla les yeux en suivant du doigt le sillon irrégulier.

– Bon Dieu. Tu fais de la chirurgie maison ou quelque chose du genre ?

– Belle cicatrice, hein ? Touche. Qu’est-ce qu’il y est écrit ?

– Tu es en train de me dire que cette boucherie a un sens ?

– Oui.

– Je ne sais pas lire le braille. Tu ne peux pas simplement me le dire ?

– Non. Pas ici. Essaie au toucher. C’est le nom que tu veux. Son nom, il a voulu que je ne l’oublie jamais.

Jusqu’à ce moment-là, Max n’avait pas pensé que ses craintes pour Erica pourraient grandir.

Lisbeth serra son corps contre celui de Max et posa son visage chaud dans la courbe de son cou.

– Il y a un A, un N, un V, ou est-ce que c’est un W ? Eh, arrête de

bouger, tu veux. Comment veux-tu que je lise si tu gigotes sans arrêt.

– Je suis désolée, la peau est très... sensible.

Elle lécha le cou de Max.

– Ça suffit.

Max retira sa main et la repoussa doucement.

– Quel que soit ton délire, Lisbeth, c'est pas pour moi. Si tu veux me le dire, alors fais-le. Mais arrête de me faire tourner en bourrique.

– Chaque fois que je prends une douche, chaque fois que je me déshabille, il est là, c'est comme un viol qui ne se termine jamais.

Contre toute attente, elle afficha un sourire épanoui, tel un masque fragile dissimulant sa douleur.

– Cette cicatrice me force à accepter cet homme et à le haïr en même temps, de la même façon que toutes les femmes acceptent et haïssent à la fois leur propre corps. Il a fait en sorte de devenir une partie de moi-même.

– Pourquoi t'a-t-il mutilée ?

– Il était fâché à cause d'une chose que j'ai faite.

– Ma foi, fit Max en la regardant. Et pourquoi est-ce que Janus ne t'a pas protégée ?

– Janus est très fort, mais il a ses limites. L'homme qui m'a charcutée n'en connaît aucune, aucun sentiment humain et il est aussi fort que le Diable en personne.

– Nom de Dieu, marmonna Max.

– Personne n'aurait pu me protéger, sauf peut-être mon Johnny. Et Johnny a disparu depuis longtemps. Treize ans vendredi prochain.

Lisbeth leva son verre.

– À la tienne, Johnny.

Max porta la bouteille de bière à ses lèvres. Il en sentit l'amertume sur sa langue et le pétilllement dans sa gorge, mais le seul goût qu'il perçut fut celui d'une peur glaçante. Il fallait qu'il agisse, mais à présent c'était plus dur, et il se sentait d'autant plus seul. Il regarda Lisbeth.

Celle-ci, qui l'observait aussi, posa une main ferme sur son bras. Ses doigts étaient moites.

– Je peux t'aider, Max. Mais si tu me dénonces à la police et qu'elle établit un lien entre cet homme et moi, je suis morte. Tu piges ? Il me trouvera et la marque que tu as sentie sur mon ventre ne sera rien comparée à ce qu'il me fera subir. Tu dois donc me promettre sur ta vie, sur ton âme, de ne jamais révéler mon rôle dans tout ça.

– Lisbeth, je ne fais pas facilement des promesses, mais je les tiens toujours. Si tu m'aides à retrouver Erica, je te promets que je suis prêt à me saigner pour toi. Mais il me faut son nom, l'endroit où il vit, quelque chose qui me permette de le trouver.

– Tu ne peux pas faire ça tout seul. Il te tuera sans hésiter et tu ne seras qu'un touriste de plus retrouvé mort dans un canal. Trouve la preuve qu'il retient Erica, puis apporte-la aux flics.

– D'accord. J'ai peut-être quelqu'un pour m'aider de toute façon.

Max repensa à la proposition de Loebe. Un homme armé d'un flingue lui serait très utile.

– Alors comment s'appelle-t-il ?

Lisbeth se pencha en avant et chuchota à son oreille :

– Il s'appelle Anvil 1.

– Juste ça ?

– Oui.

– Et comment est-ce que je peux le trouver ?

Lisbeth mit son index contre ses lèvres.

– Plus tard, je te montrerai.

Une bousculade signala l'arrivée de Gradgrind Spine au bar. Lisbeth présenta à Max la chanteuse Jay, le guitariste Nico et le batteur PJ. Ils se hurlèrent dans les oreilles pour s'entendre face au mur de bruit et burent quelques bières tandis que Max et Lisbeth se dévisageaient. Lisbeth cria quelque chose à Nico, qui lui tendit un feutre en retour. Elle attrapa la main de Max et griffonna quelque chose sur sa paume. Puis elle lui referma la main et lui fit un signe en guise d'au revoir. Elle regarda d'un côté, lui montra quelque chose avec insistance et s'écarta. Janus se frayait un chemin à travers la pièce. Il fusillait Max du regard.

Nico se pencha vers Max et lui cria à l'oreille :

– Je crois que tu devrais t'en aller maintenant.

Max fit non de la tête. Il était dos au mur et la seule sortie était derrière Janus. Il se mit en garde à l'arrivée du colosse.

– Toi, dehors.

Les puissants muscles de Janus semblaient sur le point d'exploser, comme un pistolet à la gâchette pressée aux neuf dixièmes.

– Je crois que j'ai envie de finir ma bière.

Max amena seulement la bouteille à mi-chemin de sa bouche. Inutile de donner envie à un homme de vous briser les dents.

– Tu piges pas vite, hein ?

Janus fit signe à quelqu'un à l'autre bout de la pièce, et soudain la musique s'arrêta. Dans le silence, tous les regards se tournèrent vers lui.

– Laisse-le, Janus, dit Lisbeth. Je l'ai invité.

– J'ai payé ma place, ajouta Max en levant son poing pour montrer l'étoile marquée à l'encre. Je pense que je peux rester jusqu'à la fin.

Janus écarta Lisbeth, et le reste du groupe recula. Lisbeth chancela sur ses talons instables jusqu'à ce que Nico l'aide à retrouver l'équilibre. Ses yeux brillaient et elle semblait presque excitée.

– Pour toi, la fin vient d'arriver, murmura Janus.

Cinq ans après qu'il eut quitté les gardes-côtes, le mécanisme d'autodéfense de Max se mettait toujours aisément en marche : son souffle était court et rapide, ses muscles détendus pour réagir avec vivacité. Il était arc-bouté, le pied droit derrière, la bouteille de bière

empoignée par le goulot dans sa main droite baissée, la main gauche en garde comme en demi-prière.

C'était peut-être la seule occasion qu'il aurait. Max n'avait jamais vu un colosse bouger aussi vite. Son poing explosa contre son oreille comme une bombe H de douleur et le souleva un instant du sol. Le souffle coupé, Max encaissa et évita le direct du gauche qui arriva dans la foulée. Une averse de poussière se déversa sur lui lorsque le gigantesque poing de Janus s'enfonça dans le mur en placo.

Max se débattit contre les énormes bras et flanqua son genou droit dans l'entrejambe de Janus. Le géant poussa un grognement, mais sa main gauche ne vacilla pas. Il prit Max par la gorge et appuya sur sa trachée avec son moignon de pouce tandis que son poing droit s'armait comme une boule de démolition. Max saisit le moignon et lui fit lâcher prise juste à temps pour dégager son cou. Il sentit le souffle du coup de poing juste au-dessus de sa tête.

Quelque chose dans la salle attira l'attention de Max. Un type maigre avec un « bec » de cheveux orange imprégnés de gel avait appelé Janus. À plat dans sa main tendue se trouvait un revolver à canon court, présenté par la crosse, attendant juste qu'on le saisisse.

Armez un instinct de survie d'une préparation au combat, nourrissez le tout d'adrénaline et toute hésitation humaine disparaît. Max poussa sur ses jambes et s'élança tel un missile en pointant son crâne sur le dessous fragile du nez de Janus. Mais il vint en fait percuter la mâchoire de plein fouet. Les dents de Janus se fracassèrent les unes contre les autres et sa tête anguleuse bascula en arrière dans un grognement de douleur. Pendant une seconde, le cou de Janus fut exposé dans toute sa longueur tel un fruit mou, invitant à une réaction impitoyable. Max prit conscience qu'il cassait la bouteille contre le mur et saisissait le goulot de verre déchiqueté d'un grand geste rapide.

Dans son esprit apparut soudain le visage défait de Samuel Ng, déjà percé de quatre balles des gardes-côtes, du sang coulant de sa bouche, et Samuel qui suppliait *aide-moi, aide-moi*.

Non, je ne peux pas t'aider, tu as perdu la boule, Samuel. Voilà le problème. Tu te jettes dans la partie la plus froide et la plus profonde du cauchemar humain, et puis tu te rends compte que tu ne peux pas y nager. Personne ne peut y nager, Samuel. Personne.

Max hurlait quand la bouteille cogna, et il sentit les muscles et la peau se déchirer, les mains agrippées à lui, le sang chaud sur ses mains. Ce fut seulement quand il ouvrit les yeux qu'il se rendit compte qu'il les avait fermés, et quand il vit ce qu'il avait fait, il serra à nouveau les paupières et voulut être aveugle à tout jamais.

Nous sommes tous terrifiés. Nous devons partir vite au cas où l'APLK lancerait des représailles. Sœur Margaret et Georg ont passé toute la journée couchés sur le dos, éclaboussés d'huile sous le Land Rover, mais ils ont réussi à rafistoler le carter percé. Cependant, l'embrayage pose problème. Seul Georg croit qu'il vaut mieux rester ici que risquer une panne au fin fond de la brousse. Amy a fait l'erreur de demander à sœur Margaret de combien de bagages Annette et elle auraient besoin.

– Mais nous ne partons pas, a répondu doucement sœur Margaret.

– Vous êtes folles ? Vous serez une cible prioritaire si l'APLK revient.

– Amy, regardez ces gens, a-t-elle dit en désignant le groupe de femmes et d'enfants attroupés autour du Land Rover. Où peuvent-ils aller ? Et les aveugles et les malades ? Notre place est avec eux.

– Écoutez, ma chère. Si vous êtes décidée à jouer les martyres, allez-y. Mais rappelez-vous juste que l'Afrique s'en sortait très bien avant l'arrivée de l'Église catholique, et qu'elle s'en sortira aussi après...

– Nom d'un chien, Amy, a fait Georg. J'essaie d'écouter.

Il avait la tête collée à une radio à ondes courtes.

– Le gouvernement annonce une défaite majeure de l'APLK. Ça va sûrement inciter l'APLK à riposter pour lui donner tort.

Tomas est revenu du bassin où il a pris les corps en photo. Il est pâle mais excité, et il veut à présent recueillir mon témoignage pour écrire un article accompagnant les photos. Ça le démange de retourner à Kisangani avec un scoop. Je ne peux pas voir les choses comme lui. Tout ce que je vois, c'est le visage de ce garçon qui s'enfonce dans la boue sous une botte de soldat.

(Journal d'Erica)

1. Anvil en anglais signifie « enclume ». (N.d.T.)

Seule derrière son microscope, abandonnée par ses collègues, Saskia Sivali attendait l'arrivée du professeur Van Diemen. Elle eut un coup au cœur lorsque les portes de l'ascenseur grincèrent et que les trois doubles portes du long couloir battirent l'une après l'autre comme un tambour à l'approche. Puis elle entendit le crissement rapide et furieux des semelles moulées sur le linoléum avant que le tout petit professeur n'entre en trombe dans le laboratoire.

– Il vaudrait mieux que ce soit bon, madame Sivali.

Le professeur enleva rapidement sa veste et enfila une blouse blanche tout abîmée. Des taches de sueur avaient obscurci les aisselles de sa chemise bleue, et son visage était cramoisi.

– Je devrais être en train d'écouter l'intervention de Jürgen Friederikson sur les enzymes d'adhérence.

– Nous avons un patient très malade qui a quelque chose de très étrange dans son sang. Peut-être une nouvelle souche de paludisme.

– Nouvelle ? Bon sang, ma pauvre, ça fait un siècle qu'il n'y a pas eu de nouvelle espèce de *Plasmodium*, dit Van Diemen avec un soupir exaspéré. Bon, quel microscope ?

Elle désigna l'Olympus. Van Diemen approcha une chaise.

– Si vous n'étiez pas sûre, vous pouviez demander à Veldhuis ou Hazelhof de vérifier pour vous, dit-il en rehaussant l'assise afin d'atteindre les oculaires.

– Je l'ai fait. Ils sont d'accord avec moi, répliqua calmement Saskia. C'est pour ça que je vous ai bipé.

Pendant quelques instants, Van Diemen se racla simplement la gorge et tripota le bouton de mise au point. Quand il leva enfin les yeux, ses traits s'étaient détendus.

– C'est tout à fait incroyable. Avez-vous vérifié les possibilités de double infection ?

– Certaines, oui. Il est négatif pour la fièvre jaune, la dengue et l'encéphalite virale.

– Hémorragie rétinienne ?

– Oui, et très importante.

Il médita en regardant par la fenêtre avant de se retourner vers l'Olympus.

– Hum... Oui. On dirait presque une infection parasitaire reptilienne voire aviaire. Mais les humains ne peuvent pas contracter

un paludisme animal.

Son ton s'était considérablement adouci.

– Avez-vous envoyé un échantillon pour une ACP ?

– On devrait avoir les résultats d'ici trente minutes.

L'analyse par amplification en chaîne par polymérase, qui permettait de chercher la signature génétique unique que possèdent tous les parasites connus, offrirait la preuve manquante. Un résultat positif indiquerait quelle était l'infection, mais un résultat négatif indiquerait seulement ce qu'elle n'était pas.

Entre-temps, Saskia et Van Diemen passèrent au peigne fin la banque de prélèvements sanguins de l'hôpital, comparant des dizaines d'échantillons provenant d'animaux et d'humains touchés par le paludisme avec celui d'Erskine. Van Diemen dut finalement le reconnaître : aucun ne correspondait.

Tout en se brossant les mains au lavabo, Van Diemen interrogea Saskia sur le patient et l'évolution de ses symptômes. Il l'écouta attentivement jusqu'à ce qu'elle précise que la fièvre n'avait commencé qu'un jour plus tôt. Van Diemen grogna en signe de contestation.

– Peu probable. Ce que vous me dites signifie que l'infection s'est développée trois à quatre fois plus vite que le paludisme *falciparum*. Il est infecté à sept pour cent pour l'instant, c'est bien ça ?

– Oui.

– Dans ce cas, en trois ou quatre jours, il n'aurait plus un seul globule rouge sain. Non, le degré d'infection et la présence de gamétocytes n'indiquent pas moins de deux semaines.

Un technicien passa la porte et jeta une écritoire à pince sur un bureau.

– Résultats ACP, dit-il.

Van Diemen s'en empara et parcourut la page du regard.

– Négatif, négatif, négatif, jusqu'au bas de la liste. Mon Dieu.

Il passa l'écritoire à Saskia.

– Eh bien, voilà la preuve. Durant les cent dernières années, l'humanité n'a été confrontée qu'à quatre sortes de paludisme. Il semble à présent que nous ayons trouvé la cinquième.

*

* *

Deux camions cabossés remplis de soldats du gouvernement sont entrés dans Zizunga ce matin avant de repartir pour le Nord-Est. Tout le monde a poussé un soupir de soulagement. Parmi eux se trouvent certains des hommes du village enrôlés l'an dernier, et nous avons assisté à de joyeuses scènes de retrouvailles devant des nuées d'enfants enchantés. Les soldats semblaient bien nourris, bien équipés et de bonne humeur. Une tête d'hyène

mangée par les mites avait été fixée au radiateur du premier camion avec les lettres APLK barbouillées sur son nez.

Nous avons eu deux surprises. Le Dr Jarman Herrera, pâle et émacié, faisait partie du convoi. Nous avons supposé qu'il était parti pour plusieurs semaines, mais il nous a expliqué qu'il avait eu vent de l'escarmouche et qu'il avait ressenti le besoin de revenir pour s'occuper des singes chéris de Sophie. Georg est aux anges, car il a apporté avec lui la pièce d'embrayage dont nous avons besoin pour le Land Rover.

Pour moi, la deuxième surprise a été plus grande. Derrière le deuxième camion, Jarman discutait avec un grand soldat occidental en treillis zairois crasseux. Il me tournait le dos, mais j'ai reconnu sa carrure massive et les bandes de peau claire sous la boue. C'était le soldat qui m'avait sauvé la vie, qui avait tendu une embuscade à l'APLK et coupé les oreilles des morts. J'ai eu le sentiment qu'il savait que j'étais là. J'aurais peut-être dû aller le remercier. Mais en fait j'ai eu très peur, et je suis partie.

(Journal d'Erica)

*

* *

Max était dans une cellule de détention provisoire au commissariat central de Marnixstraat. Mesurée du talon aux orteils, elle faisait six longueurs de chaussure et demie par neuf. Il y avait deux portes : une en bois à l'extérieur, une en acier à l'intérieur. Les fenêtres étaient doubles également, une couche extérieure en verre dépoli, juste assez claire pour laisser passer la pâle lumière du petit matin, et une couche intérieure épaisse de trois centimètres en verre transparent. Entre les deux se trouvaient l'œil impassible de la caméra de surveillance, une lumière permanente et une horloge numérique avec un écran vert. Les fins matelas et oreillers étaient recouverts d'un tissu synthétique bleu-vert, assorti au carrelage brillant des murs. C'était de l'incarcération de luxe, moderne et humaine, avec un sol assez impeccable pour qu'on y déguste ses repas. Les gardiens, appelés des « accompagnants », lui avaient dit que le matelas était ignifugé et imperméable à l'urine. Puis ils lui avaient pris ses lacets, sa ceinture et son pendentif de saint Christophe au cas où il essaierait de s'en prendre à lui-même.

Max était assis, le regard dans le vague, perdu dans ses regrets, jusqu'à ce que la douleur dans ses épaules lui fasse prendre conscience qu'il avait les poings serrés. Quelques profondes respirations l'aidèrent à relâcher la tension. Il repensa au message de Lisbeth, le chatouillement qu'il avait ressenti lorsqu'elle l'avait griffonné sur sa paume gauche, et la promesse qu'elle lui avait arrachée de ne le lire qu'une heure plus tard. Il s'agissait en fait d'un numéro de téléphone et d'un conseil : « Un homme qui transpire des mains n'est pas prêt à

l'affronter et ne le fera donc pas. »

Le numéro ne s'était pas effacé. Max avait réussi le test, il était prêt. Mais c'était un ancien Max Carver enterré et dangereux qui était prêt. La facette de lui-même qu'il n'aimait pas et même redoutait, et qu'il avait crue bel et bien disparue après qu'il eut tué Samuel Ng, après son renvoi des gardes-côtes. Mais lorsqu'il s'était trouvé acculé, elle avait ressurgi. Et toutes les facettes de lui-même devaient en assumer les conséquences.

Une fois encore, il revécut sa soirée au Purple Haze dans un interminable ralenti : Lisbeth qui tentait de s'interposer ; son visage là où le cou de Janus aurait dû se trouver ; les deux balafres parallèles qui s'ouvraient depuis le bas de sa joue gauche, lacéraient une pommette jusque-là parfaite et remontaient de chaque côté de son œil gauche ; son regard stupéfait ; le sang coulant à flots ; les cris.

Après cela, Max se souvenait seulement d'être au sol où Janus l'avait jeté, et de ses poings géants qui le cognaient en représailles. Janus, essayant de faire son boulot en protégeant Lisbeth. Et échouant à nouveau.

Les heures qui avaient suivi étaient confuses. L'arrivée des flics, son passage sous surveillance à l'hôpital, la femme médecin à la méthode de suture délicate, la douleur lorsqu'elle lui avait bandé les côtes et enfin le dentiste, qui avait secoué la tête en voyant le champ de bataille qu'était devenue sa bouche. Tout le long, il avait pensé à Lisbeth, dans une chambre d'hôpital, entourée de gens effrayés à l'idée de lui présenter un miroir.

Des clés cliquetèrent dans la serrure et la porte de la cellule s'ouvrit. Max reconnut le gardien baraqué qui l'avait enfermé la veille au soir. Il était accompagné d'un type plus petit. Mince et mal rasé, en jean taché de peinture et déchiré, tee-shirt de l'AFC Ajax, fendu d'un sourire méprisant.

– Debout, Carver.

Les bras du type pouilleux étaient tout en tendons crispés et en tatouages bandés.

Max se leva.

– Vous êtes flic ? Je croyais que vous veniez partager ma cellule.

Le pouilleux s'approcha si près de Max que celui-ci put voir les vaisseaux sanguins éclatés dans ses yeux bleu clair et sentir son haleine qui empestait l'oignon.

– Je partagerais pas mon dernier mouchoir sale avec toi, dit-il à voix basse. Je l'ai emmenée à l'hôpital. J'ai vu ce que tu lui as fait. Donne-moi seulement la moindre excuse et je brise chaque os de ton corps jusqu'à te réduire en charpie.

– Enchanté également, dit Max en lui tendant la main. Moi, c'est Carver. Et vous ?

– Stokenbrand, gronda-t-il. Sergent détective.

Le flic en uniforme fit sortir Max de sa cellule et Stokenbrand les

suit de près en faisant exprès de marcher sur les talons de Max chaque fois qu'ils attendaient qu'on ouvre une porte. On menotta Max dans le dos et il fut conduit dans une fourgonnette.

– Vas-y, Carver, souffla Stokenbrand. La sortie n'est qu'à cinquante mètres, et le portail est ouvert. Pourquoi ne pas te faire la malle ? dit-il en le poussant violemment contre le fond de la fourgonnette. Vas-y. Ça m'amuserait beaucoup de te pourchasser jusque dans les égouts.

Max l'ignora du mieux qu'il put.

– Si seulement Johnny était en vie pour voir ce que tu as fait à sa nana, dit Stokenbrand en poussant Max à l'arrière du fourgon où un flic en uniforme attendait.

– Qui ça ?

– Johnny Gee. Le boxeur.

– Jamais suivi la boxe, dit Max.

– Je m'entraînais avec lui il y a quinze ans. Putain, il était époustouflant. Des poings rapides, c'était magnifique. Il a gagné une médaille d'or aux JO de Séoul. Il t'aurait transformé en chair à pâté pour ce que tu as fait à Lisbeth.

Stokenbrand se tourna vers l'autre flic et lui demanda quelque chose. Le flic haussa les épaules et sortit de la fourgonnette en fermant la porte derrière lui. Stokenbrand le regarda s'éloigner par la fenêtre de surveillance.

– Rien que toi et moi, Max. J'ai une minute pour t'apprendre ce qu'est la boxe, en gage d'amitié pour Lisbeth. Personne ne va remarquer quelques bleus de plus. Enfin, peut-être toi.

Max s'arc-bouta pour se préparer à l'attaque, qui fut menée de manière rapide et professionnelle à coups de botte autant que de poing aux reins, aux côtes et à l'entrejambe, en prenant soin de ne jamais faire saigner Max. Essoufflé, Stokenbrand releva Max, le genou appuyé entre ses cuisses, pour le recaler sur son siège et attacha les poignets de l'Américain à une barre de contrainte avec une seconde paire de menottes. Le policier se racla la gorge pour faire remonter une glaire et pinça le nez de Max pour le forcer à ouvrir la bouche.

Il y avait certaines choses que Max ne pouvait tolérer. Pas ça, quelles que fussent les circonstances. Après avoir attendu le bon moment, il bascula la tête en arrière puis la projeta violemment en avant. Max sentit son front fêler le cartilage et entendit le cri de Stokenbrand lorsque celui-ci tomba en arrière à l'autre bout de la camionnette, la faisant balloter. Le policier s'assit lourdement, les mains serrées sur son nez cassé, un filet de sang s'écoulant dans sa bouche.

– Trop c'est trop, d'accord ? dit Max.

Avant que Stokenbrand puisse répondre, l'autre flic revint avec deux collègues, dont un sergent armé d'une écritoire à pince. Le sergent regarda Max puis Stokenbrand, qui reniflait et essayait de cacher son nez. Le sergent eut une courte et virulente conversation

avec Stokenbrand, ponctuée de nombreux pointages de doigt. Puis il se tourna vers Max.

– Ça va ? Y a-t-il quelque chose que vous voulez me dire ?

– Non. Tout va très bien, répondit Max.

Le sergent haussa les épaules et claqua la portière de la camionnette. On emmena Max à l'hôtel de police de la Warmoesstraat, puis dans une froide salle d'interrogatoire où on le jeta sur une chaise métallique près d'une table métallique. Toutes deux étaient vissées au sol. Stokenbrand sortit avec l'autre flic, claqua la porte et la ferma à clé. Il lui adressa un dernier sourire méprisant à travers la vitre de surveillance, puis disparut.

Max se leva et arpenta la pièce pendant un moment. Il était crevé mais ne pouvait dormir. Il lui sembla que deux heures s'étaient écoulées quand la porte se rouvrit et que Stokenbrand entra avec deux chaises en plastique et un tampon de coton dans la narine. Il était suivi d'une quadragénaire mince en blouson et pantalon de cuir et d'un jeune homme en costume d'apparence bas de gamme. Ils s'assirent côte à côte à la table en face de Max tandis que Stokenbrand resta debout sur le côté.

La femme prit la parole.

– Je suis l'inspecteur Voos. Voici M. De Haan, qui défendra vos droits aux frais de l'État néerlandais jusqu'à ce que vous trouviez un avocat.

Elle ouvrit un dossier et commença à lire :

– Maxim Carver, votre dossier est transmis au procureur sous l'inculpation de violences avec voies de fait.

Puis elle lui lut l'avertissement de rigueur sur ses droits.

– Avez-vous quelque chose à dire ?

– Comme je leur ai dit hier soir, c'est un accident.

Voos le regarda par-dessus la fine monture de ses lunettes tendance. Ses yeux gris ne dégageaient pas une once de sympathie.

– Alors la bouteille s'est cassée accidentellement contre le mur, et votre bras lui a accidentellement balafré le visage avec ?

– C'est un accident qu'elle se soit trouvée entre nous. Bien sûr que je voulais frapper le costaud, pour me défendre. Ce type aux cheveux orange était en train de lui passer un pistolet. Je ne pouvais pas les laisser faire.

– Personne d'autre n'a vu ça, Carver, déclara Stokenbrand. Mais de toute façon, personne ne peut voir ce qui se passe dans votre esprit tordu de menteur, qui est le seul endroit où cette arme existe.

– Vous avez demandé à Lisbeth De Laan ?

– On le fera, quand elle sera en état de parler, répondit Voos. Ce genre de chose me met très en colère.

Elle jeta un cliché de Polaroid vers lui. On y voyait Lisbeth, son visage délicat balafré, tuméfié et ensanglanté.

– Vous pouvez dire ce que vous voulez, je ne pourrai pas m'en

vouloir plus que je ne m'en veux déjà. C'était bien la dernière personne à qui je voulais faire du mal, dit Max.

– Pourquoi n'avez-vous pas quitté le club quand le propriétaire vous l'a demandé ?

– Je n'ai jamais vu le propriétaire. Juste ce gorille qui me déteste depuis que j'ai rencontré Lisbeth.

– Janus Pretzik *est* le propriétaire. Nous avons de nombreux témoins qui déclarent qu'il vous a demandé de partir mais que vous avez refusé. Quand il a essayé de vous conduire à la sortie, vous avez résisté et déclenché une bagarre.

Max fit non de la tête.

– Ça ne s'est pas du tout passé comme ça. Lisbeth vous racontera.

Il commença à donner sa version des événements, mais Voos l'arrêta.

– Vous dites que vous connaissiez déjà Lisbeth De Laan. Mais vous dites aussi que vous n'étiez jamais venu à Amsterdam avant cette semaine. Comment la connaissez-vous ?

Max tint la promesse qu'il avait faite à Lisbeth.

– Elle est venue hier à mon exposition.

– Elle est venue à votre exposition. Hier, répéta Voos en le fixant du regard. C'est donc là que vous l'avez rencontrée. Et pourquoi vous intéresse-t-elle ?

Max hésita.

– Elle m'a proposé de venir au club avec elle, c'est tout.

– Elle vous attirait, c'est ça ? Une belle fille comme elle doit attirer beaucoup d'hommes.

– Ce n'est pas tout à fait ça, dit Max.

– Plus maintenant, lança Stokenbrand d'un ton hargneux. Avec soixante-dix points de suture au visage. Si vous pouviez pas vous la taper, alors personne d'autre se la taperait, hein ?

Max secoua vigoureusement la tête.

– Est-ce que vous détestez les femmes ? questionna Voos.

– Quoi ?

– Vous venez d'abord à Amsterdam pour retrouver votre petite amie. Puis vous signalez qu'elle a disparu. On n'a pas vu Mlle Stroud-Jones depuis. Ensuite, vous changez d'apparence, en vous coupant les cheveux et en les teignant. Puis vous rencontrez cette autre femme, et vous l'attaquez avec un tesson de bouteille. Doit-on maintenant rechercher le corps de votre petite amie ?

– Vous me soupçonnez, *moi* ?

Du coin de l'œil, Max vit les tatouages de Stokenbrand se tendre sur ses avant-bras et ses poings se serrer.

– C'est *vous* qui vous fichez d'Erica. C'est *vous* qui avez essayé de me convaincre *moi* qu'il n'y avait rien de grave, qu'Erica s'était fait de nouveaux amis ou qu'elle était partie faire une petite virée ou je ne sais quelle connerie du genre.

– C’était avant qu’on sache de quoi vous êtes capable.

Voos ouvrit un fin dossier duquel jaillirent des feuilles de papier luisant roulées sur elles-mêmes et couvertes d’un texte dense.

– L’ambassade américaine à La Haye m’a faxé ça, c’est assez intéressant, ce portrait de l’artiste en jeune homme.

Max savait ce que ces documents contenaient. Un passé auquel il s’était efforcé d’échapper, et qui le rattrapait une nouvelle fois. Des crimes présentés sommairement, sans aucun contexte ni aucun sentiment, sans jamais nuancer du fait qu’il avait essayé de faire pour le mieux quand il n’avait eu qu’une seconde pour réfléchir.

Voos parcourut rapidement les pages.

– Résumons, Max. 1982, voies de fait...

– Attendez, là. Ces deux types vendaient de la coke à des gamins. C’est précisé ? Non, sûrement pas. Ils ont été envoyés en maison de redressement. On m’a juste mis en liberté surveillée.

– Et 1984. Port d’une arme dissimulée.

– Il fallait vivre à Brooklyn pour savoir à quel point c’était dangereux. Je m’étais fait quelques ennemis.

– On dirait que c’est un don chez vous, fit Stokenbrand en ricanant.

Voos continua.

– Puis en 1994, exclusion des gardes-côtes américains pour conduite déshonorante, à la suite d’un jugement en cour martiale concernant la mort d’un civil. L’ambassade dit qu’elle peut nous envoyer ce dossier demain, mais pourquoi ne pas nous raconter ce qui s’est passé ?

– Bien sûr. J’ai tué un trafiquant de drogue au cours d’un abordage. J’ai cru qu’il était armé alors qu’il ne l’était pas. La balle qui a tué mon collègue n’est pas venue de lui mais d’un de nos gars qui a perdu ses moyens. Le commandement des gardes-côtes avait besoin d’un bouc émissaire à donner en pâture au comité de surveillance du congrès, et ça a été moi.

Voos sourit.

– Ils laissent des criminels avérés s’engager chez les gardes-côtes ?

Max sourit à son tour.

– Non. J’étais seulement en liberté surveillée alors je me suis dit peu importe et je ne leur ai rien dit. Je suppose que pour une raison ou une autre ils n’ont pas vérifié. Jusqu’à l’affaire Samuel Ng. Ça leur a fourni tous les prétextes qu’il leur fallait pour me coller le maximum.

– Un homme sanguin, d’un sale caractère, violent, dit Stokenbrand en jubilant. Je l’avais lu sur votre visage. Maintenant, je le vois écrit noir sur blanc.

– C’est plutôt fort venant de vous, mon vieux, rétorqua Max, avant de se tourner vers Voos. Ce que vous ne voyez pas, ce sont les cinq années que j’ai passées à me les geler dans la patrouille internationale des glaces, ce que vous ne lisez pas, c’est le récit des trente-sept

abordages sans violence que j'ai faits au large de Seattle, vous n'entendez pas le témoignage des deux plaisancières que j'ai sorties de l'eau au large de Portland, vous ne goûtez pas les trois cent quarante kilos de coke que mon équipe a interceptés au cours d'un raid sans faire couler une goutte de sang.

– Beaucoup de sang a coulé cette nuit, Max, indiqua Voos.

– Écoutez. J'essaie de retrouver ma petite amie. Rien de plus. Si vous m'aviez pris au sérieux, rien de tout ça ne serait arrivé.

Voos hocha la tête et joignit les mains.

– Je peux vous assurer que nous vous prenons très au sérieux maintenant, Max.

Avec un soupçon de gris dans ses courts cheveux bruns, elle avait un charme austère. Elle portait au doigt une alliance épaisse et une bague de fiançailles ornée d'une grosse pierre étincelante. Elle dégageait quelque chose de froid, voire de suffisant. C'était une femme qui savait ce qu'était l'amour, mais qui n'en voyait aucun devant elle.

– Inspecteur Voos, pourquoi tuerais-je la personne dont je suis amoureux ?

– On espère que vous allez nous le dire. Et puis nous expliquer pourquoi une personne amoureuse passe sa soirée à courir après une autre femme, pourquoi une personne qui prétend être folle d'inquiétude pour sa petite amie disparue sort boire et écouter du rock.

Voos posa son menton dans sa main et tendit le cou avec un air interrogateur.

– Vous vous trompez complètement... fit Max en secouant énergiquement la tête. Il y a un témoin, d'accord, qui a vu Erica avec un homme dans un bar le soir où elle a disparu. Est-ce que Van der Moolen l'a interrogée ?

Voos ignore la question.

– Supposons que vous ayez raison et qu'il s'agisse d'un enlèvement. Pourquoi ferait-on ça ? Est-elle fortunée ? Est-ce que sa famille est riche ?

– Aisée, pas riche, pour autant que je sache.

– C'est une scientifique qui touche un salaire moyen et travaille dans un domaine obscur. Il n'y a pas de demande de rançon, rien. Ça ne tient tout simplement pas la route, si, monsieur Carver ?

– Erica était sur le point de faire une découverte scientifique, peut-être une grande avancée en vue d'un vaccin contre le paludisme...

Stokenbrand se pencha vers Max.

– C'est du baratin. Et même pas du bon baratin. Rendez-vous service. Montrez-nous où est le corps de votre petite amie.

Max croisa les bras.

– Je devrais peut-être prendre un avocat qui fait quelque chose au lieu de rester assis là comme une andouille.

Haan se pencha en avant en contractant sa lèvre supérieure

duveteuse.

– Monsieur Carver, je suis ici pour garantir que vos droits sont protégés, pas pour vous défendre.

– Alors tout ça signifie que vous n'allez rien faire pour retrouver Erica ? questionna Max en les regardant un à un.

– Mis à part vous garder ici, vous voulez dire ? répliqua Voos. Nous avons fait les recherches de routine, diffusé son signalement, contacté le consulat britannique afin de retrouver sa famille. Bien sûr, je n'ai aucunement l'intention de me justifier ou de vous décrire ce que nous sommes susceptibles de faire ou pas.

– Mais vous êtes contents de me garder. Et l'autre, Janus ? Vous l'avez enfermé dans une cellule ?

Voos secoua la tête avec dédain.

– Pourquoi l'aurait-on fait ? Rien n'indique qu'il a commis un crime.

– Et ça, c'est rien, n'est-ce pas ? Et ça, et ça, s'énerva Max en désignant son nez cassé, sa lèvre fendue et son oreille tuméfiée. Il n'y a pas eu d'agression brutale et sans provocation ou quoi que ce soit, c'était juste la chaleureuse manière traditionnelle hollandaise de souhaiter la bienvenue.

– Bien sûr, nous allons examiner vos allégations, mais les versions des témoins que nous avons jusque-là sont très différentes de la vôtre.

Max ne s'était pas rendu compte à quel point il était amoché jusqu'à ce qu'on fasse entrer Henk dans la salle. Le galeriste eut un mouvement de recul en voyant son visage, et s'affaissa sur la chaise quand Max lui raconta à nouveau son histoire. Henk écouta d'un air impassible, tout en tripotant le kit de rasage et en repliant les vêtements de rechange qu'il avait apportés. Il leva finalement les yeux.

– Max, Max, Max. Je pensais te connaître, vraiment. Mais la personne assise en face de moi est un inconnu.

*

* *

Les nouvelles de Kinshasa ne sont pas bonnes. Jarman a le certificat de décès de sa femme avec lui. Quand il l'a montré à Georg, celui-ci a secoué la tête avec incrédulité. La cause donnée du décès était le paludisme. Nous étions effarés, et Amy a émis l'opinion que c'était sans doute simplement une nouvelle erreur de diagnostic de Kinshasa. Nous l'espérons tous. Après tout, les sœurs avaient de la chloroquine et de la méfloquine dans leur pharmacie, mais puisque le test de paludisme était négatif, personne n'avait pensé à s'en servir. Personne n'ose le dire. Mais Sophie est probablement morte pour rien.

Shaun Miller était représentant pour les Fournitures biomédicales du New Jersey, et c'était à son tour de tenir le stand au Forum international de parasitologie. Shaun considérait que c'était une perte de temps. Beaucoup de gens venaient sur le stand, des scientifiques miteux et des médecins dépenaillés jetaient un coup d'œil aux microscopes et aux tests de dépistage conçus par sa boîte, mais personne n'achetait. Les parasites étaient synonymes d'hôpitaux à petits budgets, d'aucune grande entreprise cliente et de gouvernements radins du tiers-monde cherchant à gratter des avantages en nature.

Alors qu'il faisait les cent pas, il savait où était sa place : à Las Vegas, pour la Convention mondiale sur le sida, ou à Rio pour la fête de l'oncologie. C'était là qu'était l'argent.

Shaun était en train de maudire son directeur régional des ventes qui lui avait assigné ce cimetière quand une mêlée de gens s'agglutina sur son stand.

– Messieurs, que puis-je...

– Je suis le professeur Cornelis Van Diemen du centre hospitalier de Randstad à Amsterdam.

– Ravi de vous rencontrer, professeur. Je suis Shaun Miller, puis-je...

– Nous devons vous emprunter ce microscope, dit le professeur Van Diemen en désignant l'article le plus cher du catalogue de FBNJ. Seulement pour quelques minutes.

– Le modèle 2010. Bien sûr, asseyez-vous. Il comporte un système de focalisation multiplans, et vous pouvez voir...

– Où est l'interrupteur ?

– Ici. Donc, sur ce modèle...

– S'il vous plaît, écarter-vous, jeune homme. Vous pourrez essayer de me le vendre une fois que je m'en serai servi.

Saskia se retrouva bientôt devant une foule de scientifiques et d'officiels impatients qui regardaient Van Diemen inviter les congressistes à examiner l'échantillon du sang d'Ersine suivant l'ordre des préséances. Les plus célèbres spécialistes, comme F. Bruce McKilliam des Centres pour le contrôle et la prévention des maladies d'Atlanta, et Kathryn Delaney de l'Institut militaire Walter Reed, reçurent des échantillons personnels à emporter et étudier à leur

convenance. Les autres durent passer brièvement au microscope à tour de rôle.

La hiérarchie fut bouleversée aussitôt que le professeur Jürgen Friederikson arriva. Les spécialistes s'écartèrent pour laisser le grand homme prendre place au microscope et attendirent en silence son verdict. Van Diemen resta à côté de lui, une main possessive sur le microscope et l'autre sur la chaise de Friederikson.

Celui-ci tapota du bout des doigts sur le bureau.

– Oui, Cornelis. Assurément.

Un sourire béat éclaira le visage de Van Diemen tandis qu'il attendait la suite des commentaires de Friederikson.

– Il s'agit, assurément, de quelque chose de nouveau, déclara Friederikson.

Les deux hommes s'éloignèrent du stand, suivis d'autres congressistes qui écoutaient l'histoire en marche.

En se retournant pour récupérer la lame sur le microscope, Saskia vit le représentant qui observait l'échantillon sur son propre instrument. Elle rit et Miller leva les yeux, surpris et déconcerté.

– Pouvez-vous me dire ce que je suis en train de regarder ?

– C'est une nouvelle forme de paludisme. Si nouvelle, en fait, qu'elle n'a été découverte que ce matin.

– Ouah. Et par ce type ? fit-il en désignant Van Diemen.

Elle sourit.

– Je pense que c'est ainsi que l'histoire le rapportera.

Shaun se pencha à nouveau sur le microscope.

– C'est dangereux ?

– Toutes les formes de paludisme sont dangereuses. Mais celle-ci pourrait être la plus grave.

– Pourquoi ?

– Simplement parce qu'on ne sait pas d'où elle vient ni où le patient l'a attrapée, et parce qu'on ne sait absolument pas si nos médicaments l'arrêteront. Tout ce qu'on sait, c'est qu'elle progresse très, très vite.

Shaun releva brusquement la tête.

– Doux Jésus.

Le bip de Saskia se mit à sonner.

– Je dois y aller.

Elle prit la lame et la mit dans un étui en plastique.

– Merci de nous avoir prêté votre microscope.

– Je vous en prie, dit Shaun en lui tendant sa carte de visite. Tenez-moi au courant de la suite, d'accord ? Si un événement historique s'est déroulé ici même aujourd'hui, sur notre modèle 2010, je vais le faire placarder partout dans notre catalogue.

Saskia prit sa carte et sourit en voyant la vitesse à laquelle les gens s'emparait de la gloire.

– Je vous appellerai si j'ai le temps. À présent, si vous voulez bien

m'excuser, j'ai un patient malade à voir.

*

* *

Il était presque minuit quand le professeur Jürgen Friederikson gara sa Bentley bleu nuit de 1964 sur sa place de stationnement réservée au centre de recherche d'Utrecht Laboratories. Il prit une pile de revues médicales et un sachet contenant une fiole en plastique sur le siège passager, puis sortit à grand-peine du véhicule.

Friederikson hocha la tête à l'attention du réceptionniste de nuit, qui le salua par son nom et lui souhaita une bonne soirée. À son bureau, il déposa les revues sur une corbeille à courrier remplie et grommela en remarquant le voyant « mémoire pleine » de son répondeur qui clignotait. Courrier, appels, e-mails, tout cela pouvait attendre une semaine. Ça n'arrivait pas souvent qu'il puisse mener la science en territoire inconnu.

Ses mains tremblèrent lorsqu'il leva la fiole à la lumière. Il avait là dix centilitres d'un sang très particulier. Davantage aurait été mieux, mais c'était tout ce qu'il avait pu obtenir pour l'instant.

Il prit l'ascenseur pour descendre au sous-sol. Dans une réserve, il enfila une blouse blanche et réunit des tubes, des boîtes et des récipients qu'il déposa sur un plateau en plastique. À une porte indiquant « Accès réservé », il plaça sa carte magnétique contre un capteur. La porte coulissa et une vague d'air humide et chaud s'échappa dans le couloir.

Le professeur alluma la lumière et jeta un coup d'œil à la ronde. Par terre se trouvait une cage de rats blancs, et sur les étagères deux douzaines de terrariums rectangulaires, tous enveloppés d'un voile fin. À première vue, les terrariums semblaient ne rien contenir de plus qu'un récipient rempli d'une mince couche d'eau. Mais quand le professeur s'en approcha, ceux-ci se mirent à grouiller de moustiques qui dansaient frénétiquement comme s'ils avaient impatiemment attendu son retour.

*

* *

Aujourd'hui, j'ai enfin découvert le secret de la colonie de singes. J'étais réfugiée dans la hutte de Jarman pendant que la pluie mitraillait le toit en zinc quand je suis sortie pour lui poser la question. Il se prélassait dans un hamac sous une moustiquaire suspendue, et il a levé la tête et m'a regardée en plissant ses tristes yeux bruns. Pendant un long moment, il n'a rien dit, puis il a commencé son histoire.

En 1978, Sophie travaillait dans la réserve du laboratoire de l'université

de Graz quand elle a trouvé la tête et des organes d'un singe vieux de cinquante ans conservés dans du formol. Les étiquettes indiquaient qu'ils appartenaient à un colobe. Elle avait étudié les colobes et était certaine que ce singe n'en était pas un. Mais de quelle espèce était-il ? Il ne ressemblait à rien qu'elle eût déjà vu. Puis, dans une revue de zoologie de 1953, elle est tombée sur une photo floue et une brève description d'un petit singe nocturne très craintif des forêts septentrionales de ce qui était alors le Congo. L'article était écrit par David Fowler, de l'université de Cambridge. Intriguée, elle a contacté l'université. On lui a répondu que sir David, puisqu'il détenait désormais ce titre, avait pris sa retraite depuis bien longtemps, mais son interlocuteur pensait qu'il était toujours en vie. Elle a finalement réussi à prendre contact avec lui dans une maison de retraite de Wisbech, sur une ligne téléphonique grésillante. Il devait alors avoir près de quatre-vingt-dix ans, mais il avait encore toute sa tête, et la description qu'elle lui a faite l'a convaincu qu'elle était effectivement en présence d'un singe de Fowler.

Il n'y avait de singes de Fowler en captivité nulle part dans le monde, et Sophie, encore peu reconnue dans le milieu, a eu du mal à réunir les fonds pour entreprendre un voyage au Zaïre afin de les étudier à l'état sauvage. Ce n'est qu'en 1980 qu'elle a trouvé un financeur, une société privée suisse dénommée Tetro-Meyer qui lui proposait quinze mille francs suisses en échange de comptes rendus réguliers. Satisfaite, Sophie accepta sans poser plus de questions, d'autant que cela offrait dès lors à Jarman, qui étudiait les moustiques tropicaux, la possibilité de le faire in situ.

Leur voyage a très mal commencé. Sophie et Jarman ont passé trois mois au Zaïre sans trouver un seul singe de Fowler, malgré les coquettes récompenses qu'ils offraient pour des spécimens vivants. Durant les six mois suivants, ils ont voyagé en République centrafricaine, au Soudan, au Cameroun, au Rwanda et au Burundi, sans succès. Au Soudan, ils ont tous deux contracté la dysenterie. Au Cameroun, des fourmis légionnaires ont dévoré la colonie de moustiques de Jarman alors qu'il souffrait de l'hépatite A. Au Burundi, sans même savoir qu'elle était enceinte, Sophie a fait une fausse couche.

Finalement, épuisés et abattus, ils sont retournés au Zaïre une semaine. Ils passaient leur dernière soirée à Zizunga avant leur départ prévu le lendemain quand une femme du village est venue frapper à leur porte vers minuit. Elle avait à vendre un jeune singe terrifié dans un sac. C'était un singe de Fowler. Sophie a acheté l'animal, qui ne semblait âgé que de quelques mois. Elle l'a appelé Sam et a essayé de le nourrir de purée de bananes et de figes pendant que Jarman improvisait une grande cage en grillage et en bois. Dans un premier temps, Sam a dépéri, hurlant toute la nuit et refusant de manger. Chaque fois que l'un ou l'autre approchait de la cage, Sam se cachait. Il leur a fallu un mois avant qu'il commence à bien manger.

Ils ont annoncé leur réussite à Tetro-Meyer, et la société a prolongé son financement à condition qu'un prélèvement du sang et un frottis de la gorge de Sam soient envoyés au siège en Suisse.

Une nuit, Sophie et Jarman ont été réveillés par des cris, des toussotements et des grognements d'animaux. Ils ont regardé dehors et ont découvert un groupe de singes de Fowler en train d'assiéger la cage de Sam. Deux grands mâles sautaient sur le toit et arrachaient le grillage, tandis que d'autres essayaient de creuser en dessous. Une femelle courait en tous sens devant la cage, suivie dans ses mouvements par Sam à l'intérieur. À un moment donné, ils ont collé leurs nez et se sont épouillés à travers le treillis. Quand le toit de la cage a commencé à céder, Jarman est accouru pour faire fuir les singes, qui se sont réfugiés bruyamment dans les arbres. Au bout de quelques minutes, les cris et les bruits de branches ont cessé, et Jarman a commencé à réparer la cage de Sam. Juste au moment où il présumait que la troupe était partie, il a senti un jet d'urine de singe sur ses épaules et a entendu un petit grognement de triomphe dans les hauteurs au-dessus de lui.

Sophie était ravie de la camaraderie et de l'altruisme du groupe de singes, mais elle était inquiète à l'idée de créer la colonie en captivité voulue par Tetro-Meyer. Ils avaient envoyé les échantillons mais n'avaient pas reçu d'argent depuis un moment, et leurs Téléx restaient sans réponses.

On les a finalement convoqués à un rendez-vous à Kinshasa avec Bruno Zilkich, un jeune scientifique très enthousiaste du siège de Tetro-Meyer. Il leur a dit que les prélèvements de sang et de salive de Sam révélaient un système immunitaire remarquable et voisin de celui de l'homme, d'un degré de ressemblance bien plus grand qu'entre l'homme et son parent vivant le plus proche, le chimpanzé.

Il leur a expliqué que Tetro-Meyer utilisait beaucoup les primates afin d'expérimenter de nouveaux médicaments prometteurs pour d'autres entreprises et que le singe de Fowler représenterait un atout précieux. Il ne serait pas question de faire de mal aux singes. Ce serait seulement lorsque les médicaments auraient passé avec succès les examens de toxicité qu'ils seraient testés sur la colonie de singes de Sophie et Jarman, pour évaluer leur efficacité sur l'homme.

Zilkich a évoqué assez ouvertement les problèmes auxquels était confronté Tetro-Meyer. Un groupe de défense des droits des animaux de plus en plus influent avait essayé de faire fermer la colonie de chimpanzés de l'entreprise à Berne. Ils avaient échoué, mais l'image de la société en pâtissait. Les gens ne comprenaient pas que, pour guérir une maladie humaine, il fallait faire des tests sur des animaux semblables à l'homme. Sa seule inquiétude concernant les singes de Fowler était qu'ils étaient encore plus attendrissants que les chimpanzés. Il a ajouté que son idéal serait un primate au visage aussi repoussant que celui d'une chauve-souris. En tout cas, toutes les nouvelles expérimentations seraient réalisées à Kinshasa, à

l'abri des regards indiscrets, sur des singes de la colonie de Zizunga. Sophie et Jarman devraient évidemment signer un accord de confidentialité en échange d'un financement permanent et organiser la capture de beaucoup plus de singes.

Abasourdie, Sophie a demandé quel type de médicaments seraient expérimentés. Le scientifique a regardé ses notes et répondu que le premier composé candidat était un produit amincissant.

(Journal d'Erica)

Le professeur Friederikson ouvrit le réfrigérateur et en sortit un flacon en plastique portant l'étiquette « concentré chevalin ». Il enfila une paire de gants chirurgicaux, transvasa la moitié de l'épais liquide carmin dans un pot gradué, versa la moitié de la fiole du précieux sang infecté et compléta avec de l'eau. Il répartit avec précaution le mélange dans quatre récipients en plastique de la taille de cendriers jusqu'à ce qu'ils débordent. Il les couvrit et les ferma hermétiquement avec une fine membrane, puis il fixa sur chacun un petit appareil chauffant.

Le professeur consulta sa montre. Deux minutes plus tard, tous les récipients étaient à la température du corps. Il desserra le cordon qui fermait l'ouverture de la longue manche en toile pénétrant dans le premier des quatre terrariums à moustiques sélectionnés et y glissa prudemment le récipient chaud rempli de sang. Puis il retira rapidement son bras et referma la manche. Au bout de dix secondes, une dizaine d'insectes étaient agrippés à la membrane et la transperçaient avec leurs trompes pour atteindre le sang chaud.

Après avoir répété l'opération dans les trois autres terrariums, Friederikson nourrit le reste de sa colonie. Le sang de cheval convenait bien pour certaines espèces de moustiques, mais d'autres ne prenaient de sang que sur des proies vivantes. Il attrapa un rat dans la cage, anesthésia la créature qui se débattait et la posa sur la moustiquaire d'un terrarium. En quelques secondes, des dizaines de moustiques se suspendirent au-dessous du rongeur et pompèrent son sang. Friederikson renouvela le processus avec trois autres cages en remettant les rats dans leur cage au bout de cinq minutes.

Pour finir, il se tourna vers un terrarium sur lequel était inscrit *Anopheles gambiae*. C'était l'espèce de moustiques couramment vecteurs de la souche la plus mortelle de paludisme en Afrique.

– Bon, j'ai une mission spéciale pour vous, petits démons, marmonna-t-il.

Il tendit un bras juste au-dessus de la toile, mais le maintint hors de portée des insectes. Les femelles assoiffées de sang transpercèrent le fin tissu comme des aiguilles en s'efforçant de l'atteindre, tandis que les mâles qui se nourrissaient de nectar restèrent éparpillés dans le terrarium. Il mit un long tube de plastique appelé pompe aspirante dans sa bouche et passa l'autre extrémité au creux du cordon de

serrage de la manche en toile. D'un coup sec, il aspira une demi-douzaine de femelles dans le tube, qui furent piégées par un filtre de gaze. Tout en continuant d'aspirer, il retira le tube de la manche, le ferma et souffla pour projeter les insectes dans le pot en plastique avant de remettre le couvercle.

Il fallait affamer ces moustiques pendant quelque temps. Quant au reste de ces créatures mortelles et capricieuses, il n'y avait qu'un moyen de les nourrir. Le professeur remonta la manche de sa chemise et appuya son bras nu contre la toile. En l'espace de quelques secondes, des centaines de moustiques femelles survoltés se précipitèrent pour transpercer sa chair et se gorger de son sang.

*
* *

L'aube n'était pas encore levée quand j'ai entendu des cris suivis de coups de feu. J'ai sauté hors du hamac et attrapé mon sarong. Tomas était déjà à la porte avec son appareil photo et essayait de brancher son flash en jurant. Amy était levée elle aussi et tentait de réveiller Georg.

De nouveaux cris et d'atroces hurlements ininterrompus. N'ayant pas le temps de chercher mes lentilles, j'ai chaussé mes vieilles lunettes et franchi le pas de la porte. Dans la pénombre, j'ai distingué des silhouettes d'hommes armés de fusils et de machettes, qui traversaient la clairière. Où était donc l'armée zaïroise quand on avait besoin d'elle ?

Tomas a levé son appareil photo, mais je le lui ai pris.

– Tomas, ne sois pas bête. Ils vont voir le flash. Tu veux qu'on se fasse tuer ?

Il m'a repoussée rageusement.

– C'est pour ça que je suis ici. Va dans la jungle. Cache-toi. Je te retrouverai plus tard.

Georg est passé précipitamment près de nous et s'est enfoncé dans l'obscurité, avec Amy dans son sillage.

– Allez, a-t-il soufflé. Si vous venez. Rendez-vous au Land Rover !

– Tomas, s'il te plaît, l'ai-je supplié en le tirant par le bras. Ne joue pas les héros. Attends qu'il fasse jour ou qu'ils soient partis. Tu pourras faire tes photos à ce moment-là.

Il s'est retourné et m'a donné un baiser furtif sur le front.

– Ne t'en fais pas. Ça va aller. Si tu n'arrives pas jusqu'au Land Rover, je te retrouverai près de l'arbre des singes. Dépêche-toi.

Il s'est baissé, a longé la hutte puis le filet de volley, et il a disparu.

J'ai serré les poings et je l'ai maudit de sa bêtise, puis j'ai couru après Georg et Amy. Derrière moi, j'ai entendu un grondement sourd, et une des cabanes du bout du village a pris feu.

Deux hommes se trouvaient devant moi, le dos tourné. Ils avaient à leurs pieds une masse sombre. L'un d'eux braquait un fusil vers elle. L'autre

a levé un objet luisant au-dessus de sa tête, et j'ai vu sur la lame le reflet de la première lueur orangée du matin. Puis il a abattu violemment la machette. Le coup a produit un affreux bruit sourd. La masse a gémi. Un bras s'est lentement dressé, et une main de femme s'est ouverte en grand comme une fleur au soleil. L'homme au fusil a ri et a allumé une cigarette. Puis la lame s'est abattue à nouveau, encore et encore.

Je me suis discrètement enfuie en direction de la jungle. Derrière moi, dans la lumière des flammes, j'ai vu des hommes armés de pistolets. Je me suis tapie derrière un tas de vieux pneus de camion et j'ai regardé. Certains des hommes traînaient de lourdes masses inertes. J'ai entendu le moteur du Land Rover démarrer. J'ai prié pour que ce soit Georg et Amy, mais au bout de cinq secondes j'ai su que ce n'était pas eux. Ils n'auraient pas traîné et fait tourner le moteur à plein régime. Une rafale de tirs nourris a couvert le bruit du Land Rover. J'ai entendu des disputes.

Le jour se levait, aussi il allait bientôt devenir impossible de se cacher à Zizunga. Les arbres les plus proches étaient à une trentaine de mètres. Cent mètres plus loin se trouvaient la hutte de Jarman et la cage aux singes. L'APLK ne le trouverait peut-être pas. Et même dans le cas contraire, je me suis souvenue qu'il avait un pistolet.

Je me suis éloignée du tas de pneus et j'ai trébuché sur quelque chose. Couchée sur le dos au sol il y avait une femme, ses jambes noires écartées, les bras en croix. Sa longue robe à fleurs empestait l'urine et avait été tirée au-dessus de sa tête pour exhiber son corps.

Je n'ai pas eu le courage de soulever la robe pour voir son visage, et ce n'était pas nécessaire. À l'endroit où le tissu touchait son torse et son visage, sa robe à motif jaune pâle était imprégnée d'une image écarlate de son agonie. C'était Cecile, la jeune épouse d'Etenzi. Violée, assassinée et mutilée la veille de son quinzième anniversaire.

(Journal d'Erica)

*

* *

Les flics la surnommèrent « La Belle au bois dormant ». Même pour une Néerlandaise, elle était grande ; dans les vingt-cinq ans, elle avait de longs cheveux blonds ondulés, des dents parfaites, de grands yeux marron. On l'avait trouvée sans connaissance le lundi dans un cabinet de toilettes du train express reliant Amsterdam à Arnhem. Rien n'indiquait ce qui s'était passé. Elle avait encore ses vêtements. Il n'y avait pas de seringue ni de flacon, pas de pilules, de blessures ou de bleus. Et aucune pièce d'identité. Si elle avait eu un portefeuille ou un sac à main, il avait disparu avant que le contrôleur ne la trouve, assise sur les toilettes, effondrée contre la porte à demi fermée.

Voyant qu'elle ne revenait pas à elle, on avait arrêté le train à

Utrecht et appelé une ambulance. On l'avait peut-être dévalisée, mais les policiers furent heureux de constater qu'elle ne semblait pas avoir été agressée, et ils la confièrent aux secouristes. À l'hôpital, ils n'eurent pas le temps de se préoccuper de son nom, étant plus inquiets pour sa rate qui était dure comme un caillou dans son abdomen : ce beau corps combattait quelque chose, il luttait contre la mort. Mais quand les analyses de sang ne révélèrent aucune surdose de quelque nature que ce soit et que la fièvre persistait, ils voulurent savoir. Qui était cette femme ?

Le premier jour, on constata une hypoglycémie et une insuffisance rénale. Elle reçut en conséquence une perfusion de glucose, une dialyse rénale et des antipyrétiques. Les médecins savaient qu'ils n'étaient pas en train de lui sauver la vie mais qu'ils la maintenaient seulement en suspens. À plusieurs reprises, elle fut sur le point de reprendre connaissance, cillant des yeux et remuant les lèvres. Bientôt, pourtant, les médecins évoquèrent le coma. Les complications s'accumulèrent : jaunisse, troubles des métabolismes hydro-électrolytique et acido-basique, anémie aiguë, accumulation de liquides dans les poumons.

Mais ce ne fut que le deuxième jour, quand ses urines devinrent noires, qu'ils surent. C'était la fièvre bilieuse hémoglobinoïdique, signe que le sang de la femme mourait dans ses veines. Cause extrêmement probable : paludisme aigu.

Les médecins d'Utrecht examinèrent une lame de goutte épaisse de son sang mais ne purent interpréter le résultat. C'est là qu'ils envoyèrent un prélèvement par coursier au centre hospitalier de Randstad. Et c'est ainsi que Saskia Sivali, assise à son microscope, découvrit le second cas de ce qu'on commença à appeler *Plasmodium cinq*.

Mais il fallait quelqu'un d'autre pour révéler l'identité de La Belle au bois dormant.

*

* *

Jarman ne semblait pas être à sa cabane. Quand je l'ai appelé, il m'a répondu en sifflant depuis un buisson voisin. Je voulais lui dire pour Cecile mais je n'ai pas trouvé les mots. Les larmes me sont montées aux yeux et je me suis cramponnée à lui, tremblante et sanglotante. Jarman a passé son bras autour de mes épaules et m'a tapotée dans le dos, puis il m'a emmenée dans les buissons. J'ai finalement réussi à me calmer, je me suis couchée sur le dos et j'ai regardé les épais nuages défiler. La saison des pluies arrivait. Je suis restée comme ça une heure avant que Jarman ne parle. Il m'a demandé si je savais tirer.

– Non, ai-je répondu.

– C'est l'occasion parfaite pour apprendre. Je prends le Beretta parce que c'est plus dur de viser avec. Prends celui-ci, m'a-t-il dit en montrant un gros et lourd fusil dans un sac de toile à côté de lui.

– Je ne peux pas me servir de ça.

– À toi de choisir. C'est un fusil court à chargeur Lee-Enfield .303. Je reconnais qu'il est vieux et lourd. Mais pendant cinquante ans, ça a été l'arme de prédilection de l'armée britannique. Aujourd'hui, elle pourrait te sauver la vie. Et si nous survivons jusqu'à ce soir, elle pourrait nous permettre d'avoir quelque chose à manger.

Je me suis étendue à côté de lui et j'ai pris l'arme. Il m'a montré comment équilibrer le poids sur mes coudes, manier la culasse mobile et viser avec la mire.

– Je ne savais pas que tu portais des lunettes, m'a-t-il dit.

– J'ai arrêté il y a des années. Elles ne me servent qu'en cas d'imprévu. Il faut que je retourne chercher mes lentilles et tout un tas d'autres choses. Des vêtements convenables, par exemple.

– Pas avant ce soir. Ou quand il seront partis. Ils ne vont pas rester ici longtemps. C'est un village sous contrôle de l'État.

Plus tard, je suis allée près de l'arbre aux singes dans l'espoir d'y voir Tomas. J'ai attendu deux heures, mais il n'est pas venu. Même les singes étaient partis. J'ai déchiré une bande de mon sarong que j'ai accrochée à une branche basse afin qu'il sache que j'étais venue.

Toute la journée, nous les avons entendus au village. Des enfants pleuraient, et il y a eu des coups de feu. À la fin de l'après-midi, le silence s'est installé, alors que personne n'était encore venu par le sentier à la cabane de Jarman. Il y est retourné en courant pour aller chercher des fruits secs et de la viande séchée. Il avait du riz et des pâtes en quantité, mais nous avons décidé d'économiser le peu d'eau qu'il restait dans son jerrycan pour la boire.

Nous avons attendu que la nuit tombe et nous nous sommes doucement rapprochés de la clairière. Nous avons senti une odeur de fumée. Les guérilleros avaient fait un grand feu de camp et étaient debout autour en train de rire et de plaisanter. La cabane-dortoir se trouvait à trente mètres du feu, mais son entrée lui faisait face. C'était risqué, mais il fallait que je récupère des vêtements. Nous avons également convenu que les piles pour la torche, la radio à ondes courtes et un gros jerrycan souple étaient presque indispensables. Jarman m'a proposé d'y aller seul, mais je lui ai fait remarquer qu'il ne pourrait pas porter tout ça en gardant son pistolet en main.

Il a vérifié et chargé le fusil puis me l'a rendu. Nous nous sommes déplacés dans la jungle autour de la clairière jusqu'à ce que la cabane-dortoir se trouve entre le feu et nous. Gardant la tête baissée, nous avons couru jusqu'à la véranda plongée dans les ténèbres. Il n'y avait pas un bruit et nous sommes donc entrés à pas de loup.

J'ai mis le fusil de côté et je me suis enfoncée dans les ténèbres. Nous ne pouvions prendre le risque d'attirer l'attention en nous servant de la lampe de Jarman. J'ai trouvé un pantalon et un tee-shirt que j'ai enfilés. Puis j'ai fourré des dessous de rechange et des affaires de toilette dans mes poches de poitrine.

Par terre, à côté de mes bottes, j'ai trouvé un sac plastique contenant mon journal et mon stylo. J'allais me lever après les avoir mis dans la poche de mon pantalon quand j'ai entendu un bruit, tout près. Il y avait quelqu'un, là, devant moi. Jarman a armé son pistolet. J'entendais une respiration. Elle était courte et haletante.

– Qui est là ? ai-je demandé à voix basse.

Pas de réponse. Jarman a décidé qu'il devait courir le risque d'allumer sa torche. Son faisceau a éclairé un Salvation terrifié étendu par terre et caché parmi les sacs à dos. Je me suis accroupie et je l'ai embrassé sur le front.

– Salvation, je suis bien contente que tu sois sain et sauf. Est-ce que tu as vu Tomas ? lui ai-je demandé, le cœur battant.

– Kapelai emmener lui. Casser appareil photo. Frapper lui.

J'ai aidé Salvation à se lever, je l'ai serré dans mes bras et je lui ai donné sa béquille. Jarman s'est tourné vers la porte. Il n'avait fait qu'un pas à l'extérieur quand un grand coup de crosse de fusil l'a projeté au sol. J'ai crié lorsqu'ils sont entrés pour nous. Salvation s'est mis entre moi et deux guérilleros en sautillant sur une jambe, sa béquille brandie comme une massue. Ils l'ont écarté sans effort, avec sa bravoure ridicule.

J'ai reçu plusieurs coups de poing jusqu'à ce que je tombe. Puis un violent coup de botte à la bouche, m'infligeant une douleur atroce. J'ai senti le sang couler, et je me souviens seulement d'avoir pensé à mon dentiste à Dorchester et imaginé comme j'aurais été ravie de me trouver dans sa salle d'attente à lire des revues jusqu'à ce qu'il soit prêt à remettre tout ça en état.

Quelqu'un me tenait la main quand je me suis réveillée. Il faisait noir, mais j'ai senti la présence de plusieurs personnes à proximité.

– Erica, tu es réveillée ?

C'était Tomas.

J'ai essayé d'exprimer mon soulagement mais seul un faible gémissement est sorti de ma bouche quand j'ai bougé la mâchoire. Du sang frais a suinté sur ma langue. J'ai serré Tomas fort dans mes bras et entendu qu'il retenait sa respiration. Lui aussi était blessé.

– Fais attention, m'a-t-il dit.

J'ai touché son visage, qui était mouillé. Ce n'était pas seulement de la sueur, et j'ai senti ses yeux noyés de larmes en suivant les ruissellements humides. Puis j'ai embrassé son cou salé. Je n'avais jamais rien goûté d'aussi bon. J'ai contracté les mâchoires et demandé en murmurant :

– Jarman et Salvation sont ici ?

- Oui.
- Comment vont-ils ?
- Pas bien.

J'ai entendu la voix de Georg.

- Ils les ont tous les deux tabassés. Ils dorment.
- Oh, Georg. Qui d'autre est là ? ai-je demandé, n'osant pas m'enquérir directement d'Amy.

*– Amy est là. Et Margaret.
Je les ai entendues me saluer.*

– Et Annette ? Et Etenzi ?

Personne n'a parlé durant quelques longues secondes.

– Non, a dit doucement Georg.

Peu à peu, je leur ai raconté pour Cecile et ils m'ont fait part des massacres qu'ils avaient vus et entendus. Etenzi avait été tué à coups de machette devant ses petits-enfants en train de hurler. Annette avait été emmenée par un des ravisseurs. Personne ne l'avait vue depuis.

– On t'emmène quelque part demain matin, a dit Tomas.

– Moi ?

– Non, je veux dire vous tous.

– Et toi ?

– Je ne peux pas venir.

Il était à genoux, immobile à côté de moi sur le ciment dur.

– Pourquoi ?

Personne n'a rien dit. J'ai senti qu'ils étaient tous au courant.

– J'ai tenté de m'enfuir cet après-midi. Ils m'ont attrapé et maintenu au sol. Ils m'ont coupé les tendons d'Achille à la machette.

– Oh, mon Dieu ! Tomas.

Il m'a laissé toucher l'arrière de ses jambes. Il avait de grossiers garrots autour de ses chevilles, tous deux humides sous la croûte de sang séché.

– C'est marrant, a dit Tomas. Dans le journalisme, on utilise souvent l'expression « couper les jarrets ». Je n'avais jamais songé à ce que ça signifiait vraiment. Maintenant, je dois rester à genoux comme ça, juste pour maintenir les plaies fermées. Je ne peux même pas me déplacer à quatre pattes, et j'ai les genoux engourdis. Avec un peu de chance, le gouvernement va peut-être débarquer dans deux ou trois jours avec un camion ou une Jeep. Sinon...

Il a haussé les épaules.

– On n'a pas de trousse de secours ?

– Ils ne veulent pas nous la donner. Et on n'a pas d'eau, a expliqué Amy d'une voix rageuse. Ils ont aussi pris les médicaments de Georg.

On a entendu des voix et tout le monde s'est tu. Une porte s'est ouverte et la lumière a inondé notre prison. C'était la salle de classe de Zizunga. Elle mesurait trois mètres par six, était en ciment brut, avec un toit en zinc au-dessus de quelques poutres en bois couvertes de toiles d'araignées.

Jarman et Salvation dormaient dans le coin opposé. Au mur étaient accrochés un crucifix et une grande photo encadrée du pape Jean-Paul II. Des bancs en bois étaient entassés sur un côté.

Un guérillero est entré, armé d'une lampe-tempête chuintante et d'une machette. Il était grand et maigre, le crâne luisant comme une sculpture en teck. Ses yeux enfoncés brillaient dans l'éclat de la lampe, et il nous a regardés un à un. J'ai remarqué que la manche droite de son treillis était tachée de sang séché. Nous nous sommes tous recroquevillés, refusant de croiser son regard diabolique.

– Il nous faut de l'eau, a dit Georg d'une voix basse mais ferme. On n'en a pas eu de la journée. Et on a besoin de médicaments.

Le soldat s'est tourné vers Georg et lui a décoché un sourire édenté.

– Eau. Oui.

Il a fait demi-tour et il est sorti, laissant sa lampe à deux jeunes gardes derrière lui.

L'un d'eux, un garçon d'environ treize ans, s'est avancé avec un grand sourire. Il portait une chemise verte usée et des sandales en plastique de mauvaise qualité. Je me suis rendu compte qu'il faisait partie de la patrouille de l'APLK de la semaine dernière, et je me suis sentie étrangement soulagée de voir que certains avaient survécu.

Le garçon nous a regardés puis, tout à coup, il a fait un brusque mouvement en avant avec son vieux fusil à l'épaule.

– Ta-ta-ta-ta-ta-ta-ta ! a-t-il crié. Demain !

Dans mon effroi, je me suis cognée contre Tomas, qui a juré quand ses blessures se sont rouvertes. Margaret sanglotait. Amy avait la tête dans les mains.

Le garçon nous a regardés tour à tour et a hoché la tête en se glissant hors de la pièce.

– Tous morts. Demain, a-t-il dit, et il a fermé la porte.

(Journal d'Erica)

Penny Ryan se tenait en silence près du lit d'hôpital avec Don Quiggan. Elle avait du mal à croire que cette pâle figure rabougrie pleine de tuyaux était Iron Jack Erskine. Penny prononça doucement son nom, et Jack tourna la tête. Il ouvrit la bouche, mais aucun mot n'en sortit, juste un sec claquement de langue. Il ne semblait pas les reconnaître.

Les médecins disaient que la fièvre avait baissé mais que la maladie continuait d'infecter et de détruire ses globules rouges. Il aurait peut-être besoin d'une transfusion à moins qu'il y ait une réaction positive manifeste aux antipaludiques qu'ils lui avaient donnés. Penny avait organisé la venue de la femme et des enfants d'Erskine pour le voir. Elle tenta de réfléchir à ce qu'elle pourrait leur dire quand ils arriveraient. Déjà, il était apparemment entre les mains d'un professeur célèbre, spécialiste des maladies tropicales. Penny, qui avait vu beaucoup d'hôpitaux à travers le monde, était convaincue qu'il n'aurait pu être mieux soigné qu'ici.

Quiggan avait mangé la moitié des raisins qu'il avait apportés et s'attaquait à la banane quand Saskia entra avec le professeur Van Diemen. Elle le présenta à Quiggan et Penny.

- Je suis désolé de ne pas avoir pu vous rencontrer plus tôt, déclara Van Diemen. Mais nous avons dû faire face à l'inattendu. Comme on vous l'a sûrement déjà expliqué, il semble s'agir d'une nouvelle forme de paludisme. Pour autant que nous sachions, les deux seuls cas au monde se trouvent ici en soins intensifs.

- Qui est l'autre cas ? questionna Quiggan, la bouche pleine.

- Une mystérieuse jeune femme, dit Van Diemen en montrant la chambre voisine à travers la cloison vitrée. Je vais vous emmener la voir dans un instant. Nous ne savons rien d'elle, donc si vous la connaissez, nous pourrions commencer à comprendre ce que M. Erskine et elle ont en commun.

- Vous voulez dire qu'ils ont été infectés de la même manière ? demanda Penny.

- C'est presque certain. Aucune nouvelle forme de paludisme n'est apparue dans le monde depuis un siècle. Les probabilités pour que deux cas se déclarent chacun de son côté sont infimes. Je pense qu'on va découvrir qu'ils étaient au même endroit au même moment et qu'ils ont été contaminés de la même manière.

– Mais Saskia m’a dit que Jack n’avait pas été sous les tropiques assez récemment pour attraper le paludisme.

– D’après l’historique de ses déplacements, c’est vrai. Mais nous ne pouvons pas nous fier aux caractéristiques normales du paludisme. Le seul point commun que l’on connaît entre lui et l’autre patiente, c’est qu’ils ont tous les deux été aux Pays-Bas. À quels autres endroits ils se sont rendus, je ne le sais pas. Peut-être à New York, peut-être ailleurs, je n’en sais juste rien.

– Je ne pensais pas qu’on attrapait le palu à New York, dit Quiggan.

– On ne l’attrape pas non plus aux Pays-Bas, pas depuis le début des années cinquante. Mais quand on a affaire à quelque chose de nouveau, mieux vaut n’exclure aucune hypothèse, c’est tout.

Quiggan haussa les épaules.

– J’ai lu quelque part qu’avec le réchauffement climatique, le paludisme se déplace d’Afrique en Espagne et dans les Balkans, indiqua Penny. Est-ce que ça pourrait être ça ?

– Non. Ces articles font référence à des formes existantes de paludisme qui se propagent. Ce cas est différent, on a un nouveau parasite, et j’entends nouveau pour la science, il n’est référencé nulle part. Nous ne savons rien à son sujet, sinon qu’au microscope il ressemble à la pire forme de parasite vecteur du paludisme et que les personnes qui l’ont dans leur sang semblent avoir tous les symptômes d’un paludisme sévère. Ses gènes, pourtant, ne correspondent à rien dans notre base de données sur les parasites.

– Je ne comprends pas comment il a pu être contaminé, dit Penny.

– Peut-être que le parasite reste bien plus longtemps à l’état latent avant de provoquer les symptômes du paludisme, et il faudrait donc se renseigner sur les voyages plus anciens des patients. Peut-être qu’ils ont été piqués par des moustiques tropicaux pris au piège dans un avion. Ou peut-être qu’il s’agit d’un nouveau paludisme des zones tempérées transmis par des moustiques de ces régions. On ne sait tout simplement pas.

– Il y a une autre possibilité, précisa Saskia. On peut supposer que les moustiques ne jouent aucun rôle là-dedans. Il existe un risque théorique de contracter le paludisme par transfusion sanguine, échange de seringue, etc.

– Oh, allons ! s’exclama Quiggan. Vous allez me dire ensuite qu’on n’est même pas sûrs que ce soit le palu. On veut des résultats. Vous nous dites seulement ce que vous ne savez pas. Jack Erskine a fait de Pharmstar une société basée sur le savoir qui a transformé l’industrie pharmaceutique, et maintenant il est couché là avec un tube dans le nez comme une espèce de pédé drogué et sidéen. Il faut que vous compreniez bien ça. On ne peut pas se permettre de le perdre. Et vous allez le tirer d’affaire.

– Don, s’il te plaît, ça n’avance à rien, dit Penny en le ramenant à

sa chaise.

– Penny, écoute. On pourrait le faire rapatrier par avion ce soir. Le mettre dans une bonne clinique privée chez nous. Avoir des soins de qualité.

– Tu sais qu’il est trop malade pour être transporté.

– Écoute. On n’est pas obligés d’accepter ça. Je vais tout de suite appeler Howard pour qu’il fasse tourner ces super ordinateurs qu’ils ont à Princeton. Voir ce qu’on peut dénicher sur la recherche génétique. On peut investir dix millions de dollars pour en faire un projet d’urgence. Utiliser les bases de données, mobiliser le Centre pour le contrôle et la prévention des maladies d’Atlanta. On va découvrir tous les cas touchés par ce nouveau microbe à travers le monde et remonter jusqu’à la source.

Penny soupira.

– Don, s’il te plaît. Ils font tout ce qu’il est possible de faire, ici.

– Votre directeur général va vivre ou mourir selon ce qu’on peut faire avec nos connaissances actuelles, j’en ai peur, expliqua Van Diemen. Quelle que soit la somme que vous dépenserez, on ne peut pas faire progresser la médecine du jour au lendemain avec de l’argent.

Quiggan se frotta les tempes.

– Merde, ça tombe affreusement mal. On a besoin de Jack en pleine forme. On a plein d’affaires en ébullition en ce moment. On ne compte plus les types qui veulent nous doubler.

Il se leva.

– Je vais passer quelques coups de fil.

Il sortit son portable, jeta la peau de banane dans la poubelle et sortit dans le couloir avec raideur.

Le professeur Van Diemen le regarda partir.

– Il peut vraiment trouver dix millions de dollars comme ça ?

– Facilement, dit Penny.

– Mais ça permettrait de fournir une moustiquaire à tous les enfants de Tanzanie.

– Pour Pharmstar, dix millions, c’est de l’argent de poche, expliqua l’assistante. La semaine dernière, il lui a suffi d’une dizaine de coups de fil pour réunir trois milliards de dollars.

– Pour quoi diable ? demanda le professeur.

– Le rachat d’Utrecht Laboratories.

Van Diemen grommela.

– J’ai lu des articles à ce sujet. Rachats, acquisitions. Je n’ai jamais compris l’intérêt qu’ont les entreprises à se passer entre elles du personnel, des centres de recherches et des usines. Ça ne semble jamais améliorer la santé des malades.

– Croyez-moi, c’est le contraire. Les gestionnaires de placements de Pharmstar se *tuent* à la tâche pour monter cette affaire conformément au calendrier. Mais je saisis ce que vous voulez dire. Je m’en rends

bien compte en voyant Jack ici dans cet état, dit Penny.

Van Diemen emmena Penny dans la chambre voisine, où deux infirmières enlevaient un moniteur cardiaque pour laisser place à un deuxième goutte-à-goutte. Une jeune femme était couchée là, inconsciente, ses cheveux blonds assombris et lissés par la transpiration.

– Nous ne pouvons rester qu'un instant. On va lui faire une transfusion sanguine, expliqua Van Diemen.

– Ce visage me dit quelque chose, dit Penny au moment où Quiggan entra dans la pièce.

– Don, tu reconnais cette femme ? demanda Penny.

Quiggan hocha la tête :

– Comment pourrais-je oublier un visage comme le sien ? C'est l'hôtesse de l'air de notre vol KLM.

*

* *

Max sortit de la salle d'interrogatoire sous le soleil chaud et prit une profonde inspiration comme si c'était la première fois. L'avocat de Henk, une fouine aux cheveux lustrés et en mocassins à glands dénommée Maarten Winkel, avait fait libérer Max sous caution malgré l'opposition du procureur. Cela avait un prix : une caution d'environ vingt mille dollars que Henk avait dû allonger, le passeport de Max conservé par la justice, et surtout l'obligation de se présenter tous les jours au commissariat de la Warmoesstraat.

Henk avait ajouté une condition personnelle, qui montrait à quel point leur sympathie et leur confiance mutuelles s'étaient réduites à une sorte de froideur abrupte, proches de l'anéantissement. Max devait céder par écrit à Henk presque toutes les sculptures qu'il exposait pour rembourser les honoraires de Winkel et la caution. Winkel lui montra du doigt toutes les sections du formulaire en lui soufflant de manière agaçante dans le cou tandis qu'il signait encore et encore.

Le galeriste suggéra également une mesure pratique. Max étant fauché, Henk lui proposa de le loger en mettant à sa disposition un canapé. L'appartement était situé sous la galerie, et Max pouvait prendre le double des clés. Inutile de faire des dépenses superflues, avait dit Henk.

Max retourna donc à l'hôtel en se remémorant la dernière soirée qu'il avait passée avec Erica et rangea l'ultime partie de son ancienne vie. La femme de chambre avait fait son possible avec le bazar que Max avait laissé. Les vêtements d'Erica étaient soigneusement pliés sur une chaise ou suspendus dans l'armoire, les volumes de son journal intime empilés, ses affaires de toilette sur la table à côté de la fenêtre. Max fit deux fois ses valises, une fois pour lui-même et une fois pour

elle. Étrangement, il espérait un peu tomber sur un indice dans le fourbi d'Erica qui lui donnerait une idée de l'endroit où elle pouvait se trouver, qui lui permettrait de découvrir un début d'explication à sa disparition. Mais il n'y avait rien, juste les accessoires abandonnés de sa vie et les trois épais volumes qui racontaient celle-ci et qu'il n'avait pas encore lus. Il les cassa tant bien que mal dans ses deux valises tout juste assez grandes.

Ce fut en rangeant ses propres vêtements qu'il eut une surprise. Ayant rempli sa valise, Max avait sorti sa plus belle veste de l'armoire et l'avait pliée pour la mettre en dernier, avant de fermer le rabat. Il entendit quelque chose rebondir sur le sol carrelé, tel un bouton qui se serait détaché. Mais sa veste était intacte. Max se mit à quatre pattes et trouva l'origine de ce bruit : un cachet orange marqué d'un point bleu, qui avait dû atterrir dans la poche latérale de sa veste durant le vol. C'était ça. Il se souvint du type à l'air tendu à côté de lui qui avait renversé ses cachets.

Max jeta le cachet dans la poubelle.

Il longea le canal en voiture sur le kilomètre et demi bondé qui le séparait de chez Henk, bloqua la rue étroite le temps de décharger les valises, puis il alla rendre la voiture de location avant de retourner chez Henk en tram. Max regardait d'un œil blasé les petites rues pittoresques, les chalands affairés et les colonnes de cyclistes, comme s'il les observait depuis le fond trouble d'un canal. Le souvenir des moments passés là avec Erica, l'excitation à l'idée de faire sa première exposition en Europe n'étaient plus qu'une lumière superficielle et altérée ; il se noyait à présent dans un monde différent.

Si les choses étaient ainsi, il avait intérêt à s'adapter.

De retour chez Henk, Max prit une douche et, alors qu'il se séchait dans la salle de bains jaune safran décorée avec goût, il vit son reflet dans le grand miroir au cadre doré. Ça faisait longtemps qu'il n'avait plus les muscles bien dessinés de la période où il était garde-côte, les bras bombés qui pouvaient soulever cent kilos par séries de vingt sans qu'il transpire une goutte. Il pesait alors soixante-dix kilos. Il s'était bien enveloppé pour monter à quatre-vingt-cinq. Les premières années de désœuvrement après son renvoi des gardes-côtes avaient été les plus difficiles : aide sociale, malbouffe, dépression. Son succès ultérieur en tant qu'artiste lui avait redonné le moral, mais ne lui avait pas fait perdre ses kilos. Dix années de plus et on le traiterait de gros.

Quand Henk rentra une heure plus tard, Max, vêtu seulement d'un short, exécutait une ancienne série d'exercices des gardes-côtes sur le tapis du salon en poussant des grognements et des jurons.

– Oh, c'est mon anniversaire ! Quelqu'un m'a offert un culturiste à moitié nu.

Henk simula une explosion de joie.

Max grimaça en terminant sa quarante-septième pompe et se mit sur ses genoux.

– À partir d'aujourd'hui, je rebâtis ce corps depuis ses fondations.
 Henk secoua la tête en le regardant.
 – J'espère que tu n'as pas l'intention de te battre encore.
 – C'est une préparation mentale, pas physique. Il va me falloir un an pour retaper mon corps, mais je peux dès maintenant renforcer mon mental et ma volonté. Lisbeth était ma seule connexion avec la disparition d'Erica, et maintenant il y a de fortes chances pour qu'elle refuse de me parler. Tout ce que j'ai, c'est un malheureux numéro de téléphone qu'elle m'a donné. Quand je fais des pompes et des abdos, ce que je fais vraiment, c'est réfléchir à ce que je peux dire au genre de type capable de graver son nom sur le ventre d'une femme.

*
 * *

Quand ils nous ont laissés seuls, Georg a pris la parole.
 – *Je ne pense pas qu'ils vont nous tuer. La hiérarchie de l'APLK sait qu'ils ont besoin d'otages comme monnaie d'échange. On a affaire à une bande de cinglés, mais je crois que le pire est passé. S'ils voulaient nous tuer, ils l'auraient déjà fait.*

– *Comment en es-tu si sûr ? lui ai-je demandé.*
 – *J'ai déjà été kidnappé et retenu en otage deux fois. Par UNITA en Angola en 88 et l'an dernier au Soudan. Le plus grand danger, c'est toujours pendant les premières heures, surtout si les ravisseurs sont stressés. Ils te traitent mieux quand tu commences à les connaître. Une routine s'installe et on se découvre mutuellement. C'est ce qu'il faut qu'on fasse si on veut survivre.*

Le jeune garde est revenu avec une bouteille sale de Fanta remplie d'eau, qu'il a déposée par terre.

– *Eau, a-t-il indiqué en guise d'explication.*
Il est reparti, replongeant la pièce dans l'obscurité.
Un coup d'œil fugace nous a suffi. Nous savions que c'était la bouteille des latrines, qui servait à laver la canalisation et le sol et, accessoirement, à écraser les cafards en maraude. Amy a lâché un long grognement de dégoût.

Tomas nous a regardés un à un.
 – *Il faut que je boive un peu, a-t-il dit d'un ton désolé.*
Amy a fait non de la tête.
 – *Tomas, tu peux attraper n'importe quoi en buvant dans cette bouteille. Et tu vas pour sûr te payer une diarrhée. Dans ton état, ça te tuera dans les vingt-quatre heures.*
 – *Et combien de temps je vais survivre sans eau ?*
 – *Et si on essayait de filtrer l'eau à travers un tee-shirt ? ai-je suggéré.*
 – *Ça pourrait éliminer en partie la matière fécale, mais pas les bactéries ni les protozoaires. On ne sait absolument pas...*

Amy avait les yeux fermés et battait des mains de désespoir.

Georg a parlé doucement :

– Amy, il n’y a qu’un litre de toute façon, à partager à sept. Je pense qu’on doit laisser boire ceux qui en ressentent le besoin.

Elle a haussé les épaules.

– L’idée d’Erica est bonne, si c’est tout ce qu’on peut faire pour l’assainir, a dit Georg au groupe. Pour commencer, on devrait tous fouiller dans nos poches pour essayer de trouver du Micropur, des miettes de savon, ou même des grains de lessive. J’ai des mouchoirs propres qui feraient un bon filtre supplémentaire dans le tee-shirt.

Tout le monde a acquiescé d’un marmonnement.

– Je vais regarder dans les affaires de Jarman et Salvation, a continué Georg.

– Il y a de la craie et du papier dans le placard de l’école, et aussi des crayons, des gommes et une bouteille en plastique, a ajouté Margaret. D’après l’odeur, je pense qu’elle a contenu du désinfectant, mais elle est vide à présent.

– Parfait, a dit Georg. On peut purifier l’eau. Il me faut juste assez de lumière.

D’après la faible lueur qui est apparue, j’ai présumé qu’il consultait sa montre.

– Il va commencer à faire jour dans une quarantaine de minutes. Tomas, tu peux tenir jusque-là ?

– Je pense.

– Il n’y a rien d’utile sur Jarman ou Salvation, a annoncé Georg. On dirait qu’ils ont été fouillés à fond.

J’ai tâté dans mes poches.

– On ne m’a pas fouillée. J’ai encore tout.

– Drôle de moment pour se rendre compte que les soldats de l’APLK peuvent être galants, a murmuré Amy.

Nous sommes restés assis en silence jusqu’à ce qu’une lumière jaunâtre commence à filtrer dans la hutte. Georg s’est mis en action. Il a reniflé dans la bouteille en plastique. C’était de l’eau de Javel, pas du désinfectant. Il a discuté avec Amy et ils ont décidé qu’une ou deux gouttes dans la bouteille des latrines suffiraient à la purifier sans que cela représente un danger. Amy a tenu la bouteille contenant le reste d’eau de Javel pendant que Georg y versait quelques gouttes de la bouteille des latrines. Il a sorti un mouchoir de sa poche. Amy l’a plié pour en faire un tampon et l’a maintenu sur le goulot de la bouteille de Javel en la retournant. Georg a soigneusement nettoyé l’extérieur et le goulot de la bouteille des latrines, puis Amy y a laissé couler quelques gouttes de solution javellisée.

– On doit attendre dix minutes pour que ça marche, a-t-elle précisé en la secouant.

– Bon sang, a grommelé Tomas. C’est de la torture.

Amy a levé la bouteille dans la lumière.

– Beurk. Il faudrait encore la filtrer. Regardez toute cette... matière fécale.

– C'est peut-être de la merde, mais maintenant c'est de la merde propre, a déclaré Georg.

– Attendez une seconde, ai-je dit. Est-ce qu'on a un autre récipient pour boire ?

– J'ai le calice pour la communion, a dit Margaret.

Elle m'a fait passer une petite coupe en aluminium.

– Bien.

J'ai fouillé dans ma poche et trouvé un tampon duquel j'ai ôté l'emballage. Il ne faisait que les deux tiers de la taille du goulot de la bouteille des latrines, mais je l'ai laissé pendre dans l'eau par la ficelle et il a immédiatement gonflé pour boucher le goulot.

– Bien joué, m'a félicité Georg.

Les autres ont poussé des murmures d'approbation.

J'ai retourné la bouteille et attendu que l'eau dégoutte dans le calice. Ça venait doucement, aussi j'ai poussé un peu le tampon avec mon doigt. De l'eau propre a coulé dans la coupe. Lorsqu'elle a contenu l'équivalent d'une tasse, je l'ai passée à Tomas.

– Étant donné que c'est la coupe pour communier, vous ne devriez pas la bénir pour moi, Margaret ? a lancé Tomas en portant le calice à ses lèvres.

Elle a souri tandis qu'il buvait goulûment. On a rempli à nouveau la coupe et fait boire un peu Jarman et Salvation, qui étaient à peine conscients. Puis on l'a remplie une troisième et dernière fois et fait passer. Tout le monde a bu. Malgré un léger goût d'eau de Javel, c'était merveilleusement bon.

(Journal d'Erica)

Max entra dans la cabine téléphonique, prit une grande inspiration et composa le numéro de mémoire. Personne ne répondit pendant une minute, puis il tomba sur un répondeur, d'abord en néerlandais puis en anglais. Il vous invitait à laisser un message pour une société du nom de Xenix-Solutions moléculaires BV. Max raccrocha.

Il ne s'était pas du tout attendu à cela, mais plus il y réfléchissait, plus ça collait. Xenix semblait être le genre de société à laquelle un ordinateur bourré de données scientifiques pourrait servir.

Il eut plus de mal qu'il avait imaginé à trouver l'adresse de Xenix. Elle ne figurait pas dans les registres de la bibliothèque centrale d'Amsterdam, ni dans le répertoire de la chambre de commerce. Sur Internet, il y avait de nombreuses références pour chaque mot du nom de la société, mais aucune pour le nom complet et rien en lien avec les Pays-Bas.

Ce fut finalement en se rendant au Bureau national d'immatriculation des sociétés qu'il eut la réponse. À sa grande surprise, le dépôt des statuts de Xenix datait du mois d'avril de l'année en cours. Pas étonnant qu'il ait eu tant de mal à en retrouver la trace. Le registre ne contenait que le nom d'un directeur, un certain L. De Wit, et une adresse à Rotterdam. Le lendemain, décida Max, conviendrait très bien pour y faire un saut à l'improviste.

*

* *

– Non, Max. Je paie ta caution, soit. Je paie mon avocat pour qu'il t'aide, soit. Je paie pour que tu voies mon dentiste quand tu te fais tabasser, soit. Je te laisse dormir chez moi quand tu ne peux plus te payer l'hôtel, je te prête de l'argent, je te nourris, soit. Mais je ne te prête *pas* ma Jaguar pour aller Dieu sait où à Rotterdam, c'est clair ?

– Je savais pas que c'était une Jaguar !

– Une Type E de 1967, et tu ne peux pas me l'emprunter.

– Oh ! Allez, Henk. S'il te plaît ?

– Non. Sauf si...

– Sauf si quoi ?

– Si je viens aussi.

Henk sourit et donna une tape sur la manche de Max.

- Tu as besoin de quelqu'un de sensé pour t'éviter des ennuis.
- Et pour s'assurer que je n'érafle pas ta peinture.
- Précisément.

Il était 5 heures le lendemain matin quand la longue voiture sportive de Henk s'engagea dans les rues sombres d'Amsterdam. Une fois sur l'autoroute en direction du sud, Max appuya sur le champignon, et le moteur du gros félin ronfla et les emporta dans le grand virage qui contournait l'aéroport de Schiphol, pour un trajet de quatre-vingt-dix minutes jusqu'au plus grand port du monde.

- Max. Pas au-delà de deux mille tours, s'il te plaît. Cette voiture est un investissement. Elle ne roule que trois fois par an.

Max ralentit un peu, mais ils arrivèrent tout de même à Rotterdam avant 6 h 30. Henk lui indiqua la route à travers le centre-ville moderne avec ses tours de bureaux, les quartiers d'immeubles gris et les rues sans fin de résidences des années soixante, jusqu'à ce que les silhouettes d'immenses grues émergent d'un horizon plat et dénué d'arbres. Ils se retrouvèrent bientôt pris dans un embouteillage à l'ouest de la ville, sur la route du terminal à conteneurs européen, la Jaguar coincée à hauteur des pots d'échappement dans une longue file bovine de semi-remorques crasseux venus de toute l'Europe.

- C'est la prochaine à gauche, indiqua Henk.

Max tourna dans une rue transversale entre des entrepôts, content de fuir la puanteur et le souffle des freins à air comprimé. La route était bordée d'énormes réservoirs de stockage gris argenté scintillant dans l'aube et s'enfonçait sous les longues ombres des pétroliers amarrés, leurs superstructures s'élevant de cinq ou six étages au-dessus des quais. Plus loin, de chaque côté de la rue, se trouvaient deux longs et bas entrepôts, puis un quai fermé par une barrière métallique et bondé jusqu'au ciel de conteneurs, tel un empilement érodé de Lego géants.

- C'est quelque part par là, dit Henk. Au numéro 16C.

Max freina et consulta le plan d'un air sceptique, puis il sortit de la voiture et regarda autour de lui en plissant les yeux. À gauche s'étendait, à perte de vue, un parking de voitures neuves encore enduites de leur terne vernis de protection et toutes de modèle identique. À droite se trouvait un terrain vague jonché de bris de verre, de pneus et d'une carcasse de frigo recouverte de graffitis. Il se dirigea vers les entrepôts et la barrière de sécurité. Henk accourut derrière lui.

Les entrepôts semblaient à l'abandon, avec leurs vitres sales maculées d'obscénités et des mauvaises herbes qui poussaient dans les failles du béton fissuré. Une vilaine moto massive, à la peinture noir mat et aux chromes écaillés, était attachée à un escalier métallique sur la gauche de l'entrepôt. Le réservoir de la moto avait un curieux bouchon personnalisé, une pièce chromée en forme de larme à la pointe émoussée. Max en fit le tour pour la regarder de face. Il n'eut

alors plus de doute.

Une enclume 2. Il était au bon endroit. Max scruta les environs. On ne pouvait le voir d'aucune fenêtre. Il toucha le carter. Froid. La moto n'avait pas roulé depuis au moins une heure. Mais elle avait dû servir régulièrement jusqu'à la veille, car le sol bétonné en dessous était parsemé de taches d'huile à divers endroits, et toutes n'étaient pas tout à fait sèches. Max nota le numéro d'immatriculation sur la paume de sa main.

L'escalier menait à un bureau au premier étage, encastré dans le côté du bâtiment comme un bloc de bois. Le bruit des pas de Max résonna lorsqu'il monta. Sur la porte était collée une plaque en métal indiquant 16C. La serrure était neuve et solide. La vitre en verre armé de la porte et les fenêtres étaient garnies de stores vénitiens sales. Max s'accroupit pour jeter un coup d'œil entre le store et le bas vitré de la porte. Il ne vit pas grand-chose à l'intérieur, juste un bureau et des papiers, un meuble à tiroirs gris, une chaise sur laquelle était posé un blouson, un calendrier au mur avec des photos de femmes et une porte fermée, qui conduisait sans doute à un autre bureau. Aucune trace d'ordinateur portable. Max ouvrit la trappe à courrier et regarda à l'intérieur. Un amas de courrier traînait au sol. Une grande enveloppe était appuyée contre la porte.

Max plaqua sa joue contre celle-ci et enfonça autant qu'il put son bras dans l'ouverture, mais il se bloqua au niveau du coude. Il ne pouvait atteindre le sol mais sentit qu'il effleurait l'enveloppe du bout des doigts. La porte, collée à son oreille, amplifiait les sons, et il crut entendre un petit bruit sec à l'intérieur du bureau, comme une porte ouverte par un courant d'air. Quelque chose lui dit qu'il devait se dépêcher. Il coinça l'enveloppe contre la porte et la fit remonter vers la trappe avec son majeur. Il y avait un rebord saillant sous l'ouverture et le bord supérieur de l'enveloppe s'arrêta net dessus. Max écrasa l'enveloppe pour tenter de former un pli qu'il pourrait saisir avec son pouce.

Il entendit un autre cliquetis et le bruit de griffes grattant le sol. Dans un grognement féroce et explosif, de puissantes mâchoires se refermèrent sur son poing, lui causant une douleur atroce. Il secoua le bras de gauche à droite et fit déraper l'animal, mais bien que son souffle haletant indiquât qu'il peinait, ses crocs tenaient ferme. Max bascula en arrière jusqu'à ce que la tête de l'animal cogne violemment contre la porte. Alors que l'équilibre de Max était instable, la bête riposta en tirant de toutes ses forces et Max s'ouvrit la lèvre sur la trappe à courrier. Il avait affaire à un molosse, un gros animal.

Tout en luttant contre la douleur, Max fouilla dans sa poche : un paquet de mouchoirs, un peigne en plastique et un stylo à bille, pas grand-chose qui puisse servir d'arme. Il choisit le stylo, mais n'eut pas la place de faire passer son bras gauche dans l'ouverture à côté de son autre bras. Si seulement ses épaules n'avaient pas été si larges.

Les crocodiles ont une méthode pour déloger leurs proies des berges. Une fois qu'ils ont une prise avec leur mâchoire, ils se laissent rouler dans l'eau. C'est censé marcher à tous les coups. Max se demanda si ça pouvait fonctionner dans l'autre sens, si la proie pouvait se libérer du prédateur. Si c'était le cas, il faudrait qu'il fasse vite, pour ne pas laisser le temps au chien d'ajuster sa prise. Il s'accroupit, tira le chien plus près de la porte pour gagner un peu de marge de manœuvre, puis il fit demi-tour sur lui-même, ce qui retourna son bras. Le molosse toussa et lâcha prise pendant une seconde. Cela suffit à Max pour retirer son bras et faire sortir ce qui restait de l'enveloppe tachée de sang, coincée entre ses doigts.

Max saisit celle-ci et descendit l'escalier quatre à quatre, tandis que le chien aboyait et grognait en se jetant de façon répétée contre la porte. Un docker barbu, qui se trouvait derrière la barrière, regarda Max courir vers la Jaguar de Henk dont les feux stop brillaient d'une lumière réjouissante.

Dans le bureau, un homme écarta les lames du store d'un geste minutieux pour regarder l'intrus battre en retraite. Il grommela le nom qu'on lui avait donné. Max. Oui, ce devait être Max Carver. Il avait bien sûr entendu parler de lui, mais il ne s'était pas attendu à cette obstination agaçante. Il ferait peut-être quelque chose au sujet de ce Max. Mais pas avant de s'être occupé d'elle.

*

* *

Max enveloppa sa main dans sa chemise mais quelques gouttes de sang tombèrent tout de même sur les garnitures en cuir pâle de la Jaguar. Il avait perdu un ongle, sa cheville et une grande partie de la peau au niveau de la jointure de ses doigts. Pire que tout, les tissus conjonctifs entre son index et son majeur étaient réduits en lambeaux. Et ça faisait un mal de chien.

Henk ne dit pas un mot. Dès que Max était monté, il avait lancé la voiture vers la nationale dans un crissement de pneus. Ses changements de vitesses rapides et énergiques et la position sévère de sa mâchoire témoignaient de son humeur.

– Je t'emmène tout de suite à l'hôpital.

– D'accord.

Max défit son bandage avec précaution et examina sa paume.

– Bon Dieu ! L'immatriculation de la moto est partie. Je l'avais notée sur ma main.

– Le chien l'a mangée ?

– Ouais.

– Moi aussi, j'ai envie d'un petit déjeuner. Tout ça est trop effrayant l'estomac vide.

À son tour, il regarda la main mutilée de Max.

– Maintenant, vas-tu s'il te plaît laisser la police se charger de retrouver Erica ?

– Comment le pourrais-je ? Je suis leur seul suspect. Henk, si j'ai un avantage sur tout le monde dans tout ça, c'est que je *sais* que je n'ai rien à voir avec la disparition d'Erica.

– Mais est-ce que tu leur as parlé de Lisbeth et du numéro de téléphone ?

– Non. J'ai promis à Lisbeth de ne pas la mêler à cette histoire. Elle m'a aidé en me donnant le numéro, alors c'est le moins que je puisse faire. Je ne pense pas qu'elle me reparlera un jour vu ce qui s'est passé.

– Tu devrais essayer de lui présenter tes excuses.

– Je vais le faire, si j'arrive à la retrouver. Mais l'annuaire est truffé de De Laan. Ici, c'est comme Smith, ou les noms de ce genre.

Henk se gara sur le parking d'un hôpital puis montra du doigt une porte battante.

– Le service des urgences est là. Je te rejoins quand j'aurai nettoyé *ton* sang de *ma* voiture.

Deux heures plus tard, ils terminaient leur petit déjeuner dans un café bondé en bord de route. Max avait le bras droit en écharpe et des points de suture à sa main bandée comme dans un gant de boxe. Il passa l'enveloppe tachée de sang à Henk pour qu'il l'ouvre.

– Espérons que ce n'est pas une simple facture d'électricité, après tout le mal que tu t'es donné pour l'avoir, dit Henk en défaisant le cachet de ses doigts délicats.

Elle contenait une unique feuille de papier, rédigée en néerlandais.

– C'est une estimation.

– Pour quoi ?

– Pour des diamants. Ça vient d'une entreprise basée à Anvers.

– Combien ?

– Ils ne donnent pas de valeur. Mais il est question d'un poids brut de 1 200 carats et ils précisent « d'un pourcentage élevé de pierres de qualité gemme possédant une bonne clarté et une belle couleur ». Max, ça a l'air de représenter beaucoup d'argent. Et écoute ce dernier paragraphe : « En ce qui concerne le problème des documents, nous pensons qu'il est possible de trouver une solution. Merci de nous contacter directement. »

– Des diamants volés ?

– Ou tout au moins de contrebande, dit Henk. Tu pourrais montrer ça aux flics.

– Bien sûr, et la première chose qu'ils me demanderaient, c'est comment j'ai mis la main dessus. Sans parler des intéressantes taches de sang. Non, Henk, on ne peut pas revenir vers eux, à moins d'avoir des indices convaincants qui prouvent où se trouve Erica.

– Alors, qu'est-ce qu'on fait ?

– On surveille ce bureau jusqu'à ce que quelqu'un arrive.

Henk grogna :

– Ça pourrait prendre des jours. Et à quoi ça t'avancera quand tu trouveras quelqu'un ? Tu vas le rouer de coups avec ta main blessée ?

– Eh, Henk, fit Max en souriant. Pourquoi ai-je l'impression que ça ne t'inspire pas ?

– Parce que je suis marchand d'art, pas détective privé. J'avais prévu de passer l'après-midi avec mon encadreur à discuter des talents d'un gentil petit aquarelliste de Nimègue. Puis je voulais rentrer chez moi et me plonger dans un bon bain chaud sous des montagnes de mousse.

– Alors laisse-moi ici. Je prendrai le train.

– Max, tu n'as pas un sou.

– D'accord. Eh bien, je ferai du stop. Je n'ai besoin que d'un pouce pour ça.

Il leva la main gauche.

Henk s'appuya sur le volant et dévisagea Max.

– Tu me sidères. Vraiment. Tu es si têtue.

Il était 10 h 30 quand ils reprirent leur surveillance. Max avait suggéré que la voiture n'était sans doute pas un modèle passe-partout idéal pour la circonstance, ils s'étaient donc garés dans une rue d'immeubles en ruines à quelques centaines de mètres et avaient fini le chemin à pied. La petite rue tranquille où se situait le bureau d'Anvil était désormais pleine d'énormes camions porte-conteneurs qui attendaient pour quitter le quai et rejoindre la nationale. Max et Henk prirent le trottoir de droite et s'arrêtèrent lorsqu'ils purent voir le bureau sur la gauche entre les camions qui avançaient au ralenti. La moto n'était plus là. Une Toyota blanche avait pris sa place. Il n'y avait personne à l'intérieur. Au sommet de l'escalier, tourné vers la porte du bureau, se trouvait un homme en costume. Max sortit un Nikon à téléobjectif et le prit en photo, puis il se nicha dans une entrée d'immeuble lorsque l'homme se retourna pour descendre l'escalier. Un énorme camion s'interposa durant trente frustrantes secondes.

Quand il se remit en route, Max aperçut l'homme qui grimpait dans la voiture. Il portait un nœud papillon. Max le connaissait. Il avait même parlé avec lui, cependant il lui fallut un moment pour retrouver son nom. Le plus grand des trois universitaires au restaurant, un ami du professeur Jürgen Friederikson et du petit et rougeaud Van Diemen. Et il connaissait Erica.

C'était Henry Waterson.

Penny Ryan fouillait la chambre d'hôtel de Jack Erskine, mais n'était pas aussi efficace qu'à son habitude. Elle essayait de réunir des vêtements propres à lui apporter à l'hôpital et de trouver tous les documents pouvant être utiles à Don Quiggan et aux gestionnaires de placements.

Elle n'avait qu'une chose en tête, à savoir qu'à cet instant Jack recevait une transfusion sanguine visant à remplacer les globules mourants par du sang propre chargé d'oxygène. Saskia avait expliqué que cela permettrait seulement de gagner du temps face à la maladie. Car les parasites allaient coloniser les nouveaux globules transfusés et les transformer en usines pour leur progéniture jusqu'à ce que, de deux éventualités, une se réalise. Un : on trouvait un moyen de les tuer. Deux : ils tuaient Jack.

Penny s'imagina de petits diables avec des cornes et des trident, accroupis dans des bulles pourpres, qui se multipliaient à l'infini. Elle se rendit compte qu'elle pleurait et s'essuya les yeux avec un mouchoir.

Pour se ressaisir, elle déversa le contenu de la mallette d'Erskine sur le lit. Elle avait déjà trié la plupart des papiers, mais il y avait beaucoup de bricoles : reçus, emballages de chewing-gums, stylos à bille, des CD de données et une carte postale.

Elle ramassa la carte. Au recto figurait la photo d'un marché africain. Elle la retourna et lut les quelques mots griffonnés au dos.

Cher Jack,

J'espère que tu vas bien. J'ai réfléchi à tes suggestions de l'an dernier. Je crois peut-être avoir ce que tu cherches. Je t'envoie un échantillon pour que tu l'examines. Dis-moi si ça fait l'affaire ! Amicalement.

La signature était illisible. La carte avait été postée de Kinshasa quelques semaines plus tôt et adressée au siège de Pharmstar à Atlanta. Elle était garnie de deux grands timbres colorés. Penny pensa à son fils de huit ans, Carl, et à sa collection de timbres. Elle apporta la carte dans la kitchenette, fit chauffer la bouilloire et plaça le coin timbré de la carte dans le panache de vapeur jusqu'à ce que la colle ramollisse.

Quand les timbres se détachèrent, elle fut étonnée de trouver un

minuscule paquet de cellophane en dessous. Enfermé à l'intérieur, avec quelques grains de gel de silice, le corps d'un insecte. Un peu écrasé mais toujours reconnaissable. C'était un moustique.

*

* *

Une heure plus tard, nous avons été réveillés par le bruit du Land Rover qui vrombissait, et la peur m'a immédiatement donné des palpitations. J'ai entendu des gémissements dans la chaleur moite de la hutte. J'ai relâché mon étreinte de la forme toujours agenouillée de Tomas, et je me suis redressée. En un regard, j'ai su qu'il n'avait pas du tout dormi. Je savais que Tomas était agnostique, mais les circonstances l'avaient forcé à se mettre en prière. Il n'y aurait pas de meilleur moment pour ça.

Son visage exprimait une forme de résignation que j'ai trouvée terrifiante. Cependant, quand il a écarté ses mains, il n'a pas dévoilé un chapelet mais une boîte de pellicule en plastique noir.

– Erica, s'il te plaît, prends ça. J'ai pris ces photos le matin où ils sont arrivés. Il y a les corps, les massacres, tout.

– Mais je croyais qu'ils avaient mis ton appareil en miettes.

– En effet, mais j'en étais à la deuxième pellicule. C'est la première.

Il l'a serrée dans ma main.

– Garde-la le plus au sec et au frais possible. Apporte-la à mon chef de bureau à Nairobi. L'adresse est sur une carte de visite à l'intérieur.

J'ai pincé les lèvres en observant son visage. Des pas lourds approchaient.

– Je t'aime, Tomas.

J'ai levé la boîte en l'air.

– Et on va faire savoir au monde ce qu'ils ont fait à Zizunga.

Je l'ai mise dans ma poche juste avant que la porte s'ouvre.

Le guérillero édenté de la veille au soir est apparu. Il portait un béret et une chemise militaire à manches courtes. Il nous a tous désignés d'un petit mouvement de la main.

– Venez.

– Où est-ce qu'on va ? a demandé Georg.

– Pas de questions, a répliqué le guérillero.

– Et les blessés ? a demandé sœur Margaret. Ils ne peuvent pas marcher.

Il l'a ignorée et est sorti. Trois adolescents débraillés armés de fusils sont entrés en criant, dont Dakka, comme Tomas avait nommé le jeune garde qui avait prédit notre exécution d'une voix tonnante. Georg et Amy ont aidé Jarman à se lever tandis que j'étais accroupie près de Tomas. Sœur Margaret s'efforçait d'aider Salvation à se dresser sur sa jambe valide, mais il refusait. C'est seulement en entendant ses cris que nous nous sommes rendu compte qu'ils lui avaient brisé la rotule qu'il lui restait.

J'ai soulevé Tomas du mieux que j'ai pu, mais il secouait la tête.

– Non. Non. Tu ne peux pas.

Dakka a souri en me voyant me démener et il s'est approché. J'ai cru qu'il allait prendre l'autre bras de Tomas, mais au contraire, il m'a tirée à l'écart. Tomas est retombé violemment et a hurlé de douleur.

– Tu vois, a-t-il dit en montrant du doigt la forme contorsionnée de Tomas. Ce garçon l'est cassé, madame.

– Salaud ! ai-je crié à Dakka en me jetant sur lui.

Je lui ai griffé le visage et, d'un heureux coup de pied, je l'ai fait tomber. Les deux autres gardes m'ont attrapée en un instant. Ils m'ont tirée dehors par les jambes alors que tous les autres criaient et hurlaient.

Dakka est arrivé à ma hauteur au pas de course tandis que je me faisais douloureusement traîner sur le sol de la clairière. Les écorchures que je lui avais faites au visage saignaient, et les deux autres gardes se moquaient de lui. Dakka avait une machette à la main et la mâchoire serrée par la haine. Il a fait tourner ses bras comme des moulinets et a fendu l'air, comme s'il se préparait pour ce qu'il allait me faire.

Ils m'ont emmenée sous des figuiers, sans cesser de parler et de rire. Je bouillonnais encore de rage, mais la peur s'est insinuée en moi quand je me suis rendu compte que j'étais seule. Ils se sont arrêtés, m'ont maintenu les bras écartés tandis que Dakka se tenait là en silence, haletant, sa machette en suspens près du pied avec lequel je l'avais frappé.

Durant quelques instants, j'ai arrêté de crier et de me débattre pour écouter. Je ne comprenais pas un mot, mais le ton dur des garçons qui me tenaient les bras m'a soudain paru clair. Ils provoquaient Dakka, et pas seulement parce qu'il s'était fait griffer par une femme. Il s'agissait d'une chose importante pour lui, une question d'infériorité, qui l'emportait sur le pouvoir absolu qu'il détenait. Je les ai imaginés dans un autre monde, avec des cartables et des blazers, écoliers de treize ou quatorze ans empêtrés dans des histoires de cour de récréation. Cette vision m'a donné de l'espoir.

Dakka a regardé les deux autres déchirer mon chemisier. Puis son visage s'est empreint d'un drôle d'air absent lorsqu'il a fixé ma poitrine. Avec une curiosité froide, plus qu'un désir bestial. C'est lorsqu'il a soigneusement essuyé le sang de son visage avec sa manche que j'ai su qu'il était vierge. Pour sa première fois, là devant les autres plus expérimentés, il allait devoir triompher d'une Occidentale récalcitrante de deux fois son âge. Il avait presque aussi peur que moi.

Dakka a regardé mon visage et soulevé sa machette en rugissant. Puis il l'a plantée dans le sol, à seulement quelques centimètres de mon genou. La lame a tremblé, entre nos peurs respectives, tandis qu'il défaisait lentement sa ceinture.

(Journal d'Erica)

L'hôtesse de l'air KLM Marijke Wildenberg mourut dans les trente-six heures suivant son admission à l'hôpital, sans jamais reprendre connaissance. Après confirmation de son identité et du fait que Jack Erskine et elle s'étaient trouvés à bord du même vol, le professeur Van Diemen reçut une nouvelle salve de visites de participants au Forum de parasitologie, et les médias redoublèrent d'intérêt pour l'affaire. « La fièvre de Van Diemen », commençait-on désormais à l'appeler, au plus grand agacement du professeur. Des médecins de tout le pays accentuaient la pression : dès qu'ils se trouvaient face au moindre patient présentant une température élevée inexpliquée, ils envoyaient sans hésiter des échantillons de sang au complexe hospitalier de Randstad.

Bien sûr, moins il était au labo, plus Saskia avait de travail. Et comme elle était la seule capable de reconnaître le *Plasmodium cinq*, elle était affectée à plein temps au labo de microbiologie pour faire face à la charge de travail supplémentaire. Quand Saskia souleva la question de ses études, Van Diemen promit qu'elle ne serait pas perdante. Il dit qu'il arrangerait les choses avec le jury d'examen. En outre, c'était la chance de sa vie ; elle se trouvait à la pointe de la recherche médicale, et allait se faire un nom avant son vingt-cinquième anniversaire.

Il lui fallut seulement deux ou trois jours pour saisir ce que cela signifiait vraiment. Neuf heures par jour penchée sur un microscope, et trois de plus à rédiger des notes. Elle avait identifié trois autres cas de *Plasmodium cinq*, trois sur les quatre cents échantillons qu'elle avait examinés. Il était maintenant 21 heures, et il était temps de rentrer chez elle. Saskia était épuisée, son bébé devait naître d'ici deux mois seulement et elle voyait flou à force d'avoir passé tant de temps à examiner des lames.

Elle était en train de ranger et de se brosser les mains quand elle se souvint d'une promesse qu'elle avait faite le matin même. Alors qu'elle marchait à toute allure dans un couloir vers les soins intensifs, une femme avait bondi de son siège pour lui glisser un sac en plastique transparent dans la main. Saskia ne l'avait d'abord pas reconnue. C'était Penny Ryan. Elle avait les traits tirés, et des mèches de cheveux s'étaient échappées de son chignon banane et pendaient au niveau de ses oreilles. Elle avait les yeux cernés.

– Saskia, avait-elle dit d'une voix de fumeur, grave et tremblante. J'ai trouvé ça dans le sac de Jack. Quelqu'un lui a envoyé un moustique. Pourquoi faire ça ?

Saskia n'avait pas répondu, trop abasourdie par la perte d'aplomb de Penny pour seulement regarder le sac qu'elle lui avait donné.

– Jack est mourant, n'est-ce pas ? Vous ne nous dites rien, mais il

est en train de mourir de quelque chose qu'il a attrapé dans l'avion. Ce n'est pas un accident, hein ? Quelqu'un veut sa peau. Promettez-moi que vous allez faire quelque chose, vous devez nous aider à trouver ce que c'est.

Saskia avait marmonné une réponse apaisante, les paroles creuses habituelles pour réconforter les gens désemparés ou en deuil. Lorsqu'elle avait vu la déception dans le regard de Penny Ryan, Saskia avait laissé tomber les platitudes et promis de faire tout son possible. Puis, d'un pas rapide, elle avait franchi les portes battantes pour se réfugier dans les soins intensifs, les épaules écrasées sous le poids de la culpabilité.

« Quelqu'un veut sa peau. » Mais qui était ce « quelqu'un » ?

Une fois les mains sèches, Saskia renfila sa blouse et sortit la carte postale. Elle prit le petit paquet de cellophane avec une pince fine et le déposa sur une table lumineuse puis elle sortit sa plus grande loupe d'un tiroir.

Elle n'était pas entomologiste et c'était la première fois qu'elle voyait un moustique de si près. C'était un monstre bossu aux membres enchevêtrés aussi hideux que ceux d'une araignée. Sa tête, comme coiffée d'un casque d'aviateur et dominée par des yeux bulbeux, était dotée d'une longue trompe poilue pour percer la chair et siphonner le sang. Son abdomen allongé était gros et couvert d'écailles. Un pus jaune s'était écoulé à l'endroit où le corps avait été écrasé, formant une croûte autour de la profusion de poils qui sortaient des articulations de sa carapace.

C'était le genre de travail d'investigation que Friederikson aurait adoré. Chez Saskia, cela ne suscitait qu'un léger malaise, mais elle continua seule car on lui avait demandé son aide. La théorie du complot de Penny Ryan aurait seulement fait rire Friederikson, et Saskia ne voulait pas le mêler à cela. Pas encore, du moins.

Une étagère du labo était dédiée aux ouvrages d'identification des moustiques. Une douzaine d'épais volumes aux reliures jaunies, rafistolées avec du Scotch aux nombreux endroits où elles étaient déchirées. Un rapide coup d'œil lui révéla quelle tâche herculéenne elle avait acceptée. Plus de deux mille cinq cents espèces de moustiques étaient référencées, et avec les progrès réalisés dans les techniques de biologie moléculaires, ces espèces étaient désormais sous-divisées avec plus de précision. Les volumes contenaient des centaines de dessins détaillés d'ailes et de trompes, d'antennes et de pattes, et chacun d'entre eux était truffé de pages d'errata et d'addenda, de photocopies et d'articles de revues ajoutés par les utilisateurs afin d'essayer de les tenir à jour.

Pour ne rien arranger, il existait des milliers d'autres minuscules insectes volants qu'on pouvait confondre avec de vrais moustiques. La créature qui se trouvait dans le paquet de cellophane pouvait être n'importe quel insecte suceur de sang strabique et repoussant parmi

les dizaines de milliers existants.

Saskia sursauta lorsque la porte s'ouvrit derrière elle.

– Vous vous êtes pris d'un intérêt nocturne pour les moustiques, Saskia ? demanda le professeur Friederikson.

– J'essaie juste d'en identifier un en particulier, répondit-elle.

Friederikson regarda le paquet de cellophane par-dessus ses lunettes.

– Où avez-vous trouvé ça ?

Saskia tendit la carte postale au professeur et lui expliqua où l'insecte avait été caché. Elle ne parla pas de l'interprétation de Penny Ryan. Friederikson s'assit et examina l'insecte à travers la loupe.

– Et vous comptiez garder ce nouvel élément pour vous ?

– Pas vraiment. Je me suis simplement dit que le professeur Van Diemen et vous étiez trop occupés...

– Vous voulez en savoir plus sur ce moustique ?

– Bien sûr.

– C'est une femelle adulte. Elle n'a pas ingéré de sang pendant plusieurs jours avant sa mort. Le corps a l'air en bon état et sec, on devrait donc pouvoir découvrir beaucoup de choses.

– De quelle espèce s'agit-il ?

Friederikson leva les yeux vers elle.

– À vrai dire, je ne sais pas. Je commencerais par Gillies et Coetzee, pour voir si ce moustique vient d'Afrique.

Il tapa du doigt le volume le plus épais sur le bureau.

– Ça nous aidera à réduire le champ des possibles. Il y a des repères faciles, par exemple vous pouvez voir qu'il a des écailles colorées sur ses ailes, qui donnent l'impression qu'il est tacheté. Cela signifie qu'il appartient au genre *Anopheles*, et non *Aedes* ou *Culex*.

– Il peut donc être vecteur du paludisme ?

– Seules soixante des deux cent quatre-vingts espèces d'anophèles peuvent transmettre le paludisme. Je connais bien la plupart de ces soixante-là. Celui-ci n'en fait pas partie. Et ce n'est pas non plus un moustique originaire des Pays-Bas.

– Alors, vous ne pensez pas qu'il pourrait être le vecteur du *Plasmodium cinq* ?

Friederikson haussa les épaules.

– Ça dépend. Le *cinq* est nouveau pour la science, il est donc fort possible que le moustique qui le transmet soit également inconnu. Il y a deux possibilités. Soit le *cinq* transmet son parasite à des humains depuis un certain temps mais n'a pas été identifié ; l'habitat limité du moustique hôte a pu le confiner dans une zone très petite. Soit on est peut-être simplement tombés sur une zoonose.

– Qu'est-ce que c'est ?

– La transmission d'une espèce à une autre. Le *cinq* a peut-être à l'origine contaminé d'autres animaux et a récemment muté pour toucher l'homme, tout comme ce fut le cas pour le VIH. Oiseaux,

rongeurs, singes et lézards ont tous souffert du paludisme avant même que l'homme apparaisse sur terre, et ils en souffrent toujours. C'est loin d'être un sujet sérieusement étudié, mais ça devrait l'être si on veut un jour prévoir quelles maladies toucheront l'homme à l'avenir. Après tout, les quatre types de paludisme qui affectent les humains ont à un moment donné franchi les frontières entre les espèces au cours des derniers deux millions d'années, et il pourrait s'agir du cinquième.

– Est-ce qu'il existe un moyen de découvrir si ce moustique est porteur du *cinq* ?

– Pas à moins de broyer le corps pour des analyses chimiques. S'agissant du seul individu de cette espèce que nous avons en notre possession, je serais très réticent à faire cela.

Le professeur Friederikson prit le paquet de cellophane et la carte postale et les glissa dans une enveloppe.

– J'espère que cela ne vous dérange pas que j'emmène ces choses à mon labo pour les étudier ?

– Pas du tout.

– Je vous tiendrai au courant si je découvre quoi que ce soit. Évidemment, la solution idéale serait de se procurer d'autres moustiques vivants de cette espèce. En faisant appel aux sciences appliquées, on pourrait sûrement découvrir s'ils sont vecteurs du *Plasmodium cinq*. Par exemple...

Friederikson ouvrit sa serviette et tendit à Saskia une boîte en plastique fermée par une gaze. Plusieurs dizaines de moustiques se trouvaient à l'intérieur, posés sur le dessous de la gaze, leurs corps courbés gonflés de sang.

– Quelles créatures dégoûtantes, dit Sivali en rendant la boîte au professeur.

– Dégoûtantes, peut-être, redoutables, c'est certain. Vous devriez faire preuve d'un peu de respect pour une chose capable de tuer plus d'un million de personnes par an, dit Friederikson. L'*Anopheles gambiae* est le Gengis Khan du monde du paludisme. Adaptable, robuste, fécond et de plus en plus résistant aux insecticides.

– Je les trouve tout de même répugnants.

– Mais ils vous *adoreraient*. Ils piqueraient de nouveau, bien que je vienne de les emmener dîner pour les gâter.

Saskia étouffa un rire en voyant le regard émerveillé de Friederikson.

– Qu'est-ce que vous avez fait ? demanda-t-elle.

– Je les ai emmenés faire un tour en soins intensifs, pour voir M. Erskine. Ils sont très efficaces pour se nourrir. Il a suffi de coller la gaze pendant deux minutes à la peau de notre patron préféré de l'industrie pharmaceutique.

Saskia resta sans voix.

– Ne prenez pas cet air inquiet. Ces moustiques ne sont porteurs d'aucune maladie, je les ai élevés moi-même. Il est absolument

impossible qu'ils lui transmettent quoi que ce soit, la rassura Friederikson.

– Professeur Friederikson. Vous savez parfaitement que vous ne pouvez pas aller tranquillement entraver le travail du professeur Van Diemen avec ses patients. S'il l'apprenait, il deviendrait fou !

– Évidemment, mais je compte sur vous, une personne ouverte d'esprit, pour ne rien lui dire. Le problème avec Van Diemen, c'est qu'il est tellement noyé dans la paperasse qu'il ne reste plus de place dans sa tête pour l'imagination. Il pense que nous n'avons affaire qu'à quelques vilains petits cas importés, une bizarrerie paludique africaine qui va tuer une demi-douzaine de personnes et disparaître aussi vite qu'elle est apparue.

– Ce qui est déjà très grave, tout de même.

– Tragique sur un plan individuel, bien sûr, mais insignifiant à l'échelle du paludisme. Même si tous les passagers du vol KLM 648 mouraient à cause du *Plasmodium cinq*, ça n'équivaudrait qu'à trois heures du bilan annuel du paludisme en Afrique.

Friederikson leva la boîte.

– Non, ce qui importe, c'est ce qui arrive aux moustiques. Si j'ai laissés ceux-ci se nourrir du sang d'Ersline, c'est pour voir si *lui* peut leur transmettre le *Plasmodium cinq*. Si une grande variété de moustiques peut transmettre ce parasite, alors vous pouvez oublier la tuberculose et le VIH. On serait confrontés à la plus grave menace pour la santé mondiale depuis la peste noire.

*

* *

Dakka m'a écarté les jambes et m'a grimpé dessus maladroitement. J'ai arrêté de me débattre quand un des autres a placé une machette tachée de sang sur ma gorge. Telle une guillotine libératrice, elle a empêché mon esprit de penser à ce que mon corps allait subir.

Un vrombissement de moteur m'a fait revenir à moi. Dakka s'est relevé d'un bond au moment où le Land Rover a surgi de la jungle. Les deux autres garçons m'ont lâché les bras et ont vite reculé, me laissant me couvrir. Penché à la fenêtre du côté conducteur, le soldat que nous appelions Dents de la chance criait d'un air furieux. Il s'est arrêté et a sauté du véhicule avec trois ou quatre autres. J'ai supposé qu'ils étaient plus haut placés en raison de leur âge et du fait qu'ils portaient des bottes de soldat et non des sandales en plastique.

La peur de Dakka s'est vite avérée justifiée. Dents de la chance l'a étendu à terre d'un seul coup de poing, puis il a hurlé sur la forme recroquevillée et sanglotante. Les autres garçons se sont mis au garde-à-vous. Dents de la chance est venu vers moi et m'a doucement soulevée par le coude. Il a essuyé la poussière sur moi et m'a regardée d'un air soucieux.

– Je vais faire réparer bouton, a-t-il dit en montrant ma chemise déchirée.

J'ai hoché la tête, tremblante.

– Ce soldat, a-t-il repris en désignant Dakka qui tentait de se relever, lui pas respecter les dames. Alors nous lui apprendre.

Derrière lui, un des soldats plus âgés a remis Dakka par terre d'un coup de pied et a piétiné la masse gémissante allongée.

– Brigadier Crocodile veut vous voir. Lui respecter les dames.

Ils m'ont raccompagnée jusqu'à la place du village. Margaret, Georg et Amy étaient là, debout. Jarman était assis par terre en tailleur, les mains sur les yeux. Tous les autres me dévisageaient, sans oser me demander.

– Ça va, leur ai-je dit en m'efforçant de sourire. Il ne s'est rien passé. On m'a secourue juste à temps.

J'ai incliné la tête en direction de Dents de la chance, qui organisait le chargement du Land Rover.

– Où est Tomas ?

– Il est toujours dans la hutte.

Dents de la chance s'est approché.

– On part. Vous venir presque tous dans la jungle voir brigadier Crocodile. Une personne dans voiture pour Kisangani, puis nous libérer. Amener message pour APLK.

Nous nous sommes tous regardés.

– Il faut que ce soit Tomas, ai-je déclaré.

Georg et Margaret ont hoché la tête. Je me suis tournée vers Dents de la chance.

– Prenez Tomas. L'homme dans la hutte.

Il m'a regardée comme si j'étais folle.

– S'il vous plaît, ai-je insisté. Il ne peut pas marcher.

– Lui pas bon pour message. Lui devoir marcher. J'envoie l'homme avec barbe, a dit Dents de la chance en désignant Georg.

– Envoyez Amy, je vais rester, a dit Georg.

Amy a commencé à protester, suivie en chœur par les volontaires pour rester, jusqu'à ce que Dents de la chance nous fasse taire d'un cri :

– Fini ! Homme à barbe venir.

Sur l'ordre de Dents de la chance, deux guérilleros ont escorté Georg jusqu'au Land Rover. Une douzaine d'entre eux se sont entassés à l'intérieur ou se sont agrippés sur les côtés. Ils sont partis sur la piste en direction du sud. Lorsque nous les avons perdus de vue, les soldats étaient ballottés tandis que le véhicule zigzagait en évitant les nids-de-poule. C'est alors seulement, une minute trop tard, que je me suis rendu compte que j'aurais dû lui passer la pellicule de Tomas en douce.

Nous étions quatre : Amy, sœur Margaret, Jarman et moi. Dans la cabane se trouvaient Tomas et Salvation, qui ne pouvaient pas marcher. Quatre gardes nous accompagnaient pour aller rencontrer le brigadier

Crocodile : deux soldats au physique maigre et nerveux, que nous avons supposé être jumeaux ; un jeune homme rieur portant des lunettes de soleil effet miroir, un bandana et une boucle d'oreille en forme de crucifix ; et Dakka, maintenant couvert de bleus et l'air renfrogné. Le chef était le soldat aux lunettes de soleil, qui s'est présenté sous le nom de Rambo-Rambo. Il était très fier de son AK-47 automatique, qu'il aimait bien agiter en tous sens. Il a interpellé Dakka, lui a rapidement dit quelque chose et a montré la cabane où étaient Tomas et Salvation. Dakka a décroché le fusil de son épaule et s'est dirigé vers celle-ci au pas de course. Mon cœur a fait un bond dans ma poitrine.

Rambo-Rambo et les jumeaux nous ont poussés dans la direction inverse sous la menace de leurs fusils. Je me suis mise à pleurer. Amy poussait des gémissements. Sœur Margaret m'a prise par la taille et m'a serrée contre elle. Un coup de feu a retenti et résonné dans la clairière. Les oiseaux et les singes se sont tus en attendant, comme nous, le second. Quand il a éclaté, j'ai su que mon Tomas était mort.

(Journal d'Erica)

La Jaguar pénétra en ronronnant dans le garage privé situé sous la galerie. Henk coupa le moteur et soupira :

– Dieu merci, tout ça est fini. J'ai les genoux en compote.

– Et moi la main, répliqua Max. Mais au moins, ta voiture chérie n'a pas une éraflure.

Ils entendirent le hurlement d'un système d'alarme. Henk extirpa les clés de sa poche et ouvrit la porte métallique donnant sur l'escalier qui menait à son appartement puis à la galerie. Le signal d'alarme devint assourdissant. Un homme portant l'uniforme d'une société de surveillance attendait près de la porte du bâtiment et notait des renseignements sur une planche à pince.

– Qu'est-ce qui s'est passé ? cria Henk.

– Sais pas. Je viens d'arriver.

Il leur montra son badge et vérifia le nom de Henk sur ses documents. Puis il inséra une clé dans un appareil doté d'une diode orange qui clignotait sur le mur, et le vacarme cessa.

– Quelle est cette odeur épouvantable ?

Henk plissa le nez et regarda l'agent de sécurité comme s'il était responsable de cette puanteur. Au sommet de la première volée de l'escalier en pierre gisait une tache de sang qui empestait la matière en décomposition. Des gouttes de sang maculaient la volée de marches suivante, le pas de la porte de son appartement, continuant jusqu'au dernier étage où se dressait l'épaisse porte en chêne de la galerie. Les mains tremblantes, Henk enfonça la grosse clé de style médiéval dans la serrure en fer forgé et ouvrit la porte.

L'odeur infecte de poisson pourri faillit les faire tomber à la renverse. Une immonde bouillie de poissons, parsemée ici et là de carapaces de crevettes et de têtes de poissons, avait été répandue dans la galerie. On l'avait foulée au pied sur les tapis, étalée sur le canapé en soie sauvage et projetée sur le haut plafond. Mais le pire restait à venir. Toutes les sculptures de Max, une dizaine d'années de travail, avaient été mises en miettes, et toutes les peintures, une collection de tous les artistes que Henk avait soutenus au fil des années, étaient tailladées et maculées de sang.

– Vous êtes assuré ? demanda l'agent de sécurité.

– À quoi peut bien servir une assurance face à ça ? répondit Henk, les larmes aux yeux.

– Il n’y a qu’une façon de s’y prendre, dit Max en se tournant vers Henk. On respire un grand coup et on nettoie du mieux qu’on peut, tout de suite. Tu dois canaliser ta colère. D’accord ?

Les flics arrivèrent seulement quand le ménage était bien avancé et se contentèrent de contempler le spectacle depuis l’embrasure de la porte. Henk et Max, qui travaillaient de concert avec les agents de nettoyage, s’arrêtèrent lorsqu’ils virent les deux policiers au visage juvénile et sortirent sur le palier pour faire leur déposition. Les flics, tous deux âgés d’environ dix-huit ans, grimacèrent pour résister à la puanteur, prirent le minimum de renseignements et repartirent au bout de cinq minutes.

Max prit Henk par l’épaule et l’emmena dehors, au soleil, puis dans un bar du quartier.

– Tu as besoin d’un verre, mon ami.

Henk s’assit et fixa sa bière tandis que Max vidait la sienne.

– Qui a pu faire une chose pareille ? demanda Henk.

– Quelqu’un qui veut me dissuader de faire ce que je fais. Peut-être Janus, peut-être Anvil. Peut-être même un flic du nom de Stokenbrand, qui a l’air de me détester. Mais même si c’est pas un flic, faut pas compter sur eux pour nous aider à découvrir qui c’est.

– Une chose est sûre, tu as attiré la malédiction sur moi, dit Henk avec un demi-sourire. Avant ça, j’étais une personne respectable.

La serveuse leur jeta un regard assassin en passant devant eux.

Max dit :

– Henk, on ne respecte jamais un type qui pue les viscères de poisson.

Il leva les yeux et ajouta :

– Je crois que je devrais partir de chez toi. Je m’en veux énormément de t’avoir attiré tous ses problèmes.

– Où est-ce que tu irais ? Et financièrement ? Tu as à peine de quoi tenir quelques jours.

– J’ai survécu chez les gardes-côtes. Je peux survivre ici, sans problème. Peut-être que l’inspecteur Voos me collera dans une cellule. Et puis je ne pourrais pas le supporter si quelque chose t’arrivait à cause de moi.

– Écoute, Max. À moins que tu envoies une adresse de réexpédition à tes ennemis, c’est à moi qu’ils s’en prendront de toute façon. Et si tu pars, tu ne seras pas là pour me protéger. Il n’y aura que Ricardo et moi, deux pédales criant comme des lycéennes face à des gros barbares. Non, je préférerais que tu restes. On prendra plus de précautions, c’est tout.

Ils parcouraient les quelques centaines de mètres les séparant de la porte d’entrée de Henk quand Max s’arrêta.

– Il faut que je te pose une question bête.

– Bien sûr. Quelle autre sorte de question attendrais-je de toi ?

– D’accord. Est-ce que les œuvres étaient vraiment assurées ?

Henk laissa échapper un demi-sourire.

– Largement, en fait. Tu peux considérer que toutes les œuvres de ton expo ont été vendues. Les assureurs acceptent généralement de prendre pour estimations les prix de vente annoncés, à condition qu'une œuvre au moins ait été vendue à ces prix-là. Par chance pour lui, ton ministre africain a déjà pris livraison de ses œuvres.

– Je pourrai peut-être te rembourser la caution.

– Je l'espère bien, Max.

– Tiens, regarde.

Max s'accroupit dans la rue juste devant l'immeuble où était la galerie. Sur les pavés près du caniveau, il y avait une tache d'huile de la taille d'une cuillère à café. Elle était encore humide.

*

* *

Bercée par une musique relaxante, Saskia Sivali était étendue à plat dos sur un tapis matelassé, le regard figé sur le plafond de la salle de gym. Autour d'elle, elle entendait les expirations contrôlées de neuf autres futures mamans qui soulevaient et fléchissaient leur bassin, et les instructions de la prof de gym prénatale, qui résonnaient dans la pièce.

Du bord du tapis s'éleva un bip strident. Avec un profond soupir, Saskia ramassa son pager et sa serviette, puis sortit tranquillement pour regagner le vestiaire. Elle prit son téléphone portable et appela le numéro affiché sur l'écran de son pager en se préparant à l'inévitable laïus du professeur Van Diemen qui allait saper son humeur sereine.

– Saskia, j'ai une mauvaise nouvelle.

Le professeur semblait étonnamment méditatif, sa voix à peine audible dans le brouhaha de ce qui ressemblait à un bar.

– On a un cas confirmé de *Plasmodium cinq* alors que la personne n'était pas dans l'avion. Il n'a *même pas* quitté le pays depuis dix ans, donc il n'a pu être contaminé qu'ici.

– Peut-être qu'un moustique s'est échappé de l'avion après l'atterrissage ?

– Hum. Il habite à une vingtaine de kilomètres de l'aéroport de Schiphol, ce qui fait une trotte, même pour un moustique vigoureux.

– Vous pensez que des moustiques hollandais pourraient être porteurs du parasite ?

Van Diemen soupira.

– Je ne sais pas, je n'ose pas y penser. C'est Friederikson l'épidémiologiste. Ce *Plasmodium cinq* ressemble au *Plasmodium falciparum*, et rien dans les ouvrages de référence ne laisse penser que les anophèles des zones tempérées puissent transmettre le *falciparum*. Et s'ils ne peuvent pas le transmettre, j'espère qu'ils ne peuvent pas transmettre le *cinq* non plus. C'est une supposition, bien sûr, mais j'ai

envie d'y croire. Il y a suffisamment de morts comme ça.

– Avez-vous parlé de ce cas à Friederikson ?

– Pas encore. À vrai dire, je n'arrête pas de repousser ce moment. Vous savez comme il est. Il sera aussitôt à la télévision, à débiter des phrases chocs apocalyptiques. Cet homme a un esprit brillant, mais aucun respect pour la prudence scientifique.

Sivali fut stupéfaite que Van Diemen confie son point de vue sur un confrère aussi distingué à une simple étudiante en médecine. Puis elle en comprit la raison : le professeur était saoul.

– Bien sûr, Saskia, il a peut-être raison. On a signalé trois cas suspects dans le pays aujourd'hui. Je n'ai pas encore vu l'historique de leurs déplacements, mais on peut difficilement croire qu'ils aient tous été à bord du même vol KLM. Autre chose...

Van Diemen but une gorgée et sa voix s'atténua davantage :

– Une autre nouvelle dont vous devriez être informée, d'après moi. On a eu un nouveau décès ce soir.

– Qui ça ?

– Visser, le jeune patineur de vitesse.

– Oh, mon Dieu !

Saskia s'effondra en arrière contre les casiers.

– Mais il était éveillé et il parlait ce matin, il nous a tout raconté sur sa qualification pour les Jeux olympiques. S'il y a bien quelqu'un qui pouvait combattre la maladie...

Elle laissa cette rationalisation inutile sombrer dans le silence.

– Je suis désolé, Saskia. J'ai tout essayé, tout le foutu arsenal antipalu. Un cocktail de chloroquine, primaquine et tétracycline en intraveineuse, toute une gamme de sulfamidés, proguanil, pyriméthamine, et enfin cette bonne vieille quinine. Même l'artémisinine n'a produit aucun effet.

– Incroyable, dit Saskia.

– Et voici ce qui me laisse le plus perplexe : comment une espèce de parasite du paludisme que l'on n'a jamais *vue* auparavant, et encore moins traitée, peut être *déjà* immunisée contre tous les antipaludiques disponibles dans la panoplie médicale ?

– Il a peut-être une composition biochimique totalement différente de celle des parasites du paludisme existants, suggéra Saskia.

– Il marche comme un canard, ressemble à un canard, cancanne comme un canard. Et pourtant, ce n'est pas un canard... Très dur à croire. Je vous le dis, Saskia, c'est affreux d'être si impuissant. Et vous savez, je crois que ça va être bien pire. C'est une chose en Afrique, mais ici dans les pays développés, on n'a pas l'habitude de rester là, impuissants, pendant que des femmes et des hommes jeunes et forts meurent. Pas du tout l'habitude.

Max et Henk nettochèrent la galerie jusqu'à minuit. Il restait beaucoup à faire et l'endroit empestait encore, mais ils étaient lessivés. Le lendemain serait un autre jour.

La sonnette du bas réveilla brutalement Max avant 7 heures. On aurait dit que quelqu'un s'était endormi sur le bouton. Avec humeur, Max s'extirpa du sac de couchage sur le canapé et saisit le combiné de l'interphone. Il n'eut jamais l'occasion de parler.

– Police. Ouvrez. Nous sommes ici pour Carver.

La voix lui rappela des souvenirs, d'autant plus amers qu'ils étaient récents.

– Sergent détective Stokenbrand. Quelle heureuse surprise.

Max lui ouvrit et enfila un tee-shirt et un jean en se préparant mentalement à une journée qui s'annonçait encore plus mauvaise que la veille. Il se rendit sur le palier et regarda Stokenbrand et Van der Moolen gravir l'escalier. Ce dernier était en costard-cravate et aurait pu sortir de la vitrine d'un tailleur. Stokenbrand, quant à lui, avait l'air d'être tombé d'un chantier de construction. Il portait un jean déchiré, une chemise tachée de peinture et des baskets bas de gamme. Son blouson d'aviateur était si vieux que la teinture s'était écaillée au niveau du col et des poignets et laissait voir le cuir pâle usé.

– Qu'est-ce que vous voulez ? demanda Max.

Stokenbrand sourit, mais ne dit rien avant d'avoir atteint le palier et que la différence de taille entre Max et lui ne fût plus que de dix centimètres.

– On a mangé du poisson ? fit Stokenbrand en fronçant le nez. Ou c'est votre après-rasage ?

Max fit un sourire forcé.

– Alors, qu'est-ce que vous me voulez ?

– Rien, répondit Stokenbrand, toujours souriant. Aujourd'hui, nous ne recevons pas, nous donnons.

– Nous avons des informations pour vous, indiqua Van der Moolen. On peut entrer ?

Henk attendait à l'intérieur en kimono de soie grise et pantoufles assorties. Max fit les présentations.

– Café, messieurs ? proposa Henk.

– Noir avec quatre sucres pour moi, un verre de lait pour mon ami, répondit Stokenbrand en s'étendant sur un divan en lin blanc, telle une tache indélébile. Vous avez du pain et du fromage ? On était trop occupés jusqu'à maintenant pour prendre un petit déj'.

Henk haussa un sourcil avant de disparaître dans la cuisine.

– Vous avez des nouvelles d'Erica ? questionna Max.

– Il y a eu un incendie dans un appartement du sud-est d'Amsterdam. On a retrouvé le corps d'une femme à l'intérieur.

Stokenbrand tira de sa poche une blague à tabac Drum et un paquet de feuilles Rizla, qu'il posa sur ses genoux.

– Parlez-moi franchement, implora Max, qu’une sensation de froid engourdisait peu à peu.

Stokenbrand tourna ses yeux bleu pâle vers Max en répartissant des brins de tabac sur une feuille.

– Il a fait chaud dans cet incendie. C’est vraiment une chance que tout l’immeuble n’ait pas cramé. Le corps de la femme a été presque entièrement carbonisé. Tout ce qu’il nous reste, ce sont des os et des miettes de bijoux en or fondus.

– Venez-en au fait.

– On se demandait juste si vous connaissiez l’adresse du dentiste d’Erica. On pourrait avoir besoin de consulter ses dossiers.

– Qu’est-ce qui vous fait croire que c’est elle ?

Max éprouva de la haine pour ce flic qui prenait plaisir à remuer son couteau dans toutes les plaies qu’il trouvait.

Stokenbrand roula sa cigarette d’une main experte et la porta à sa bouche. Il donna des petits coups de sa langue jaunie sur le bord de la feuille sans jamais quitter des yeux le visage de Max.

– Je vais vous dire pourquoi, dans un instant.

Le flic sortit un gros et vilain briquet, alluma sa cigarette et tira une grosse bouffée.

– Mais d’abord, je veux savoir où vous étiez hier soir.

– Ici même.

Henk revint avec un plateau chargé de tasses de café et de viennoiseries, de pain complet en tranches et de lamelles de fromage et de charcuterie.

– Il était ici. Je peux en attester.

Stokenbrand gloussa, et une bouffée de fumée bleue s’éleva en volutes jusqu’au haut plafond.

– Deux mignons blottis l’un contre l’autre.

– Non. J’ai dormi ici dans le salon, au cas où ça vous regarderait.

– Ça me regarde *bel et bien* si vous avez pu vous éclipser pendant que votre gentil petit ami dormait dans la chambre.

– Sauf que ce n’est pas le cas.

Max croisa les bras.

– Vous n’avez pas d’alibi, déclara Stokenbrand en pointant sa roulée sur Max. Alors, allez-y mollo.

Le policier regarda sous le canapé.

– À ce propos, ces chaussures sont à vous ?

– Oui.

Stokenbrand regarda à l’intérieur des mocassins marron éraflés et inspecta les semelles, puis il les montra à Van der Moolen qui hocha la tête et s’adressa à Henk en hollandais.

– Qu’est-ce qui se passe ? demanda Max.

– Ils veulent que j’identifie toutes tes chaussures. Je ne sais pas pourquoi, expliqua Henk.

Max sortit ses richelieus cirés de son sac de voyage.

– Celles-ci, celles-là et une paire de vieilles baskets, c'est tout ce que j'ai.

– Essayons-les sur Cendrillon, toutes.

Stokenbrand rit en examinant les semelles de chaque paire et prenant des notes dans son calepin.

Max les enfila.

– D'accord, vous connaissez ma pointure, la belle affaire. Dites-moi ce que vous savez sur Erica. Je ne suis pas d'humeur à jouer à la marchande de chaussures.

Stokenbrand prit les richelieus et les mocassins et les glissa avec précaution dans des sacs plastique distincts. Une fois qu'il les eut bien fermés, il sortit de sa poche un sachet en plastique pour pièce à conviction. Il le regarda puis le mit sous les yeux de Max.

– On a trouvé ça dans l'appartement incendié. Qu'en pensez-vous ?

Dans le sachet se trouvait une carte Visa déformée et noircie. Elle portait le nom d'Erica, mais il n'était plus possible de lire la signature. Max tourna le sachet dans tous les sens de ses doigts tremblants, et lut et relut le nom inscrit sur la carte comme si, par un hasard quelconque, il avait pu se tromper la première fois.

– Je suis vraiment désolé, Max.

Stokenbrand tendit son bras tatoué comme pour donner une tape sur l'épaule de Max. Mais le policier saisit en fait une tranche de fromage et l'enfourna dans sa bouche.

Le mensonge et la vérité partagent un lit étroit, tout comme la naissance et la mort, la douleur et le plaisir. L'esprit de Max se balançait entre les deux, incapable d'accepter ce qu'il venait d'entendre. Après le départ des flics, il avait fait une longue promenade, refusant encore de sombrer dans le deuil ou de recevoir les condoléances de Henk. Stokenbrand avait parlé de bijoux fondus. Max savait qu'Erica portait de l'argent, mais il ne l'avait jamais vue avec de l'or. Et selon Stokenbrand, c'était indéniablement de l'or. Ce n'était qu'un bien mince espoir auquel se raccrocher, mais tout était bon pour repousser une vérité atroce.

Il emprunta le dictionnaire de Henk, acheta des journaux hollandais, s'assit dans un café et feuilleta les pages à la recherche d'informations sur l'incendie. L'un des journaux contenait un bref article accompagné d'une photo montrant un immeuble noirci. Max vida son café et s'envoya un shot de *Vieux*. Il était temps qu'il voie ça par lui-même.

De l'autre côté de la rue se trouvait une station de taxis. Max montra l'article à un chauffeur. Celui-ci hocha la tête, mit le compteur en route et fit signe à Max de prendre place à l'arrière. Ils sortirent du centre d'Amsterdam en zigzaguant parmi les trams multicolores bourdonnants, puis longèrent l'Amstel entre les nuées de cyclistes au dos voûté qui pédalaient pour se rendre en ville. Le chauffeur était un homme peu loquace et pas curieux. Ce qui convenait parfaitement à Max. Bientôt, les rues bondées et les boutiques de luxe du Vieux-Sud cédèrent la place à un paysage plus dégagé, dominé par des tours grises et sillonné de grands axes, où chaque centimètre carré auquel un ado pouvait accéder avec une bombe de peinture était recouvert de graffitis noirs, blancs et argentés. La Mercedes gris métallisé se faufila dans des petites rues où des gosses de toutes origines ethniques jouaient au foot ou traînaient sur des murets en brique, les jambes dans le vide, tout en comparant leurs portables. Le chauffeur s'arrêta au bout d'une allée en pente. Il montra du doigt un immeuble situé au sommet parmi de jeunes arbres feuillus. Le bâtiment était marqué de traces noires, partant de la fenêtre du rez-de-chaussée jusqu'au troisième étage.

La fenêtre n'était plus qu'un châssis brûlé et avait été obturée avec un morceau de bâche en plastique transparent. Un grand flic maigre

en uniforme, d'une vingtaine d'années, tenait à distance un petit groupe de badauds derrière un ruban jaune. Max s'approcha de lui et prétendit avoir rendez-vous avec l'inspecteur Voos. Le flic avait une moustache blonde clairsemée et des yeux gris nerveux. Il toisa Max de la tête aux pieds, lui demanda d'attendre là et se dirigea vers l'entrée de l'immeuble. Dès que le flic fut entré, Max passa sous le ruban et le suivit.

Une partie du hall de l'immeuble était isolée par une bâche en plastique transparent, derrière laquelle des silhouettes en combinaison blanche bougeaient tels des fantômes. Derrière l'escalier menant aux étages se trouvait l'entrée de l'appartement. La porte en bois bleue avait été arrachée de son chambranle en éclats et portait les marques de coups de hache répétés. D'autres silhouettes en combinaison, avec des casquettes de base-ball bleues et des bottines en plastique blanc, étaient accroupies à l'intérieur, armées de sachets en plastique, de brosse et de pinces fines.

Tournant le dos à Max, Voos écoutait les explications d'une personne d'une cinquantaine d'années, vêtue d'une combinaison et de gants en latex, qui tenait un extincteur de cuisine noirci. Le jeune policier essaya d'attirer l'attention de Voos, mais elle le fit taire. Max ne comprenait pas ses paroles mais le ton et l'air sombre de l'homme donnaient à leur conversation une importance grave, tandis qu'il montrait l'extincteur du doigt.

Max longea le mur du hall jusqu'à ce qu'il ait une vue sur l'intérieur de l'appartement. L'incendie semblait avoir été circonscrit à une seule pièce. Le châssis de la porte était entouré d'une auréole de suie. Dedans, tout n'était que charbon, avec une couche de cendres de dix centimètres, et il flottait une infecte odeur de crématorium. Une antenne en forme de V sortait d'une masse vitreuse informe et carbonisée qui avait sans doute été un téléviseur. Les seuls objets vraiment reconnaissables étaient les ressorts d'un matelas, devant lesquels deux techniciens étaient accroupis. Un troisième prenait des photos d'au-dessus. Max ne voyait pas ce qu'ils examinaient, jusqu'au moment où l'un d'eux s'écarta.

Par terre, dans un tas de cendres, on pouvait distinguer un crâne noir mat, la mâchoire grande ouverte, qui posait de manière ambiguë, entre le rire et le martyre, pour le flash impitoyable de l'appareil photo. Max eut une montée de bile et se détourna.

Le jeune flic le repéra et cria. C'était le genre de bafouillis de colère qui trahissait un manque d'autorité et d'assurance. Voos se retourna, et lorsqu'elle vit Max, son visage devint aussi gris et dur que l'immeuble.

– Dehors ! Vous n'avez pas le droit d'être ici.

– Je partirai quand je saurai qui est mort là-dedans.

Le jeune flic dégaina sa matraque, toute brillante et neuve comme le cadeau de Noël d'un enfant. Il avança, jubilant de pouvoir s'en

servir enfin.

– Tiens-la comme ça, fiston, et tu vas te casser le poignet, indiqua Max. Essaie pour voir.

Voos retint le bras de l'agent.

– Reemers. On a besoin de vous dehors. Je m'occupe de lui.

Reemers s'éclipsa en jetant un regard venimeux à l'intrus.

– Accident ou incendie criminel ? demanda Max.

Voos ne répondit pas, mais emmena Max par la porte de service de l'immeuble, qui donnait sur une petite galerie faite de morceaux de bois et de bâches en plastique. Celle-ci menait à une grande tente carrée dans laquelle un groupe de policiers étaient assis sur des chaises en plastique et buvaient du café. Autour des côtés ouverts de la tente étaient garés quelques fourgons de police, une longue caravane et un grand bureau mobile. À présent qu'ils s'étaient éloignés de l'appartement, Voos commença à se détendre.

– Carver, je sais que vous êtes inquiet, mais c'est de la folie de venir ici. Souillez une scène de crime, et vous pouvez oublier la liberté sous caution. On vous enfermerait jusqu'à ce qu'on ait fini, aucun doute là-dessus. La police scientifique doit être sûre que toutes les empreintes ou les cheveux, y compris les vôtres, que nous trouverons dans cet appartement, ont été laissés hier soir, pas il y a quelques minutes.

– Mais enfin ! Vous ne pouvez pas me soupçonner. Je ne ferais jamais une chose pareille.

– Peut-être. Mais une personne innocente se tiendrait bien à distance. Seul l'auteur du crime voudrait voir les découvertes de la police scientifique exclues des pièces à conviction, or c'est ce qui serait arrivé si vous étiez entré.

– Stokenbrand m'a montré la carte de crédit d'Erica qu'il prétend avoir trouvée ici. Je ne compte pas sur lui pour me parler franchement, mais en vous, j'ai confiance. Êtes-vous sûre qu'il s'agit d'Erica ?

– Non, pas encore. La carte d'Erica était la seule pièce comportant une identité dans l'appartement. Mais même sans la carte, on aurait vérifié si c'est Erica. On commence toujours par mettre en parallèle les cadavres et les personnes portées disparues.

– Est-ce que vous avez trouvé autre chose ? Stokenbrand a parlé de bijoux fondus.

Voos l'emmena dans la caravane de police.

– C'est tout ce qu'on peut vous montrer pour l'instant.

Sur une table étaient posés deux sacs scellés en plastique transparent. L'un contenait un bracelet-montre en argent de femme, l'autre un sac à main en daim à franges.

– Ça appartient à Erica ?

– Le sac en daim, je suis sûr que non, la montre, il faudrait que je regarde de plus près.

Max tendit la main vers le sac. Voos le serra contre elle.

– Pas encore. On attend le relevé d'empreintes.

– Et les bijoux fondus ? Stokenbrand a dit qu'ils étaient en or. Erica ne portait jamais d'or.

– Ça ressemble à de l'or, mais ça a fondu dans le sol, il va donc falloir plus de temps pour l'analyser. Tout ce qu'on sait, c'est que les coulures de métal se trouvent parmi les os de la main droite et qu'il s'agissait sans doute de bagues.

– Erica ne porte pas de bagues habituellement, indiqua Max.

Bien d'autres objets étaient rangés dans des sacs le long du mur. Il y avait une lampe de chevet brûlée à l'abat-jour fondu, une série intacte de reproductions de peintures impressionnistes dans des sous-verre, trois paires de chaussures de femme et une basse. Une nouvelle peur commença à s'emparer de Max. Il avait vu récemment une Gibson rouge métallisé identique à celle-ci au Purple Haze, pendue au cou gracieux de Lisbeth.

– Est-ce que ça pourrait être l'appartement de Lisbeth De Laan ? On dirait sa guitare.

Voos fit la moue en évaluant la plausibilité de cette idée.

– Techniquement, ce n'est pas la locataire, mais qui sait ? L'appartement appartient au conseil municipal d'Amsterdam, et le bail est au nom de Gerrit Hoorn. Les voisins disent qu'il est parti il y a des mois et qu'une femme s'est installée chez lui. Elle leur a donné le nom de Karen, mais ça pourrait être faux.

– À quoi ressemblait-elle ?

– Nous n'avons pas encore pris les dépositions. Tout ce qu'on sait, c'est qu'elle était de langue maternelle hollandaise. Cette Karen ne peut pas être Erica car elle parle néerlandais et qu'elle a emménagé avant la disparition d'Erica.

– Mais Karen pourrait être Lisbeth De Laan.

– Peut-être. Ou peut-être que Karen est vraiment Karen. Il faut simplement attendre l'identification du corps.

L'inspecteur savait que rien n'allait de soi à Bijlmermeer. Les cités tentaculaires du sud-est d'Amsterdam marquaient la frontière à partir de laquelle la cohésion sociale néerlandaise disparaissait, pour laisser place à une société chaotique où régnaient le crime et la pauvreté. Les immenses immeubles en forme d'ailes de mouette affichaient le plus large mélange ethnique de la ville et constituaient des lieux de transit pour les immigrants clandestins, les fugitifs, les demandeurs d'asile et enfin, pour les criminels qui s'en prennent à tous les autres.

En 1992, un Boeing 747 cargo de la compagnie El Al s'était écrasé sur un immeuble de Bijlmermeer, le transformant en une torche géante de kérosène et faisant périr au moins quarante personnes dans les flammes. Les enquêteurs avaient passé un an à essayer de déterminer le nombre exact de victimes et avaient fini par annoncer un chiffre, car on le leur demandait. Personne ne saurait jamais avec

certitude s'il était juste.

Voos montra d'autres sacs scellés à Max. Une paire de bottes en vinyle à talons aiguilles. Une salopette en cuir.

– C'est à Lisbeth, j'en suis certain, déclara Max.

Au lieu d'un immense soulagement pour Erica, il se sentait maintenant souillé de culpabilité vis-à-vis de Lisbeth et bouillait d'une colère cinglante. Lisbeth était une voleuse, certes, mais elle ne méritait pas ça. Personne ne méritait ça. Lisbeth avait bravé la mort en offrant à Max ce qu'il voulait : un nom. Sans cet acte de générosité, elle aurait été en vie et heureuse ; son joli visage intact, elle jouerait encore de la basse pour Gradgrind Spine le samedi soir et commettrait à côté quelques vols à la petite semaine.

– Inspecteur, je sais qui a fait ça, dit Max.

Si Lisbeth était morte, il pouvait parler d'Anvil aux flics, ça ne nuirait à personne.

Voos arrêta de ranger les sacs scellés. Elle ne regarda pas Max, mais elle écoutait, assurément.

– Un dénommé Anvil. Lisbeth le connaissait. Elle avait une peur folle de lui. Je pense aussi que c'est lui qui détient Erica en otage.

Lorsque Voos leva ses yeux gris, Max vit dans son regard qu'elle était très concentrée.

– Dites-m'en plus.

– C'est ce que Lisbeth m'a dit. Je n'en sais pas plus. Ça semble être un gros escroc, et il n'a pas peur de tuer.

– C'est plutôt mince comme preuve. Cependant, je vais vous avouer une chose, dit Voos. Je n'ai jamais cru que ce genre d'atrocité préméditée était de votre fait.

– Oh, et quel est mon genre d'atrocité préméditée ?

Voos sembla totalement indifférente au sarcasme.

– Quelqu'un est venu ici à 4 heures du matin et a fouillé l'appartement de fond en comble. Les empreintes de pas dans les plates-bandes correspondent aux marques de terre dans le hall d'entrée. C'est pour ça qu'on voulait vos chaussures. J'ai le plaisir de vous annoncer que ça ne correspond pas, mon pressentiment était donc juste.

– Je me réjouis de vos pressentiments, dit Max.

– Nous croyons que cette personne a trouvé la fenêtre à battants de la chambre ouverte et a passé son bras à l'intérieur pour chercher une ouverture entre les rideaux. La victime s'est peut-être réveillée en hurlant à ce moment-là, ou peut-être plus tard quand l'engin incendiaire artisanal qu'il a lancé a commencé à la brûler. En tout cas, elle a sans doute trop paniqué pour sortir.

Le cœur de Max se souleva lorsqu'il imagina Lisbeth en torche humaine prise de convulsions. Tout ça à cause d'un numéro de téléphone qu'elle lui avait donné.

– Et cet extincteur ? Est-ce que ça ne prouve pas qu'elle est sortie

de la pièce pour essayer de lutter contre le feu ?

– On a fait la même erreur. Jusqu'à ce qu'un pompier remarque qu'il avait une valve modifiée. Ce sont des résidus de mousse qu'on aurait dû retrouver à l'intérieur. On pense qu'il s'agit en fait d'un mélange de naphte et d'huile de cuisson, peut-être de l'huile de palme. C'est l'agresseur qui s'en est servi, pas la victime.

– Du napalm fait maison dans un lance-flammes fait maison.

Max eut un frisson à cette pensée. Le napalm est bon marché et meurtrier, l'arme de choix des armées actuelles pour liquider un tank. Lâché d'un avion dans des bombes, c'est une gelée adhésive qui brûle en dégageant une chaleur si intense que même un tir raté cuit l'équipage vivant à travers le blindage du véhicule. Parmi les morts horribles sur le champ de bataille contemporain, c'est la pire. Que quelqu'un choisisse de reproduire cette horreur dans la chambre d'une fille était d'autant plus diabolique.

– L'agresseur a été malin, souligne Voos. Sur une scène de crime, la plupart des armes sautent aux yeux. Mais un extincteur semble à sa place sur les lieux d'un incendie. On ne s'attend pas à ce qu'un incendiaire s'en soit servi pour d'autres raisons.

– Y avait-il quelqu'un d'autre dans l'appartement quand c'est arrivé ?

Voos se pinça les lèvres.

– C'est possible. Il n'y a qu'un corps dans la chambre, et aucun autre endroit n'a été brûlé de manière significative. On a bien remarqué un crochet de fenêtre défait dans le salon, bien que nous n'ayons pas trouvé d'empreintes de pas différentes.

– Et Anvil, alors ?

– Je ne connais pas ce nom. On va faire des recherches. Mais s'il vous plaît, laissez-nous nous charger de l'enquête à partir de maintenant. N'approchez pas des témoins ni des scènes de crimes et tenez-vous à carreau.

Max haussa les épaules.

– Si vous faites votre boulot, rien ne me rendrait plus heureux. Un dernier tuyau, et je m'en remets à vous.

À la façon dont Voos le regarda, il était évident qu'elle n'avait pas envie de l'entendre.

– Il y a un type qui dirige une société dénommée Xenix-Solutions moléculaires, à Rotterdam. Il est mêlé à toute cette histoire, et il est possible qu'il veuille ce qu'a découvert Erica. Il s'appelle De Wit, initiale L. C'est peut-être Anvil, ou peut-être pas. Mais mon petit doigt me dit qu'il s'agit de la même personne.

*

* *

Voos proposa à Max qu'on le ramène en ville dans une voiture de

police. C'était un moyen de s'assurer qu'il se plierait à ses injonctions, mais il ne pouvait rien faire de plus tant que le corps n'aurait pas été identifié. Un attroupement s'était formé autour de l'immeuble quand Max sortit de la caravane. Il s'agissait essentiellement de badauds, mais tout devant, collé au ruban, un petit groupe d'adolescents criaient sur les flics et se félicitaient mutuellement de leurs traits d'esprit, quels qu'ils fussent. Parmi eux se trouvait un jeune tatoué longiligne aux cheveux en brosse – à l'exception d'une mèche orange figée par du gel comme un bec au-dessus de son front. Max le reconnut : c'était lui qui avait proposé le pistolet à Janus au Purple Haze. Leurs regards se croisèrent. Le garçon savait à peine se raser, mais il se prenait déjà pour un gangster ; la lèvre retroussée, les yeux plissés et les mâchoires serrées constituaient sa pose de base pour intimider.

Max se dirigeait vers la voiture de police mais il s'arrêta net en voyant Stokenbrand qui l'attendait, son visage buriné fendu d'un large sourire.

– J'ai tout à coup envie de prendre le métro, dit Max.

– Je sais que vous appréciez ma compagnie, Carver. Ne vous faites pas désirer, dit Stokenbrand.

Bec Orange était passé à côté de la voiture en fusillant Max du regard. Vingt mètres plus loin, il grimpa sur une grosse moto noire, donna un coup de kick et emballa le moteur. Les pots d'échappement en chrome écaillé crachèrent un épais nuage huileux tandis que la moto grondait.

Max contourna Stokenbrand et se dirigea vers la moto, mais le flic lui bloqua le passage.

– Pas de bagarre de cour de récré, dit-il avec hargne. L'école est finie. Il est temps de rentrer à la maison auprès de son papa chéri.

Au moment où Stokenbrand poussa Max sur la banquette arrière de la voiture, Bec Orange passa lentement à côté d'eux en moto. Il dressa son majeur en guise de salutation à Max, tout en articulant des obscénités. Mais Max ne cherchait qu'une chose, et il la vit. Un bouchon de réservoir en chrome customisé, en forme d'enclume. C'était la moto de Rotterdam. Le motard devait être un des apprentis d'Anvil.

Stokenbrand se glissa à l'arrière de la voiture en poussant Max. Le conducteur, un rasta avec des dreadlocks, portait un survêtement aux couleurs criardes. Max se pencha vers lui et lui chuchota :

– Comment s'appelle le type aux cheveux orange ? Vous le connaissez ?

– Eh, ducon, fit Stokenbrand en tirant Max en arrière. On ne pratique pas la vendetta ici. Sauf moi. Compris ?

Max ne répondit rien, mais il savait qu'il lui faudrait revenir là. S'il pouvait mettre la main sur Bec Orange, il pourrait peut-être trouver Anvil.

Durant trois jours, nous avons marché à travers la jungle vers une destination inconnue. Je m'efforce autant que possible de me tenir à distance de Dakka, mais je sens qu'il a soif de vengeance. Je suis sa cible, c'est évident.

Heureusement, il a eu peu d'occasions de s'en prendre à moi. Nous nous levons à l'aube, nous marchons presque sans arrêt jusqu'à la tombée de la nuit et dormons là où nous nous écroulons, épuisés. Chaque jour, nous sommes trempés de sueur et couverts de crasse, puis nous nous étendons dans l'humidité parmi les feuilles mortes. Nous ne sommes jamais secs, même avant la pluie qui tombe presque tous les après-midis. Il est difficile de décrire ce que nous vivons, tant les conditions sont insoutenables, malgré la chaleur. Je rêve éveillée d'une bonne douche, d'une serviette bien sèche, de sous-vêtements propres. La nuit dernière, j'ai rêvé que je dormais dans un hamac merveilleusement douillet suspendu à des cordes de papier toilette rose. Deux luxes dans un même rêve.

Nous sommes surtout inquiets pour Jarman. Il a un œil presque fermé, les lèvres gonflées et couvertes de croûtes de sang. Il se plaint de douleurs au dos et aux reins à cause des coups de pied qu'il a reçus, et boite de plus en plus. Notre marche sans répit le fait énormément souffrir, et il a enlevé sa chaussure droite pour nous montrer pourquoi. Durant son passage à tabac, il a reçu un coup de crosse de fusil sur son pied nu. À présent, trois de ses ongles sont devenus noirs et sont tombés, et ses écorchures se sont infectées. Amy pense qu'il a peut-être aussi un orteil cassé. Si l'inflammation continue de s'accroître, sa chaussure lui fera souffrir le martyre.

Pire que tout, Jarman se renferme sur lui-même et devient fataliste. On peut à peine lui arracher un mot. La colonie de singes de Sophie doit être complètement détruite à l'heure qu'il est. L'élevage de moustiques de Jarman est sûrement mort, ses années de recherches, tout cela laissé derrière lui et en train de pourrir dans la chaleur et l'humidité. Finalement, j'ai le sentiment que ce qui lui est le plus pénible, c'est l'anéantissement de ses rêves africains.

Nos ravisseurs rejettent nos tentatives de conversation. De toute façon, ils ne parlent que quelques mots d'anglais. Rambo-Rambo parle un peu de petit nègre, que sœur Margaret nous traduit. Leurs vrais noms me semblent imprononçables, sauf un des jumeaux dont le nom de baptême est apparemment Albert, et Dakka, qui s'appelle en réalité Léopold. Je crois qu'il est tout aussi difficile pour eux de prononcer Erica Stroud-Jones. Quand ils ont découvert que j'étais anglaise, ils m'ont surnommée Manchester, pour Manchester United. Jarman, étant brésilien, est

inévitablement devenu Pelé. Amy a été surnommée « ami », en français. Sœur Margaret est simplement « sœur ».

Nous buvons l'eau que nous trouvons. Nos gardes en transportent juste assez pour eux. En guise de nourriture, nous devons nous contenter de ce que les jumeaux ont récolté en fouillant notre cabane : un grand paquet de Quaker Oats, une conserve de viande, de la préparation pour crème anglaise, du lait en poudre et de la saucisse sèche. Nous n'avions aucun ustensile mis à part le couteau suisse de sœur Margaret, et nous nous sommes servis de feuilles de bananier en guise d'assiettes. Nous avons surtout mangé des « grenades de Quaker », une recette de Jarman à base de saucisse sèche et de flocons d'avoine mélangés à un peu d'eau pour former de petits pains de viande. C'était assez difficile à manger, mais sans comparaison avec l'« étranglement à la crème anglaise » d'Amy, constitué de crème anglaise et de lait en poudre placés dans une feuille de bananier et mélangés à autant d'eau que la feuille pouvait en contenir. Sans avoir été bouillie, la poudre de crème anglaise était presque impossible à avaler.

Nous mangeons des bananes là où nous en trouvons, même vertes. Le manque de fruits est une découverte amère. Les arbres fruitiers sont plus rares que je ne l'imaginais. Soit nous arrivons trop tôt et risquons des crampes abdominales si nous consommons des fruits et des baies pas mûrs, soit les oiseaux et les singes ont raflé tout ce qu'il y avait sur les branches. C'est loin d'être le jardin d'Éden.

Nous avons eu l'espoir de mieux manger lorsque nous avons surpris une famille de phacochères ce matin. Rambo-Rambo a ouvert le feu à une quarantaine de mètres avec son arme automatique. Au lieu d'abattre proprement un seul petit, il en a mis un en charpie, a gravement blessé une femelle et un autre petit, et il a touché le mâle à une patte. L'énorme bête s'est réfugiée dans les sous-bois en hurlant et a disparu tandis que la pauvre femelle blessée gémissait comme un enfant et se traînait sur ses pattes avant.

Les guérilleros étaient terrifiés à l'idée que le mâle en rage nous charge. Ils nous ont entassés dans les branches basses d'un épineux où nous étions mal assis, avec des fusils hérissés dans toutes les directions, et nous avons reçu une pluie de fiente de vautours affamés qui ont commencé à se rassembler sur les branches hautes.

Le pistolet de Rambo-Rambo s'était enrayé et il ne nous restait donc plus que les vieux fusils des jumeaux et de Dakka. Pendant une demi-heure, ils ont tiré sur toutes les ombres qui pouvaient ressembler au mâle. Si nous manquions de preuves de leur piètre adresse au tir, ils nous ont convaincus en prenant cinq minutes pour achever la femelle. Puis il y a eu le minuscule petit cochon perdu qui refusait de quitter le flanc de sa mère. Après une cinquantaine de tirs, ils ont renoncé à essayer d'atteindre le pauvre animal. Leurs fusils doivent être tordus !

On avait surpris les phacochères en train de fouiller sous un figuier

étrangleur, et pour une fois j'ai même senti l'odeur du fruit mûr qui faisait ployer les branches. J'ai avancé tout doucement sur l'une de celles de notre arbre, encouragée par les cris de nos ravisseurs, jusqu'à pouvoir attraper une des branches supérieures et passer sur le figuier. Mais en m'approchant, j'ai découvert que l'arbre grouillait d'agressives fourmis piqueuses, qui s'étaient agglutinées sur le fruit collant. J'ai vite battu en retraite, nos plans une nouvelle fois contrecarrés.

Nous avons fini par descendre de l'arbre et emmené un petit phacochère en le traînant, laissant le reste de cette famille massacrée aux fourmis et aux vautours. Les jumeaux ont ouvert l'animal en deux d'un coup de machette et nous ont forcées, sœur Margaret et moi, à l'éviscérer et à préparer la viande. Amy a récupéré quelques figues, que nous avons rôties dans la carcasse au-dessus d'un feu dégageant beaucoup de fumée. Après deux jours sans nourriture digne de ce nom, le porc noirci et craquant était un repas divin, bien que nous n'ayons eu que de l'eau trouble pour l'arroser.

C'était notre première vraie pause, et nos ravisseurs jusque-là austères riaient et plaisantaient entre eux. Sœur Margaret a questionné Rambo-Rambo en français. Ils n'avaient pas de vue d'ensemble de la stratégie de l'APLK, si ce n'est qu'elle impliquait de destituer une élite corrompue à Kinshasa et de donner assez à manger à tout le monde. Ils ont tous reconnu que, s'ils s'étaient engagés, c'était essentiellement parce qu'on leur avait promis qu'ils auraient l'estomac plein et un uniforme élégant, promesse qui n'avait clairement pas encore été tenue. Ils pensaient que l'APLK était une armée gigantesque, dotée de tanks, d'avions et de milliers de soldats cachés partout dans le pays. Leur chef, le brigadier Crocodile, était pour eux un Napoléon des temps modernes.

Le résumé que nous avait fait Georg juste après notre capture était différent. L'APLK était sans doute la plus petite et la moins puissante des quatre armées rebelles du pays et était inconnue dans les capitales occidentales, sinon dans les bureaux des spécialistes de la région. Il estimait qu'elle comptait moins de mille soldats, dont la moitié n'avait rien d'autre qu'une machette. D'après lui, l'objectif principal de ses chefs était d'arracher au gouvernement la mine de diamants alluvionnaires d'Obtuvanna, à cent kilomètres seulement. Les bénéfices leur permettraient de s'équiper d'armes chinoises modernes. C'était le seul moyen pour eux, nous avait expliqué Georg, de s'assurer une place à la table de négociations prévues pour la réconciliation.

Cet après-midi, j'ai trouvé un point d'eau entouré de rochers sur le cours d'un ruisseau des parages, offrant la première occasion de nous laver tranquillement depuis notre départ. J'ai enfoncé un bâton dans l'eau et n'ai rien troublé de plus effrayant qu'un petit poisson. Je suis allée chercher Amy et sœur Margaret, qui a demandé à Rambo-Rambo de veiller à ce qu'on ne nous dérange pas. Ça ne l'inquiétait pas de nous laisser nous

éloigner, sachant que nous ne pouvions pas aller très loin seules. En revanche, j'ai vite repéré Dakka qui rôdait tapi dans l'ombre.

J'ai posé le sac en plastique contenant mon journal et mon crayon sur un rocher facile d'accès en attendant qu'il parte. Mais il a continué de nous épier. Ne pouvant me résoudre à me déshabiller devant lui, je suis entrée dans l'eau avant de retirer mes vêtements crasseux. Amy a fait de même. Sœur Margaret n'a pas eu tant de scrupules et s'est dévêtue au bord de l'eau. Dakka a roulé de gros yeux ronds en découvrant ses curieux sous-vêtements de matrone et son corps blanc et flasque.

La température de l'eau était merveilleuse, et nous avons commencé à nous amuser en nous éclaboussant et à glousser comme des enfants. Puis nous avons lavé notre linge, que nous avons mis à sécher sur les rochers. Enfoncée dans l'eau jusqu'aux épaules, j'essorais mon pantalon quand j'ai senti un objet dans la poche.

La pellicule de Tomas ! J'ai bondi hors de l'eau et maudit la pauvre conne incapable que j'étais devenue. Sœur Margaret s'est bouché les oreilles. Les larmes aux yeux tant j'étais accablée par la culpabilité, j'ai fouillé maladroitement de mes mains mouillées pour extraire la boîte en plastique de la poche.

Dieu merci, le capuchon était encore en place et la pellicule sèche à l'intérieur. Je me suis accroupie au bord de l'eau, nue et malheureuse, et j'ai pleuré sans pouvoir m'arrêter. Je ne sais pas si je pleurais pour lui ou pour moi, mais je me sentais plus perdue et triste que jamais je ne l'avais été dans ma vie. Les autres, encore confuses, ont tenté de me consoler. Au loin, j'ai entendu Dakka, l'assassin de l'homme que j'aimais, qui ricanait.

(Journal d'Erica)

Janus Pretzik se redressa d'un coup dans son lit, le Browning GP 35 déjà serré dans son énorme poing. Il n'avait pas rêvé le léger tintement qui l'avait réveillé. Le carillon du magasin. C'était un dispositif de sécurité économique et infailible. Vu les courants d'air qu'il y avait en bas, on ne pouvait ouvrir une porte ou une fenêtre sans qu'il résonne. Il saisit le réveil et plissa les yeux devant son cadran lumineux : 2 heures à peine passées. Il extirpa ses cent quatre-vingts kilos du lit et enfila un jean et un tee-shirt. Il attrapa sous le lit une lourde torche, qu'il glissa à sa ceinture.

Il ouvrit les rideaux. Dans la rue déserte, un sac en plastique tourbillonnait dans le vent, une canette roulait sous un banc. Janus traversa rapidement la chambre en évitant toutes les lattes du plancher qui grinçaient et descendit sans bruit l'escalier en béton, puis il gagna la réserve au fond du magasin plongé dans l'obscurité. Il avait déjà eu affaire à des cambrieurs, des voleurs de rue et des truands. Ce n'était pas ça qui lui donnait des sueurs froides ou des palpitations. C'était une peur bien précise et très récente.

Il laissa les lumières éteintes pour garder l'avantage. Possédant trois devantures sur la rue, c'était un grand magasin, aux allées étroites et encombrées. Janus connaissait l'emplacement de chaque chaise et table anciennes, des étagères de sculptures africaines, de la machine à écrire Olivetti de 1910 au sol, de la lourde machine à coudre à pédale Singer. Il avança tout doucement pour scruter le magasin. Dans l'éclat orange des lampadaires se découpaient ses deux précieuses guitares des années soixante-dix : la Gibson SG et la Fender Stratocaster monochrome. La porte du magasin, ainsi que toutes les fenêtres, étaient fermées.

Il n'y avait pas un bruit. Janus expira longuement, tendit le bras vers l'interrupteur et inonda la pièce de lumière. Rien ne semblait manquer. Par jeu, il donna une tape sur le carillon en se retournant vers l'escalier. L'instrument ne produisit aucun son. Janus leva les yeux et découvrit un morceau de chair translucide et tannée suspendu par une cordelette entre les trois cloches cylindriques. Il poussa un gémissement en reconnaissant une oreille humaine séchée, car il sut alors qui était revenu le chercher.

Il ne serait en sécurité qu'à un seul endroit. Il courut vers l'escalier et cette fois le descendit avant de fermer la porte du sous-sol derrière

lui. Il s'arrêta pour arracher les fusibles d'éclairage de la boîte de dérivation, replongeant la boutique dans le noir. La torche illumina la grosse poutre ancienne qui soutenait la maison, et, du haut de ses deux mètres, il baissa la tête pour passer en dessous de celle-ci avant de descendre l'escalier raide menant à un étroit couloir en brique. Face à lui se dressait une porte en métal d'un mètre cinquante de haut, semblable à une écrouille de sous-marin, dont l'épais battant de sept centimètres était entrebâillé et rouillé sous sa peinture verte écaillée, mais encore constitué d'assez de fer pour résister à mille ans de corrosion. Au-dessus du rebord de l'encadrement arrondi, le timbre du fabriquant indiquait *Koninklijke IJzergieterij en Staal Fabrieken 1876*. Le magasin avait été une banque jusqu'en 1910, dont c'était le coffre-fort. Janus tira la grosse clé en acier de la serrure et se jeta à l'intérieur, son corps faisant résonner le sol métallique. Une épaisse chaîne était fixée à la porte à l'intérieur du coffre, de sorte que les employés de la banque puissent s'y enfermer avec leurs objets de valeur. La porte n'avait pas bougé depuis des décennies et ses gonds de trente centimètres semblaient bloqués par la rouille.

Il n'y avait toujours aucun bruit à l'extérieur.

Janus posa la torche de manière à éclairer la porte, arc-bouta ses pieds de chaque côté de celle-ci et saisit la chaîne. Il enroula les maillons rouillés autour de ses avant-bras gros comme des jambons et se mit en tension sur ses jambes fléchies. Puis il prit une profonde inspiration et rugit en tendant ses jambes au maximum. Janus avait un jour tracté un camion de seize tonnes pour une émission de télé, mais c'était plus dur encore de faire bouger cette porte. Son visage se tordit alors qu'il tirait de toutes ses forces. La porte finit par céder et se ferma en grondant telle la porte de l'enfer, le catapultant en arrière sur sa torche, ce qui, avec un claquement d'ampoule, plongea la pièce dans le noir total.

Quand le vacarme cessa de résonner dans ses oreilles, il entendit son propre souffle saccadé et, en étrange écho, de lentes respirations régulières qui provenaient d'une des étagères supérieures du coffre-fort.

– Tu es très fort, mais très bête.

La voix était grave et claire, ce qui prouvait que Janus n'avait pas bloqué son ennemi à l'extérieur. Il s'était enfermé avec lui.

– Pitié, mon Dieu, non, marmonna Janus.

– Tu m'as menti. C'était une autre femme qui vivait là. Je t'ai mis en garde contre les mensonges.

– Non, non. Je te mentirais pas, Anvil. C'est là qu'elle est allée. Elle me l'a dit elle-même. Il n'y avait que moi, elle me faisait confiance, Anvil.

Il ne reçut pas de réponse, mais un silence incrédule plana jusqu'à ce qu'une légère résonance annonce qu'un objet lourd était tombé sur le sol du coffre-fort. Janus sanglota et tira brusquement le Browning

de sa ceinture pour le braquer en direction du bruit. Pour la première fois de sa vie, il sentit des mains plus fortes que les siennes l'empoigner. Elles lui arrachèrent le pistolet, et l'index de Janus, coincé par la sous-garde, se cassa net comme une brindille. Deux énormes coups de pied : une rotule explosée, la mâchoire fracassée ; et Janus se trouva étendu sur le sol en métal froid, les yeux baignés de larmes, suppliant Anvil de lui laisser la vie sauve dans un gruaud de dents cassées.

Il y eut un sifflement, puis une odeur de gaz.

– Que la lumière soit, dit la voix grave.

La mollette d'un briquet crissa et le chalumeau s'alluma avec un petit bruit sourd. Puis sa flamme s'amincit en une pointe bleue chuintante. Celle-ci se refléta dans les yeux d'Anvil, couleur de miel et de chocolat.

– Et la lumière fut. Et Il vit que c'était bon.

Puis Anvil se mit à la tâche.

*

* *

Au bout de quatre jours, nous avons atteint une petite clairière sillonnée par un chemin de terre tortueux entre deux bâtiments contrastés. L'une des bâtisses, blanchie à la chaux, avait des vitres aux fenêtres et une grande antenne radio sur son toit. L'autre était longue et sinistre, une structure aveugle en parpaings. Deux soldats en treillis, avec des calots militaires de style français, sont venus vers nous et ont salué Rambo-Rambo en lui tapant dans la main et dans le dos. Ils nous ont bandé les yeux et fait traverser la clairière. Il y a eu un bruit de clés, puis un grincement. On nous a poussés dans un espace obscur où régnait une chaleur étouffante, baigné de sons, d'odeurs et de tristesse humaines. Menés en troupeau par un étroit couloir, nous avons entendu des murmures, des salutations, des bruits de toux et des gémissements. Nous avons senti des doigts qui nous effleuraient avant de recevoir les coups de la baguette du gardien qui cinglait l'air.

Nouveaux bruits de clés, nouveaux grincements. On m'a fait baisser la tête et jetée dans une cellule au sol dur. Les autres me sont tombés dessus. Puis la porte a claqué bruyamment. Quelqu'un nous a crié quelque chose en français et sœur Margaret nous a expliqué qu'on nous interdisait d'enlever nos bandeaux.

Le sol était froid, les murs raboteux et mal finis. J'ai tâtonné autour de moi et trouvé la main d'Amy. Je l'ai serrée dans la mienne. Jarman s'est éclairci la gorge et a chuchoté quelque chose.

– Les bandeaux sont une excellente nouvelle.

C'étaient les premiers mots qu'il prononçait depuis bien des heures.

– Pourquoi ? a demandé Amy.

– Les morts ne parlent pas. Ça ne sert donc à rien de leur bander les yeux.

– Tu crois que ça veut dire qu'ils vont nous libérer ? ai-je demandé.

– Ils n'ont peut-être pas encore décidé, mais au moins ça leur en laisse la possibilité.

Au bout de quelques minutes, j'ai levé le menton pour jeter un coup d'œil par-dessous le lambeau de tissu sale noué autour de ma tête. Tout ce que j'ai vu, c'est sœur Margaret en face de moi, qui faisait exactement la même chose. Je me suis risquée à soulever le bandeau et j'ai vu la cellule dans toute sa splendeur. Elle mesurait environ un mètre cinquante sur deux mètres, et ses murs étaient en parpaing grossièrement cimenté. La porte étroite était en bois, à l'exception d'une petite trappe munie de barreaux à hauteur de cheville. Le plafond était un treillis de tiges d'armature rouillées, comme on en utilise pour le béton armé. Il n'était qu'à un mètre vingt au-dessus du sol. Aucun d'entre nous ne pouvait se tenir debout. Le sol était légèrement incliné vers le mur extérieur opposé à la porte, au pied duquel se trouvait un trou tout encrassé de la taille d'une souris. C'étaient les toilettes. À côté de celles-ci était posé un petit bâton sale.

Un autre niveau nous séparait des grandes plaques de zinc cinq mètres au-dessus de nos têtes. Cet étage avait de petites fenêtres qui laissaient filtrer une pâle lumière jusqu'à nous, mais l'angle était tel que, même en collant la joue contre les tiges du plafond, on ne pouvait voir le moindre centimètre carré de ciel.

(Journal d'Erica)

*

* *

Il ne se passe pas grand-chose au palais des congrès RAI d'Amsterdam à 5 heures du matin. En temps normal. Alors que l'agent de sécurité Jan-Erik Smit jouait sa dix-huitième partie de Tetris pendant son service, les premiers rayons de la lumière estivale balayèrent son mug de café, son journal et son exemplaire écorné de *Men Only* à travers les fenêtres. Les blocs colorés tombaient en masse et rapidement sur l'écran de l'ordinateur, si bien que, même en s'acharnant sur le clavier, il avait à peine le temps de les positionner pour qu'ils comblerent les espaces vides.

Smit n'avait assurément pas le temps de regarder les écrans de surveillance à sa gauche. C'est ainsi qu'il ne vit pas l'intrus, à l'autre bout du complexe de vingt hectares, descendre la rampe menant à l'aire de chargement au sous-sol. Il ne vit pas non plus une clé s'enfoncer dans la serrure de la porte de la cuisine du personnel, et rata sa dernière occasion quand la silhouette pénétra dans cette cuisine, sortant du champ des caméras.

L'intrus parcourut lentement les cent mètres de couloirs, sachant exactement où il se rendait. Au bureau des organisateurs du congrès, il sortit une seconde clé de sa poche, ouvrit la porte et alluma la lumière. De hautes piles de papiers et de brochures jonchaient le bureau, aux murs duquel des classeurs à tiroirs, des télécopieurs et des photocopieuses de toutes tailles étaient accolés.

Une fois à l'intérieur, il ferma la porte et mit une petite photocopieuse en marche. Son ronronnement parut assourdissant dans le silence du bureau, mais il savait qu'il ne porterait pas jusqu'à l'accueil. L'intrus alla ensuite tout droit vers un tiroir de dossiers indiquant « Présentations de parasitologie : contributeurs R-Z » et le tira doucement. Le meuble était fermé à clé, comme il l'avait prévu. Une clé qu'il n'était pas parvenu à se procurer. Mais il était dans un bureau, pas dans un coffre-fort. Il lui suffit de triturer pendant quelques minutes la serrure de mauvaise qualité avec un canif pour qu'elle cède et que le tiroir s'ouvre. Il s'empara immédiatement de l'article qu'il voulait. La photocopieuse émit un déclic annonçant qu'elle était prête, mais l'intrus ne put se retenir de lire d'abord chaque page, gravant dans son esprit cette étude scientifique tant attendue avant de la dupliquer sur papier.

Il rangea l'original à sa place exacte, ferma le tiroir, éteignit le copieur et les lumières. Puis il plaqua la copie contre sa poitrine et parcourut en sens inverse le labyrinthe de couloirs tel un somnambule. L'intrus oublia de verrouiller la porte extérieure et, hébété, se dirigea vers le parking situé face à l'accueil au lieu de regagner la Wielingstraat où il avait laissé sa Bentley. Ce fut seulement lorsqu'il se trouva enfin dans sa voiture, qu'il eut posé sa canne et glissé doucement sa jambe artificielle sous le volant qu'il prit conscience des retombées qu'aurait le travail du Dr Erica Stroud-Jones.

En moins de cinq ans, elle avait trouvé une nouvelle arme prodigieuse pour combattre le paludisme. En cinq décennies de lutte, il n'y était pas parvenu. Elle avait eu raison et lui tort. Elle récolterait les lauriers, et ses longues années de service tomberaient dans l'oubli. Pour la première fois depuis plus de cinquante ans, le professeur Jürgen Friederikson éclata en sanglots.

*

* *

Cet après-midi-là, Max téléphona à l'ambassade de la République démocratique du Congo et laissa un message pour le ministre Loebe. À 19 heures précises, alors que Henk était sorti, le garde du corps du ministre, vêtu d'un costume sombre chic et d'une chemise blanche impeccable, arriva à l'appartement avec un sac fourre-tout. Avec un fort accent, il se présenta sous le nom de Léo. Rien à voir avec les lions, apprit Max, il avait seulement reçu le nom d'un roi belge,

Léopold. Léo avait la carrure de l'emploi : mince pour son mètre quatre-vingt-cinq, il avait un sourire décontracté et les poignets aussi tendus qu'une mèche de fouet.

Une fois qu'ils furent à l'étage, Léo ouvrit le sac et offrit un Walther PPK et deux chargeurs pleins à Max.

– Je ne crois pas qu'on ait besoin de ça tout de suite, indiqua Max. Mais si vous voulez l'avoir sur vous, allez-y. Si les flics sont dans les parages, c'est moi qu'ils surveilleront, pas vous, alors filez. Ne m'attendez pas, d'accord ? Partez.

– OK. Je suis d'accord.

Léo était très bien renseigné sur la disparition d'Erica, probablement par Loebe. Max avait été bien content de vendre trois sculptures au prix fort à Loebe, mais Léo était un cadeau du ciel. Après trois semaines de scepticisme général, ça faisait du bien d'être cru par quelqu'un.

Max emmena Léo à la gare centrale bondée d'Amsterdam où ils prirent le métro pour retourner à Bijlmermeer. La nuit tombait quand ils arrivèrent, mais il régnait encore une chaleur agréable. Max et Léo sillonnèrent les allées et le complexe résidentiel paysager jusqu'à ce qu'ils trouvent le lieu de l'incendie. Ils ne virent la moto nulle part. La fenêtre brûlée était désormais condamnée, et la police avait retiré le ruban délimitant la zone. Un agent de sécurité avec un chien faisait les cent pas dehors pour tromper l'ennui.

Max explora les environs à la recherche d'un des jeunes qui l'avaient provoqué plus tôt. Il demanda à une femme si elle connaissait l'adolescent à la mèche de cheveux orange. Elle acquiesça d'un sourire las et répondit qu'il s'agissait de Michael Korten, un des fils de sa voisine. Elle demanda à Max s'il avait à nouveau des ennuis. Max fit non de la tête, prit l'adresse et remercia la femme.

Korten habitait au troisième étage d'un immeuble avoisinant. Les rangées d'appartements partageaient une galerie extérieure bétonnée qui avait vue sur les espaces verts et sur une ligne de métro aérien. Max et Léo parcoururent la galerie, enjambant jouets et vélos d'enfants et évitant des bacs de fleurs et un landau vide. Arrivés à son appartement, ils entendirent des voix et des bruits de friture. Max était à trois mètres de la porte lorsqu'elle s'ouvrit. Léo et lui se cachèrent dans l'embrasure de la porte suivante. Korten passa devant eux, remuant sa mèche en mesure avec la musique qu'il écoutait sur son baladeur.

Max se tourna et plaqua sa main valide sur la bouche de Korten tandis que Léo lui appuyait le pistolet au niveau des côtes. Ils attendirent qu'il promette de se taire pour l'emmener dans le local du vide-ordures où ils se réfugièrent en fermant la porte derrière eux.

– On cherche un dénommé Anvil, dit Max.

Korten écarquilla les yeux.

– Qui ça ?

– Tu te sers de sa moto, abruti.

Max écrasa la mèche orange soigneusement coiffée de Korten sur son visage renfrogné.

– Tu me plais pas. Je me souviens de toi au Purple Haze. Quand des ennuis arrivent, c'est toujours toi qui es derrière.

Korten serra les poings.

– Comment va ton visage, Carver ? Janus t'a laissé quelques dents ?

– Assez pour te mordre bien fort, répliqua Max.

Imaginant quelque signal, Léo donna un coup de poing dans le ventre de Korten. Le jeune se plia en deux et toussa sur le sol crasseux, le Walther de Léo appuyé sur sa tempe.

– Je balance ce gamin dans le vide-ordures ? demanda Léo avec empressement en ramassant le baladeur et le fourrant dans sa poche.

– C'est tentant, mais attends un peu.

Max était plus inquiet de la férocité de Léo que Korten ne semblait l'être.

– Alors, qu'est-ce que tu préfères, Michael ? Tu nous dis où trouver Anvil et tu nous donnes son vrai nom, ou bien mon ami ici présent te jette dans le trou la tête la première pour rejoindre le reste des ordures trois étages plus bas ?

– Personne balance Anvil. Les flics peuvent pas le toucher. Pourquoi je te parlerais, à toi ?

– Je n'ai pas besoin d'une condamnation, crétin. Ni de témoins. Je suis juge et jury, et mon ami est un bourreau enthousiaste.

Léo enleva la ceinture de Korten et lui lia les mains dans le dos avec. Il ouvrit le vide-ordures et, juste pour s'amuser, cogna deux fois la tête de Korten sur le rebord métallique. Celui-ci ne broncha pas, mais un filet de sang s'écoula à travers ses mèches orange aplaties et le long de son oreille. Léo l'attrapa par les cheveux et lui mit la tête dans le vide d'où s'échappaient des relents de chou pourri et d'urine.

Korten tremblait, enfin effrayé, mais il continuait de jacter :

– Tu joues pas dans la bonne cour, mec. T'imagines même pas, putain. Tu devrais foutre le camp tant que tu peux.

– Tout ce qu'il raconte, c'est très barbant, Max. Je devrais peut-être juste le descendre maintenant, non ?

Léo pressa le Walther contre la tempe de Korten et contracta le doigt sur la détente.

Korten serra les paupières et se mit à parler :

– Il y a un bar. Le Ridder.

Il leur expliqua comment s'y rendre.

– Ils connaissent Anvil là-bas. Son vrai nom, c'est Luc.

– Est-ce que ce serait Luc De Wit ?

Korten hocha la tête sans un mot. Peu à peu, les connexions commencèrent à se consolider dans l'esprit de Max. Anvil était donc bien De Wit, qui était lui-même le seul directeur déclaré de Xenix. Mais à certains égards, ça ne tenait pas debout. Anvil était un malfrat.

Peut-être plus terrifiant et plus intelligent que la plupart de ses pairs. Mais pourquoi donc pouvait-il bien vouloir un ordinateur plein de données sur le paludisme ?

– Alors on trouvera Anvil au Ridder.

– Il boit parfois des verres là-bas, il écoute le juke-box. Si on vous demande, dites que vous avez eu le tuyau par Stokenbrand.

– Le flic ? fit Max, soudain égayé.

– Ouais. C'est le détective le plus pourri, un vrai *klootzak*. On vous croira. Ne dites pas que c'est moi sinon je suis mort.

– Marché conclu, dit Max.

Alors qu'ils allaient partir, Léo se tourna vers Korten.

– On sait où t'habites. Si tu mens...

Il leva le Walther.

– Frères, sœurs, parents, tous morts, compris ?

Korten hocha la tête. Léo lui prit les poignets, les leva haut dans son dos et passa la ceinture autour de la manette du vide-ordures.

– Tu restes, indiqua-t-il inutilement.

Il leur fallut moins de trois minutes pour dévaler les trois volées d'escalier de béton et sortir dans la chaude nuit tombante. Max passa le bras autour des épaules du Zaïrois tandis qu'ils prenaient le chemin du Ridder.

– Léo. Les menaces c'est bien, mais il faut être prudent, d'accord ? Je suis en liberté provisoire, tu comprends. Alors pas de coups de feu. S'il te plaît.

Léo parut déçu.

– Mais ces types, c'est de la racaille, Max. Dans mon pays, on les met contre le mur.

Il épaula un fusil imaginaire.

– Tac-tac-tac-tac-tac-tac. Et le problème est réglé.

Il fit un grand sourire, tel un enfant devant ses cadeaux de Noël.

Saskia Sivali prit sa serviette et son parapluie dans une main, soutint son ventre gonflé avec l'autre et courut sur les deux cents mètres qui séparaient la gare centrale de La Haye du ministère de la Santé. Même enceinte de sept mois, on ne fait pas attendre une ministre.

À la place Parnassus, elle pénétra dans l'ombre des tours jumelles du ministère de la Santé, Castalia et Helicon, dont les toits à pignon, de la taille de courts de tennis, laissaient s'évaporer la rosée dans le soleil du petit matin.

Saskia trouva les professeurs Van Diemen et Friederikson qui l'attendaient impatiemment à l'accueil, et ils prirent ensemble l'ascenseur jusqu'au vingtième et dernier étage, où le couloir feutré sentait la peinture fraîche. Des cadres dorés pendaient nus au mur, attendant encore les tableaux qu'ils orneraient. Des baies vitrées hautes de trois mètres cinquante, avait-on dit à Saskia, la vue s'étendait bien au-delà du Parlement et des flèches des églises, jusqu'à la mer du Nord à l'ouest. Mais elle n'avait pas le temps d'admirer le panorama.

On les fit entrer dans la salle A2035, la « salle des opérations ». Celle-ci était fermée par d'immenses portes en Inox cloutées tous les dix centimètres environ, comme pour résister à un bélier du Moyen Âge. Le lustre était un enchevêtrement de fils dorés, un buisson épineux touché par le roi Midas. Assis là pour discuter de planning familial, de l'inoculation de la rougeole et du comité consultatif sur le cancer de la prostate, le personnel présent n'avait cessé de plaisanter sur le style grandiloquent de la décoration.

Puis survint le *Plasmodium cinq*. Cinquante-deux cas de paludisme incurable. Avec cinq nouveaux cas par jour minimum. Trente et un morts depuis son apparition. Aucun malade guéri. Toutes leurs blagues étaient oubliées.

La ministre de la Santé Betsy Dijkstra commença la réunion avant même d'avoir fermé derrière elle.

– Nous pouvons oublier les formalités habituelles du département. Je pense que la plupart d'entre vous connaissent les professeurs Friederikson et Van Diemen. Saskia Sivali est une des étudiantes du professeur Van Diemen. Nous lui avons demandé d'être présente aujourd'hui car elle a participé très activement à l'identification du

parasite.

La ministre présenta son équipe rapprochée. Peter Huisman, directeur général de la santé publique, grand et tiré à quatre épingles, suintait la suffisance. Dans la trentaine, Willem Pierson, le conseiller en écologie, avait les traits tirés par l'anxiété sous un crâne bombé qui émergeait d'une auréole de cheveux clairs coupés ras. À côté de lui siégeait la conseillère politique en santé publique. Le physique menu de Kia Spiegel lui donnait l'air encore plus jeune que ses vingt-six ans, mais les apparences peuvent être trompeuses. C'était l'étoile montante du département.

– Nous n'avons pas le temps de faire des réunions séparées pour l'équipe de gestion des épidémies et le comité de politique publique, expliqua Dijkstra. Les gens veulent des réponses maintenant, et les caméras de télévision attendent déjà derrière la porte. J'espère que vous pourrez me donner quelque chose de positif à leur dire.

– Nous ferons ce que nous pourrons, dit Friederikson. Mais nous ne pouvons faire l'impossible.

Saskia considéra le professeur. Il avait l'air fatigué, et d'encore plus mauvaise humeur que d'habitude.

Dijkstra tapa du doigt sur un épais dossier posé sur le bureau devant elle.

– J'ai lu votre rapport à propos de la nouvelle souche paludique, professeur Van Diemen, mais ce qui me frappe le plus, c'est qu'on ne sait pas encore comment elle est arrivée ici.

Van Diemen hocha la tête.

– Nous avons très peu de certitudes. Nous avons établi que les trente-huit premiers malades se trouvaient à bord du vol KLM 648 en provenance de New York. Nous enquêtons encore pour les autres, mais il semble bien probable que l'épidémie soit survenue à la suite de piqûres de moustiques sur ce vol. Les représentants de KLM m'ont confirmé que plusieurs passagers qui se trouvaient à l'étage ont déclaré qu'ils avaient été piqués ou qu'ils avaient vu des moustiques durant le vol. L'équipage n'a été averti que le matin, mais il a pulvérisé de l'insecticide dans toutes les cabines deux heures avant l'atterrissage. Malheureusement, quand l'avion a été nettoyé, personne n'a pensé à garder des corps d'insectes, et nous ne pouvons donc pas déterminer de quelle espèce de moustique il s'agissait.

Peter Huisman intervint :

– Mais normalement, les États-Unis ne sont pas un pays impaludé. Comment des insectes porteurs du paludisme seraient-ils arrivés à bord ?

Van Diemen s'éclaircit la voix :

– Nous ne savons pas. Peut-être dans le bagage à main de quelqu'un qui a fait escale à JFK. Les agents de la Direction générale de l'aviation civile se renseignent auprès des passagers des vols de correspondance pour voir s'il y a des malades déclarés.

Le professeur Friederikson secoua la tête.

– Madame la ministre, le problème dans cette théorie vient du nombre de passagers contaminés sur le vol KLM 648. Pour provoquer l'apparition de trente ou quarante cas de paludisme, il faudrait des dizaines de moustiques, voire des centaines. Sûrement pas la poignée qui peuvent rester piégés dans des manteaux ou des bagages venus des tropiques.

– Et vous avez une meilleure idée ? demanda Dijkstra à Friederikson.

– Le seul moyen pour que tant de moustiques se trouvent dans un avion, c'est que quelqu'un les y ait amenés. Le candidat évident serait un scientifique en route pour le Forum de parasitologie qui a lieu ici même.

– Pourquoi prendrait-on des moustiques dans ses bagages ? questionna Dijkstra.

– Obtenir une autorisation officielle pour transporter des espèces porteuses de maladie est une gageure administrative – et le mot est faible. En général, je prends un bocal ou un Tupperware pour transporter des moustiques adultes ou à l'état larvaire. On ne m'a jamais pincé.

Dijkstra se tourna vers Van Diemen.

– Est-ce une pratique courante ?

– J'en ai entendu parler, oui. Mais aucun scientifique responsable ne transporterait des moustiques que l'on sait porteurs d'une maladie, comme ceux-ci l'étaient sans doute, s'empressa-t-il d'ajouter.

– C'est une affaire très grave.

La ministre regarda les deux professeurs droit dans les yeux.

– Manifestement, la personne qui a fait cela a omis de le signaler. C'est un acte hautement condamnable, scandaleux pour un scientifique.

Dijkstra prit des notes, les dents serrées de colère.

Huisman regarda par-dessus ses lunettes et tapa du doigt sur les papiers posés devant lui.

– Votre rapport, professeur Van Diemen, indique un taux de mortalité de vingt pour cent dans les trente-six premières heures. Comment ce parasite tue-t-il ?

– La cause habituelle est le paludisme cérébral, répondit Van Diemen. Les parasites s'agglutinent et adhèrent aux parois capillaires du cerveau, ce qui entrave la circulation du sang et prive le cerveau d'oxygène. C'est la même chose que le paludisme dû au *falciparum*, mais en plus aigu et plus rapide.

– Dans tout le pays, des gens se précipitent chez le médecin à la moindre piqûre de moustique. Comment pouvez-vous les rassurer ? demanda Dijkstra.

– Ce n'est pas *mon* rôle de rassurer la population, madame la ministre, répondit Van Diemen. Je suis professeur de médecine

tropicale. Je donne volontiers mon avis de spécialiste, mais ce que vous en faites vous regarde. Si des moustiques se sont échappés de l'avion, les gens doivent être avisés que, s'agissant d'une espèce tropicale, ces insectes ne peuvent vivre que quelques semaines, même lors d'un été parmi les plus chauds observés aux Pays-Bas. Les chances d'être piqué par l'un d'eux sont très minces, et ils trouvent notre eau trop froide pour leurs œufs.

– Eh bien, ça peut déjà rassurer un peu, dit le directeur général.

– Hélas, c'est absurde et même inconsidéré, déclara Friederikson. Oubliez les moustiques de l'avion, ce sont les moustiques d'ici dont il faut s'inquiéter.

– Nous n'avons aucune preuve qu'ils peuvent être porteurs du parasite, n'est-ce pas ? demanda Dijkstra en regardant Van Diemen, qui secoua silencieusement la tête.

– Nous avons des preuves indirectes, dit Friederikson en dépliant une grande carte sur la table. Ces derniers jours, j'ai téléphoné à tous les hôpitaux du pays, afin d'avoir toutes les informations possibles concernant les patients dont nous savons avec certitude qu'ils sont porteurs du nouveau parasite. Chaque point désigne un cas confirmé, plus précisément l'endroit où vit le patient. Comme vous pouvez le voir, ils sont totalement éparpillés. Tout d'abord, ne prêtez pas attention aux points bleus. Ce sont les patients que l'on sait avoir été à bord du vol KLM 648, et qui ont été infectés avant d'arriver dans le pays. Les trois jaunes représentent ceux qui ont été à l'étranger assez récemment pour y avoir été infectés. Ce que je veux que vous regardiez, ce sont les huit rouges, ceux qui déclarent n'avoir pas voyagé au cours des derniers mois.

– Ça ne veut rien dire, dit Van Diemen en agitant la main au-dessus de la carte. L'endroit où habitent ces gens n'a aucun rapport. Et s'ils travaillent tous à l'aéroport de Schiphol ? Ils pourraient avoir été piqués par des moustiques sortis de l'avion.

– Ce point désigne un enfant de trois ans, fit Friederikson d'un ton brusque en écrasant l'index sur un des points rouges. Et cette vieille dame vit dans une maison de retraite. Tous deux à plus de soixante-dix kilomètres de Schiphol.

– C'est statistiquement non significatif, marmonna Van Diemen. Il est tout simplement trop tôt pour se prononcer.

– D'ici que ce soit statistiquement significatif, on aura peut-être une épidémie de grande envergure avec des centaines de morts, rétorqua Friederikson, les jointures des doigts blanches. Ce n'est pas le moment d'ergoter sur les statistiques. Nous devons agir.

– Nous avons diffusé un nouveau communiqué sanitaire ce matin, indiqua le directeur général.

– À quoi bon ? dit Friederikson. Quatre-vingt-treize passagers du vol 648 n'ont pas répondu au précédent. Ça devrait être *obligatoire*.

– Nous n'avons pas le pouvoir de forcer les gens à se rendre à

l'hôpital, souligna Huisman. De toute façon, un grand nombre des passagers de ce vol ne sont déjà plus dans le pays.

– Si vous aviez agi rapidement, tous ces passagers auraient reçu une moustiquaire et un flacon d'antimoustique, qu'ils aient les symptômes du paludisme ou non.

– Ce qui n'aurait servi à rien sachant que le mal était fait, professeur, tout de même, dit Huisman avec un sourire satisfait.

– Non, non, non. Pas pour les protéger *eux*, mais pour protéger nos moustiques hollandais ! Vous devez arrêter de considérer le paludisme comme une maladie propagée par les moustiques, expliqua Friederikson. Voyez-le comme une maladie propagée par les *humains*. Dans l'ensemble, les moustiques restent où ils sont, obéissant au climat, à l'altitude, etc. Mais les humains parcourent le monde en quelques heures, et s'ils ont le parasite porteur du paludisme dans leur sang, ils sont susceptibles de le transmettre aux moustiques du pays, qui transforment alors un petit foyer parasitaire en une épidémie se propageant d'elle-même. Par conséquent, le meilleur moyen de briser le cycle infectieux consiste à empêcher les moustiques non-porteurs d'entrer en contact avec des humains infectés.

– Doit-on s'attendre à une épidémie, alors ? demanda Huisman.

– Il est trop tôt pour le dire, mais envisagez le pire, dit Friederikson. Il faudrait pulvériser de l'insecticide dans tous les canaux, fossés et voies navigables. C'est dommage qu'on ne puisse plus utiliser le DDT. C'est un produit économique, efficace et qui dure indéfiniment.

Dijkstra secoua la tête jusqu'à ce que ses longues boucles d'oreilles grelottent.

– Non, professeur. Nous ne sommes plus dans les années soixante. Nous ne pouvons pas inonder le pays d'insecticide, le mouvement écologiste ferait un scandale. Et nous ne pouvons pas non plus alimenter la panique de la population. De toute façon, il faudrait des mois pour mettre en place la plupart de ces mesures, et nous ne savons toujours pas quelle tournure peut prendre ce début d'épidémie.

Friederikson sourit comme si c'était là la réponse qu'il attendait.

– Dans ce cas, vous allez devoir attendre que je découvre quelle espèce de moustiques néerlandais est la coupable, pour que nous puissions mieux la cibler.

– Pouvez-vous nous dire si un moustique précis est porteur du paludisme ? demanda Kia Spiegel.

– Normalement, oui, répondit Friederikson. On commence par broyer son corps puis on y ajoute un produit chimique spécial appelé anticorps monoclonal. Nous disposons d'un anticorps monoclonal pour chacun des quatre types de paludisme, dans le cadre de ce qu'on appelle le test ELISA. Face à une nouvelle espèce de paludisme comme celle-ci, nous devrions normalement être dans le noir jusqu'à ce qu'un nouvel anticorps monoclonal soit mis au point, mais j'ai la joie de

vous apprendre que Saskia a découvert que le *Plasmodium cinq* présente une réactivité croisée. Il réagit avec l'anticorps monoclonal que nous utilisons déjà pour le paludisme à *falciparum*.

La ministre sourit à Saskia pour la remercier de ce brin de réconfort.

– Et maintenant, fit Friederikson en ouvrant sa mallette.

Il posa sur la table deux récipients en plastique transparent qui grouillaient de moustiques.

– Voici, mesdames et messieurs, deux seulement des dizaines d'espèces que l'on trouve dans ce pays. J'ai essayé de transmettre aux deux le *Plasmodium cinq* à partir d'échantillons du sang d'un patient infecté.

Van Diemen regarda Saskia, médusé. Celle-ci acquiesça lentement en réponse, et il secoua la tête, exaspéré.

Friederikson poursuivit :

– Je connaîtrai les résultats dans deux ou trois jours, quand les parasites auront pu se développer à l'intérieur du moustique. Leurs conséquences pourraient être aussi bien négligeables que cataclysmiques.

Il saisit un récipient fermé par un couvercle vert.

– Voici l'*Anopheles atroparvus*, un moustique indigène qui a autrefois été vecteur d'un type de paludisme et qui reste dans les maisons, où il pique tout au long de l'hiver. Je ne serais pas étonné qu'il puisse être porteur du *Plasmodium cinq*, mais sachant qu'il est désormais assez rare, il ne pourrait pas provoquer de grave épidémie. Dans l'ordre des possibles, l'infection de l'*atroparvus* constitue donc le scénario optimiste.

Friederikson prit ensuite l'autre récipient, doté d'un capuchon rouge.

– Voici le scénario le plus effrayant sur l'échelle épidémiologique.

Saskia était suffisamment proche pour voir à quel point la boîte était pleine à craquer de dizaines de moustiques qui s'agitaient en tous sens pour tenter de s'échapper.

– Voici une centaine de femelles affamées du genre *Culex pipiens pipiens*, l'indésirable commun des canaux néerlandais. Il vit en milieu urbain, pique exclusivement les humains et est actif de mars à fin octobre. Il y en a des milliards dans toute l'Europe du Nord, et nous n'avons pas le moindre espoir de les éradiquer.

– Madame la ministre, ne soyez pas alarmée par cette comédie, coupa Van Diemen. Les moustiques de la famille *Culex* ne sont porteurs d'aucune forme de paludisme, il n'y a que les *Anopheles*. Le professeur Friederikson le sait très bien, et je suis étonné qu'il suggère le contraire.

– Ah, mais nous ne savons rien de ce parasite, protesta Friederikson. Vous l'appellez *Plasmodium cinq*, mais en réalité nous ne

savons pas encore s'il appartient à la famille des *Plasmodium*. Oui, il provoque des symptômes semblables à ceux du paludisme. Mais il existe beaucoup de maladies, comme la dengue par exemple, qui sont transmises par des moustiques autres que les anophèles.

– Messieurs, s'il vous plaît, dit Dijkstra. Il est indispensable que nous travaillions ensemble face à ce problème. Des vies sont *vraiment* en jeu en ce moment même.

– Oui, vraiment, rugit Friederikson. Bien sûr, les deux millions de personnes qui meurent chaque année du paludisme dans les pays en développement, leurs vies ne sont pas *vraiment* en jeu...

– Non, je sais, dit Dijkstra. Je voulais dire que...

– Vous vouliez dire que des gens meurent *ici*. Et donc maintenant, c'est important.

– Ce n'est pas du tout ce que je voulais dire, professeur. S'il vous plaît, asseyez-vous et arrêtez de crier.

Dijkstra le fixa du regard.

Friederikson ne montra aucun signe d'intimidation. Il pointa un long doigt osseux vers la ministre.

– Avez-vous imaginé ce qui se passera quand le *Plasmodium* cinq atteindra l'Afrique subsaharienne ? Où il y a peu d'hôpitaux, pas d'argent et où tout le monde se fait régulièrement piquer par des moustiques porteurs du paludisme ?

– Oui, et ça me préoccupe beaucoup.

Un rictus tordit le visage de Friederikson comme s'il avait un tic, et il retira brusquement le couvercle rouge.

– Peut-être que ça vous préoccupera plus maintenant.

– Que faites-vous ! cria Huisman en poussant sur la table pour s'en écarter alors que les moustiques s'échappaient comme une volute de fumée.

– Jürgen, c'est de la folie ! s'écria Van Diemen en mettant sa veste sur sa tête comme une capuche.

– Quel est le problème, Cornelis ? répliqua Friederikson. Si tu es si sûr que les moustiques *Culex* ne peuvent pas être vecteurs de cette maladie, alors tu n'as rien à craindre, sinon quelques démangeaisons.

Les employés du ministère ne voulurent prendre aucun risque. Willem Pierson et Kia Spiegel coururent à la fenêtre, plaquèrent leurs dos contre la vitre et secouèrent des documents devant leurs visages. Huisman s'était précipité dans le couloir. Seule Dijkstra resta à la table, l'air perplexe, agitant de temps à autre la main près de ses oreilles.

– C'est vraiment une manière inutile de vous faire entendre, Jürgen.

Friederikson remit le couvercle et remplaça le récipient dans son sac diligence. Sivali remarqua un moustique qui se posait sur son cou juste au-dessous de son oreille, mais s'il s'en rendit compte, Friederikson ne le montra aucunement. Il ferma le sac, s'appuya sur

ses mains pour se lever et se dirigea vers la porte en boitant sur sa prothèse de jambe chuintante.

– Nous sommes tous un peu moins confiants quand nos propres vies sont en jeu, n'est-ce pas ? Eh bien voilà l'histoire véritable du paludisme, en résumé. Bonne journée à vous.

Friederikson partit vers l'ascenseur.

*

* *

Ça fait quatre jours que nous sommes là, mais on croirait que ça fait quatre ans. Le premier jour, on nous a débandé les yeux, mais ça n'arrange pas grand-chose. Toutes les deux ou trois heures, nous remuons un peu dans cette minuscule cellule pour lutter contre les crampes, la faim et, surtout, la déprime. À 6 heures le premier jour, il a semblé se passer quelque chose, et on a entendu une vague d'excitation grandissante dans les autres cellules, suivie du bruit d'un objet en plastique qui raclait le ciment. Finalement, quelqu'un a ouvert la trappe basse depuis l'extérieur et poussé un saut bleu sale dans la cellule.

Nous l'avons regardé et avons écouté les gens qui se bâfraient dans les autres cellules. Pourquoi recevaient-ils de la nourriture quand nous n'avions que ceci, une bouillie froide et grise dans laquelle flottaient des gouttelettes de gras et quelques grains de riz ? Pendant une demi-heure, personne n'y a touché, malgré la faim qui nous tenaillait tous. Puis sœur Margaret a porté le seau à sa bouche et a avalé une petite gorgée. Elle a essayé de sourire, mais le goût a eu raison d'elle. Elle a passé le seau à Amy, qui a détourné le visage. Je l'ai pris et j'ai reniflé. Puis j'ai bu une grosse gorgée. C'était innommable, mais j'ai avalé. Je ne pouvais pas y retoucher.

Nous avons passé cette soirée-là en état de choc, apaisés seulement par les beaux chants et les battements de mains rythmés qui emportaient de temps à autre les prisonniers. Nous n'avons pu nous empêcher de remarquer la dextérité de ceux qui accompagnaient cette musique en tapant sur des seaux au son creux.

Le matin, on nous a donné un seau d'eau à partager, mais à part ça, on nous a laissés tranquilles. De nos gardiens, nous ne voyons que les pieds par la trappe installée au bas de la porte. L'un d'eux porte des brodequins éraflés, l'autre des espadrilles déchirées. Ils ne nous parlent jamais et nous ignorent chaque fois que nous réclamons de la meilleure nourriture, des médicaments ou davantage d'eau. Pour nous quatre, cette cellule est devenue un petit monde, dont nous constituons la modeste démocratie de pacotille. Nous avons tout notre temps pour remplir nos devoirs civiques, en massant mutuellement nos membres engourdis, par exemple, et peu de ressources à partager. Mais ces ressources revêtent une importance d'autant plus grande : les coins de choix où s'asseoir, l'espace pour étendre nos

jambes, les petits morceaux de papier et les bouts de crayon, les restes de crème antiseptique et de pansements, une lime à ongles, et notre bien le plus cher : le couteau suisse de sœur Margaret.

Nous seuls parmi la cinquantaine de prisonniers entassés dans cette prison avons le luxe de disposer d'assez d'espace pour étendre nos jambes. Jarman a même imaginé un programme pour rester en forme, qui consiste à se suspendre par les bras ou les jambes à la grille du plafond et à faire des tractions. Aucun de nous ne s'y est vraiment mis avec autant de persévérance que lui.

Le pied de Jarman a désenflé depuis que nous avons arrêté de marcher, mais ses coupures sont toujours purulentes et la plaie d'un vilain rouge. Pour la désinfecter, Jarman dispose seulement de sa sueur salée après qu'il a fait ses exercices. Il l'applique en frottant du bout des doigts, espérant que le sel va l'emporter sur les bactéries. Amy a des doutes et insiste pour qu'on lui procure des antibiotiques.

Un matin, une petite balle en caoutchouc a atterri dans notre cellule à travers le plafond grillagé, et nous avons entendu des gloussements dans la cellule voisine. Après nous l'être jetée les uns aux autres pendant un moment, Jarman l'a renvoyée aux autres. Durant l'heure qui a suivi, des vagues de rires ont balayé la prison, tandis que la balle sautait d'une cellule à l'autre. Nous en sommes réduits à de tels plaisirs.

Cependant, la balle a été la cause d'une grosse brouille. Après l'avoir fait rebondir pendant un moment, Amy a essayé de la lancer dans la cellule voisine à travers le plafond grillagé. Malheureusement, la balle a rebondi sur un de nos barreaux et a roulé tout droit dans le trou qui nous sert de toilettes. Nous ne savions absolument pas où elle avait pu échouer. Quand les occupants des autres cellules, désormais privés de leur jeu, ont commencé à protester, nous avons désigné Amy pour récupérer la balle. Cette tâche répugnante était presque au-dessus de ses forces, et elle a refusé d'enfoncer son bras au-delà du coude dans l'ignoble tuyau sombre. Nous avons été surpris de la colère que la perte de cette balle a provoquée chez les autres prisonniers, et même quand sœur Margaret a expliqué à haute voix en français ce qui s'était passé, cela n'a que peu apaisé leur ressentiment.

Fatalement, se servir des toilettes était la pire expérience imaginable. Le seul moyen d'offrir un semblant d'intimité à celui qui en avait besoin consistait à détourner le regard et se boucher les oreilles, mais les déjections et l'odeur restaient parmi nous. Il était impossible de tenir l'endroit propre ni de le rester nous-mêmes, d'autant plus qu'en permanence l'un d'entre nous au moins avait des ennuis gastriques. Nous avons vite appris à boire le minimum de notre seau d'eau et à conserver ce que nous pouvions pour laver la cellule à grande eau.

Nous attirions énormément les mouches et les petites bêtes nocturnes, et à partir du milieu d'après-midi, nous entendions les griffes des vautours qui

tapaient avec impatience sur le toit en tôle. Nous nous sommes vite habitués aux rats qui nous rendaient visite de temps à autre, mais avons tous été perturbés quand, un après-midi, une couleuvre est passée avec nonchalance sur le toit de notre cage.

Notre seul allié était le temps. Arrivés au troisième jour, nous mangions la soupe sans la rendre, nous remarquions à peine quand un autre faisait ses ablutions et nous acceptions notre saleté. Le quatrième jour, un nouveau groupe de prisonniers est arrivé. L'un d'eux a été placé dans la cellule voisine déjà bondée. Il a dû nous entendre parler, car il nous a hélés.

– Vous êtes d'où ?

– Angleterre, Brésil, Belgique et États-Unis, ai-je répondu.

– L'Amérique, a-t-il soupilé avec révérence.

– Et vous ?

– Je suis de Kinshasa. Combien être, vous ? Combien de dames ?

– Trois femmes, un homme, ai-je indiqué.

Nous avons échangé nos noms. Lui s'appelait Moses.

– Pourquoi êtes-vous ici ? a questionné Jarman.

– Suis soldat pour gouvernement, a-t-il expliqué.

– Vous êtes seulement arrivé aujourd'hui, alors ? a demandé Jarman.

– Non. Ça fait deux mois, mais ils m'emmènent en patrouille. Suis chanceux. Suis caporal pour transmissions. Suis utile pour eux. Je sais me servir de la radio qu'ils ont volée.

– Et votre famille ? a demandé Amy.

– Ma femme, elle est dans cellule tout au bout. Elle est enceinte mon premier fils. Elle avoir fièvre. Suis très inquiet pour elle.

Moses a appelé sa femme et nous avons entendu une faible réponse.

– Quand doit naître le bébé ? a questionné Amy.

– Peut-être aujourd'hui, peut-être semaine prochaine. Pas bonnes conditions.

Il y a eu un long silence gêné. Je l'ai brisé :

– Quand vous étiez en patrouille, vous avez rencontré leur chef ?

– Oui.

Il a marqué une pause.

– Parlez-moi de lui.

– Brigadier Crocodile.

Un nouveau temps d'arrêt.

– Lui être très cruel. Visage de bébé, mais sourire plein de dents pointues.

(Journal d'Erica)

Saskia était si fatiguée qu'elle voyait presque flou lorsqu'elle gara sa Ford Escort cabossée devant sa maison. Ça faisait plus d'une semaine qu'elle n'était pas rentrée chez elle avant minuit, mais jamais si tard. À nouveau rongée par cette culpabilité familière de mère célibataire, elle savait qu'elle ne pouvait pas continuer ainsi. Elle sentit dans son ventre un coup de pied suivi d'un mouvement plus lent, comme si le bébé se retournait sur lui-même.

La maison était encore baignée de lumière, y compris la chambre de Caroline. Saskia remonta l'allée en courant. Si la baby-sitter n'était pas capable de coucher une fillette de six ans...

La porte d'entrée s'ouvrit avant que Saskia puisse sortir ses clés. Hennie, la baby-sitter de quatorze ans, se tenait devant elle, blanche comme un linge.

– Saskia, Caroline est très malade, elle a vomi et elle a mal aux jambes, je lui ai donné beaucoup d'eau mais elle l'a revomie et elle arrête pas de réclamer son papi, mais il est mort, non ? Et elle sait pas qui je suis et j'ai perdu votre numéro de téléphone...

– Ça va aller, Hennie, ça va aller. Merci d'être restée.

Lorsqu'elle entra sans bruit dans la chambre et sentit l'odeur humide et biscuitée de sueur d'enfant, elle eut la nausée comme jamais elle ne l'avait eue dans une salle des urgences. Caroline était couchée sur le dos, ses cheveux bruns trempés sur l'oreiller, la bouche entrouverte et humide, les lèvres pâles.

– Maman ! J'ai mal.

Elle se mit à pleurer quand Saskia l'étreignit, et le médecin qu'elle était sentit ses yeux la picoter lorsqu'elle serra dans ses bras son petit enfant tremblotant, chaud et moite.

– Là, ça va aller. Maman est là maintenant. Mais qu'est-ce qui t'arrive ? Tu es bouillante !

Saskia enleva Kusje, le petit éléphant rose en peluche, de l'oreiller de Caroline, et se promit de nettoyer plus tard à l'eau la coulure de vomi qui tachait sa patte. Tandis qu'elle tâtait le cou et les ganglions de sa fille, elle s'aperçut que Caroline se grattait. Elle baissa les yeux et vit trois minuscules marques légèrement enflées sur le dos de sa main. De vieilles piqûres de moustiques qu'elle aurait remarquées plus tôt si elle n'avait pas tant travaillé. *Oh, mon Dieu. Par pitié, pas ça. Pas mon petit bout de chou.*

Le thermomètre tremblant dans sa main, Saskia ferma les yeux et prononça une petite prière avant d'oser regarder le résultat. Sa prière ne fut pas exaucée. Caroline avait une fièvre carabinée, presque aussi forte que celle d'Erskine. Saskia palpa l'abdomen de l'enfant. Sa rate était dure comme une noix.

– Hennie, chérie. Est-ce que je peux te demander un grand service ? J'ai besoin que tu m'accompagnes à l'hôpital, pour t'occuper de Caroline dans la voiture. Je sais qu'il est tard. J'appellerai ta mère en route pour la prévenir.

– D'accord. Caroline est très malade, alors ? demanda Hennie d'un air grave.

– Peut-être. Il faut que je lui fasse une analyse de sang, et c'est plus rapide d'y aller en voiture que d'attendre une ambulance.

– Elle ne va pas mourir, hein ? s'enquit Hennie, les yeux écarquillés et la bouche ouverte dans l'attente d'une réponse rassurante.

– Non, bien sûr que non, dit Saskia avec un sourire semblable à un masque inconfortable, tandis que des larmes chaudes troublaient sa vision. Je travaille à l'hôpital, Hennie. On guérit les gens là-bas.

Dans son ventre, le fœtus donna un coup de pied en signe d'objection.

*

* *

Le Ridder se trouvait au bout d'une rangée de cinq maisons barbouillées de graffitis et aux ouvertures condamnées, dans l'ombre d'un pont routier à huit voies. C'était un bar traditionnel néerlandais avec des lumières crues, un billard et de la moquette fixée sur les tables au lieu du sol. Son élément central était un gros et vieux juke-box Wurlitzer, entouré par des murs sillonnés de tuyaux en faïence et couverts de médaillons de harnais qui cliquetaient chaque fois qu'un gros camion passait sur l'autoroute dans un grondement de tonnerre. Un chat dormait sur un tabouret de bar. Le seul client était un Caribéen âgé assis dans un coin, coiffé d'un chapeau mou juché sur l'arrière de sa tête, qui buvait un long drink bleu.

Max commanda des bières pour Léo et lui, et une crème de menthe avec des glaçons pour la serveuse cinquantenaire à l'air usé qui s'appliquait à briquer le comptoir de cuivre martelé. C'était une fausse blonde aux cheveux gris à la racine et à la peau rôtie qui semblait presque orange sous les lumières du bar. Peut-être qu'elle se l'était briquée aussi.

– C'est plutôt calme ici ce soir, dit Max.

Elle hocha la tête.

– C'est comme ça tous les soirs. Tenir cet endroit, c'est le meilleur moyen que je connaisse pour s'endetter.

– Je peux peut-être vous aider. Je veux juste un petit

renseignement.

Il posa un cygne en papier sur le comptoir, pliage d'un billet de cent euros.

– Au sujet de Luc De Wit, alias Anvil.

Elle secoua la tête trop vite et eut un moment d'hésitation dans son astiquage.

– Connais pas.

Max savait que si. Il le lui dit.

– Écoutez, dit-elle. Je ne vois jamais rien, je n'entends jamais rien, et je ne dis jamais rien. Ça me permet de garder mes fenêtres intactes et de savoir que mon fils ne risque rien à l'école. Vous comprenez ce que je vous dis ?

Quelque part dans les parages, un train express hurla sur sa route vers Utrecht, Eindhoven et la frontière belge au sud.

Le vieux avait levé les yeux de son journal et regardait fixement Max.

– Je vous ai vu aujourd'hui, dit-il. Avec les flics.

– En effet, admit Max avant de se présenter. Ça ne vous dérange pas si on se joint à vous ?

– Pas du tout. En passant, vous pouvez me prendre un grand curaçao bleu, avec pas trop de glace.

Max lui apporta le verre et le fit glisser sur la table en s'asseyant. Léo disparut aux toilettes. Il revint au bout de quelques secondes, marmonna à Max qu'il avait laissé la porte de derrière entrebâillée et s'assit seul à une autre table, d'où il pouvait voir l'entrée du bar. Des précautions utiles et très pros.

Le vieil homme se présenta sous le nom de Joseph Gimbel.

– Vous étiez avec les flics, mais vous avez pas l'air d'un flic et votre ami le nerveux, je sais pas d'où il vient. Qu'est-ce que vous voulez ?

– Je cherche une Anglaise qui s'appelle Erica Stroud-Jones. Elle a disparu dans le centre d'Amsterdam il y a environ une semaine. Ça vous dit quelque chose ?

– J'ai lu ça dans le journal. Pourquoi vous venez chercher ici ?

– Je pense qu'Anvil pourrait savoir quelque chose.

– Pourquoi ?

– C'est moi qui pose les questions. Ou si vous voulez faire autrement, c'est à vous de payer mes verres, fit Max en enlevant le curaçao bleu d'un geste brusque, le renversant en partie sur la table.

Le vieil homme grommela devant ce gâchis et reprit vivement son verre, dont il vida le restant en une gorgée, puis il s'essuya la bouche du dos de la main. Il se pencha ensuite en avant pour chuchoter :

– Écoute, mec, je suis là tous les jours. Des fois il vient, des fois il vient pas. Il fait pas attention à moi. J'entends des choses. Je peux tendre l'oreille, voir si j'entends parler de la fille. Mais faut que tu sois généreux en retour. D'accord ?

– Deux cents euros ?

L'homme aspira entre ses dents et secoua la tête.

– Anvil est un type dangereux. Ça me payerait même pas un enterrement de base. Donne-moi mille. Ma Dorothy voudrait me voir partir avec des fleurs, un cercueil correct, ce genre de choses.

Max soupira.

– Tu ne saurais pas quoi faire avec mille euros. Trois cents ou rien. La moitié maintenant, l'autre quand tu me donneras ce que je veux.

Joseph acquiesça de la tête.

– Trouve-moi son adresse, le nom de ses amis, et dans quel genre de magouilles il trempe avec Xenix. Et rapporte-moi le moindre bruit au sujet d'Erica. Où elle pourrait être et pourquoi on la retient. D'accord ?

Il tira un billet de cent, deux de vingt et deux de cinq de sa fortune d'emprunt et les poussa sur la table. Joseph s'empressa de les fourrer dans sa poche.

Tout à coup, la circulation se fit plus bruyante et Max entendit Léo se racler volontairement la gorge. La porte était ouverte et venait d'être franchie par trois types mal rasés en bleu de travail taché d'huile et avec de grosses chaussures aux pieds. Le plus costaud, les cheveux en brosse et le nez cassé, tenait un chien en laisse. Joseph leva la main et les salua, mais ils l'ignorèrent et regardèrent plutôt le chat qui sautait de son tabouret et filait derrière le bar.

Le chien était une bête de combat, un bull-terrier croisé aux yeux porcins, avec des moignons d'oreilles déchiquetés et une babine fendue qui lui donnait un demi-sourire méchant. Quelque chose chez cet animal provoqua un élancement à la main blessée de Max sous son bandage.

Le chien urina sur le tabouret de bar puis se tourna et examina la pièce par-dessous les tables, tel un capitaine de sous-marin allemand en quête de cibles faciles. Dès qu'il aperçut Léo, il se jeta au bout de sa chaîne en montrant les crocs et en aboyant avec rage, grattant furieusement le plancher avec ses griffes.

– *Terug ! Gott verdomme !*

Nez cassé porta sa cigarette à ses lèvres et retint la bête par son collier étrangleur tel un skieur nautique.

– *Terug. Terug !*

– T'es mignon tout plein, hein, Terug ? fit Max en se penchant vers le chien pour détourner son attention pendant que Léo fuyait.

– *Terug !* cria un type petit et trapu en bousculant Max pour échapper à l'animal.

Nez cassé avait les épaules presque dévoûtées par la bête qui chargeait sa nouvelle cible. Max retira vivement ses doigts devant les mâchoires qui se refermèrent féroceement, mais un filet de bave écumeux gicla sur sa chemise et s'y accrocha.

– C'est un drôle de nom pour un chien, dit Max en essuyant la salive de sa chemise.

L'animal le dévora de ses méchants yeux porcins.

La serveuse se pencha vers Max.

– *Terug* veut dire « arrière », recule. Le chien s'appelle Mandy. Et faites descendre votre ami de ma table. C'est pas parce qu'il y a de la moquette que c'est fait pour marcher dessus.

Léo sauta de table en table au son des protestations de la serveuse, jusqu'à être à l'abri du danger près de la porte des toilettes.

– Ce chien est une vacherie, grommela-t-il.

– Et pourtant, c'est bien un chien, répliqua Max.

Il retourna à la table de Joseph et chuchota au vieil homme :

– Rendez-vous ici à 20 heures demain. D'accord ?

Joseph fit une parodie de salut en se mettant la main au front.

– Disons plutôt après-demain. Et je peux te dire une chose gratis. Aucun d'eux n'est Anvil, mais ça c'est le chien d'Anvil.

Max hocha la tête puis se retourna pour partir. Les trois types s'étaient mis en rang pour bloquer la sortie. Mandy était couchée par terre devant eux, silencieuse, un sourire sur ses babines fendues. Elle dévisagea Max, leva la tête et se mit à mordiller le pied d'une lourde table en fonte. Tout le monde dans la pièce grimaça. Max eut mal aux dents sous l'effet du grincement aigu et s'attendit presque à voir jaillir des étincelles.

Le type trapu dit quelque chose à Max en néerlandais d'un ton agressif.

– Eh, vous êtes les premières personnes que je rencontre ici qui ne parlent pas anglais, dit Max. Imaginez seulement tous les sujets marrants qu'on aurait pu aborder.

– Il dit d'arrêter de provoquer le chien, indiqua la serveuse.

– En existant, vous voulez dire ? En ayant le culot de vouloir boire un verre tranquillement ?

Le trapu pointa son pouce vers Léo et lâcha un flot d'invectives gargouillantes. À nouveau, la serveuse traduisit :

– Il dit, en amenant votre singe de compagnie ici. Mandy mord les singes, il dit.

– Mais dites-moi, c'est un petit paradis d'harmonie interracial ici, fit Max. J'ai toujours cru que les Hollandais étaient très équilibrés, jusqu'à ce que je débarque dans cette porcherie.

Lorsqu'il entendit la traduction de cette provocation, le trapu sortit une clé dynamométrique de la poche de son bleu de travail. Mais ce fut seulement quand Nez cassé s'accroupit pour libérer Mandy de sa chaîne que Max et Léo se précipitèrent vers la porte des toilettes. Max claqua la porte derrière lui, mais elle n'avait pas de serrure. Léo courut dans les toilettes des hommes, s'arrêta en dérapant et secoua la poignée de la porte.

– Merde ! J'avais ouvert la porte, maintenant c'est fermé !

Max retint la porte du bar qui reçut un coup de pied de l'extérieur.

– Essaie les toilettes des femmes. Je ne vais pas tenir longtemps.

Le coup de pied suivant ouvrit la porte de quelques centimètres, qui suffirent à Mandy pour agripper la base de celle-ci avec ses mâchoires. Max n'avait pas d'appui sur le sol carrelé pour la repousser et regarda la chienne arracher un morceau de la porte gros comme le poing. D'un dernier coup d'épaule, il referma la porte sur le museau moucheté de l'animal et fonça dans les toilettes des femmes derrière Léo. L'Africain avait ouvert une petite fenêtre et grimpait la tête la première en s'appuyant sur le réservoir de la chasse d'eau. Max eut le sentiment qu'il n'allait pas s'en sortir, lorsqu'il entendit les halètements de plus en plus proches de Mandy et le bruit de ses griffes qui grattaient le carrelage. Il saisit un rouleau de papier toilette, enfonça trois doigts de sa main valide dans le tube et se retourna pour faire face au chien qui grognait.

– Gentil toutou ! fit Max, sur quoi, provoquée par cette injure, Mandy se jeta sur lui.

Max fourra sa main emmaillotée dans sa gueule et sentit l'intense pression de ses mâchoires. Il extirpa ses doigts en les retirant d'un coup sec, laissant la chienne avec la gueule pleine de papier. Léo était maintenant sorti par la fenêtre, et Max prit seulement le temps d'envoyer une giclée d'une bombe de désodorisant à portée de main dans les yeux de l'animal avant de le rejoindre. Ils se retrouvèrent sur un terrain de jeux pour enfants, avec quelques balançoires et un tapis en plastique. Ils sautèrent par-dessus une haie, traversèrent une cour remplie de voitures d'occasion et firent un détour de huit cents mètres jusqu'à la station de métro, pour s'assurer que personne ne les suivait. Ce fut seulement à mi-chemin du trajet du retour vers Amsterdam qu'ils se détendirent.

– J'avais un chien quand j'étais gosse, dit Max.

– Quelle race ?

– Un simple bâtard. Je les ai toujours bien aimés.

– Le meilleur copain de Mandy, hein ? fit Léo, et ils rirent en chœur.

La vieille Ford remonta en trombe Amstelveenseweg puis bifurqua sur le périphérique sud vers le complexe hospitalier de Randstad. Son téléphone portable collé à l'oreille, Saskia parlait avec Paul Jeker, le médecin-chef de garde aux soins intensifs. Elle écrasa l'accélérateur pour doubler par la droite un camion-benne mal éclairé, ce qui lui valut un furieux coup de klaxon. Une fois passée, elle regarda dans le rétroviseur. Sur la banquette arrière, une Hennie nerveuse tenait Caroline sur ses genoux, enroulée dans une couverture. Tremblotante et agitée, l'enfant marmonnait toute seule. La voiture empestait le vomi.

Saskia avait besoin d'être certaine du diagnostic, et le seul moyen consistait à faire une nouvelle fois, maintenant, au beau milieu de la nuit, ce qu'elle avait fait toute la journée : prélever une goutte du sang de sa fille chérie sur une lame et la comparer au microscope avec celui d'Erskine, à la recherche d'anneaux gris dans les cellules sanguines.

– On y est presque, on y est presque. Tiens bon.

La silhouette en béton familière de l'entrée de Randstad parut aussi accueillante que les bras d'une mère. Saskia montra furtivement son badge à l'agent de sécurité et se rendit directement à l'emplacement réservé aux ambulances sous l'entrée principale. Deux aides-soignants et une infirmière les attendaient avec Paul Jeker devant la double porte éraflée que tant de gens avaient franchie en urgence au fil des années, sans savoir s'ils allaient vivre ou mourir.

Quinze minutes plus tard, assise devant son microscope, Saskia redressa la tête et hurla. Jeker, debout à ses côtés, soutint la tête de Saskia et caressa son visage, tandis qu'elle serrait les poings et frappait sur le bureau.

– Chut, Saskia. Chut, ma chérie. C'est peut-être en elle, mais son corps n'a même pas commencé à lutter. Les meilleurs spécialistes du monde sont sur le coup, tu le sais. Et notre fille est une battante.

*

* *

La dernière matinée du congrès de parasitologie était consacrée à la cécité des rivières, mais bien qu'il ne fût que 10 heures, la plupart des congressistes étaient déjà partis. Max avait attendu une heure en

vain dans le hall du palais des congrès RAI dans l'espoir de repérer Henry Waterson et de découvrir pourquoi celui-ci s'était aventuré dans la zone industrielle de Rotterdam pour se rendre au siège d'une société obscure dénommée Xenix-Solutions moléculaires. Il finit par abandonner et se rendit au bureau des organisateurs, où John Milward empilait des paquets de programmes inutilisés.

- Bonjour, Max. Des nouvelles d'Erica ?
- Aucune, malheureusement. Avez-vous vu Waterson ?
- Non. Pas depuis des jours. Il est peut-être parti.
- Savez-vous où il logeait ?

Milward poussa un profond soupir.

- Non, mais la plupart des huiles vont au Golden Tulip, au Marriott, au Okura ou au Hilton.

Max le remercia et, après vingt minutes à passer des coups de fil, il tomba dans le mille. Waterson séjournait au Marriott. Le standardiste l'avait mis en communication avec la chambre, mais Max n'avait pas eu de réponse et avait raccroché lorsque le répondeur s'était déclenché.

Le hall du Marriott était envahi par un car de touristes quand Max arriva. Il contourna le groupe en gardant sa main bandée dans sa poche et se dirigea vers la femme qui avait l'air la plus novice à la réception.

- Bonjour. Je suis Henry Waterson. J'aimerais régler ma note.
- Votre numéro de chambre ? demanda-t-elle sans même lever les yeux de son ordinateur.

- Euh, fit Max d'un air hésitant. C'est soit 466 soit 646.

Il fouilla dans ses poches comme s'il cherchait la clé.

- Ce ne sera pas écrit sur votre clé magnétique, monsieur. Un instant.

Elle entra son nom dans l'ordinateur et sembla trouver ce qu'elle cherchait.

- Avez-vous consommé quelque chose dans le minibar ?
- Non.

Elle imprima la facture et la lui donna pour qu'il signe. C'était la chambre 312.

- Zut, je me suis même trompé d'étage. Trop de chambres d'hôtel au cours de ma vie, voilà le problème.

Max donna une tape sur la poche de sa veste.

- Mince. Je crois que j'ai laissé mon portefeuille dans la chambre. Je reviens tout de suite. Ne bougez pas.

La réceptionniste lui jeta un regard furieux et terne tandis qu'il se rendait à l'ascenseur.

Max fut accueilli par le ronronnement d'un aspirateur lorsqu'il arriva au troisième étage. La chambre de Waterson était presque au bout d'un long couloir. Le charriot de la femme de chambre se trouvait juste devant la chambre suivante, dont la porte ouverte

laissait s'échapper un courant d'air frais. Max s'écarta lorsqu'une petite Philippine d'une cinquantaine d'années en sortit, chargée de draps et de serviettes, et parcourut le couloir en se dandinant jusqu'à la lingerie.

Une fois qu'il ne la vit plus, Max tendit brièvement l'oreille à la porte de Waterson. Pas un bruit. Il se glissa dans la chambre voisine et vit comme il l'avait espéré que la fenêtre était ouverte. Plissant les yeux dans la lumière du soleil, il regarda la ville, avec ses flèches étincelantes et sa circulation. Puis il tendit le cou et vit que la méthodique femme de chambre avait entrouvert la fenêtre de toutes les chambres qu'elle avait nettoyées, y compris celle de Waterson, à seulement un mètre cinquante sur sa gauche. Max ouvrit la fenêtre en grand et prit une profonde respiration. La mauvaise nouvelle était qu'il s'agissait d'un hôtel moderne et que le rebord en béton au-dessous de la fenêtre faisait moins de cinq centimètres de large, environ la moitié de la largeur de son pied.

Avec précaution, il se glissa dehors et se retourna pour être face à la chambre, les pieds de côté sur le rebord. Tant qu'il avait les doigts sur le châssis de la fenêtre, tout allait bien. Mais franchir l'espace le séparant de la fenêtre de Waterson, désormais à sa droite, sans bénéficier de prises, serait bien plus délicat. Prudemment, il fit glisser ses pieds vers la droite et se traîna aussi loin qu'il put en gardant les deux mains agrippées au montant de la fenêtre. Puis il lâcha prise avec sa main droite encore bandée, se retrouva face au mur de brique, tendit le bras à l'aveugle jusqu'à ce que le bout de ses doigts endoloris entre en contact avec le bord en aluminium du châssis de la fenêtre de Waterson. Étallé de tout son long contre le mur, il continua de glisser ses pieds vers la droite jusqu'à ne plus pouvoir avancer sans devoir lâcher la fenêtre par laquelle il était sorti. Max prit une grande inspiration et, dans un dernier effort, fit basculer sa main libre au-dessus de sa tête. Pendant une seconde, il ne se tint que du bout des doigts de sa main blessée et couverte de croûtes. Puis il trouva une seconde prise et se traîna tant bien que mal contre le mur jusqu'à pouvoir voir dans la chambre de Waterson.

Elle était en ordre et vide, à l'exception de quelques vêtements pliés sur une chaise. Max ouvrit la fenêtre en la faisant coulisser et se hissa à l'intérieur. Sur la table ronde située près de la fenêtre se trouvait une liasse de documents scientifiques. Il les feuilleta mais ne vit aucune référence à Xenix-Solutions moléculaires.

Dans la penderie, il trouva quelques costumes et un attaché-case élégant. Il était fermé à clé, mais comme pour la plupart des bagages chic, la sécurité passait après les apparences. Max mit la mallette debout, tapa deux fois du pied dessus, et les minces verrous en cuivre s'ouvrirent. À l'intérieur, il trouva un chéquier, un passeport, des stylos, des papiers, un billet d'avion et un flacon de cachets orange.

Max s'empara du flacon, l'ouvrit et en fit sortir une poignée de

cachets. Ils étaient orange avec un petit point bleu, tout comme ceux que prenait son voisin dans l'avion. Il n'y avait pas d'étiquette sur le flacon. Max enveloppa une dizaine de cachets dans un mouchoir et les empocha, puis il referma le flacon et le remit à sa place. Après cinq minutes d'efforts sans parvenir à convaincre les serrures de l'attaché-case de se réenclencher, il abandonna et inspecta la pièce pour voir s'il avait déplacé autre chose. Les papiers étaient bien rangés, la fenêtre entrouverte. Il ne lui restait plus qu'à effacer les traces de pas qu'il avait faites après avoir marché sur le rebord extérieur. Sur ce, il ouvrit la porte et la referma soigneusement derrière lui.

Il parcourut rapidement le couloir et tourna au coin jusqu'à l'ascenseur. Là, Max trouva en train d'attendre l'handicapé qu'il avait porté dans l'escalier de l'hôtel Erwin lors de sa première journée à Amsterdam. Il était installé dans un fauteuil roulant high-tech avec un écran plat monté sur un bras et relié par un tube épais à un embout buccal en métal. Ses yeux pivotèrent vers Max et le reconnurent.

– J'imagine que cet hôtel est plus à votre goût que l'Erwin, dit Max. Vous descendez au rez-de-chaussée ?

Le visage anguleux de l'homme se contracta et ses yeux bruns se plissèrent. Des lettres se mirent à apparaître sur l'écran :

Oui. Au moins, je peux vous remercier maintenant. Je ne peux ni m'exprimer ni vraiment faire quoi que ce soit dans le fauteuil pliant. Mary-Anne ne s'était pas rendu compte qu'il n'y avait pas d'ascenseur à l'Erwin. Ça me convient beaucoup mieux ici.

L'ascenseur arriva et Max bloqua les portes pendant que l'homme faisait entrer son fauteuil roulant.

– Et qu'est-ce qui vous amène à Amsterdam ?

La criminalité. Je suis spécialisé dans la compréhension de l'esprit des criminels.

– Ce qui fait de vous un psychologue ou un psychiatre ?

Un psychologue. Je suis le docteur Johan Grzalawicz de l'université d'Anvers.

– Max Carver. Enchanté.

On ne manque jamais de travail dans mon domaine. Tous les jours, il se produit un nouvel événement fascinant. Vous, par exemple, monsieur Carver. Vous n'êtes pas Henry Waterson. Pourquoi vous être fait passer pour lui à la réception ?

*

* *

À un moment donné dans les ténèbres éternelles, John Sanford Erskine III se réveilla, sachant qu'il ne verrait jamais le jour se lever. Une voiture passa en sifflant, et ses feux de croisement balayèrent l'océan blanc du plafond tel un phare. Dans le silence qui suivit, il

entendit le battement sourd de son cœur dans ses oreilles, son souffle râpeux, les moteurs fatigués de son existence. Il savait désormais que ce corps n'était qu'une chose qu'il avait empruntée pour cette circonstance qu'était la vie. Très bientôt, il devrait le restituer. Il ne lui appartenait pas. Ce qui le terrifiait, c'était d'imaginer ce qui resterait de lui par la suite.

Un minuscule bourdonnement aigu détourna son attention. Un sombre point d'exclamation se détacha du mur au-dessus de sa tête et descendit vers l'épais bras nu qui reposait sur sa poitrine. Penchant en avant son étrange tête, aux yeux semblables à des lunettes géantes, le moustique se posa doucement sur la jungle de poils de son poignet et se faufila jusqu'à trouver un accès à la peau. Paralysé, Erskine ne put détourner le regard tandis que l'aiguillon s'enfonçait et que le corps du moustique se gorgeait de sang, ses antennes remuant de désir.

Soudain, Erskine comprit. Le fumier, pensa-t-il. Pourquoi n'ai-je pas pensé à toi plus tôt ? Il faut que je prévienne Penny, elle pourrait le retrouver.

– Penny ! Penny !

Sa voix, qui n'était qu'un son rauque, s'évanouissait dans le vide au-dessus de lui.

– Penny. C'est important. Je sais... qui c'est.

Une forme sombre et floue entra dans la pièce, et le moustique s'envola. La voix apaisante semblait portée par des ailes chaudes depuis un lieu lointain.

– Chut, allons, monsieur Erskine. Vous rêviez.

Erskine sentit quelque chose de frais qui lui tamponnait le front.

– Penny ?

– Non, je suis l'infirmière de garde. Penny peut venir dans la matinée, d'accord ? Quand vous vous sentirez un peu mieux.

– Non, j'ai... urgent... Penny !

– Essayez de dormir.

– Plus le temps, plus. Il faut.

*

* *

L'infirmière débrancha le moniteur cardiaque, rangea le goutte-à-goutte et retira les draps sales du lit. Elle était étonnée de la poigne du patient durant ces dernières secondes. Elle en avait encore des fourmis dans les doigts, plusieurs minutes après que le corps eut été emmené à la morgue de l'hôpital. Sachant que c'était le milieu de la nuit, il y avait vraiment eu beaucoup de blouses blanches, et ils avaient longuement essayé de le réanimer.

Elle se demanda s'il était célèbre. Elle n'avait pas reconnu son visage. Si une certaine Penny venait le voir, elle lui dirait que c'était son nom que M. Erskine avait prononcé à la fin. Peut-être que ça la

rendrait heureuse, ou au moins que ça adoucirait sa peine.

*
* *

Le lendemain matin, après la distribution d'eau, nous avons entendu des bruits de clés, des gens qui parlaient et de nombreux bruits de pas lourds. Plusieurs voix s'exprimaient de manière discrète et soumise. Au-dessus de celles-ci se détachait une voix lente et emphatique que j'imaginais provenir d'un corps bien nourri. Les pas se sont approchés de notre porte. Nous avons entendu une respiration profonde et rauque. J'ai eu une bouffée d'angoisse en attendant que la porte s'ouvre, mais les pas sont en fait passés devant notre cellule et sont montés. Une ombre s'est abattue sur nous, et nous avons levé les yeux pour voir un homme colossal en treillis qui nous regardait depuis la grille qui servait de plafond à notre cage. Il s'est accroupi pour nous observer de plus près. Les barreaux ont grincé. Nous ne pouvions voir son visage, juste un ovale joufflu dans le demi-jour.

– Bienvenue, amis occidentaux, à la capitale de l'APLK, a annoncé la voix, articulant chaque mot avec soin. Ou du moins, c'est ici que nous allons la construire.

Personne n'a parlé. Nous sentions l'odeur de sueur grasse de l'homme qui était au-dessus de nous, mais notre peur avait un parfum plus fort.

– Donnez-moi vos noms et vos nationalités, et dites-moi pour qui vous travaillez et depuis combien de temps vous êtes ici dans notre pays.

Sœur Margaret a commencé et l'a informé d'une voix calme et fière de ses douze années au service de l'Église catholique. J'ai pris la suite, puis Amy et enfin Jarman. Nous avions bien moins d'assurance.

– Je veux que vous vous considériez comme les invités de l'APLK. Je veux que vous soyez bien traités, pour que vous puissiez dire au monde comme nous sommes civilisés.

Il a prononcé le mot lentement : ci-vi-li-sés.

– Le seul problème, c'est que nous sommes un peu en surpopulation. Mon but est de vous offrir de l'espace et du confort, de la meilleure nourriture et la possibilité de faire un peu d'exercice durant votre séjour.

Il y a eu des murmures d'approbation dans la cellule. Sœur Margaret a pris la parole :

– Monsieur, il nous faut des médicaments pour l'un d'entre nous. Il a une infection au pied.

– Je vais m'en occuper. Des antibiotiques, oui ?

– Oui, s'il vous plaît.

Sœur Margaret a eu du mal à cacher sa surprise.

– Et la nourriture ne mériterait pas une étoile au Michelin, je crois ?

Il a ri à gorge déployée et nous lui avons nerveusement fait écho.

– Je vais voir ce que je peux faire pour ça, mais vous devez vous

montrer indulgents. Ça va prendre un peu de temps. Plus tard, j'espère faire venir les lègues tricités.

Nous nous sommes regardés, perplexes.

– L'électricité, a-t-il repris d'un ton songeur, pour que nous ayons de la lumière pour lire, de l'eau chaude, la climatisation, des frigos. Qu'en pensez-vous ?

– Ça me paraît bien, a dit Amy.

– Et ça va être bien, a-t-il ajouté avec un hochement de tête énergique, qui nous a éclaboussés de gouttelettes de sueur.

Dès qu'il s'est éloigné, je me suis essuyé les yeux avec ma manche. Je n'avais pas osé avant.

– Puis-je vous demander votre nom ? a crié sœur Margaret.

Il y a eu un bref silence.

– Je pense que vous savez qui je suis, ma sœur.

– Brigadier Crocodile ?

Il a ri et il est parti.

(Journal d'Erica)

*

* *

Max ne savait pas du tout si Grzalawicz le dénoncerait à la police, mais il préviendrait certainement Waterson, qui ne tarderait pas à découvrir l'attaché-case cassé. Aucun doute, ce serait la fin de sa liberté provisoire. L'essentiel était maintenant d'agir vite. Retourner au Ridder n'était peut-être pas une mince affaire, mais il n'avait pas le choix, s'il voulait savoir ce que Joseph Gimbel avait pu découvrir au sujet d'Erica.

Une heure avant le rendez-vous, Max et Léo surveillèrent le bar depuis un buisson situé presque au sommet du talus bordant la voie express. Le Ridder se trouvait à un carrefour en T face à la bretelle d'accès qui descendait en pente raide de la voie rapide, et Max pouvait voir toute personne s'en approchant depuis la rue à gauche ou à droite, ou depuis la route derrière eux.

Grâce aux jumelles d'ornithologie de Henk, il distinguait nettement l'intérieur du bar bien éclairé. La serveuse discutait avec un seul client qui, de l'avis partagé de Max et Léo, semblait être le petit type trapu du trio de voyous qu'ils avaient rencontrés l'avant-veille. Juste après 19 h 30, il partit. Il n'y eut personne jusqu'à 19 h 55, où une silhouette voûtée à la démarche lente arriva par la gauche. C'était Joseph Gimbel.

Une fois que Gimbel fut à l'intérieur, ils descendirent discrètement le talus et traversèrent la route. Léo alla jeter un coup d'œil au parking situé derrière et aux diverses dépendances tandis que Max pénétrait

dans le bar. Joseph était à sa place habituelle, un journal ouvert devant lui, un curaçao bleu à la main. Il leva la tête lorsqu'ils s'approchèrent.

– Salut, Joseph, dit Max, et il s'assit.

Léo inspecta les toilettes et revint s'asseoir à un endroit d'où il pouvait garder un œil sur la porte d'entrée.

– Salut. Où est passé le beau juke-box ancien ? demanda Léo en montrant un espace vide à l'endroit où le gros Wurlitzer s'était trouvé deux jours plus tôt.

– Il est en réparation, répondit la serveuse avant d'allumer une cigarette et d'avaler une grosse bouffée. Plus rien ne marche ici.

Elle servit deux grandes bières et les leur apporta.

– C'est offert par la maison.

Max haussa les épaules et la remercia avant de se retourner vers Joseph.

– Alors. Qu'est-ce que tu sais ?

– Il a bien la femme, dit-il. Erica Stroud-Jones, elle s'appelle, c'est ça ?

Max eut le souffle coupé. Il n'y avait pas un bruit dans le bar à l'exception du grondement sourd de gros camions sur le pont routier.

– Où ?

– Il va me falloir un peu plus de temps pour le savoir. Mais c'est bien Anvil. Il bosse pas seul, il y a un autre gars.

– Est-ce que c'est Henry Waterson ?

– Je connais pas son nom.

– À quoi il ressemble ?

– Aucune idée. On raconte qu'Anvil se planque avec ce type, c'est tout. Ça fait un moment qu'il est pas venu par ici. Ils préparent un gros coup.

Max le saisit par les épaules.

– Joseph. Il me faut ce nom. D'accord ?

– Voici quelques photos qui pourraient t'être utiles. Jettes-y un œil pendant que je vais pisser.

Joseph se leva et alla aux toilettes. Max appela Léo et lui fit un compte rendu, puis ils commencèrent à examiner les photos.

Il leur fallut deux ou trois minutes pour en faire le tour. On aurait dit des photos touristiques d'Amsterdam, sur lesquelles Max ne reconnut personne.

– C'est des conneries, Léo. Ces photos ne valent rien.

Max leva les yeux et vit qu'ils étaient tout à fait seuls.

– Où est passée la serveuse ?

– J'en sais rien. Mais elle a pris son sac, constata Léo.

Il y eut un désagréable grincement d'embrayage de camion en provenance de la voie express. Max regarda Léo, et ils comprirent soudain clairement ce qui se passait.

– C'est un traquenard, dit Max.

Léo sortit le Walther et regarda derrière la porte des toilettes. Aucune trace de Joseph. Max se dirigeait déjà vers la porte d'entrée quand son cerveau identifia le bruit. Un moteur rugissant, poussé à plein régime, faisait trembler les fenêtres et s'entrechoquer les verres sur les tables.

– Léo, tirons-nous de là ! MAINTENANT !

Max attrapa son compagnon et ils partirent à toutes jambes. D'un dernier coup d'œil à travers la fenêtre du bar, Max vit un camion-citerne qui approchait, sans chauffeur, et dévalait la bretelle d'accès, le logo de la compagnie pétrolière affiché en gros au-dessus de l'énorme radiateur chromé. Ils avaient fait quelques mètres à l'extérieur lorsqu'il s'enfonça dans le bâtiment avec de terribles grondements et des grincements de métal. Max continua de courir dans le bruit assourdissant et la pluie de morceaux de briques et de bois, il continua de courir quand les flammes jaillirent comme une mer orange derrière lui et il continua de courir quand ses vêtements commencèrent à prendre feu. Il continua de courir quand il ne sentit plus la présence de Léo à ses côtés parce qu'il ne savait pas ce qu'il pouvait faire d'autre.

Quand il fut à bout de forces, il se jeta par terre et roula dans l'herbe humide, puis il enduisit de boue sa tête couverte de brûlures. Il s'étendit sur le dos et regarda le ciel, pantelant. Au-dessus de lui s'étirait peu à peu un voile de fumée noire. Il se mit péniblement à genoux. Le Ridder avait disparu, balayé par un océan de flammes qui inondait la route sur cent mètres de chaque côté, engloutissant une dizaine de véhicules garés. Une voiture avait quitté la route et flambait. Max prononça une petite prière pour ses passagers et songea à la malchance cruelle qui les avait menés à cette fin abominable alors que lui avait survécu.

À l'emplacement du bar, le squelette métallique du camion était enveloppé de flammes. La circulation s'était arrêtée sur la voie express et des silhouettes commençaient à descendre le talus. Max ne vit aucune trace de Léo, mais à travers les épaisses volutes de fumée, il crut apercevoir un grand homme avec un chien au bout d'une chaîne de l'autre côté de la route. Quand la fumée se dissipa à nouveau, il avait disparu.

*

* *

C'est par une soirée chaude et humide que le professeur Jürgen Friederikson sortit dans son jardin à la périphérie d'Utrecht. Il était très habillé pour la saison : un gros pull-over par-dessus un épais survêtement, un chapeau de laine, des gants en cuir et des bottes. Du point de vue privilégié qu'offrait la petite digue séparant sa maison du canal, il contempla un soleil orange glisser derrière un horizon plat

comme une règle. Dans une heure, il ferait noir. Il n'y avait pas un souffle d'air, pas une ride sur l'eau.

Le professeur prit une grande inspiration. Il étouffait dans ces épais vêtements. Il ne s'était pas douché depuis vingt-quatre heures et quand il levait un bras, une bouffée de sueur rance agressait ses narines. Parfait.

Le professeur retourna dans la maison puis en ressortit chargé d'un livre, d'une torche et de trois objets volumineux. Il déposa ceux-ci sous un grand pommier. Il étala d'abord une grande bâche orange en plastique, qu'il épousseta soigneusement. Puis il déroula sur celle-ci un épais sac de couchage garni de duvet et une moustiquaire blanche. Il trouva l'anneau en laiton fixé au centre de la moustiquaire et l'accrocha à une branche du pommier. Une fois qu'il l'eut étendue et qu'il eut placé une pierre à chaque coin, il contempla le résultat : il avait créé un espace pyramidal autour du sac de couchage, encadré par un mètre de bâche. Le professeur se baissa doucement et se faufila sous la moustiquaire. Il enleva ses bottes, retroussa la jambe droite de son pantalon et défit les lanières en cuir de sa prothèse. Il posa le membre en métal terne à côté de lui et se glissa dans le sac de couchage, qu'il ferma jusqu'à la taille. Il ôta son chapeau, ses gants et son pull. La touche finale dans cet exercice de sciences appliquées consistait en une paire de bouchons d'oreilles. Sans eux, la plainte stridente du siège d'insectes qu'il s'apprêtait à provoquer l'empêcherait de dormir.

Quelque part dans les environs rôdait une espèce de moustique potentiellement vectrice du *Plasmodium cinq*. Friederikson savait qu'il était bien plus facile de le faire venir à lui que d'aller le chercher. Les moustiques sont attirés par la transpiration humaine. Plus il y a de sueur, plus la cible est évidente. La récente vague de chaleur avait décuplé le nombre de moustiques, et une fois la nuit tombée, des dizaines de milliers de femelles affamées viendraient se jeter sur lui. La plus grosse, la plus chaude et la plus suante des cibles dans le secteur. Elles se heurteraient à la moustiquaire en essayant de l'atteindre. Ayant à tout prix besoin de sang pour permettre à leurs œufs d'éclore, elles s'efforceraient sans relâche de se frayer un passage.

Puis elles mourraient. Deux heures plus tôt, Friederikson avait imprégné la moustiquaire d'un insecticide à action rapide. Inoffensif pour l'homme, mais fatal pour les insectes. Dans cette expérience, il ne devait pas y avoir de survivants. Ce qu'il voulait, c'étaient les cadavres. Tous. L'important était de faire en sorte que les moustiques restent sur la moustiquaire, à essayer de l'atteindre, jusqu'à ce que la toxine fasse effet, pour que leurs corps tombent sur la bâche en plastique. Le matin venu, il ramasserait les corps de moustiques à la balayette et les emmènerait au labo. Les jours suivants, il les broierait et utiliserait le test ELISA, à base d'anticorps monoclonaux. Dans l'un

de ces corps, peut-être plus, il espérait trouver des parasites du paludisme.

Friederikson se représentait les moustiques comme des hélicoptères de combat volant de nuit et se servant de la thermographie pour trouver leurs cibles. Son expérience dans les hôpitaux africains montrait que les patients souffrant de fièvre paludéenne se faisaient plus piquer par les moustiques que les autres et offraient donc au parasite de plus grandes chances de contaminer à nouveau un moustique et de boucler son cycle de vie. Pendant des années, il s'était demandé : est-ce seulement une heureuse coïncidence pour le parasite qu'il provoque de la fièvre, ou est-ce intentionnel ?

Il était désormais convaincu que c'était à dessein. Les scientifiques ont montré que le paludisme n'est pas un simple passager dans le corps du moustique. C'est un pilote téméraire, qui change le comportement du moustique à son avantage. Au départ, cette théorie lui avait semblé tirée par les cheveux, jusqu'à ce qu'il songe au virus de la rage, une maladie qui transforme un chien docile en un monstre mordeur et dégoulinant de bave. Chaque morsure augmente les chances de transmettre le virus par la salive du chien et augmente donc ses chances de survie.

Il en va de même pour le moustique. Tant que le parasite du paludisme n'est pas prêt à être transmis, il empêche le moustique de se nourrir. Une fois prêt, il rend son hôte plus agressif, le pousse à piquer sans cesse, à se déplacer plus loin et plus vite. Comment fait-il ? Cela demeure un mystère. Pourquoi ? C'est facile. À chaque nouvelle piqûre, il augmente ses chances d'être transmis à un humain, pour survivre et se reproduire.

Par conséquent, si ce parasite asservit un moustique, pourrait-il asservir une victime humaine ? Les infections parasitaires ne provoquent pas toutes de la fièvre. Mais dans le cas du paludisme, la fièvre offre un avantage pour sa propagation. Elle est due à une stimulation du système immunitaire humain, qui élève la température du corps et allume les balises d'atterrissage pour les moustiques en maraude. Mais Friederikson savait que toute théorie fondée uniquement sur l'intensité d'une fièvre présentait des failles. Le pic de la fièvre paludique survient trop tôt pour que le parasite soit retransmis à un moustique. Il n'est pas prêt à boucler son cycle de vie. Et en Afrique, où la plupart des infections paludiques se produisent, des milliers de personnes sont partiellement immunisées. Elles ne présentent pas de fièvre significative mais font en revanche office de vivier pour le parasite.

Alors que le ciel bleu nuit virait au noir, Friederikson se retourna et retira ses bouchons d'oreilles. Le bourdonnement aigu avait commencé pour de bon. Quand il éclaira la moustiquaire avec sa torche à quelques centimètres au-dessus de son visage, il vit une dizaine d'insectes posés sur les mailles, qui essayaient de le trouver, les

antennes agitées sous l'effet de l'excitation, les ailes frémissantes.

Friederikson regarda ses ennemis. Les connaître, c'était les vaincre. Mais après un siècle de lutte scientifique contre le paludisme, il restait encore beaucoup à découvrir.

*

* *

Il s'est passé quelque chose de très curieux aujourd'hui. Un garde souriant nous a réveillés à 7 heures et nous a sortis de notre cellule. Il avait un œil cousu, et c'est seulement quand nous avons émergé dans la fraîcheur de la clairière que je me suis rendu compte qu'il s'agissait de Rambo-Rambo, que nous voyions pour la première fois sans lunettes noires. Nous sommes restés là à cligner des yeux et à nous étirer, baignés dans le chant des oiseaux. De la forêt s'élevait une brume fraîche dans un ciel dégagé d'un bleu de cobalt, et le soleil levant faisait ressortir des teintes jaunes et vertes éclatantes à travers les branches hautes.

Dents de la chance était là avec un des jumeaux. Ils souriaient et on aurait dit qu'ils allaient à la plage. Tous deux portaient une chemise aux couleurs criardes, un short taché et déchiré, un sac à dos et un jerrycan. Dents de la chance tenait une poignée d'épais bambous dans son autre main. Nous n'avons remarqué aucun pistolet, mais les bambous étaient suffisamment suspects.

Nous avons entendu derrière nous quelqu'un qui courait et haletait. Dakka est apparu, avec un ballon de foot en plastique qu'il a envoyé en l'air d'un coup de pied nu pour ensuite le faire rebondir sur sa tête, ses genoux et sa poitrine sans qu'il retombe.

– Gary Lineker ! a crié Rambo-Rambo. Ryan Giggs, Bobby Charlton !

– Qui sont ces gens ? a demandé sœur Margaret.

Amy aussi semblait déconcertée.

– Des footballeurs anglais, anciens et actuels, ai-je répondu.

Sœur Margaret a éclaté de rire.

– J'espère qu'ils ne comptent pas sur nous pour participer, a dit Amy.

– Où est le mal ? ai-je demandé. On a besoin d'un peu d'exercice et ça les rend heureux. Je ferais presque n'importe quoi pour augmenter d'un demi pour cent nos chances de nous en sortir vivants.

Elle m'a dévisagée d'un air qui voulait dire : Je n'en doute pas.

Ils nous ont fait descendre jusqu'à un terrain plat, près d'une large rivière d'étaïn, où l'herbe était courte et tendre. Au fond, un troupeau de buffles d'Afrique gris fer, aux cornes semblables à des jougs écrasant leur tête vers le sol, buvaient et broutaient.

Dents de la chance a planté deux bambous dans la terre meuble à environ trois mètres d'écart, puis il a marché cinquante mètres et en a planté deux autres pour faire une deuxième cage. Dakka courait en tous

sens et dribblait le jumeau dégingandé. Dakka et Dents de la chance ont formé les équipes. Dakka a choisi Jarman et le jumeau. Dents de la chance a pris Rambo-Rambo, sœur Margaret et moi. On m'a désignée comme goal.

– Il veut que je sois libéro, m'a dit sœur Margaret en remontant sa longue robe sale jusqu'à mi-cuisse et la nouant. Qu'est-ce que ça veut dire ?

– Ne vous en faites pas. Si le ballon vient vers vous, shootez dedans en direction de cette cage.

La partie a été épuisante et confuse, mais elle nous a offert un délicieux moment de camaraderie et d'équité après notre captivité. Dakka était trop agile pour qu'on lui subtilise la balle, Rambo-Rambo se faisait des commentaires à lui-même en français et avec animation dès qu'il avait le ballon. Sœur Margaret riait et respirait bruyamment. Elle a marqué un but pour chaque camp par accident, une fois avec son derrière et l'autre de la tête. Même Jarman souriait, alors qu'il se servait lestement d'une jambe et traînait l'autre derrière lui.

Dakka était dans son élément. À plusieurs reprises, il a fait une percée et foncé vers moi, le ballon aux pieds et le visage empreint d'une expression de joie et de puissance. Parfois, il amenait le ballon près de moi, pour me mettre au défi. Je m'écartais, soulagée de voir que son désir de vengeance trouvait une issue si inoffensive, et assez contente pour aller chercher le ballon aussi loin qu'il puisse l'envoyer entre les poteaux.

La chaleur et la fatigue ont finalement eu raison de nous. Jarman et moi avons rejoint sœur Margaret, écarlate, qui avait tiré sa révérence bien plus tôt. Dakka et Rambo-Rambo ont continué de jouer. Tandis que nous profitons du soleil et de la brise, Dents de la chance a ordonné à Amy de remplir les jerrycans à la rivière. La plus grande surprise restait à venir. Des sacs à dos, Dents de la chance a sorti trois ananas, une grenade et un sachet de dattes.

– Cadeaux du brigadier Crocodile, a-t-il expliqué.

Il a coupé les fruits et a disposé les morceaux sur l'herbe. Ils étaient délicieux, et leur goût sucré et leurs arômes nous sont restés longtemps après que nous les avons dévorés. Pour finir, il a sorti une douzaine d'œufs durs, que nous avons écalés et accompagnés d'eau fraîche et savoureuse. J'étais si détendue que j'étais à peine consciente d'être en captivité. Seule Amy semblait mécontente et marmonnait que l'eau aurait dû être bouillie avant qu'on la boive.

C'était le début de l'après-midi lorsque nous sommes retournés aux huttes. Tout était calme, à l'exception des battements d'ailerons des vautours dans les arbres. Trop calme. Quelque chose clochait terriblement.

(Journal d'Erica)

Max était légèrement brûlé et noir de suie, mais indemne. Les flammes ne lui avaient laissé qu'un gros coup de soleil au cou, aux oreilles et aux chevilles. Il se traîna derrière un abri abandonné et regarda tout le dispositif d'urgence se mettre en place : ambulances et pompes à incendie, voitures de flics et enfin grues et camions équipés de projecteurs. Des gens s'amassèrent tandis que le feu diminuait, et la nuit succéda au crépuscule. L'activité se concentrait autour de la voiture calcinée, à côté de laquelle se trouvaient trois civières attendant le savoir-faire de ceux qui s'y connaissaient en chair brûlée et en plastique fondu, qui savaient les distinguer.

Il faisait nuit noire quand Max commença à frissonner. Lorsqu'il se leva, il se rendit compte que les morceaux de tissu noircis qui voltigeaient autour de lui étaient ses vêtements. Plus de poche à sa veste, plus de portefeuille. Plus de portefeuille, plus d'argent, plus de carte de crédit. Il avait froid, était en grave état de choc, rêvait d'une couverture et d'un bol de soupe, mais il ne pouvait pas se mêler à cette foule. Quelque part parmi les badauds et les curieux se trouvait une personne qui ne devait pas savoir que Max Carver avait survécu. Quelqu'un qui ne s'arrêterait devant rien pour le voir mort, quelqu'un pour qui la vie humaine n'avait pas de valeur.

Il avait une autre possibilité. L'abri derrière lequel il était caché se trouvait près des arrière-cours des maisons abandonnées contiguës au pont routier. Il s'en approcha discrètement et examina les portes condamnées jusqu'à en trouver une ouverte.

Une odeur infecte de goudron chaud imprégnait toute la maison, près de la route, dans la lumière désagréable des lampadaires à sodium. Tout avait depuis longtemps été saccagé, de la cheminée au plancher. La grandeur des pièces, la hauteur des plafonds et la ligne du manteau de cheminée montraient qu'il s'agissait à l'origine d'une maison de standing, avant que la voie express ne vienne se coller à elle et l'accabler de bruit. Ses plus récents occupants étaient moins distingués. Des canettes de bière et des préservatifs usagés gisaient par terre, dans une forte odeur de friture.

Max monta l'escalier et inspecta les lieux. Dans le miroir fêlé de la salle de bains, il considéra son apparence d'épouvantail. Le lavabo installé au-dessous avait été arraché du mur mais oscillait au bout des tuyaux d'où gouttait toujours de l'eau. Il se lava des pieds à la tête en

se frottant avec un vieux morceau de savon et déchira un bout de rideau pour s'en servir de serviette. Il fouilla une pile de cartons dans un placard de la chambre jusqu'à trouver ce qu'il voulait : un short, un jogging aux genoux déchirés et un sweat-shirt épais mais délavé. Ils étaient vieux et humides, mais ils feraient l'affaire.

Il passa la tête dans l'ouverture de la dernière chambre et recula d'un bond, effrayé. Sur un matelas était recroquevillé le corps d'un vieil homme, d'un rose cru luisant mêlé de noir en raison d'atroces brûlures.

Max se décala pour voir le visage, puis s'agenouilla, pétrifié. Ce n'était pas du tout ce qu'il avait imaginé. C'était Léo, pas Joseph. Ses sourcils et ses cheveux avaient disparu, et ses oreilles n'étaient à peine plus que des lambeaux racornis sur sa tête suintante et brillante. Mais ce qui paralysa Max, ce furent ses yeux. Écarquillés comme sous l'effet de la surprise, les paupières brûlées, ils tiraient toute l'humanité de Léo d'une carcasse désertée.

Le premier tremblement des lèvres en charpie fit tressaillir Max. Puis il en sortit un son inarticulé aussi léger qu'un soupir.

Max leva la main pour toucher l'épaule de Léo. Il s'arrêta juste à temps, se rendant compte que le moindre effleurement serait un supplice.

– Léo. C'est Max.

– Voulais... la retrouver pour toi.

– Je sais bien, Léo.

– Désolé. Je suis désolé.

– Tu n'as aucune raison d'être désolé. C'est moi qui t'ai entraîné là-dedans.

Max alla à la salle de bains chercher de l'eau qu'il rapporta dans le creux de ses mains et il essaya de la verser dans la bouche statique de Léo. Mais il ne pouvait pas avaler. Le liquide s'écoula par terre. S'il avait couru moins vite, Max se rendit compte, il aurait subi le même sort.

– Si mal.

Max hocha la tête.

– Le flingue, Max. Fais-le.

Max ne vit le Walther nulle part.

– Où est-ce qu'il est, Léo ? Où l'as-tu mis ?

– Ceinture.

Max poussa un profond soupir. Il ne restait plus grand-chose des vêtements de Léo, juste des boutons fondus comme une rangée de rivets dans sa poitrine et quelques lambeaux noircis de sous-vêtement à travers lesquels dépassait une hanche. Le pistolet était un peu plus bas, visible à travers une cloque translucide grosse comme une bulle de chewing-gum, à l'endroit où la crosse en métal s'était fondue dans la chair. Même si le canon était dégagé, il y avait de bonnes chances pour qu'il s'enraye.

– Léo. Je ne peux pas prendre le pistolet. Tu souffrirais le martyre.

– Alors je vais le faire.

Un bras se détacha légèrement du buste de Léo et un liquide rose se mit à suinter à la surface de sa peau tandis qu'il l'abaissait peu à peu vers sa hanche.

– D'accord, Léo, d'accord. Arrête. Pour l'amour du ciel, tu as gagné.

Max prit une profonde inspiration, saisit le canon graisseux et tira. Léo se mit instantanément à hurler, mais les doigts de Max ne cessaient de glisser. Il dut s'y reprendre à trois fois pour extraire l'arme de la chair à vif de Léo. Il lui tira aussitôt une balle dans la tête. Puis il se rendit en trébuchant à la salle de bains et vomit, son crâne bourdonnant en cadence avec le fracas incessant des camions.

*

* *

Le mystérieux moustique envoyé à Erskine n'apparaissait nulle part dans les ouvrages de référence, si bien qu'il fallut deux jours au professeur Friederikson pour l'identifier. L'*Anopheles minori* comptait parmi les moustiques les plus méconnus. Décrit pour la première fois en 1995, il était mentionné dans un article indiquant qu'on ne le trouvait que dans une petite zone du nord-est du Zaïre et qu'il semblait se nourrir du sang des singes.

Il y avait donc peu de chances selon Friederikson pour qu'il s'agisse du moustique du vol KLM 648, qui avait déclenché la première vague d'infections au *Plasmodium cinq*. L'insecte en question semblait avoir un faible pour les humains.

Friederikson dut donc louvoyer. Il envoya un groupe de jeunes étudiants volontaires dans divers coins du pays pour qu'ils dorment à la belle étoile sous des moustiquaires imprégnées. Ils avaient pour consigne de ramasser les corps des moustiques et de les lui envoyer dans des boîtes d'allumettes. À Utrecht, il réquisitionna deux laboratoires où il installa des étudiants de troisième cycle qui devaient identifier, classer et broyer les corps des moustiques, puis les analyser pour voir s'ils étaient porteurs de *Plasmodium cinq*.

Au bout d'une semaine, il fut évident que ce procédé allait être lent. Environ un tiers des insectes envoyés n'étaient absolument pas des moustiques. Certains étaient déjà écrasés. Le broyage était laborieux et lent, et Friederikson découvrit que certains étudiants ne consignaient pas correctement leurs observations. Durant ces sept premiers jours, des tests de détection de *Plasmodium cinq* avaient été réalisés sur seulement vingt spécimens de moustiques. Aucun n'était positif.

La solution arriva plus tôt, grâce à un événement inattendu. Quand Friederikson reçut un appel de KLM, il en sauta presque de joie. Il laissa un court message sur le répondeur du professeur Van Diemen,

enfila sa veste et quitta le laboratoire.

Une heure plus tard, Van Diemen leva les yeux lorsque Friederikson arriva en trombe dans son bureau vêtu d'une salopette et de gants. Il avait un grand sac poubelle à la main et un large sourire aux lèvres.

– Qu'est-ce que tu as là, Jürgen ? demanda Van Diemen avec méfiance.

– Viens avec moi, je vais te montrer.

– Je ne sais pas si je dois te faire confiance après cette mauvaise farce à la réunion l'autre jour. Dijkstra est encore sacrément furieuse, tu sais.

– On va faire un grand pas en avant. Je suis sûr que tu ne voudrais pas rater ça.

Friederikson emmena Van Diemen dans une salle de réunion et ferma la porte. Une grande housse de protection avait été étendue sur les quatre tables centrales et était quadrillée au crayon de cire. Chaque carré de quinze centimètres était numéroté.

– J'ai besoin de six étudiants immédiatement, dit-il en déposant le sac sur les tables. On peut prendre dix carrés chacun et fouiller méthodiquement. Ça ne devrait prendre que quelques heures.

– Je crois que tu monopolises déjà la plupart de mes étudiants. Est-ce que tu vas me dire ce qui se passe ? demanda Van Diemen.

– Je reviens juste d'un atelier à Schiphol où ils réparent le matériel de la société de nettoyage de l'aéroport, dit-il, rayonnant, en tendant à Van Diemen un masque antipoussière et une pince fine.

– Et ?

– Ils avaient un aspirateur en attente de réparation. Il est tombé en panne le matin où le vol KLM 648 est arrivé. Il a sans doute servi pour plusieurs avions, mais le 648 en fait partie. Le sac à poussière n'a pas été changé depuis.

Friederikson vida doucement le sac sur la housse et étala son contenu pour qu'il soit réparti uniformément sur les carrés. Un léger nuage de poussière s'installa dans toute la pièce. Van Diemen inspecta l'amas de saleté étendu devant lui. Il contenait des mouchoirs et des gobelets en plastique, des morceaux de cartes d'embarquement, des pansements, des cheveux et des fragments moisies qui avaient pu être de la nourriture.

– Parmi toutes ces choses se trouvent des cadavres de moustiques présents à bord de l'avion, qui ont été tués quand l'équipage a pulvérisé de l'insecticide juste avant l'atterrissage, indiqua Friederikson. Tout ce que nous avons à faire, c'est les trouver. Une fois qu'on saura quelle espèce de moustiques a transmis la maladie aux passagers du vol KLM 648, on sera en mesure de déterminer d'où vient le *Plasmodium* cinq.

Lorsque nous sommes revenus à la cabane, nous l'avons trouvée déserte. Tous les autres prisonniers avaient disparu. Dents de la chance a attribué à chacun une cellule séparée, bien que nous ayons protesté que nous voulions rester ensemble. Il a emmené Amy et sœur Margaret à un bout du couloir, et Jarman et moi dans des cellules contiguës de l'autre côté. La cellule qu'on m'a donnée était toute propre. Il y avait une vraie canalisation pour les toilettes, ainsi qu'une brosse et une bouteille d'eau pour évacuer. Le long d'un mur étaient enroulés un fin matelas, un drap, et au milieu une volumineuse moustiquaire, pleine de raccommodages mais fonctionnelle. J'ai ri de joie et crié la bonne nouvelle à Jarman.

Il a mis longtemps à répondre. En s'efforçant de masquer son ressentiment, il m'a répondu que sa cellule était identique à notre ancienne. Pas de lit ni d'eau, et un trou nauséabond en guise de toilettes.

J'ai appelé Amy et sœur Margaret. On avait remis Amy dans notre ancienne cellule sale. Le seul progrès pour sœur Margaret était qu'on lui avait procuré une bible pour enfants écornée et incomplète. Elle a dit que ça lui faisait vraiment plaisir d'avoir ça et, avec sa générosité habituelle, qu'elle était ravie de mon luxe relatif.

Je me suis assise sur le matelas et j'ai commencé à me demander ce qui était arrivé aux autres prisonniers. Avait-on pu les emmener ailleurs ? Nous n'avions pas vu de camions, mais nous savions que beaucoup d'entre eux n'étaient pas en état de marcher. Je me suis interrogée sur Moses et sa femme enceinte.

– Ils ont tous été tués, tu sais, m'a dit Jarman d'une voix basse et éraillée.

– On n'en sait rien, ils les ont peut-être emmenés à pied autre part.

– Non. Crocodile ne veut pas mobiliser bêtement des soldats pour surveiller des dizaines de locaux dont personne n'a rien à foutre. Il a maintenant des Occidentaux comme monnaie d'échange. Il sait que le gouvernement va devoir réagir. La partie de foot ne servait qu'à nous éloigner d'ici. Il ne veut pas qu'on puisse dénoncer ses massacres une fois qu'on sera libérés.

– Mon Dieu, j'espère que tu te trompes, Jarman.

– Moi aussi. Mais je sais que non.

Il a marqué une pause.

– Erica. Je crois que tu devrais te préparer...

– Je crois que je sais ce que tu vas dire.

– Oui. Ce matelas n'est pas gratuit, il va vouloir quelque chose en échange. J'espère juste que tu ne devras pas souffrir pour le lui donner.

(Journal d'Erica)

Max fut réveillé par le hurlement des freins lorsque le train s'arrêta dans un soubresaut à Anvers, la ville natale de Johnny Gee. Quel meilleur endroit pour trouver Lisbeth, en particulier ce jour-là ? À travers la fenêtre crasseuse, il eut son premier aperçu des toits de la Belgique urbaine, un fouillis monochrome de vieux bâtiments tachés par la fumée et la pluie grasse.

Il était à peine 9 heures quand Max descendit sur le long quai, la voix des haut-parleurs résonnant à ses oreilles, ses seuls biens matériels à la main. Il avait préparé son sac fourre-tout en deux minutes la veille au soir, après être revenu en douce à l'appartement plongé dans l'obscurité. Quelques vêtements, un sac de couchage, tous les tubes de crème de soin et de lotion hydratante qu'il avait pu dénicher dans la luxueuse salle de bains de Henk, et deux cents euros pris dans le tiroir de la cuisine. En échange, Max avait laissé une reconnaissance de dette et un mot d'excuse pour tous les soucis et dangers qu'il avait amenés dans la vie jusque-là respectable de son ami.

Max savait que son espérance de vie serait proportionnelle au temps durant lequel il arriverait à faire en sorte qu'Anvil le croie mort dans l'incendie du Ridder. En disparaissant de l'appartement de Henk, il semait encore plus le doute, mais ce départ couperait aussi son dernier lien avec la « normalité » dans sa vie. Et cela avait une implication plus inquiétante. Les morts ne se présentent pas tous les jours au commissariat, même si les conditions de leur liberté sous caution l'exigent. La caution de Henk serait confisquée dès l'instant où les flics se rendraient compte que Max était encore en vie. Un autre ami de perdu.

Tout ce qu'il restait à Max, c'était une vague piste à suivre. De feu Johnny Gee à une Lisbeth balafrée, de Lisbeth à un ordinateur portable, de l'ordinateur à Erica. Il n'osait imaginer ce qu'il trouverait une fois au bout de la chaîne.

À l'office de tourisme, on lui indiqua le bus à prendre pour aller jusqu'à Ypres via Gand. Le cimetière qu'il cherchait était à dix kilomètres au sud de la ville, près de la frontière française : deux bus peu fréquents ou une longue marche. Un crachin gris et écrasant se mit à tomber peu après qu'il se fut mis en route à pied ; il était trempé lorsqu'il aperçut les longues rangées de peupliers qui marquaient les

limites du cimetière. Il lui fallut dix minutes supplémentaires pour atteindre le portail d'entrée, qui donnait sur une cour et un parking fermé par des rangées de sombres cyprès adultes.

Max demanda à un vieux gardien poussant une brouette où se trouvait la tombe de Johnny Gee. Le vieil homme ne parlait manifestement pas un mot d'anglais, mais le nom provoqua un sourire entendu sur ses lèvres, soulevant son petit cigare comme s'il faisait un salut. Il lui indiqua le chemin avec des gestes et donna une tape sur l'épaule de Max, présumant peut-être qu'il était un parent dépenaillé du grand boxeur.

Une large allée, bordée à nouveau de cyprès, partait de la cour. Max vit alors à quel point l'endroit était vaste. De simples croix blanches identiques se dressaient par dizaines de milliers, alignées comme des soldats à l'exercice, une armée de fantômes de la Première Guerre mondiale s'étendant jusqu'à l'horizon. Max eut un frisson en marchant parmi elles. Il suivit un long chemin de gravier blanc qui menait à un mur percé d'un portail donnant sur un autre cimetière. Dans celui-ci, les pierres tombales étaient variées, même si la plupart étaient de simples dalles gravées. Certaines tombes dataient de la Seconde Guerre mondiale, d'autres étaient plus récentes. Par endroits, des fleurs balayées par la pluie s'affaissaient dans des pots couverts de moisissure, et des couronnes de coquelicots en papier détrempées étaient appuyées sur les pierres.

Max avait imaginé qu'il attendrait Lisbeth, mais elle était déjà là. Il la reconnut seulement lorsqu'elle posa son parapluie aux couleurs vives. Elle était à cent mètres, accroupie dos à lui et tournée vers une grande pierre tombale grise. Il resta en retrait et la regarda remplacer les vieilles fleurs aux tiges pourries par des pivoines, des lis et des chrysanthèmes frais, puis essuyer le granit poli avec un chiffon tiré de son sac en cuir verni. La tombe était entourée d'une minuscule bordure de terre, et elle s'agenouilla pour la désherber avec un déplantoir, indifférente à la sombre tache d'humidité qui s'étendait sur son imperméable, et à ses cheveux luisants de pluie. Pour finir, elle se pencha en avant, prit la pierre entre ses bras et appuya son front dessus.

Quand Max vit ses épaules agitées de tremblements, il se détourna, tant il était ému. La mort comprime si fortement la fleur de l'amour entre ses lourdes pages. Elle préserve ses couleurs vives, la garde intacte, ne la laisse ni pourrir ni repousser. Serait-il ainsi dans treize ans ? À genoux devant la tombe d'Erica, brûlant d'envie de toucher son corps mort.

Max attendit que Lisbeth se relève et ramasse son parapluie pour s'approcher. Ils n'étaient qu'à dix mètres l'un de l'autre quand elle se retourna et le regarda, surprise.

– Max ! Qu'est-ce que tu fais là ?

– Il fallait que je te voie.

Il entrevit la double ligne de croûtes bordeaux qui courait en diagonale sur le côté gauche de son visage, le jaune pâle des hématomes qui s'estompaient. Puis elle rabattit sa mèche de cheveux pour les cacher.

– Lisbeth, je veux m'excuser.

– Comment m'as-tu trouvée ?

Elle croisa les bras. Elle ne semblait pas d'humeur à écouter ses excuses.

– J'ai fait des recherches sur Johnny Gee dans une bibliothèque, je suis venu dans sa ville natale. J'ai demandé à l'office de tourisme. C'est pas difficile de trouver où un boxeur célèbre est enterré. J'ai supposé que tu viendrais ici à un moment donné pour l'anniversaire de sa mort.

– Mon Dieu. C'était trop simple. N'importe qui aurait pu me trouver.

– Anvil, par exemple, dit Max. Je te dois une fière chandelle pour avoir pris le risque de me donner son nom.

– Je crois qu'il fallait que je le fasse. Mais maintenant, je suis inquiète. Partons d'ici.

Elle fit de la place pour Max sous le parapluie, et ils prirent la direction de l'entrée.

– Bon sang, Lisbeth, je m'en veux tellement. Et quand j'ai vu ta guitare et tes vêtements à l'appartement de Bijlmermeer...

– J'ai cru que je serais plus en sécurité là-bas, avec Karen, que chez moi. Maintenant, ma meilleure amie est morte à cause de moi.

– Non, elle est morte à cause d'Anvil, pas de toi.

– Ne crois pas ça. J'ai la poisse. Je porte malheur à tous ceux que je rencontre.

– Pas à moi. J'ai aussi ma part de malchance.

– Peut-être.

Lisbeth remarqua la main bandée de Max, son cou et ses oreilles écrevisse. Elle lui adressa un sourire en coin, qui étira la peau rouge argenté autour des points de suture.

– Tu as l'air aussi mal en point que moi. Qu'est-ce qui s'est passé ?

– Rien, vraiment. Ne t'en fais pas, je suis né pour être laid, mais toi... ça me fend le cœur de voir ce que je t'ai fait.

– Chut. Je me suis interposée, c'était débile. C'est ma faute. Je ne t'en veux pas. C'est un accident bête. La police voulait que je témoigne contre toi. J'ai refusé.

– C'est vrai ?

– Bien sûr. Mais maintenant la peur règne partout. Même Janus a fermé sa boutique, et il ne répond pas à mes coups de fil. Tu comprends pourquoi je ne voulais pas que tu remues les choses ?

– Oui. Et malgré tous ces efforts, cette souffrance et ce gâchis, je suis dans une impasse. Je ne sais toujours absolument pas où et pourquoi Anvil retient Erica, ou même si elle est encore en vie.

– Et les flics ?
– Des nuls. Ils ne veulent rien savoir. J'ai le sentiment qu'Anvil est couvert par quelqu'un de haut placé ou un truc comme ça.

Ils étaient maintenant arrivés à un arrêt de bus devant le cimetière.

– C'est peut-être vrai. Je connais un flic, Dirk Stokenbrand...

– Bon Dieu, *cette* petite fouine véreuse.

– Oui, il est pas très sympa, hein ? Un jour, je lui ai donné des renseignements sur un réseau de prostitution et il était content, jusqu'à ce que je lui dise qu'Anvil était à l'origine du réseau. Il m'a alors expliqué qu'il ne pouvait pas y toucher. Il n'a pas voulu me dire pourquoi.

– Lisbeth, tu es une indic régulière ?

– Une quoi ?

– Une informatrice, pour Stokenbrand.

Elle marqua une pause.

– Je l'ai été, pendant longtemps. Mais plus maintenant. Il est venu me voir à l'hôpital cette nuit-là, après le Purple Haze, et je n'ai pas voulu qu'il entre. J'avais déjà couru un risque en te donnant le numéro d'Anvil. Je me suis dit qu'Anvil pourrait se servir de Stokenbrand pour me retrouver, et il fallait donc que je disparaisse. J'aurais dû mieux m'y prendre.

– Tout se tient maintenant, dit Max. Stokenbrand m'a vraiment fait passer un sale quart d'heure après le Purple Haze, comme s'il y avait quelque chose de personnel. Je me suis dit que, peut-être, toi et lui aviez une histoire...

– Max ! Beurk ! Il est répugnant.

– Alors il est juste vexé d'avoir perdu son indic, bien, bien.

Un bus s'arrêta et ils montèrent à bord.

– J'ai passé quelques jours dans une autre ville, mais ce soir je reprends le train pour Amsterdam, indiqua Lisbeth. Tu viens ?

– Avec plaisir. Je n'ai pas beaucoup d'argent, par contre. J'ai perdu mon portefeuille dans un incendie, et le peu de liquide que j'ai, je l'ai emprunté.

– Je t'invite, et je voyage toujours en première classe. Ce soir, on va dîner dans le train, et même boire du vin. Et plus tard, on va encore plus s'amuser. Je vais prendre un gros risque et te montrer où habite Anvil.

*

* *

– Ah !

Le professeur Friederikson leva sa pince fine à la lumière et plissa les yeux pour examiner l'insecte qu'il tenait suspendu par une patte.

– En voilà un autre.

Le professeur Van Diemen contourna la grande table, où une

dizaine d'étudiants triaient le contenu du sac d'aspirateur, jusqu'à être assez près pour le voir.

– Qu'est-ce que c'est ?

– Un autre *Anopheles tigris*. Qu'on appelle ainsi à cause de ses rayures, tu vois, ici.

Van Diemen releva ses lunettes pour regarder de plus près.

– Alors pas de moustiques tropicaux jusqu'à présent ?

– Non, seulement six de cette espèce. Ils sont originaires d'Europe du Nord, on en trouve partout de Madrid à Varsovie. Ils vivent dans les arbres, autant en ville qu'à la campagne, et ils piquent uniquement les humains.

– Les défis de la parasitologie ne me laissent pas beaucoup la possibilité de me rafraîchir la mémoire sur les vecteurs, mais je n'ai pas le souvenir que le *tigris* ait déjà été porteur du paludisme, dit Van Diemen.

– Ce n'est pas un moustique très courant, donc je ne pense pas que des recherches aient été faites. Même si...

Friederikson ramassa une écritoire à pince et parcourut des notes.

– Oui. Il semble que nous en ayons piégé beaucoup, beaucoup plus sur les moustiquaires imprégnées d'insecticide qu'on ne l'aurait escompté. Plus de trois fois plus. J'avais supposé qu'ils réagissaient bien à l'été chaud. J'ai pu me tromper. Je crois qu'il est temps de concentrer nos recherches sur cette espèce uniquement.

De retour au labo, Van Diemen regarda Friederikson et ses étudiants séparer les moustiques *tigris* des autres envoyés par la poste. Il y avait trois cent dix-neuf *tigris*, soit douze pour cent de la totalité. Ils les disséquèrent avec précaution, en leur enlevant la tête et le thorax pour les broyer. Ils préparèrent vingt plaques microtitre, une pour chaque lieu où les moustiques avaient été piégés, et une seulement pour les moustiques récupérés dans le sac de l'aspirateur. Puis ils ajoutèrent l'anticorps monoclonal.

Les étudiants s'attroupèrent pour regarder si la marque jaune révélant que les moustiques étaient porteurs du *Plasmodium cinq* apparaissait.

– Mon Dieu.

Le regard de Friederikson était fixé sur une seule plaque.

– Absolument tous sans exception, regarde.

Les six alvéoles contenant les restes de moustiques de l'avion avaient toutes viré au jaune. Sur les autres plaques, la proportion était d'environ un sur vingt.

– C'est notre coupable.

Van Diemen plissa le front.

– Mais si les moustiques de l'avion viennent de nos régions, alors le *Plasmodium cinq* ne vient pas du tout de l'étranger.

– C'est possible. Mais je vais te dire ce qui m'inquiète vraiment, dit

Friederikson, les yeux brillants. Les moustiques des moustiquaires sont devenus naturellement porteurs de la maladie, sans doute en piquant des passagers de l'avion. Les cinq pour cent de taux d'infectiosité correspondent à ce qu'on pourrait trouver dans un village d'Afrique impaludé. Mais les moustiques de l'avion étaient tous porteurs. Tous sans exception étaient vecteurs de la maladie. Cela n'arrive jamais dans la nature. Le seul moyen possible, c'est que quelqu'un l'ait fait délibérément.

*

* *

Depuis plusieurs jours, le brigadier Crocodile mène une offensive de charme auprès de moi. La nourriture est mille fois meilleure. Il m'a procuré des livres, du papier à lettres et de l'antimoustique. Quand je le peux, je partage avec les autres. Mon cadeau d'hier était un rouleau neuf de papier toilette blanc bon marché, remis par Dents de la chance. Dès qu'il est reparti, j'en ai pris cinq mètres que j'ai roulés dans mon drap. Puis j'ai pris le reste du rouleau, j'ai passé mon bras par la grille au-dessus de moi et, en maintenant fermement l'extrémité, je l'ai déroulé sur toute la longueur des grilles.

– Surprise ! ai-je crié, puis j'ai écouté les murmures de remerciement de Jarman, Amy et sœur Margaret, qui tiraient des bandes du papier dans leurs cellules. Je savais qu'ils étaient inquiets pour moi. Cette inquiétude s'est intensifiée de jour en jour. Ils attendaient le moment où Crocodile me ferait venir. Le moment de le payer en retour.

C'est arrivé ce soir. Il faisait nuit depuis deux heures quand la porte principale s'est ouverte et que Dents de la chance est entré sans bruit.

– Crocodile veut voir toi.

Je ne voulais qu'une chose : que Tomas soit près de moi, pour me protéger et me tenir la main dans l'épreuve qui m'attendait, quelle qu'elle fût.

Dents de la chance a ouvert la porte et m'a emmenée dehors. Ça faisait si longtemps que j'étais dans la cellule que je pouvais à peine marcher. J'avais des fourmis dans le bas des jambes et je trébuchais. Il m'a tirée dans l'herbe haute jusqu'à l'autre cahute. C'est seulement quand je me suis trouvée sur la terrasse blanchie à la chaux et que j'ai vu le tapis et les lampes-tempête à travers la fenêtre que je me suis rendu compte à quel point j'étais sale et je devais empester. La dernière fois que je m'étais – si l'on peut dire – lavée, c'était dans la rivière, quand nous avions joué au foot, il y avait plusieurs jours.

Le brigadier Crocodile a ouvert la porte. Il était vêtu d'un uniforme bien repassé, avec un béret bleu et des lunettes en demi-lunes. Un mégot de cigare aux lèvres, son visage replet rayonnait de joie.

– Mademoiselle Erica, je suis si heureux que vous ayez pu vous joindre

à moi. Entrez, entrez.

La pièce était un bureau-chambre étonnamment modeste. Il y avait une peau de léopard étendue au mur et quelques meubles européens abîmés, mais apparemment anciens. Sur un autre mur étaient accrochées des photos en noir et blanc encadrées, certaines ternies et ondulées devenues sépia, et d'autres presque opaques à cause de la condensation. Cela ressemblait à un mélange de portraits militaires officiels et de portraits tribaux.

Quand je me suis retournée, le brigadier Crocodile a tendu les bras pour m'offrir une robe d'une épouvantable couleur puce, imprimée de fleurs d'un orange criard.

- Je pense que ça vous ira bien, m'a-t-il dit. Pour après votre douche.
- Une douche ? ai-je fait en écarquillant les yeux.
- Oui. Vous aimeriez vous laver, peut-être ?
- Bien sûr. Je suis si sale...

Il m'a emmenée dans une pièce carrelée propre et blanche avec des toilettes à l'occidentale, du savon et une serviette propre. Il m'a expliqué que la chaîne qui pendait du plafond contrôlait une valve au niveau du réservoir d'eau de pluie sur le toit. Je l'ai remercié en marmonnant, ma gratitude tempérée seulement par le fait qu'il n'y avait pas de verrou à la porte.

J'ai fermé celle-ci et je suis restée dans mes vêtements sales à réfléchir. Il y avait plusieurs faits établis. Un : il avait le pouvoir absolu et me ferait ce qu'il voulait sans se soucier de mes actions. Deux : il y avait plus de chances qu'il me traite avec respect si je me lavais et que je mettais des vêtements propres. Trois : son attitude jusque-là semblait viser à gagner mon respect. Il fallait que je lui fasse clairement mais subtilement comprendre qu'il le perdrait s'il tentait quoi que ce soit avec moi. Quatre : si le pire arrivait, je ne consentirais que s'il libérait mes compagnons de prison en échange ou leur offrait les meilleures conditions de vie possibles. Cette dernière pensée m'a donné des frissons, mais j'ai enlevé mes vêtements et tiré la chaîne de la douche.

L'eau était merveilleusement chaude, et j'avais envie que ça ne s'arrête jamais. J'ai foulé aux pieds mes vêtements sales pour les dégraisser au maximum et utilisé presque tout le savon du brigadier. Je suis ressortie une heure plus tard, enturbannée de la serviette et vêtue de l'affreuse robe. Elle était assez courte, mais au moins le col était raisonnablement haut. J'ai laissé mes vêtements mouillés dans la douche.

Assis, une bouteille de bière aux lèvres, il m'a détaillée de la tête aux pieds.

- La douche vous a-t-elle plu ?
- Oui. Merci. Mes amis apprécieraient énormément eux aussi. Est-ce possible ?
- Non. Je ne peux pas mettre mon logement personnel à la disposition

de tout le monde. S'il vous plaît, asseyez-vous.

Il m'a montré un canapé bas à sa gauche. J'ai préféré choisir une chaise de salon que j'ai tirée jusqu'à la table.

– Je vois bien que la robe ne vous plaît pas, a-t-il dit d'un ton maussade.

– N'importe quel vêtement aussi propre me paraît beau. Je crains juste de ne pas avoir le teint pour une couleur aussi vive.

– Non. Au contraire, a-t-il rétorqué en remuant ses doigts chargés de bagues. Elle souligne très bien votre beauté. Votre peau est si merveilleusement pâle, et...

– Avez-vous une brosse que je pourrais utiliser ? l'ai-je coupé précipitamment.

– Non. Je suis vraiment désolé. J'aimerais vous proposer un sèche-cheveux, mais nous n'avons pas encore d'électricité.

Il s'est levé et a bu une lampée de bière.

– Mais l'électricité va arriver, bientôt. Ce que je voudrais, c'est construire un salon de beauté, comme on en trouve à Paris et à New York. Avec ces énormes séchoirs comme des ruches.

Il en a représenté un avec ses mains, en écarquillant ses yeux marron.

– Très bonne idée. Ça va peut-être prendre du temps, par contre.

Il s'est tourné vers la fenêtre.

– Tous les progrès valables prennent du temps. Le manque d'ambition est la plus lourde des chaînes qui pèsent sur l'âme humaine. Avec l'électricité ici, nous pourrions avoir un cinéma, nous pourrions avoir la télévision et la vidéo. Nous pourrions avoir un casino, avec des machines à sous. Les bandits... comment les appelez-vous ?

– Les bandits manchots ?

– Oui. Je vais au bout de mes rêves. Si j'étais né à Bruxelles ou en Amérique, on me traiterait de romantique. Là-bas, dans cette ville infestée de despotes, ils se moquent de moi.

Il a pointé le doigt, comme si Kinshasa n'était qu'à quelques mètres de là dans la nuit.

Quelqu'un a frappé à la porte, et un jeune soldat est entré avec un plateau chargé de deux assiettes fumantes. Il a disposé la nourriture sur la table, ainsi que des couverts astiqués et deux verres. Ces derniers étaient ornés de dessins au pochoir de Mickey Mouse et Pluto.

Le brigadier est allé à une vitrine et en a sorti une bouteille.

– Vodka. Vous devez boire avec moi.

– Non merci.

Il m'a ignorée et a rempli un verre, qu'il a poussé vers moi sur la table.

– Un jour, j'aurai un réfrigérateur. Alors on pourra boire des boissons fraîches avec des glaçons.

Nous avons commencé à manger. La nourriture était délicieuse, de la chèvre et des légumes, dans une sauce épicée sur un lit de riz. Le couteau et

la fourchette semblaient ridiculement petits dans les épaisses mains du brigadier, mais ses gestes étaient délicats, et il mâchait lentement avec la bouche fermée. Ma mère aurait été impressionnée.

– J’ai appris les règles de la table en Grande-Bretagne, a-t-il soudain expliqué, en pointant sa fourchette vers moi d’un geste emphatique. J’ai suivi une formation de six semaines à votre Académie de Sandhurst. Pas de gamelles d’officiers à cette table !

– Êtes-vous vraiment brigadier ?

– Bien sûr, m’a-t-il répondu en souriant. Je commande mille hommes, soit environ une brigade dans l’armée britannique. En Afrique, c’est peut-être trop facile de se promouvoir. Si je me nommais maréchal, ce serait d’une vanité ridicule, et je n’ai pas une armée assez importante.

Il a de nouveau souri en mangeant.

– Mais vous ne devez pas m’appeler brigadier. Vous devez m’appeler Sonny.

– C’est votre vrai nom ?

– Oui. Sonny-Sonny Loebe. C’est une version européenne de mon nom tribal.

– Combien de temps avez-vous passé en Europe ?

– Trois mois, il y a de nombreuses années. Je travaillais pour l’armée belge ici, et on m’a emmené à Bruxelles pour suivre une formation d’officier. Je me préparais à devenir capitaine dans la Force publique. Je voulais apprendre l’anglais en plus du français, et on m’a donc envoyé avec des officiers belges qui suivaient un cours à Sandhurst. C’était fantastique, la meilleure période de ma vie. Mais ça s’est terminé brusquement et on m’a renvoyé chez moi. La Belgique s’était retirée de notre pays.

– Mais vous étiez libre.

– Peut-être, mais du jour au lendemain, on est passé du statut de département belge à celui d’État indépendant. Sans préparation. Dans tout le pays, il y avait trois fonctionnaires africains et peut-être trente diplômés d’université. Ils voulaient que ce soit la grosse pagaille, et bien sûr ça l’a été. Cela leur permettait de nous pointer du doigt en disant que l’Africain n’est pas capable de gouverner.

– Et vous ne pouviez pas simplement revenir à votre ancien mode de vie ?

– Non. Le pays avait été poussé sur une voie européenne depuis un siècle, et il a été tout à coup abandonné dans une impasse. Ce n’était pas facile de revenir à nos racines africaines. Nous étions perdus.

– C’est le sentiment que nous avons, lui ai-je dit. Vous nous avez faits prisonniers, et vous ne nous avez pas dit quand vous alliez nous libérer.

Il a tendu la main et caressé mon bras.

– Erica. Nous vous relâcherons dès que nous le pourrons. Le gouvernement doit comprendre qu’il doit traiter avec nous. Dès qu’il admettra cela, vous serez tous libérés.

– Vous avez envoyé Georg avec un message, non ?
– L'homme à la barbe, oui. Je n'ai pas encore de réponse.
– Qu'avez-vous réclamé ?
– Simplement une place à la table pour l'APLK. Nous voulons faire partie d'un gouvernement d'unité nationale.

Il a regardé mon verre.

– Vous n'avez pas touché votre vodka.
– Non. Je n'aime pas la vodka, ai-je menti.

Le brigadier a haussé les épaules. Il s'est levé en s'appuyant sur la table et a marché vers le mur de photos. Il a montré des photos de son régiment belge, de sa classe à Sandhurst, et quelques clichés pris dans les centres touristiques de Bruxelles et de Londres. Il se souvenait de tous les noms de ses collègues, mais tout ce que je voyais, c'était le paria noir, maigre et tourmenté. Dans une scène de neige seulement, où il comptait parmi trois soldats entassés sur une luge en train de rire, il m'a paru un tant soit peu intégré.

Le brigadier a soupiré en frappant la photo du doigt.

– Vous savez, j'avais dix-neuf ans quand je suis venu en Europe. Je n'étais jamais monté dans un avion. Je n'avais jamais vu de neige. Je n'avais jamais mangé de chocolat ou de moules. Nous avons atterri à minuit, par un froid glacial. On a emmené mes quatre amis africains dans un régiment près d'Anvers, et on m'a envoyé avec des élèves officiers blancs dans une caserne des forêts des Ardennes. Je me souviens d'avoir regardé les arbres et la neige depuis le camion et de m'être dit que c'était le pays de Noël. Ça me rappelait les images et les cartes qui étaient accrochées au mur à l'école avec les bonnes sœurs. Et j'étais le seul homme noir dans la Nativité.

– Vous traitait-on correctement ?

– Les soldats blancs se moquaient beaucoup de moi et me jouaient des tours. Ils cachaient des bananes dans mon casier juste avant une inspection, ils aspergeaient mon lit d'après-rasage. Même le sergent me traitait de singe. Quand ils se saoulaient, ils me tapaient dessus. J'étais très malheureux. La nourriture était étrange, j'avais froid et mon pays me manquait. Mais je savais que c'était une épreuve que je devais surmonter.

– Ça avait l'air atroce.

– Ce dont je rêvais vraiment, c'était de me trouver une petite amie. Je voulais une Bruxelloise chic, avec de longs cheveux blonds flottants, qui tomberait amoureuse de moi. Mais c'était impossible. Nous passions tout notre temps au camp, à frotter et astiquer. Aucune femme n'est jamais venue au camp.

– Vous n'aviez pas de permissions ?

– Si, mais les autres retournaient dans leur famille. Personne ne voulait aller en ville avec moi. J'y suis allé une fois, mais tout le monde me dévisageait, et on a refusé de me servir au café. Alors j'ai pris un bus pour

Bruxelles.

– Vous avez dû trouver beaucoup de Zaïrois là-bas.

– Oui, j’ai trouvé les bars et les cafés africains, et plein de gens gentils.

Mais que représente le Zaïre pour un Africain ? Est-ce que, du fait que vous êtes européenne, vous vous sentez à l’aise avec des Hongrois et des Finlandais ? J’avais envie de parler ma langue, mais je n’ai rencontré personne qui la comprenait. Il y a quatre-vingt-dix langues différentes au Zaïre.

Le brigadier a vidé sa vodka et m’a regardée.

– Je n’essaie pas de vous apitoyer sur mon sort.

– Vous n’y arriveriez pas. Je suis trop occupée à m’apitoyer sur le mien.

Et à plaindre vos autres prisonniers.

Je me suis levée.

– Je suis fatiguée. Merci pour la douche, et pour les commodités dans la cellule. Je pense que les autres apprécieraient vraiment eux aussi.

Il a hoché la tête et est allé chercher mes habits mouillés dans la salle de bains. Sentant qu’il arrivait juste derrière moi, je me suis dépêchée de sortir sur la terrasse.

– Erica, attendez une minute.

Je me suis raidie en gardant le dos tourné et j’ai regardé la voûte céleste nacrée. J’ai senti sa main se poser sur ma nuque. J’ai frissonné et je l’ai repoussé en me tortillant.

– Ne me touchez pas.

Je n’ai pas vu son visage dans l’obscurité, mais j’ai senti sa déception. Il a appelé un garde, mais avant que celui-ci n’arrive j’étais déjà repartie à grandes enjambées vers ma cellule nauséabonde, comme si c’était l’endroit au monde où j’avais le plus envie d’être.

(Journal d’Erica)

Max et Lisbeth arrivèrent à la gare centrale d'Amsterdam à 23 heures et sirotèrent un café fort dans un bar enfumé jusqu'à sa fermeture, à 2 heures. Ils prirent des vélos à l'énorme râtelier situé devant la gare et partirent sur le Damrak, suivirent les voies de tramway en passant par Leidseplein, devant les tours sombres du Rijksmuseum et à travers la vaste étendue de la Museumplein. Ils atteignirent leur destination en dix minutes.

La maison d'Anvil était une vieille bâtisse biscornue de trois niveaux, avec un jardin à l'abandon donnant sur un parc. Il y avait plusieurs ambassades au coin de la rue, et des Mercedes et des BMW garées partout dans les environs. La propriété était entourée d'une grande grille en métal et équipée d'un visiophone au portail. Tout était éteint. L'endroit semblait désert.

– C'est ici que je suis venue lui remettre l'ordinateur de ta petite amie.

– Elle est peut-être là aussi, dit Max.

– Non. Je suis sûre que les flics connaissent très bien cette maison. Il a dû l'emmener ailleurs, à un endroit que personne ne connaît à part lui.

Lisbeth lui sourit.

– Alors, tu es partant ?

– Pour quoi ?

– Entrer pour récupérer ton ordinateur.

– Tu as perdu la tête ? Tu veux entrer là-dedans sans préparation ? Cette maison appartient à un type qui grave des messages de haine sur ton ventre, comme si c'était un mot sur un Post-it !

– Dixit l'homme qui m'a balaféré le visage avec une bouteille.

– Lisbeth...

– Oui, je sais que c'était un accident. Écoute, il faut que tu comprennes que je ne peux que vivre sur le fil du rasoir. J'ai besoin de ce frisson. L'idée d'entrer ici par effraction m'excite. De ce point de vue, peut-être que je suis bizarre.

– Tu es bizarre à tous points de vue, Lisbeth, dit Max entre ses dents. S'il te plaît, rentre chez toi et laisse-moi faire. Ce n'est pas la peine de t'impliquer plus. Je vais juste faire une petite reconnaissance et trouver le meilleur moyen d'entrer.

– Très bien. Je vais rentrer chez moi.

Elle lui tendit un sac à bandoulière.

– Il y a là-dedans les outils dont tu pourrais avoir besoin. Je suppose que tu as l'habitude des serrures de sûreté et des systèmes d'alarme professionnels, et que tu connais l'agencement de la maison pour éviter de déclencher les détecteurs de mouvement.

Max se frotta le menton et réfléchit un long moment.

– D'accord, d'accord, tu as gagné. Mais promets-moi qu'on ne va pas passer par la porte principale.

– Bien sûr que non. On passe par le parc.

Elle repartit sur son vélo et Max la suivit. Ils contournèrent la maison par Van Baerlestraat et descendirent les marches menant au Vondelpark, un long jardin en contrebas en forme de doigt pointé vers le centre-ville. Il était désert et sombre, d'une végétation luxuriante pleine des senteurs de l'été. Ils attachèrent les vélos à une grille et se faufilèrent à travers des buissons jusqu'à la clôture haute de deux mètres et surmontée de pics à l'arrière de la propriété d'Anvil. Le jardin, chaotique et mal entretenu, conduisait, après une série de terrasses en pierre et une pergola touffue, à une serre attenante à la maison.

Lisbeth donna son sac à Max et commença à escalader la grille. Elle passa une jambe par-dessus et s'assit entre deux énormes pointes rouillées. Max lui rendit le sac et elle l'aida à grimper. Il n'était pas assez mince pour enjamber la grille sans risquer une blessure cruelle, aussi il leva un pied jusqu'au sommet de la grille, se hissa sur celle-ci et sauta dans le jardin. Il se retourna pour aider Lisbeth, qui tomba délicatement dans ses bras. Il la lâcha, mais elle non. Au contraire, elle l'embrassa sur les lèvres.

– Lisbeth, s'il te plaît.

Il se dégagea de son étreinte et se tourna vers la maison. Alors qu'ils s'en approchaient, une lumière aveuglante s'alluma soudain à l'arrière du bâtiment. Max se jeta au sol, et Lisbeth se posa tout près de lui.

– Max, chuchota-t-elle. Faisons l'amour ici même.

Il se frotta le visage tant il n'en revenait pas.

– J'ai une meilleure idée. Je te prends rendez-vous avec un psy quand on repart d'ici et tu pourras tout lui raconter.

Devant eux se trouvait une terrasse pavée ornée d'une fontaine en son centre. Lisbeth se leva et sortit des herbes hautes pour s'avancer dans la lumière en faisant des pirouettes autour de la fontaine comme une ballerine.

– Lisbeth, souffla Max. Pour l'amour du ciel !

– T'en fais pas. La lumière est commandée par un détecteur de mouvement. Elle ne peut pas être reliée à une alarme aux endroits où un chat pourrait la déclencher.

Elle s'enfonça dans l'obscurité, et Max la suivit en jurant. Il lui fallut une minute pour la trouver, en train d'examiner la fenêtre de la

cuisine.

– Trop facile, vraiment trop facile, murmura-t-elle. Tu vois qu'il y a un verrou à la fenêtre, n'est-ce pas ? fit-elle en pointant le doigt à l'intérieur de la cuisine. Il maintient le châssis fermé. Si on casse le carreau, on ne peut pas l'atteindre avec le bon angle pour l'ouvrir, même en ayant la bonne clé.

Max hocha la tête.

– Deux minutes et je serai à l'intérieur.

Elle tira un coupe-carreau de son sac et donna quatre coups secs, un sur chaque bord du cadre en bois. À l'aide d'un autre outil, elle gratta le mastic puis élimina l'excédent de bois en faisant levier, pour révéler toute la surface de la vitre. Elle sortit une grosse ventouse en caoutchouc de son sac et étala de la salive sur le rebord avec son doigt. Elle l'appuya contre la vitre et la retira doucement du châssis. Cela lui prit une minute quarante-cinq.

– Impressionnant, fit Max. Je peux désormais ajouter effraction à ma liste grandissante d'exploits criminels.

– Le secret, c'est de trouver le châssis le plus pourri.

– Laisse-moi entrer en premier, dit Max.

– D'accord, mais allume la lumière. C'est toujours moins suspect que d'avancer en trébuchant dans le noir avec une torche.

Max se glissa à l'intérieur les pieds en avant, et Lisbeth le suivit tandis qu'il allumait la lumière. La cuisine était propre, bien rangée et vide. Ni poêles, ni casseroles, ni rien à manger dans les placards. Le frigo était débranché. Lisbeth ouvrit une boîte en fer.

– Des spéculoos ! Mes biscuits préférés.

Elle mordit dans un biscuit et donna le reste à Max.

– Bon sang, Lisbeth, on dirait que tu as cinq ans.

Il examina le gâteau roux d'un air dubitatif et le jeta. Ce qu'il vit ensuite le figea.

– Oh, mon Dieu.

– C'est juste une gamelle de chien.

– Mais regarde quel nom est écrit dessus.

– Tu as rencontré Mandy ?

– Et comment !

Max sortit le Walther de sa veste.

– On a, en quelque sorte, une dent l'un contre l'autre.

– Si le chien se balade en liberté, on n'a pas à s'inquiéter des détecteurs de mouvement, indiqua gaiement Lisbeth.

– Je préférerais m'attaquer à Fort Knox qu'à ce sale clébard, dit-il en ouvrant doucement la porte du couloir.

Il n'y avait pas un bruit. Il alluma la lumière. Toutes les portes adjacentes étaient fermées. Mandy pouvait être dans n'importe quelle pièce. Max renifla et se dirigea à pas de loup vers le pied de l'escalier. Lisbeth alla au boîtier de commande de l'alarme derrière la porte principale. Elle appuya sur des boutons, entra un code dans la console,

et un voyant vert s'éclaira à côté du mot « désactivé ».

Max écouta à la porte du salon puis l'ouvrit tout doucement. La pièce était sinistre, garnie de lourds meubles démodés. Elle ne contenait aucune photo, et ses étagères avaient été récemment vidées. Une fine couche de poussière s'était déposée partout ailleurs. Le bas des portes, des pieds de table et des bibliothèques était griffé et entaillé. Des touffes de pelage moucheté gisaient sur la moquette. Une odeur de chien flottait dans la maison.

– Anvil a mis les voiles. Pas d'ordinateur, pas d'Erica, rien, constata Max.

– Peut-être. Montons, fit Lisbeth avec un sourire.

Max la regarda d'un air sceptique.

– Pas de blague, d'accord ? On cherche ce pour quoi on est venus et on se tire de là.

Max et Lisbeth montèrent sans bruit. La lumière du palier ne fonctionnant pas, Lisbeth éclaira les portes fermées avec sa lampe-stylo.

– Trois chambres à cet étage, deux salles de bains. Il y a un énorme lit à eau dans la chambre principale. Je n'ai jamais dormi dans un lit aussi confortable.

Max la regarda du coin de l'œil.

– Alors c'est pour ça que tu connais si bien l'agencement de la maison. Bon Dieu, quel capharnaüm émotionnel ça doit être dans ta tête. Où est-ce qu'il y a le plus de chances qu'il ait mis l'ordinateur ?

– Son matériel informatique a toujours été dans le bureau, au dernier étage.

Ils grimpèrent la volée d'escalier suivante jusqu'à un grenier réaménagé. Des fenêtres s'élevaient du sol recouvert de moquette au plafond, et la pièce était presque vide. Dans un coin se trouvaient un bureau et deux PC, entourés par un enchevêtrement de câbles.

Sur le bureau trônait un ordinateur portable orné d'un autocollant « Sauvons la forêt équatoriale ».

– Bingo ! Partons d'ici, dit Max.

Il releva les yeux et se rendit compte que Lisbeth n'était plus là.

– Bon sang, ne me joue pas de tours maintenant.

Il descendit sur le palier plongé dans le noir. Il y avait cinq portes, toutes fermées.

– Allez, Lisbeth. Je pars maintenant, tu viens ?

Max n'eut pas de réponse et n'entendit aucun bruit. Il ouvrit la porte de la chambre principale. Celle-ci était très grande, dotée de deux bow-windows et d'une décoration aux couleurs sombres. Un gigantesque lit à cadre métallique était recouvert de coussins, une imposante chaîne hi-fi était par terre, et un téléviseur panoramique était accroché au mur. Les tapis étaient jonchés de CD et de DVD.

Tout à coup, un morceau de rock jaillit des enceintes de la chaîne. Max se retourna brusquement, les doigts serrés sur le Walther. Puis la

télé s'alluma à plein volume, une blonde criant dans un film d'horreur des années cinquante.

– Lisbeth, c'est pas drôle.

Max fit le tour de la chambre en jetant de rapides coups d'œil de gauche et de droite. Le lit se mit à onduler et émettre des gloussements. Max s'en approcha à grands pas et arracha les couvertures. Lisbeth, nue, hurlait de rire, une télécommande dans chaque main.

– OK, oui, j'ai eu peur, avoua Max.

Lisbeth s'arrêta brusquement, les yeux écarquillés.

– Je suis tellement chaude et excitée. Imagine seulement ce qui se passerait s'il nous trouvait. Ça te rend pas dingue ?

Max se pencha vers elle.

– Lisbeth, ça me fait tellement peur que j'en ai les couilles toutes ratatinées. Alors rhabille-toi ou papa ne t'achètera pas de glace.

Lisbeth fit une moue d'enfant.

– T'es pas drôle.

– Écoute, si tu veux jouer à Boucle d'Or et les Trois Tueurs en série, très bien, mais laisse-moi juste en dehors de ça.

– D'accord, d'accord.

Lisbeth alla ouvrir un tiroir et en sortit une chemise vert olive.

– Tu penses que ça m'irait ? demanda-t-elle en la tenant devant elle.

Les pans tombaient presque au niveau de ses genoux. Le regard de Max fut attiré par un petit badge noir triangulaire cousu sur la manche droite, qui représentait une dague pointée vers le haut. Sur la poche gauche était dessiné un parachute ailé.

– Ce type a été commando, non ? demanda Max.

– Oui. Il était dans le 2^e bataillon de commandos avec Johnny, et il a été instructeur de combat rapproché au centre d'entraînement de Marche-les-Dames.

Max secoua la tête et prit l'ordinateur portable.

En bas, la porte d'entrée claqua. Des griffes grattèrent le sol. Une respiration rauque, des bruits de pattes galopant dans l'escalier.

Mandy !

Max virevolta. Il n'était qu'à trois mètres de la porte de la chambre, mais qui lui paraissaient un kilomètre. Il n'y arriverait jamais. Il braqua son arme sur la porte et attendit le moindre mouvement sur le palier sombre. À côté de lui, Lisbeth se rhabillait à toute vitesse.

Mandy bondit par la porte en grondant, les babines retroussées, mais le Walther aboya en premier. La première balle de Max ne ralentit pas du tout l'animal, la deuxième le fit déraper avec une giclée de sang, une patte avant en bouillie. La troisième lui fit exploser la cervelle comme une tomate mûre et projeta une gerbe de chair et de sang sur le mur. Durant quelques secondes après cela, les mâchoires de l'animal tremblèrent et les griffes trépидèrent sur le parquet.

Du rez-de-chaussée leur parvint le dé clic caractéristique d'un pistolet que l'on arme. Max claqua la porte de la chambre et en ferma le verrou. Il tira Lisbeth du lit à eau, ce qui agita ses seins nus tandis qu'elle s'efforçait d'enfiler son jean. Il eut beaucoup de mal à déplacer le lourd lit contre la porte, mais il en aurait encore plus à le dresser à la verticale. Max se frotta les mains et s'accroupit pour avoir une bonne prise. En prenant une bonne inspiration, il réussit à hisser un bord du lit presque à hauteur d'épaules. Il mit le pied dans une flaque de sang du chien et commença à glisser. Derrière la porte, une marche grinça.

– Viens m'aider, souffla-t-il entre ses dents serrées.

Lisbeth poussa le lit par en dessous avec son épaule, et cela suffit juste. Ils firent basculer le lit contre la porte, qui clapota et vacilla.

Une rafale d'arme automatique traversa le bois avec des bruits mats et perça le lit à eau qui ondula, saigna et s'affaissa comme s'il était humain. De l'eau inonda le plancher.

Rhabillée, Lisbeth essayait d'ouvrir les verrous des fenêtres, mais elle s'écarta lorsqu'elle vit Max charger sur son épaule les dix mille euros de matériel d'Anvil. Au prix d'un violent effort, il envoya le lecteur CD à chargeur multidisque, l'amplificateur dernier cri et le double lecteur de cassettes fracasser la fenêtre et exploser en haute fidélité sur la terrasse. Derrière eux, quelqu'un donnait des coups de pied dans la porte, mais au moins celle-ci ne bougerait pas tant que le lit résisterait. Max élimina les restes de verre et aida Lisbeth à monter sur le rebord, puis il grimpa à son tour. Cela semblait sacrément haut, mais Max leva l'ordinateur au-dessus de sa tête au moment où ils sautèrent, et le parterre de fleurs qui se trouvait au centre de la terrasse leur permit d'atterrir en douceur. Immédiatement, Lisbeth se leva et partit en courant, puis elle escalada la grille sans peine en riant de joie. Max lui passa l'ordinateur et franchit la grille à son tour.

*

* *

Penny Ryan s'était entendue avec Saskia pour qu'elles se retrouvent au grandiose Café Luxembourg d'Amsterdam, et alors qu'elle cherchait une table, elle prit un exemplaire de l'*International Herald Tribune* dans le porte-revues. Lorsqu'elle vit le titre à la une, elle se sentit soudain défaillir. « Une souche mortelle de paludisme déferle sur le monde. »

Des encadrés exposaient les divers aspects de la maladie : « 46 morts, 178 malades dans 15 nations ; les spécialistes déroutés ; une ancienne affection revient avec force ; un remède rapide est peu probable. »

Elle lisait encore quand Saskia s'assit.

– Bonjour, Saskia. Ça fait des jours que je n'ai pas lu les nouvelles. Je n'avais aucune idée que ça s'était propagé si loin.

– C’est effrayant, acquiesça Saskia. L’Organisation mondiale de la santé a appelé le professeur Van Diemen ce matin. Ils essaient d’organiser une conférence d’urgence. Ils veulent qu’il prenne la parole. Le professeur Friederikson a déjà trouvé sa phrase choc : il dit que c’est le Cinquième Cavalier de l’Apocalypse.

– Ils écrivent ici qu’il y a douze cas à New York et cinq à San Francisco. Mon Dieu !

– Oui. Tous les jours, on apprend qu’un cas s’est déclaré dans trois nouveaux pays.

– Il faut qu’ils fassent quelque chose !

– Pas si facile maintenant que les populations de moustiques locaux deviennent porteuses.

Penny poussa un soupir et but une gorgée de café au lait.

– Le corps de Jack va être rapatrié demain. Vous savez, ça a été une semaine traumatisante. Quiggan est rentré à Atlanta et m’a laissée ici pour que je m’occupe de la paperasse, comme d’habitude. Personne ne semble se rendre compte que je peux être affectée par le décès de mon patron. Ça m’a vraiment bouleversée.

– Je sais. Vous aviez mauvaise mine l’autre jour. Vous avez l’air d’aller un peu mieux.

– Je ne me sens pas mieux.

– Avez-vous réfléchi au sujet de ceci ? questionna Saskia en sortant la carte postale de son sac à main et la posant sur la table.

– Oui. Ça m’a d’abord troublée, parce que Jack n’a jamais été impliqué d’aucune façon dans la recherche sur le paludisme. Comme vous l’avez d’ailleurs laissé entendre, il a toujours considéré que ça ne rapportait pas d’argent. Mais je me suis souvenue d’un rendez-vous qu’il avait eu il y a deux ou trois ans avec un chercheur d’une de nos filiales.

– Cette personne était un employé de Pharmstar ?

– Oui, nous avions racheté les parts de ses anciens patrons quelques mois plus tôt. Je ne me rappelle pas son nom, ni pour quelle filiale il travaillait.

– Et il faisait des recherches sur le paludisme ?

– Oui.

Penny grignota un biscuit.

– Il pensait avoir trouvé un nouveau composé capable de tuer les parasites du paludisme, et il voulait une somme assez modeste pour continuer ses recherches.

– Et il l’a obtenue ? demanda Saskia.

– Non. Voilà le problème. Il avait présenté son travail aux commissions de validation des projets de recherches, et ça leur avait plu. En fait, ils étaient extrêmement enthousiastes. C’était monté jusqu’à la commission des finances, qui a dit : « Pas question, vous ne pouvez pas faire ça. De toute façon, on a prévu de fermer votre labo. Domaine non stratégique. » Cette réponse a été mal accueillie. Le

chercheur avait entre-temps gagné le soutien de certains de nos plus brillants spécialistes en recherche clinique, et c'est devenu très politique. C'est là que Jack s'en est mêlé et qu'il a convoqué une réunion pour régler ce problème. Il a écouté la présentation pendant une heure, et je n'oublierai jamais ce qu'il a dit : « Les maladies qui tuent dix millions de pauvres par an ne m'intéressent pas. Attaquez-vous à quelque chose qui tue dix mille riches. Alors on discutera. »

– On dirait que votre patron a vu son souhait réalisé, indiqua Saskia en prenant le journal. Riches ou pauvres, des millions de personnes pourraient mourir. Ma propre fille, Caroline, est touchée. Elle n'a que six ans.

Penny Ryan la regarda, bouche bée.

– Oh, Saskia, je suis vraiment navrée !

Saskia se força à sourire.

– J'espère simplement que quelqu'un chez Pharmstar a pensé à noter quel était ce composé.

La situation s'est terriblement dégradée. Nous avons senti le changement d'ambiance dans la manière qu'ont les gardes de claquer les portes, de faire glisser nos seaux de nourriture. Aujourd'hui, ils ont poussé le mien dans la cellule avec un coup de pied et il s'est renversé par terre. Ce n'était pas une grosse perte. Depuis que j'ai repoussé les avances de Crocodile il y a quatre jours, nous sommes repassés au gruau infect et gras. Avec de la chance, on reçoit les restes de la cabane des gardes.

Une demi-heure plus tard, ils sont revenus, en force. Je les ai entendus qui montaient à l'étage avec leurs grosses chaussures en criant. Ils se sont postés sur les barreaux au-dessus de nous, leurs armes braquées sur nous. Quelqu'un avait ouvert la cellule d'Amy. Je l'ai entendue hurler. Son seau a volé. Il y a eu des chocs et des raclements. Puis ç'a été le tour de sœur Margaret. On a entendu un bruit de coup et un grognement avant qu'elle tombe.

Je ne savais pas ce qu'ils cherchaient, mais je ne pouvais prendre aucun risque. Personne ne semblait regarder dans ma cellule, aussi je me suis accroupie et j'ai passé mes mains sous le matelas où je gardais la pellicule de Tomas, et j'ai glissé la boîte en moi.

Ils étaient à présent dans la cellule de Jarman. Elle n'était pas assez haute de plafond pour lui flanquer la raclée qu'ils voulaient, alors ils l'ont sorti dans le couloir pour le ruer de coups de pied. J'ai mis mes mains sur mes oreilles, mais ça ne suffisait pas pour étouffer ses cris.

Puis ils sont venus s'occuper de moi. Je tremblais quand la porte s'est ouverte. Dakka avait un grand sourire.

– Jolie robe, a-t-il dit en me poussant brusquement.

Avec un autre jeune garde, ils ont vidé ma cellule du matelas, du drap, de la moustiquaire, des livres et des feuilles de papier toilette qu'il me restait. Ils ont pris le jerrycan d'eau, mais par chance, ils ne m'ont pas fait de mal. J'avais mon journal sous ma robe, coincé dans ma culotte, et le bout de crayon dans le creux de mon poing. Ils ont minutieusement fouillé la cellule et regardé si je n'avais pas gratté le ciment pour tenter de desceller les barreaux.

Puis, aussi subitement qu'ils étaient arrivés, ils sont partis, nous laissant muets de stupeur. Jarman respirait bruyamment dans la cellule voisine, et Amy s'est mise à sangloter.

– Tout le monde va bien ? ai-je demandé à voix basse.

– Ils ont trouvé mon couteau suisse, a dit sœur Margaret. Du coup ils m'ont frappée. Je crois que je vais avoir un œil au beurre noir.

– Dakka a bien arrangé mon pied blessé, a dit Jarman. Toutes les cicatrices se sont rouvertes. Je saigne du nez, aussi.

– J'ai eu de la chance, je n'ai reçu que quelques coups de poing, a indiqué Amy en reniflant. Et toi, Erica ?

– Ça va. Mais je suis de nouveau à égalité avec vous. Plus d'eau, plus de moustiquaire, plus de matelas.

– Mince, a dit Amy, mais j'ai perçu la satisfaction dans sa voix.

– Est-ce qu'ils ont trouvé la pellicule ? a chuchoté Jarman.

– Non. Je l'ai sauvée comme seule le peut une femme.

Une voix puissante a résonné depuis un renfoncement de la pièce au-dessus de nous.

– Eh bien, je crois que vous feriez mieux de me la donner, a dit le brigadier Crocodile en s'approchant jusqu'à se trouver sur la grille au-dessus de ma cellule.

(Journal d'Erica)

*

* *

Max et Lisbeth sautèrent sur leurs vélos et quittèrent le parc en pédalant furieusement. Quand ils furent en sécurité dans Van Baerlestraat, ils reprirent leur souffle et commencèrent à se détendre. Bondée la journée de chalands et de touristes visitant les musées, la rue était déserte à 4 heures du matin, alors qu'ils approchaient des feux de signalisation au niveau de la Museumplein, à l'exception d'une vieille Mercedes éraflée.

La voiture vint à leur niveau puis vira brusquement sur eux, renversant Max et Lisbeth qui valdinguèrent sur les pavés. Max tomba sous son vélo et regarda l'ordinateur s'éloigner en rebondissant au sol. Il leva la tête juste au moment où une des portières de la voiture s'ouvrait et le heurtait. Agile comme un chat, Lisbeth bondit, attrapa l'ordinateur et s'enfuit au galop dans une petite rue.

Un homme armé en survêtement se posta au-dessus de Max, tandis qu'un autre se lançait à la poursuite de Lisbeth. L'homme passa des menottes à Max, lui mit une sorte de cagoule sur la tête qu'il noua solidement. Il lui confisqua le Walther, puis le traîna vers l'arrière de la Mercedes. Une minute plus tard, le second type revint bredouille, en jurant et haletant. L'un d'eux ouvrit le coffre, poussa Max dedans et jeta le vélo par-dessus. Lorsque le hayon claqua, une pédale vint lui écraser le visage et le guidon, l'entrejambe. Il pouvait à peine remuer d'un centimètre. C'était un enfer de claustrophobie.

Ils roulèrent pendant dix minutes, puis ralentirent et pénétrèrent

dans un bâtiment. D'après l'écho, il pouvait s'agir d'un grand garage ou d'un parking à plusieurs niveaux. Max entendit le grincement d'une porte à enroulement électrique.

Quelqu'un tapa sur le coffre.

– Si tu as enlevé la cagoule là-dedans, c'est le moment de la remettre.

– Je l'ai toujours, répondit-il.

On ouvrit le coffre et en tira Max, puis on lui fit descendre un escalier froid menant à une pièce moquetée plus chaude, assez petite pour ne pas résonner. On claqua et verrouilla la porte. Enfin, on l'assit sur une chaise.

– Est-ce que je peux enlever ça, maintenant ? demanda Max en levant la tête pour désigner la cagoule.

– Non, Max, je vais desserrer mais tu la gardes.

Max fut stupéfait d'entendre la voix d'un Américain derrière lui. Des doigts desserrèrent le nœud autour de son cou, et il eut l'impression de respirer pour la première fois depuis quinze minutes.

– Commençons par le commencement, dit la voix. On peut t'aider et tu peux nous aider. Ça semble être un point de départ correct pour conclure un marché, non ?

– Peut-être. Et vous êtes ?

– Tu peux m'appeler Alex. La bonne nouvelle, c'est qu'on est dans le camp des forces de l'ordre.

Une seconde personne dans la pièce étouffa un ricanement.

– En quelque sorte, en tout cas, fit Alex en riant. Tu n'as pas besoin d'en savoir plus. Maintenant, venons-en au fait. Tu deviens rapidement un emmerdeur de premier choix, et ça va cesser.

– Ça dépend.

– Eh bien, Max, voici mon problème. Ça fait treize ans qu'on bosse sur un projet bien précis. Treize putains d'années à trimer, à travers trois continents et vingt-deux pays, pour traquer un seul type très malin et insaisissable. Il y a quelques mois, on entend dire qu'il est ici, à Amsterdam, avec un passeport au nom de Luc De Wit et Anvil pour surnom. On repère la cible, on pose des micros chez lui, on met son téléphone sur écoute, on filme sa chambre, bla-bla-bla, tu vois le tableau. On ne peut pas passer à l'action tant qu'on n'a pas les preuves qu'il nous faut et que tout n'est pas coordonné. Tu sais à quel point ces Européens sont lents à bouger.

Max entendit le bruit d'un briquet. Une longue inspiration, l'odeur de fumée.

– Voilà quel était notre plan. *Ton* plan implique de cambrioler sa maison, de balancer sa chaîne hi-fi par la fenêtre et de descendre son chien. Un super plan, Max, si *ton* plan consiste à saboter le nôtre.

– Mon plan, c'est de retrouver ma petite amie. Rien de plus.

– Bien sûr. Mais elle n'était pas dans la maison, n'est-ce pas ? Ni De Wit. Il est en planque. Il a disparu il y a plusieurs jours, grâce à toi.

Tu sais quoi, il nous fallait seulement *quelques* jours de plus. On avait tout préparé discrètement, en faisant en sorte que la cible reste détendue, mais c'est là que Max Carver, justicier et bagarreur de bar, déboule bille en tête, et ni une ni deux, des camions-citernes explosent dans la ville, et trois bons citoyens d'Amsterdam finissent grillés dans leur voiture. Et devine quoi ? Tout est *ma* faute. Je me prends une méchante chasse depuis le plus *haut* niveau. Ils lisent les journaux, après tout, et tout à coup on considère que c'est *moi* qui ai du sang sur les mains.

– Quand est-ce que tu as vu Anvil pour la dernière fois ? questionna Max.

Alex rit doucement.

– Le matin où tu t'es fait bouffer la main à Rotterdam.

– Alors il était au bureau de Xenix, avec le chien ?

– Bien sûr qu'il y était ! On le surveillait. Mais à quoi bon avoir un de mes gars incognito en docker si un connard comme toi vient fourrer son nez dans la boîte aux lettres. À moins que ce soit ça, ton idée d'une surveillance clandestine ?

– Je ne pensais pas qu'il serait là.

– Max, tu es un amateur. Prends ce soir, par exemple. Si De Wit était rentré à la maison au lieu d'un de ses hommes à tout faire, ta copine chaudasse et toi, vous seriez de la pâtée pour chien à l'heure qu'il est. Il vous aurait descendus dès l'instant où vous avez sauté dans le jardin. Et là encore, c'était totalement amateur de vous retrouver coincés dans la chambre. Tu n'avais pas de guetteur, tu étais lent, tu aurais dû la couvrir pendant qu'elle rentrait dans chaque pièce, et ainsi de suite. Bon sang, tous tes automatismes pour aborder un bateau en tant que garde-côte sont bien rouillés, hein ? Exactement comme tes sculptures.

– Comment sais-tu...

– Max, on sait tout sur toi. On sait où tu vas, qui tu fréquentes.

– Tu m'as espionné, Alex ?

– C'est pas moi, Max, ce sont les flics hollandais. Vingt-quatre heures sur vingt-quatre, sept jours sur sept. Pratiquement depuis qu'on t'a arrêté.

– Tu veux dire que Voos et ses hommes ont simplement regardé les gars de De Wit entrer par effraction dans la galerie et tout fracasser ?

– Ils te surveillent *toi*, ducon, ils n'espionnent pas le type qui livre le poisson, même s'il est largement périmé. Ils pensaient que tu étais un meurtrier en série, jusqu'à ce qu'ils se rendent compte que tu étais chez ton galeriste la nuit où la meilleure amie de Lisbeth est passée au barbecue. Mais ils pensent toujours que tu as tué Erica.

– Et toi ?

– Non, mais je ne pense pas non plus que De Wit l'ait enlevée. C'est ce que je ne pige pas dans ta théorie. Pourquoi voudrait-il d'elle ? Pour le sexe ? Dis-moi, mon ami, est-ce que Mlle Stroud-Jones suce si

bien que ça ? Est-ce que son vieux est le riche lord Machin-Chose ? Assure-moi juste que c'est pas pour sa science, parce que, ne le prends pas mal, Max, mais à l'échelle de l'humanité, ta copine n'est qu'une illustre inconnue qui travaille sur une maladie dont tout le monde se fout.

Max s'affaissa sur sa chaise et malaxa les accoudoirs en plastique fêlés.

– Une chose est sûre, c'est qu'Anvil avait suffisamment besoin de l'ordinateur portable d'Erica pour le voler dans le coffre de notre voiture de location.

– Tu tiens ça d'où ?

– De la voleuse qu'il a chargée de faire le boulot. Comment Anvil savait-il que l'ordinateur était là ? Seule Erica le savait, donc il la retient *forcément* quelque part. Une autre pièce du puzzle. Un scientifique dénommé Henry Waterson est venu au bureau de Xenix vers 10 h 30 le matin où j'étais là-bas. Ton docker de service, je suppose que c'est le grand barbu, il a dû le voir.

– Oui, il l'a vu. On a dépisté Waterson grâce à sa voiture de location. On suppose qu'il n'avait pas de rendez-vous, car De Wit n'a pas ouvert la porte. On ne sait pas trop ce que Waterson vient faire dans tout ça, mais on va le tenir à l'œil.

– Bien. Il faut que tu saches, Alex, que je ne vais pas arrêter de chercher Erica. Quitte à devoir tuer De Wit pour la retrouver.

L'autre personne dans la pièce ricana doucement. Alex sembla trouver cela drôle aussi.

– Toi, tuer De Wit ?

– Si j'y suis forcé.

– N'y pense même pas. De Wit n'est pas le genre de type auquel un ancien garde-côte foireux exclus pour conduite déshonorante peut espérer se frotter. Je l'ai vu en combat rapproché et je ne risquerais la peau d'aucun de mes gars contre lui en combat singulier, et pourtant, on a quelques commandos de marine ici. Tu reçois le message ?

– Cinq sur cinq. Mais je suis simplement borné, je suppose.

– Et bête, et maladroit et pas en condition. Tu as un sale caractère et une grande gueule, mais tu n'as pas assez de muscles pour assurer derrière. Franchement, t'as sacrément du bol d'être arrivé aussi loin. Tu devrais t'en tenir là, tant qu'il est encore temps. Avant que De Wit n'en ait marre que tu lui casses les pieds.

– Peut-être que je devrais, mais je ne peux pas.

Alex rigola et Max sentit une main sur son épaule.

– Eh bien, mon gars. Quand tu décides de faire quelque chose, tu lâches pas le morceau, hein ? Ça me plaît, c'est rare. Si tu avais dix ans de moins, on pourrait te former pour faire quelque chose de toi.

– C'est ton meilleur compliment ?

Alex ricana et tira une grosse bouffée sur sa cigarette.

– Parle-moi de Lisbeth De Laan.

– Qu'est-ce que tu veux savoir ?

– On a vu que c'est une chaudasse exhibitionniste avec de superbes nichons et des cicatrices à filer la chair de poule. Tu peux nous en dire plus ?

– Tu as à peu près fait le tour.

– On sait aussi que c'est une championne pour fracturer les voitures, qu'elle est indic pour la police et que c'est l'ancienne petite amie d'Anvil.

– Peut-être bien.

– Il paraît qu'il l'a profondément marquée.

– C'est pas drôle, Alex.

– Mes gars voulaient l'attraper, mais ses longues jambes fonctionnent très bien.

– Moi non plus, je n'ai pas réussi à l'attraper, dit Max. Et tu sais quoi ? Jusqu'à ce que tes abrutis d'acolytes me renversent sur le bord de la route, j'avais l'ordinateur d'Erica, entre mes foutues mains. Maintenant, Lisbeth a disparu avec. Je ne sais absolument pas où la trouver, donc tu m'as ramené à la case départ.

– Quelle chienne de vie, Max, et Lisbeth en est une autre pleine d'entrain. On dirait que vous étiez faits l'un pour l'autre. Ton manque de jugeote et son manque de bol.

– Toi-même, t'es pas tant un crack. Treize ans pour trouver un type, c'est pas épatant. Qu'est-ce que tu peux apprendre aux flics hollandais ? Qu'est-ce qu'ils ne peuvent pas gérer dans cette histoire ?

Alex rit à nouveau.

– Plein de choses. Tu vois, tu peux plaindre ta copine coincée, l'inspecteur Voos. Elle est au courant depuis un moment du petit trafic de De Wit, qui embarque les filles adolescentes d'Ukrainiens sans emploi et les fait travailler pour payer le voyage, par-devant et par-derrrière, à Amsterdam, Bruxelles et Hambourg. Il y a trois semaines, elle s'est rendu compte que Xenix-Solutions moléculaires était une couverture pour le labo de métamphétamine de De Wit, et elle comprendra très bientôt comment il s'est procuré les diamants.

– Eh bien, elle m'a l'air de plutôt bien s'occuper de l'affaire De Wit.

– Non, Max, tout ce qu'elle pourrait faire, c'est la faire capoter. Tu vois, toutes ces magouilles locales, c'est de la gnognote. On s'en fout, et on ne va pas laisser Voos aller plus loin. Ça la rend dingue que personne ne lui explique pourquoi elle ne peut pas lancer l'offensive sur De Wit. J'ai des relations au plus haut niveau, je vois tous ses rapports et ses e-mails, presque dès l'instant où elle appuie sur « Envoyer », et crois-moi, c'est une femme très frustrée.

– Ça doit être un crime abominable que ce De Wit a commis, dit Max.

– Ça l'est.

Max entendit le bruit d'une cigarette qu'on écrase dans un cendrier en métal et d'une nouvelle qu'on allume.

– Bon, Max, voici le contrat. Je vais prendre un risque en te mettant au courant de la véritable identité de De Wit et de toute l'histoire. Ce qui devrait énormément t'aider.

– D'accord, dit Max. Mais qu'est-ce que tu y gagnes ?

– Je vais être franc avec toi, Max, ce n'est pas de toi qu'on a besoin, c'est de ton lien avec Lisbeth De Laan. Fais copain-copain avec elle, je pense qu'elle en sait plus sur De Wit que n'importe quelle autre personne encore vivante. Reste dans ses petits papiers ! Elle a l'air de te faire confiance et de vouloir t'aider à attraper De Wit. Continue comme ça, mais raconte-nous ce qu'elle sait. Comme ça, on peut te couvrir. Voici son ancienne adresse à Amsterdam.

Alex glissa un morceau de papier dans la poche de poitrine de Max.

– Évidemment, elle n'y habite pas, elle ne fait qu'y passer tous les quatre ou cinq jours. On surveille l'endroit. La prochaine fois qu'elle se pointe, on t'appelle. Quand ça arrivera, tu as intérêt à y aller rapidement.

– Entendu, répondit nerveusement Max. Je suis partant. À deux conditions. Primo. Vous devez protéger Lisbeth, lui offrir un nouveau départ, enterrer toutes les poursuites que des fouines comme Stokenbrand veulent peut-être lui coller sur le dos. Secundo. Si je bosse pour vous, j'ai besoin de fric. Deux mille dollars en euros pour honorer ma dette à Henk Schipper, plus de quoi rembourser la caution si elle est confisquée.

– C'est déjà fait. Les flics ont trouvé les restes de ton portefeuille, mais maintenant, ils sont pratiquement sûrs que tu n'es pas mort au Ridder. Et je ne serais pas étonné que De Wit ait compris ça aussi.

Alex tira une grosse bouffée.

– Oui, je suppose qu'on peut faire ces deux choses, tant que tu respectes les règles.

– Je me disais bien qu'il devait y avoir des règles, dit Max.

– Règle numéro un, la communication. Tous les jours, tu me laisses un message. Je vais te donner un portable sécurisé, sers-toi toujours de celui-là. Notre numéro est enregistré à la touche 1. Ignore l'annonce de répondeur sur la bouffe chinoise, c'est notre couverture. Règle numéro deux, la protection. On va te rendre le flingue, mais essaie de ne pas t'en servir, d'accord ? Je me trompe peut-être, mais j'ai dans l'idée que tu n'arriverais pas à atteindre le cul d'un éléphant à dix pas. Une chose est sûre, tu n'atteindras rien du tout si tu ne nettoies pas ce fichu machin. On dirait qu'il est passé au barbecue. Quoi qu'il en soit, on t'aidera quand on le jugera bon, tant que tu nous tiendras au courant de tes déplacements. Mais si tu mets en danger mes agents ou si tu compromets leur sécurité de n'importe quelle façon, alors le contrat est rompu, on disparaît et tu es tout seul. Trois : si, quelles que soient les circonstances, tu te retrouves *bel et bien* face à De Wit (Alex tira une longue bouffée sur sa cigarette puis l'écrasa), ne joue pas les héros. Déguerpis, et vite. C'est Erica que tu cherches,

souviens-toi, pas lui. Si tu es dans un lieu public, va-t'en juste tranquillement, ne te confronte pas à lui, ne tente rien. Si tu es dans un bâtiment, cours, mets des portes entre vous, de préférence en métal, de préférence verrouillables. N'essaie pas les escaliers ou les longs couloirs, il est extrêmement rapide. Si tu es pris au piège, n'attends pas qu'il approche. Tire sans t'arrêter. Tu te souviens du T fatal de ta formation chez les gardes-côtes ? Imagine la barre transversale au niveau des yeux, la hampe qui suit toute la colonne vertébrale. C'est là qu'il faut viser. S'il tombe à terre, n'arrête pas de remercier le Seigneur Dieu avant d'avoir vidé ton chargeur. Même si tu crois qu'il est mort, reste en retrait et attends qu'on arrive. Ne t'approche en aucun cas du corps. S'il est encore debout à moins de trois mètres de toi, fais ta prière, parce que tu pars au paradis. Des questions sur les règles ?

Max poussa un long soupir.

– Je ne crois pas. Maintenant, ta part du contrat. Qui est ce type et qu'est-ce qu'il a fait ?

– Tu le sais peut-être déjà en partie. C'est lié à un autre gars, un dénommé Johnny Gee.

Max rigola.

– Celui-là, je le connais.

– Ah oui ? Voyons voir ce que tu sais.

– Gee est né en 1966 à Anvers. Il a grandi à Amsterdam. Un boxeur amateur doué. Il a remporté la première médaille d'or en boxe pour la Belgique depuis 1924 aux Jeux olympiques de Séoul en 1988, en démolissant totalement Leroy Percy en finale en moins d'une minute trente. Tout le monde considérait qu'il avait le potentiel pour devenir champion du monde. Il allait devenir pro en 1991, quand il est mort dans un accident de voiture. Une nation en deuil, des funérailles de héros, bla-bla-bla, fin de l'histoire. Sauf si vous vous trouviez être Lisbeth De Laan, sa fiancée alors âgée de dix-sept ans, pour qui cette histoire n'aura jamais de fin.

– Tu as donc fait tes recherches. Bien. Parle-moi de l'accident de voiture.

– Tout ce dont je me souviens, c'est que ça s'est passé au Zaïre, alors qu'il était en service actif avec l'armée belge.

– Le contexte est très important. Johnny Gee faisait partie d'une unité d'élite belge de protection rapprochée. L'unité a été envoyée à Kinshasa en août 1991, deux jours avant l'arrivée prévue du Premier ministre belge pour un rendez-vous secret à l'ambassade des États-Unis avec le président du Zaïre Mobutu Sese Seko. C'était un moment sensible pour les relations entre l'ancien pouvoir colonial et la nation naissante. Le rendez-vous devait se faire en présence de l'ambassadeur américain au Zaïre, Kelly Xavier Douglas, mais bien sûr, il n'a jamais eu lieu.

– Je me rappelle avoir lu que l'ambassadeur américain est mort

dans le même accident.

– En effet. Douglas a été une sacrée perte. Non seulement c'était un diplomate de carrière très expérimenté, mais c'était aussi un ancien colonel des marines et un spécialiste des affaires africaines. Tout ce que je viens de te dire, tu as pu le lire dans la presse. Il y a deux choses qui n'ont pas été divulguées. D'une, Douglas était le fils illégitime d'un ancien président des États-Unis, dont je ne révélerai pas l'identité. De deux, la mort de Douglas et de Gee dans un accident de la route est une brillante invention de Washington et Bruxelles pour dissimuler une source de profond embarras sur le plan diplomatique.

– Et la vérité ?

– Douglas a été assassiné, au sein même de son ambassade, par un membre de l'unité de protection rapprochée du dirigeant belge. Et Johnny Gee est le pauvre type qui s'est retrouvé au milieu.

– Ouah ! Pas étonnant qu'on ait étouffé l'affaire.

– La désinformation n'a été que le début. Il y a treize ans, j'étais dans la CIA, je dirigeais quelques agents au Soudan. Je n'étais personne. En fait, ça fait treize ans jour pour jour que le directeur de toute la putain d'agence m'a appelé, en personne, et m'a convoqué à son bureau. J'avais tellement peur que j'ai dû aller aux chiottes pour vomir. Quand je suis arrivé, j'ai trouvé, assis avec le directeur, un ancien président des États-Unis, qui m'a demandé à *moi* de lui rendre un service à *lui*, en mémoire du garçon qu'il aimait tant. Peu importait que Kelly Douglas n'eût pas loin de soixante ans à sa mort, c'était toujours un petit garçon pour son vieux. L'ancien président avait les larmes aux yeux, mais aussi les mâchoires serrées de détermination à se venger. Il avait des relations politiques de folie, et il avait enfin quelque chose qui méritait qu'il claque ses millions. Le jour où j'ai commencé mon nouveau boulot d'agent secret, avec un salaire triplé et un budget deux fois plus important que celui de tout mon ancien service, on m'a donné les numéros des lignes directes sécurisées de trois Premiers ministres européens et de leurs responsables sécurité. Donc, avec ces ressources, je n'ai jamais imaginé qu'il me faudrait même treize heures pour trouver ce type, et encore moins treize ans.

– De Wit est donc le tueur que tu cherchais ?

– Oui. On est maintenant certains que le gars après lequel tu cours, Luc De Wit, alias Anvil, est en fait le membre disparu depuis bien longtemps de l'unité de protection rapprochée du Premier ministre belge.

– Quel est son vrai nom, Alex ?

– Pas si différent d'Anvil. Son vrai nom est D'Anville. Poul Stefan D'Anville. Et Max, tu vas nous aider à le pincer.

Saskia Sivali se réveilla en sursaut, les larmes aux yeux et des fourmis dans la main qui tenait celle de sa fille quand elle s'était assoupie. Caroline dormait allongée devant elle, ange frêle pris dans un réseau d'appareils de mesure et de perfusions. Il était 16 h 30, et Saskia n'avait pas quitté l'hôpital depuis trente-six heures. Le dernier examen de goutte épaisse, quatre heures plus tôt, avait montré que quatorze pour cent des globules rouges de sa fille étaient infestés de parasites. Douze heures auparavant, cela n'en concernait que huit pour cent. L'urine de Caroline était désormais noire, symptôme de la fièvre bilieuse hémoglobínurique tant redoutée qui annonçait les derniers stades d'un paludisme vaincu en enlevant au système sanguin sa capacité de transporter l'oxygène.

Ils avaient essayé tous les remèdes possibles, et aucun n'avait fonctionné. Le seul espoir consistait à essayer de gagner du temps avec une transfusion sanguine, et c'était là qu'intervenait la cruelle ironie du sort. Saskia et sa fille avaient toutes deux un groupe sanguin rare, B négatif, qu'on ne trouvait que chez deux pour cent de la population. Saskia s'était épuisée en donnant deux litres de son sang au cours du dernier jour et demi, amenant les réserves de l'hôpital à seulement quatre litres et demi. Il en fallait plus. Le professeur Van Diemen était en train de passer coup de fil sur coup de fil aux hôpitaux du reste du pays et même en Allemagne, en Belgique et au Luxembourg, pour tenter de trouver davantage de B négatif, ou du O négatif, l'autre type qui pouvait lui être transfusé.

Lorsque la porte des soins intensifs s'ouvrit avec un déclic, Saskia leva des yeux pleins d'espoir. Cependant, ce n'était pas Van Diemen mais le professeur Jürgen Friederikson, un paquet sous le bras et le regard étincelant, qui traversa la pièce en claudiquant sur ses jambes chancelantes.

– Comment va votre fille, Saskia ? demanda Friederikson d'un ton étrangement décontracté.

Saskia secoua la tête.

– Son état se dégrade rapidement.

– Je suppose que Van Diemen fait de son mieux, commenta Friederikson. Seriez-vous disposée à me laisser tenter une expérience inhabituelle sur elle ?

Saskia le dévisagea.

– Quel genre d'expérience ?
– Un antipaludique, dont on ne connaît malheureusement pas du tout la provenance, nous a été offert.
– Quel antipaludique ? Je croyais qu'on avait essayé tous les médicaments possibles.
– Les traitements approuvés, oui. Au risque de paraître mystérieux, tout ce que je peux vous dire, c'est que ce médicament nous a été offert par une tierce personne.

– Est-ce qu'il vient de Pharmstar Corporation ?
– Il ne m'est pas loisible, comme on dit, de dévoiler qui me l'a fourni, mais je peux vous dire que ce n'est pas Pharmstar. Ce qui m'inquiète, c'est qu'il n'existe absolument aucune donnée clinique, pas même des résultats d'essais cliniques de phase 1. Néanmoins, il arrive un moment où nous pourrions avoir besoin de l'essayer.

Saskia regarda sa fille.

– Je ne sais vraiment pas, Jürgen. Comment pourrait-on savoir qu'il est efficace s'il n'a jamais été testé ? Et les effets secondaires ? Il pourrait même être toxique.

– Vos questions sont toutes bonnes, Saskia. Je vais m'efforcer de répondre à certaines d'entre elles dans mon laboratoire ce soir, si vous pouvez vous libérer juste une heure pour m'aider. Cependant, il va me falloir un petit peu du précieux sang de votre fille.

Saskia le regarda d'un air impassible.

– Avec votre permission, bien sûr, ajouta le professeur. Je ne me permettrais pas de faire ce que j'ai fait avec M. Erskine.

– Je vais lui faire une prise de sang pour vous, dit Saskia. Avez-vous prévenu Van Diemen ?

– Il serait peut-être aussi bien à ce stade de ne pas lui faire part de nos projets. Sa responsabilité de médecin pourrait être ébranlée, et il se sentirait obligé d'y mettre fin. Je ne pense pas qu'une telle situation serait dans l'intérêt de Caroline, étant donné le peu d'alternatives dont nous disposons.

Saskia parla à une infirmière, qui revint avec une seringue, une fiole et un garrot de caoutchouc. Elle prit le bras de sa fille et noua bien le garrot jusqu'à ce qu'une veine apparaisse dans le pli du coude. Puis elle planta l'aiguille et tira le piston. Lorsque le sang rouge sombre afflua dans le tube, Saskia se sentit inhabituellement mal à l'aise et leva les yeux vers le professeur Friederikson. Son regard impassible était fixé sur le bras de Caroline.

Quand Saskia eut fini de transvaser le sang dans la fiole, elle la donna, presque avec réticence, au professeur.

– Merci beaucoup, docteur. Vous savez où se trouve Utrecht Laboratories, n'est-ce pas ? Disons 20 heures ?

Saskia hocha lentement la tête et regarda le professeur partir avec la fiole de sang levée devant son visage, comme s'il comptait la boire.

– On ne savait pas ce qu'on cherchait. On pourrait dire que nous y sommes allés à l'aveugle, a expliqué Crocodile en tripotant la pellicule sur son bureau. On dirait qu'on a tiré le gros lot, bien plus important qu'un couteau suisse, a-t-il ajouté avec un grand sourire avant de se fourrer une tranche juteuse de mangue dans la bouche.

Je n'ai pas eu droit à de la nourriture ou à une douche lors de cette visite chez Crocodile, juste à Dents de la chance debout derrière moi avec un fusil. Je m'étais attendue à ce que Crocodile soit en colère, mais il semblait trop content de son coup. Je devais reconnaître que c'était simple et astucieux. Une fois la fouille des cellules terminée, les soldats étaient sortis en marchant bruyamment. Crocodile n'avait eu à attendre que quelques minutes en silence dans un recoin sombre de l'étage d'inspection, et nous avions à notre insu révélé nos secrets.

– Alors, qu'y a-t-il sur cette pellicule ?

Ses mâchoires mastiquaient lentement la pulpe jaune vif tandis qu'il jouait avec la petite boîte Agfa.

– Je n'en sais rien. Ce n'est pas moi qui ai pris les photos.

– Qui les a prises ?

– Tomas Hendriksen.

Crocodile a haussé les épaules et s'est tourné vers Dents de la chance.

– Hendriksen ?

– Vos soldats l'ont assassiné ! ai-je crié. D'abord, ils l'ont estropié comme un animal, puis il l'ont abattu parce qu'il ne pouvait pas marcher.

Crocodile m'a regardée d'un air impassible, puis il a commencé à épilucher une autre mangue avec le couteau suisse de sœur Margaret.

– Était-il travailleur humanitaire ?

– Oui, ai-je menti. Il était médecin. Quelqu'un qui sauvait des vies, pas comme vous.

– Mais pourquoi avez-vous cette pellicule ?

– Je l'ai trouvée parmi ses affaires. Je me suis dit que sa famille voudrait voir ses photos. Il s'intéressait aux animaux, en particulier aux singes.

Crocodile a tapé du doigt sur la boîte.

– Ah, les animaux sauvages. Vous savez, j'ai été étonné quand j'étais en Europe. Il y a beaucoup de programmes de télévision sur l'Afrique, mais aucun sur les Africains. Il n'y en avait que pour les oiseaux et les singes, les lions, les léopards et les gnous. Les seules personnes qu'on voyait étaient des écologistes. Et ils étaient blancs, a-t-il indiqué en riant. J'aimerais beaucoup voir ces belles photos, mais nous n'avons aucun moyen de les développer ici, aussi c'est contre mon gré mais...

Il a sorti la pellicule de la boîte avec un brusque mouvement du bras.

– ... je dois les détruire.

Les spires grises ont produit un bruissement sur le bureau, telle une bête nocturne dérangée par la lumière. Je me suis efforcée de retenir mes larmes quand j'ai pensé à ce qu'il en avait coûté à Tomas pour obtenir ces images et à la facilité avec laquelle elles avaient été détruites.

– Je sais que vous me mentez, m'a dit Crocodile, du jus lui coulant le long du menton. Je ne suis pas bête. J'ai été gentil avec vous, et vous me remerciez par des mensonges et des faux-fuyants.

Il s'est levé et s'est approché de moi. Mes larmes semblaient le mettre en rage.

– Vous savez, a-t-il dit en appuyant la pointe du couteau entre mes clavicules, entamant la chair. J'aurais pu vous faire tuer à tout moment, mais je suis clément. Alors pourquoi ne pas me regarder sans haine ?

– C'est votre pouvoir et la manière dont vous en abusez qui font que je vous hais.

– Mon pouvoir ? Laissez-moi vous montrer qui nous a appris ce qu'était le pouvoir.

Il a marché vers son mur et a attrapé ce que j'ai d'abord pris pour une corde enroulée qui pendait à un haut crochet.

– On appelle ça une chicotte, m'a-t-il expliqué en laissant le fouet en spirale se déployer sur ses deux mètres cinquante de long. C'est une lanière de peau brute d'hippopotame, entortillée et séchée au soleil jusqu'à ce que les bords soient coupants. Un seul coup suffit à lacérer la peau d'un homme, et les cicatrices ne s'effaceront jamais. Ce serait barbare, n'est-ce pas, si je m'en servais sur vous ou vos camarades ?

J'ai acquiescé nerveusement d'un hochement de tête.

– En 1893, un marchand d'ivoire belge dénommé Léon Rom a ordonné qu'un esclave, qui s'appelait Kthepo, soit attaché au sol et reçoive cinquante coups de cette chicotte. La raison ? Pour ne pas l'avoir salué correctement. Aux trois premiers coups, il a crié, mais arrivé au dixième il n'avait plus de voix. Au bout de vingt coups, on pouvait voir les os de ses jambes dans les plaies. Rom a ordonné au contremaître d'aller au bout du châtiment. Kthepo était alors à peine conscient. Rom a pris à part le fils de huit ans de Kthepo qui sanglotait et lui a donné un sachet de poudre blanche. C'est un médicament, lui a-t-il dit, verses-en dans les plaies de ton père. Le fils a versé le sel. Kthepo a eu un dernier sursaut de douleur, puis il est resté immobile. Rom a rigolé tandis que le fils désespéré tentait de réveiller son père mort.

– C'est une histoire atroce, ai-je dit.

– L'enfant était mon grand-père, et toute sa vie il a porté le fardeau d'avoir tué son propre père.

Crocodile m'a lancé un regard dur.

– Ce n'est pas le seul. Le roi Léopold de Belgique a violé notre pays dans son désir insatiable d'ivoire et de caoutchouc, et ses agents et marchands

nous ont réduits en esclavage et ont tué des millions d'entre nous. Je comprends la vraie nature du pouvoir européen, vous voyez ?

– Et vous ne pouvez pas être meilleur que lui ?

Crocodile a haussé les épaules, a enroulé la chicotte et l'a rependue à son crochet.

– Maintenant je suis un homme moderne et charitable, alors voyons voir, d'une manière moderne et charitable, qui était ce Hendriksen. Parlez.

Ne sachant quoi dire, j'ai gardé le silence.

– Erica, je pense que Hendriksen était peut-être un espion du gouvernement. Peut-être que vous êtes tous des espions du gouvernement.

Crocodile est allé à la porte et s'est penché vers l'extérieur pour crier quelque chose à l'un des gardes. Quelques minutes plus tard, Dents de la chance a fait entrer Jarman. Il avait piètre allure, avec des croûtes de sang sous le nez et des hématomes violets sur tout un côté de la tête. Sa barbe soignée était désormais épaisse et emmêlée. Son pied enflé était enveloppé dans des bandes de chemise jaunies et ensanglantées, et il boitait sévèrement. Dents de la chance a assis Jarman sur une chaise métallique face à Crocodile de l'autre côté du bureau. J'étais à environ un mètre derrière Jarman, consciente du fusil de Dents de la chance.

– Docteur Herrera, a commencé Crocodile. Je veux vous poser quelques questions. C'est important que vous réfléchissiez et que vous répondiez honnêtement.

Jarman avait la tête qui tombait, mais il l'a hochée. L'odeur de la peur était aussi entêtante que la puanteur de son corps.

– Qui a pris ces photos ? a demandé Crocodile en poussant doucement la pellicule.

Jarman n'a rien dit pendant un moment, puis il a pris une profonde inspiration :

– Je crois que c'est Tomas Hendriksen.

– Qui est-ce ?

– Il a été tué par vos soldats à Zizunga.

– Que savez-vous de cet homme ?

Jarman a réfléchi longuement, mais il n'avait aucune idée de ce que j'avais pu dire.

– Il était photographe indépendant, et je crois qu'il était en mission pour l'Associated Press.

– C'était donc un espion.

– Non. Juste un journaliste.

– Que prenait-il en photo ? Des oiseaux et des singes, comme essaie de me le faire croire Mlle Stroud-Jones ? Ou les positions militaires de mes troupes, pour les communiquer au gouvernement ?

Jarman a levé les yeux.

– Je ne suis pas journaliste, mais je ne crois pas que ça marche comme ça. Il a sans doute pris des photos du carnage à Zizunga pour montrer au

monde ce qui se passe. Il a peut-être pris des photos d'animaux aussi, Erica le saurait mieux que moi.

– Pourquoi cela ?

Jarman n'a pas répondu. Crocodile s'est approché de lui et lui a levé la tête en tirant sur une poignée de cheveux.

– Je vous ai demandé pourquoi.

Ne pouvant supporter de voir Jarman souffrir pour moi, je suis intervenue.

– Parce que Tomas était mon ami.

Crocodile s'est brusquement retourné vers moi.

– Votre ami ? Je vois plus que de l'amitié dans vos yeux.

– Oui, je l'aimais ! Et je l'aime toujours, lui ai-je crié au visage.

Désireuse d'expié ma culpabilité, j'avais envie qu'il me frappe. Tomas, je suis désolée et je ne te renierai jamais.

Crocodile était dressé au-dessus de moi, des éclairs de colère dans les yeux et les poings serrés. Mais au fond de lui-même, il a compris que je le provoquais. Au lieu de me frapper, il s'est retourné et a marché de tout son poids sur le pied blessé de Jarman. Jarman a hurlé et est tombé de la chaise, mais il avait beau se contorsionner en tous sens tant il souffrait, il n'arrivait pas à se dégager.

– Docteur Herrera, vous devez convaincre votre collègue de me montrer plus de respect ! a-t-il crié par-dessus les hurlements.

Je criais moi aussi à Crocodile d'arrêter, et après une éternité il a retiré son pied. Jarman s'est mis en boule en poussant des gémissements. Dents de la chance et un autre garde l'ont traîné dehors pour le ramener à sa cellule.

– Que voulez-vous de moi ? ai-je demandé doucement.

– Coopération et respect.

– Comment puis-je respecter quelqu'un qui massacre des gens comme du bétail ? Regardez ce qui s'est passé à Zizunga. Ces personnes ne représentaient pas une menace pour vous. Un chef de village aveugle ? Sa jeune épouse ? Et Tomas. Et les prisonniers qui étaient ici quand nous sommes arrivés ? Où sont-ils maintenant ?

– On les a emmenés dans un autre camp.

– Je ne vous crois pas. Pourquoi ne pas arrêter ce massacre et nous libérer ? Vous gagneriez le respect de tout le monde, y compris le mien.

Il a éclaté de rire, comme si j'avais dit la chose la plus absurde qu'il ait jamais entendue.

– Et vous pensez que je pourrai ensuite me rendre là-bas et dire : « S'il vous plaît, monsieur le président. Laissez-moi vous parler de ma place dans le prochain gouvernement. » Vous pensez qu'il m'écouterait ?

– Non, pas juste comme ça. Vous devez propager des idées pour repenser la manière de faire les choses et parvenir à un consensus.

– Comment ? Il contrôle la radio. Il contrôle les routes. Il est propriétaire des mines et envoie l'argent en Suisse. Il contrôle le chemin de

fer qui va des mines à la côte. Je ne peux même pas communiquer auprès des gens, de mon peuple, qui se bat pour être libre.

Il a secoué la tête.

– Vous vous croyez en Angleterre ? Cette bonne vieille Albion, avec ses falaises blanches, son thé avec le pasteur, le cricket et le « fair-play », a-t-il dit en ricanant avant de se pencher en avant. Les officiers de l'armée britannique m'ont raconté cette histoire, mais je ne peux pas le croire : le gouvernement anglais laisse l'opposition utiliser la célèbre BBC pour expliquer aux électeurs que le gouvernement est mauvais. Et cela gratuitement !

Il a hurlé de rire tant cela lui semblait absurde.

– Est-ce que c'est vrai ?

– Oui. Nous en sommes assez fiers, en fait.

– Si raisonnables, si justes, si anglais.

Il s'est raclé la gorge, s'est levé et a ouvert la fenêtre pour cracher énergiquement dans la nuit.

– Mais ici, la chicotte et l'AK-47 sont plus éloquents.

– Je ne pense pas, ai-je répliqué.

– Oh, que si. Personne n'avait jamais entendu parler de nous avant que nous commençons à tuer. Maintenant, j'entends parler de nous sur Radio Africa et sur le BBC World Service, et dans les journaux de Lagos, au Cap. On m'a interviewé, m'a-t-il appris avec un grand sourire. Et désormais, les gens connaissent mes opinions. Tue et tu seras entendu, voilà la philosophie de Crocodile.

(Journal d'Erica)

** **

Max utilisa modestement la première avance de mille euros d'Alex. Il s'installa dans un foyer d'étudiants de l'ouest d'Amsterdam et, pour cinquante euros, acheta un VTT volé, à un héroïnomane aux abois. Pour se fondre un peu mieux dans le décor en tant que coursier à vélo, il acheta un short et un tee-shirt en Lycra, ainsi que des lunettes de soleil sportives et réfléchissantes au marché de Waterloo plein. Restait un dernier détail qui, pouvant attirer l'attention, devait disparaître : son bandage. Ayant encore mal à la main, il acheta une paire trop grande de mitaines en chamois de cycliste qui amortissait les chocs mais laissait ses doigts libres. Le téléphone d'Alex, clippé à son tee-shirt, complétait l'image du coursier.

Ce fut deux jours plus tard, à 3 heures du matin, qu'il reçut l'appel qu'il attendait. Ce n'était pas la voix d'Alex et le message se résumait à trois mots : « Elle est là. »

L'appartement de Lisbeth De Laan était situé près de

Beethovenstraat dans le Vieux-Sud d'Amsterdam, un quartier de boutiques chic, de pâtisseries haut de gamme et d'antiquaires. Max y arriva précisément en huit minutes trente. Coincée entre deux devantures, l'entrée comptait sept interphones encastrés dans la brique, avec des étiquettes manuscrites à moitié décollées à côté de chacun. Lisbeth était au dernier étage. Si l'équipe d'Alex surveillait cet endroit, Max ne voyait pas d'où. Toutes les voitures garées étaient vides et personne ne traînait dans les parages.

Il appuya sur le bouton et n'entendit rien. Il attendit un moment, puis perçut un bruit au-dessus de lui. Dans le haut de l'immeuble, quelqu'un regardait par une fenêtre. Max recula dans l'éclat aveuglant d'un réverbère afin d'être visible et fit un signe de la main.

La silhouette disparut, puis la porte s'ouvrit dans un déclic. Max la poussa, mais il n'y avait personne derrière, juste un morceau de ficelle accroché au loquet de la porte et remontant en spirale dans la cage d'escalier. Il entendit la voix de Lisbeth plus haut et grimpa le raide escalier en bois brut, chargé d'odeurs de pisse de chat, de nourriture brûlée et d'encens, jusqu'à arriver près d'elle au troisième étage.

– Tu m'as encore retrouvée, constata-t-elle. Je ne sais vraiment pas comment.

Max se tapota une narine.

– Mon sixième sens.

Elle le fit entrer dans son appartement.

– J'étais vraiment inquiète de ce que ces types dans la voiture allaient te faire.

– Moi aussi. Mais c'étaient juste des flics qui ont trop regardé la télé. Encore des questions à propos d'Erica, c'est tout.

Max observa attentivement Lisbeth pour voir si elle semblait ne pas être dupe de ses mensonges, mais elle n'en montra rien. Alex avait peut-être raison, peut-être qu'elle lui faisait totalement confiance.

– Où est l'ordinateur, Lisbeth ?

– Si j'avais su que tu viendrais, je l'aurais apporté.

– Où est-il alors ?

– Dans mon nouvel appart, dans une autre ville, très bien caché. Tu devrais être content que je ne laisse rien au hasard.

– Tu prends un sacré risque rien qu'en revenant ici. Anvil connaît certainement cette adresse, dit Max.

– Bien sûr. Il a passé de nombreuses nuits ici avec moi dans le passé. Mais il ne peut pas surveiller cet endroit en permanence. En plus, j'avais décampé trop précipitamment, je devais récupérer quelques affaires. Et puis, une femme aime avoir sa salle de bains à elle, et je vais donc prendre une douche rapide. Tu veux bien me rendre un service ?

– Bien sûr, tant qu'il ne s'agit pas de te frotter le dos.

Elle sourit.

– Va dans la cuisine et sors les quatre autoradios qui sont en haut à

gauche dans le congélateur.

– Le congélateur !

– Oui, le froid efface le code de sécurité sur la puce électronique, et l'autoradio peut donc être installé dans une autre voiture. Il faut qu'ils soient suffisamment décongelés quand on partira. J'ai des acheteurs, et j'ai besoin de cet argent.

– Dans quelle mesure Stokenbrand est au courant de tout ça ?

– À ton avis ? questionna-t-elle avec un sourire en coin. Il se vante d'être mon meilleur client. Il me prend un lecteur CD à chargeur multidisque tous les deux ou trois mois, même si bien sûr, il ne paie rien. Au foyer social de la police, c'est assez connu que Stokenbrand a des autoradios de bonne qualité.

Max poussa un soupir dégoûté.

– Maintenant que tu ne mouchardes plus pour lui, il pourrait devenir méchant. Il y a un paquet de pièces à conviction ici, s'il veut s'en servir.

– Toute une mine, j'en ai peur. J'ai une armoire dans un box qui contient trois mille ébauches de clés de voitures de toutes les marques, et une super machine portative pour les tailler comme je veux. Mais c'est mon métier. Si tu as les manuels et que tu sais où trouver le numéro de modèle de la clé sur la voiture, tu peux fabriquer la clé correspondant à n'importe quelle voiture.

Lisbeth partit dans la chambre et ferma la porte derrière elle.

Max alla chercher les quatre paquets couverts de givre et les posa sur le plan de travail de la cuisine, puis retourna au salon. Au mur était accrochée une photo noir et blanc encadrée de Johnny Gee, un portrait qu'on aurait pu trouver dans un restaurant italien. Le beau boxeur brun portait une ceinture de champion et posait, le poing gauche en garde, en train d'envoyer un direct du droit. L'énorme signature et la dédicace aux formes arrondies, datées de 1990, occupaient tout le coin en bas à gauche. Sur le rebord de la fenêtre il y avait d'autres photos, d'une Lisbeth extrêmement jeune et d'un Johnny Gee imposant qui la tenait sous son bras. Plusieurs de ses trophées de boxe ornaient le manteau de la cheminée électrique.

Max n'arrêtait pas de penser à Alex, au marché qu'il avait passé avec lui. Quelque chose là-dedans clochait. Il alla à la fenêtre et regarda dans la rue. Il essaya de se rappeler quelles voitures y étaient garées plus tôt. À cause du reflet des lampadaires, il était impossible de voir à l'intérieur de celles-ci. Quelque part là-dehors se trouvait un des hommes d'Alex. Peut-être aussi Anvil.

De la chambre lui parvint le vrombissement d'un sèche-cheveux.

– Max, viens voir une minute.

Il poussa la porte entrebâillée. Le dos tourné, en peignoir, Lisbeth se séchait les cheveux face à un miroir en pied. Le peignoir était ouvert et le miroir montrait ses seins rebondis aux mamelons roses, ses poils pubiens bruns et les vilaines balafres sur son ventre : L I V N

A. Max inversa mentalement les lettres et remarqua que le nom d'Anvil n'avait que des entailles droites. Écœuré, il se retourna vers le salon.

– S'il te plaît, reste.

Lisbeth s'assit sur le lit et tapota le matelas à côté d'elle. Max préféra se saisir d'une petite chaise en bois, mais en la déplaçant, il renversa un sac à bandoulière de la table de chevet. Le sac fit un bruit sourd en atterrissant au sol.

– Max, s'il te plaît, fais attention.

Lisbeth ouvrit le sac et en sortit une boîte noire un peu plus grosse qu'un paquet de cigarettes. Elle l'examina pour voir si elle avait subi des dégâts.

– Qu'est-ce que c'est ? demanda Max.

– C'est un lecteur/graveur de cartes magnétiques. Le meilleur sur le marché. Avec ça et un petit logiciel que j'ai trouvé sur Internet, je peux cloner des cartes de crédit volées sur des cartes vierges.

– Lisbeth ! Je ne m'étais jamais rendu compte que tu étais un escroc professionnel. Et puis, je croyais qu'avec les codes confidentiels, on ne pouvait plus cloner les cartes.

– On peut, assez facilement.

Elle ôta son peignoir d'un haussement d'épaules et s'agenouilla nue à côté de lui, touchant le bras de Max de la pointe de plus en plus ferme de son sein dressé, tandis qu'elle fouillait dans son sac à main.

– Voici une carte bancaire que j'ai créée la semaine dernière.

Max regarda la carte. Elle semblait normale à tous points de vue, si ce n'était qu'elle n'était pas signée.

– Une fois que tu réussis à récupérer les données enregistrées sur une carte, tu peux les cloner sur une vierge comme celle-ci, à une importante différence près, expliqua Lisbeth. Le logiciel désactive le code de sécurité qui indique aux distributeurs et aux terminaux des points de vente que la carte fonctionne avec une puce intégrée. Tu vois, il y a tellement de cartes en circulation qui ont des puces défectueuses que les distributeurs ont un mode par défaut qui leur dit d'utiliser plutôt la bande magnétique s'ils ne peuvent pas détecter la puce. Les renseignements enregistrés sur la bande sont faciles à reproduire, et on peut aller jusqu'à programmer un nouveau code secret. C'est une technologie ancienne.

– Mais comment est-ce que tu mets la main sur les cartes ?

– Le truc habituel, c'est qu'un caissier ou une serveuse passe les cartes dans un lecteur caché après avoir fait une vraie transaction. Mais je n'utilise pas cette méthode, car on finit par localiser ton lieu de travail. Ma spécialité, c'est les voitures, or il est encore très facile de s'introduire dans certains modèles. J'ai toujours été épatée de voir le nombre d'imbéciles qui laissent encore des mallettes visibles sous le siège, des sacs à main dans la boîte à gants, des portefeuilles dans leur veste jetée sur la banquette arrière.

– Et des ordinateurs portables dans le coffre, ajouta Max.

– Oui. Je rentre dedans, je copie les cartes que je trouve, puis je remets tout en place. Neuf fois sur dix, les gens ne se rendent même pas compte qu'ils se sont fait voler leur carte avant de recevoir leur relevé bancaire ou de consulter leurs comptes.

Lisbeth rit et prit un flacon rose sur la commode.

– Internet a tout simplifié. Le cloneur de cartes coûte cinq cents euros, le logiciel est gratuit sur un site letton, et j'achète mes cartes vierges à partir d'une fausse adresse à Nimègue.

– Lisbeth, ta place est derrière des barreaux, dit Max.

Elle revint vers lui et posa le pied sur la chaise entre ses jambes. Elle pressa le flacon au-dessus de sa main et, langoureusement, étala le lait hydratant sur son pied cambré, sur son long mollet galbé, sous et entre ses cuisses, une jambe après l'autre.

– Tu as oublié un endroit, fit remarquer Max en montrant le dessous d'un genou.

Lisbeth lui tendit le flacon.

– Alors tu ferais mieux de finir de t'occuper de moi, Max. Je sais que tu en as envie.

Elle appuya ses orteils contre l'entrejambe de Max, confirmant que son sexe était terriblement dur.

– Je crois que tu ferais mieux de finir toi-même.

Max se dégagea de la chaise et s'écarta tant qu'il en avait encore la volonté. Il avait déjà commis assez d'erreurs.

Lisbeth s'étendit sur le lit dans une pose lascive et le regarda avec ses yeux d'un bleu intense. Elle glissa une main entre ses jambes et commença à se caresser. Des mimiques de plaisir contractèrent son visage, étirant les balafres encore violettes.

– Lisbeth, bon sang, calme tes ardeurs !

– Tu m'as demandé de finir moi-même, oui ? Alors je vais le faire, mais je veux que tu regardes. Je veux t'imaginer, grand et profond à l'intérieur de moi.

– Non, Lisbeth.

Max avait la gorge extrêmement sèche, et il ne pouvait plus bouger.

– Tu veux l'ordinateur ou pas ? Et tu m'as *dit* que tu avais une dette envers moi. Si je ne te touche pas, tu ne seras pas infidèle à Erica.

Elle se lécha les doigts puis décrivit lentement un cercle entre ses jambes ouvertes tout en faisant ondoyer ses hanches.

– Oh, Max. C'est tellement bon. J' imagine ta langue à cet endroit.

Son corps fut parcouru d'une ondulation, soulevant d'abord ses épaules et ses seins, puis son ventre, ses hanches et ses jambes.

– Maintenant déshabille-toi. Je veux te voir nu.

Max ne pouvait parler, il respirait difficilement et avait mal à l'entrejambe. Il voulait la repousser, mais quelque chose d'autre en lui disait : pourquoi pas ? Qui sait exactement où se situe la frontière

entre le bien et le mal ? Il se retrouva en train de se déshabiller, avec la plus forte érection qu'il ait jamais connue.

Lisbeth le dévorait des yeux et répétait son nom en rythme en poussant des râles. Au bout de quelques minutes, elle tendit les jambes et souleva son bassin du lit comme une danseuse de ballet, les pieds tournés en dehors alors qu'un puissant orgasme approchait. Elle ferma les yeux, ses traits se tirèrent comme si elle souffrait le martyre et tout son corps fut pris de tremblements. Max ne se caressa que quelques fois, mais cela suffit. Ils jouirent en même temps, chacun dans son monde : Lisbeth criant à présent « Johnny ! », Max ne voyant plus qu'Erica, pâle, nue et immobile. Ce fut seulement en jouissant qu'il se rendit compte que l'Erica qu'il se représentait était couchée dans un tombeau ouvert. Il tomba à genoux dans un gémissement.

Les halètements de Lisbeth devinrent des sanglots, et elle frappa des poings sur les draps et les couvertures.

– Ça ne va pas, ça ne va pas. Il est toujours là !

Elle jeta le flacon de lait hydratant sur un cadre doré sur la table de chevet et le fit tomber par terre.

– Salaud ! Pourquoi est-ce que tu ne me laisses pas vivre ?

Max ramassa le peignoir et enveloppa Lisbeth dedans, puis il s'assit à côté d'elle sur le lit. Elle posa sa tête sur son épaule et sanglota. Ils restèrent plusieurs minutes ainsi.

Finalement, ils se levèrent et s'habillèrent, aussi silencieux que des amants coupables. Ce fut seulement quand Max se dirigea vers la porte que Lisbeth prit la parole.

– Je t'apporterai l'ordinateur demain. Je te le promets. Retrouve-moi à 14 heures près des bateaux-mouches sur le Damrak.

Il hocha la tête. Elle le prit par les épaules et le regarda dans les yeux.

– Je m'excuse de m'être servie de toi, Max. C'est juste que je ne sais pas quoi faire pour combler le vide laissé en moi.

– Tu l'aimais et il n'est plus là.

Max posa brièvement ses lèvres sur sa joue tailladée.

– Mais toutes les blessures finissent par guérir avec le temps.

La Ford rouillée de Saskia pénétra dans la zone réservée du parking d'Utrecht Laboratories dans un ronflement de moteur. Il était 20 h 05, et le professeur Friederikson l'attendait déjà à l'accueil. Il l'escorta jusqu'à son laboratoire au sous-sol. Elle avisa le matériel vétuste, les murs jaunis et le frigo antédiluvien, étonnée de voir qu'un spécialiste de renommée mondiale doive se démenier pour trouver des ressources comme s'il s'agissait d'un quelconque étudiant-chercheur.

Le professeur la fit asseoir à son bureau face au terrarium de moustiques *Anopheles gambiae*, devant un récipient de cachets orange et le relevé fortement encré d'un analyseur chimique. Il prit la parole avant qu'elle ait eu la possibilité d'examiner ce qu'elle avait sous les yeux.

– J'ai réduit un cachet en poudre, puis je l'ai mélangé à un solvant avant de placer le tout dans un chromatographe sur couche mince. Le relevé que nous avons ici contient du talc, du dextrose et toutes les autres saletés que l'on peut s'attendre à trouver dans un médicament amateur, mais parmi ces protéines-ci, fit-il en désignant une série de six pics serrés sur le relevé, figure l'ingrédient actif que nous cherchons.

Friederikson alla en hâte à un autre bureau et rapporta une cage de cinq rats blancs.

– Ces rats ont reçu l'équivalent de deux comprimés chacun, broyés dans leur nourriture, et ils sont toujours en vie. Nous allons les garder en observation.

– Mais cela peut prendre des mois pour établir la toxicité de ce produit ! s'écria Saskia.

– Oui, bien sûr, dit-il en reniflant. Nous en sommes réduits à faire de la science d'écolier. C'est le mieux que nous puissions faire dans des délais aussi courts.

Il ouvrit le frigo et sortit la fiole contenant le sang de Caroline Sivali.

– Je viens de terminer une préparation de goutte épaisse à partir de cet échantillon. Le sang de votre fille est contaminé à dix-sept pour cent. Nous allons voir si nous pouvons faire baisser ce pourcentage.

Friederikson ouvrit la fiole et, à l'aide d'une micropipette, déposa quelques gouttes de sang dans une boîte de Petri. Puis, avec une pipette neuve, il ajouta quelques gouttes d'un liquide incolore.

– Ceci est une solution réalisée à partir du comprimé en poudre. J’ai essayé de filtrer les impuretés du mieux que j’ai pu. À présent, tout ce que nous pouvons faire, c’est attendre de voir si ce produit tue ou réduit l’action des parasites.

Le professeur Friederikson haussa les épaules.

– Dieu merci, nous faisons cela en secret. N’importe quelle revue scientifique ruinerait ma réputation pour un travail aussi grossier. Mais nous ne cherchons pas la célébrité, n’est-ce pas ? Nous voulons juste sauver la vie de votre fille.

Le téléphone sonna, et Friederikson décrocha d’un geste vif. Il passa le combiné à Saskia.

– Le service des transfusions, pour vous.

*

* *

L’électricité est officiellement arrivée. Crocodile est venu nous l’annoncer. Incapable de contenir son excitation, il a ouvert nos cellules et nous a fait sortir pour admirer le vieux groupe électrogène diesel remorqué derrière le Land Rover, désormais recouvert d’une peinture camouflage. Fièrement, il nous a expliqué que ses forces d’intervention rapide (il a alors montré du doigt le Land Rover) s’en étaient emparées à l’hôpital lors d’un raid audacieux sur le village de Mologwe, sous contrôle du gouvernement.

Sous nos yeux, Crocodile a ordonné à Rambo-Rambo et à Dakka de se placer derrière le Land Rover et d’en sortir un frigo délabré. Dakka a semblé surpris par son poids. Il a glissé et la porte s’est ouverte, renversant dans la boue des flacons de médicaments, des vaccins, des ampoules et divers produits médicaux.

Le long trajet dans la chaleur avait déjà certainement tout ravagé, mais cela nous a tout de même mis en rage de voir tout ces produits tomber en un tas inutile et couvert de boue. Crocodile semblait lui aussi en colère et a gesticulé jusqu’à ce que cinq de ses hommes se rassemblent pour remettre le frigo debout. Crocodile a fermé puis ouvert la porte. Une fois qu’il fut satisfait de constater que les charnières et le joint étaient intacts, il a affiché un sourire épanoui et a tapé sur le dessus du frigo.

– Civilisation !

(Journal d’Erica)

*

* *

Tandis qu’il attendait Lisbeth au bassin des bateaux-mouches, Max se fit surprendre par une averse d’été typique d’Amsterdam. Des dizaines de bateaux équipés de toitures en verre manœuvraient près

des embarcadères grouillant d'activité, déversant des centaines de touristes qui enfilait leur imperméable et s'abritaient sous des parapluies colorés.

Une camionnette bordeaux cabossée passa lentement derrière Max. Elle avait un phare fêlé, maintenu en place avec du Scotch, et ses passages de roues étaient corrodés. Le conducteur abaissa sa vitre teintée et sortit sa tête pour faire un créneau sur une place de stationnement. Si Max s'était retourné, il l'aurait peut-être reconnu. C'était le cinquantenaire d'allure banale qui avait été son voisin dans l'avion de New York. L'homme qui s'était présenté sous le nom de John Davies. Et Lisbeth aurait reconnu le plus jeune homme musclé assis dans l'obscurité du véhicule.

Un énorme car s'arrêta sur le bord de la route et un grand groupe de Coréens entre deux âges se dirigea vers un embarcadère. Une Européenne avec des lunettes de soleil, un foulard et un gros sac à bandoulière se mêla à eux et se tourna vers Max. C'était Lisbeth. Il se dépêcha de la rejoindre, elle lui donna un ticket, et ils firent la queue pour monter à bord d'un bateau-mouche. Vêtu d'un blazer et d'une casquette de marin, un capitaine barbu prenait des photos de tous les couples lorsqu'ils embarquaient, forçant les réticents à sourire à l'aide d'un ridicule oiseau en caoutchouc qui imitait des piailllements. Max et Lisbeth sourirent en se prenant dans les bras comme des amoureux, puis ils se faufilèrent vers l'arrière du bateau.

Lisbeth passa son sac à Max et lui souffla à l'oreille :

– C'est à peu près l'endroit le plus sûr qu'on puisse trouver. Pas de flics, pas d'Anvil, et presque personne qui parle anglais.

Le bateau s'éloigna de l'embarcadère en marche arrière, effectua un virage serré à droite et glissa sous un pont bas pour s'engager sur un large canal en courbe. Une voix enregistrée se mit à parler dans un crépitement et commença à décrire dans une demi-douzaine de langues les joyaux de l'architecture que l'on pouvait admirer depuis l'eau.

Max ouvrit le sac. Le boîtier était couvert d'éraflures mais l'ordinateur s'alluma normalement. Le logiciel de messagerie était protégé par un mot de passe. Max fit quelques essais avec les dates de naissance et deuxièmes prénoms les plus plausibles, mais aucun ne fonctionna. Au bout de quelques minutes, il haussa les épaules, remit l'appareil dans le sac et se prit la tête entre les mains.

– Je suis dans une impasse, Lisbeth. Ça fait trois semaines qu'elle a disparu, et c'était mon seul véritable espoir. Je suppose qu'on doit trouver la planque d'Anvil avant qu'il ne trouve l'un de nous deux. S'il y a le moindre endroit auquel tu penses, des lieux où vous êtes allés ensemble...

Lisbeth fit non de la tête.

– Ce n'était pas ce genre de relation. On n'est jamais sortis pour un dîner, pour une séance de cinéma, ni partis en vacances ensemble.

C'était plus physique que romantique.

– Ouais, je me demande pourquoi ça ne me surprend pas.

Ils passèrent devant une rangée de house-boats, des structures construites à la va-vite avec des plantes d'intérieur, des treillages faits maison et des cordes à linge. Sur l'une d'elles, une femme assise en maillot de bain lisait sous un parapluie avec un chat sur les genoux, attendant que le soleil perce les nuages.

Ils s'engagèrent tranquillement sous un autre pont de brique arqué au moment précis où une camionnette bordeaux le traversait, ses pneus bruissant sur les pavés graissés par la pluie.

– Sa seule autre distraction, c'était le fitness. C'était une passion secrète, une obsession. Un jour, je l'ai regardé par l'entrebâillement de la porte faire cent pompes à une main en deux minutes.

– À une main ! Je peux peut-être en faire une et demie.

– Il disait qu'il avait l'ambition de se faire construire une salle de sport flottante à partir d'une ancienne péniche du Rhin, pour pouvoir se couper du monde.

– Ça pourrait être une piste. Est-ce qu'il était propriétaire d'une péniche ?

– Je ne crois pas, mais peut-être. Il me cachait beaucoup de choses sur sa vie. Mais ce qui est sûr, c'est qu'il en avait les moyens.

– Tu as rencontré certains de ses amis ?

– Des amis, non. Les gens font ce que veut Anvil par peur, ou dans mon cas, par excitation *et* par peur. Pour lui, il n'existe pas d'entre-deux, pas de relation suffisamment équilibrée pour qu'on puisse parler d'amitié.

– Et pour toi, Lisbeth ?

– J'ai besoin d'amitié, et j'ai besoin de temps pour cicatriser. Dans tous les sens du terme.

Elle ferma les yeux et respira à fond. Elle prit le bras de Max avec douceur et se détourna vers les taches de lumière qui dansaient sur l'eau.

– Lisbeth, je m'en veux pour tellement de raisons.

Max jeta un bref regard de côté sur ces yeux envoûtants, humides et inquiets, enfermés derrière de vilaines cicatrices. Tout comme Anvil, il avait écrit son nom sur elle.

– Je m'en veux pour ce que je t'ai fait au Purple Haze, et pour ce que je me suis permis de faire à ton appartement.

Son amour pour Erica n'était plus pur mais souillé, dévalué.

– Peut-être qu'on peut sauver une amitié de tout ça, finit-il par dire.

– Je l'espère.

Elle l'embrassa sur la joue, puis posa son front sur son épaule. Le soleil était apparu, et le capitaine ouvrit la verrière coulissante du bateau, provoquant des murmures de reconnaissance parmi les passagers.

Ils revenaient à présent vers les embarcadères. Lisbeth ouvrit les yeux, poussa tout à coup un petit cri aigu et serra la main de Max.

– Qu'est-ce qu'il y a ? demanda-t-il.

– Baisse-toi, vite.

Elle tira Max derrière un couple de Coréens.

– Anvil, dit Lisbeth. Sur le prochain appointment.

– Où ça ? fit Max en fouillant du regard sous la caméra panoramique du Coréen. Bon sang, si seulement je savais à quoi il ressemble.

– Les cheveux courts et clairs et une brûlure en forme de poignard sur son front et son nez. Mais ne le cherche pas. Il n'aura pas de mal à te repérer.

Le bateau s'approcha lentement d'un autre embarcadère que celui duquel ils étaient partis. Les passagers se bousculèrent pour descendre. Max et Lisbeth se joignirent à la queue et tentèrent de se mêler aux autres, la tête baissée.

– Comment il a su qu'on était là ? souffla Lisbeth. Je ne comprends pas.

– En tout cas, c'est un fait, il est là. Maintenant, reste à trouver comment en réchapper.

Max sentit que Lisbeth tremblait violemment contre lui.

Ils descendirent du bateau et suivirent les Coréens qui s'amoncelaient autour des photos prises à leur montée à bord. Max paya la somme exorbitante demandée pour leur portrait et l'offrit à Lisbeth. Elle parvint à esquisser un sourire et glissa la photo dans son sac.

Les trottoirs et les ponts autour du bassin étaient dégagés. Max estima qu'ils seraient facilement repérables dès qu'ils s'éloigneraient de la foule. Cependant, ils ne se trouvaient qu'à quelques mètres d'une file de six bus touristiques garés sur le Damrak. Ils ne pouvaient se faire passer pour des Coréens, ce qui excluait les deux plus proches, mais un groupe de Scandinaves grimpait à bord du troisième véhicule. Max emmena Lisbeth derrière les bus, afin qu'ils soient cachés d'Anvil, puis refit le tour pour rejoindre l'avant du car scandinave. Personne ne vérifia qui ils étaient, et il s'installèrent au fond. Lisbeth fouilla le port du regard à travers les vitres teintées en vert.

– Il est là.

Cette fois-ci, Max le vit, de dos, à cinquante mètres. Il était grand, peut-être un mètre quatre-vingt-dix. Son imperméable ne pouvait cacher son physique de quarterback, ni masquer l'impression de puissance et de force qu'il dégageait. Voilà quel était l'homme qui voulait les tuer tous les deux.

Anvil se retourna. Max et Lisbeth se baissèrent vivement mais sentirent tout de même l'intensité du regard qui scruta les bus garés tel un radar.

Tous les passagers du car étaient assis, le moteur tournait au

ralenti, mais le chauffeur lisait un magazine et la porte restait ouverte. *Allez, démarre.* Max adjura intérieurement le chauffeur de se presser, puis il leva la tête pour jeter un coup d'œil à travers la vitre. Anvil marchait lentement le long de la file de cars dans leur direction, comme s'il flairait leur présence. Quinze mètres, puis dix, avec une main appuyée contre son oreille droite.

Anvil regarda à travers le pare-brise du car derrière le leur, puis il se retourna et passa juste sous la vitre de Max, sa tête coiffée en brosse et balafrée, seulement trente centimètres au-dessous de lui, pour se diriger vers la portière ouverte. Puis il s'arrêta. Sous sa main levée, Max distingua une oreillette et un fil en spirale qui s'enfonçait dans son imperméable.

Max eut le pressentiment qu'Anvil allait lever les yeux et tira Lisbeth sous le niveau de la vitre, osant à peine respirer. Les instructions d'Alex résonnèrent dans sa tête. *Mets des portes en métal entre vous... Ne te confronte pas à lui... À moins de trois mètres, fais ta prière, parce que tu pars au paradis.*

La seule sensation rassurante était celle de sa main enfoncée dans la poche de son imper et agrippée au Walther, chargeur plein, cran de sûreté défait.

Le chauffeur jeta son magazine de côté. Dans un sifflement, la portière se ferma, le moteur ronfla et Max respira à nouveau. Il risqua un coup d'œil à travers la vitre tandis que le bus avançait au pas en attendant de pouvoir se faufiler dans la circulation. À cinquante centimètres, Anvil le dévisagea en écarquillant les yeux, en prévision de plaisirs lents et cruels, puis il tendit le poing à quelques centimètres du cœur de Max et battit une marche funèbre contre la carcasse métallique du car.

*

* *

Il fallut seulement vingt minutes à Saskia pour parcourir à nouveau les trente kilomètres jusqu'à l'hôpital. Elle abandonna sa voiture sur une place handicapée et attendit impatiemment que l'ascenseur l'amène à l'unité des soins intensifs au sixième étage. Au chevet de sa fille se trouvaient le professeur Van Diemen, Paul Jeker, deux infirmières et un responsable du service de transfusion sanguine néerlandais.

Le sang de rhésus B négatif était arrivé, il était compatible, et la transfusion était sur le point de commencer. Saskia regarda le sang affluer dans le bras droit de sa fille. Le rythme cardiaque de Caroline était stable, sa respiration normale, mais aucun moniteur médical ne peut décrire la vision d'une mère. Tout ce que voyait Saskia, c'était l'apparence frêle et minuscule de sa fille, sa pâleur et sa vulnérabilité.

Soudain, un trille électronique retentit, et tout le personnel médical consulta son téléphone portable. C'était celui de Saskia. Elle sortit

dans le couloir pour pouvoir mieux entendre ce que le professeur Friederikson avait à lui dire.

– Saskia, ça marche ! Le taux de contamination a chuté de six pour cent en moins d'une demi-heure. Des cellules sanguines sont mortes, mais je ne crois pas que le parasite ait réussi à contaminer de nouvelles cellules.

Pendant trente secondes, Saskia eut le souffle coupé et ne put répondre. Puis elle exprima sa joie en poussant un cri strident. Elle pouvait désormais espérer que sa fille survivrait. Enfin, ils détenaient une arme contre le nouveau parasite.

*

* *

Quand notre monde est confiné entre les quatre murs d'une cellule, on remarque un nombre incroyable de choses. Durant la journée, des lézards filent à toute allure sur les murs pour attraper des mouches et des scarabées. J'ai surnommé l'un d'eux Moignon, car il n'a que la moitié de sa queue. Il y a beaucoup de grosses araignées, qui tissent de denses sphères blanches dans les coins. Je ne sais pas du tout si elles sont venimeuses. Le soir, on entend des chauves-souris qui grincent sous les mansardes, et parfois un crapaud ou une grenouille remonte par le conduit des latrines en quête de cafards. Ils sont rarement déçus.

La nuit, les moustiques nous empoisonnent la vie. Ils vrombissent près de notre oreille pour voir si nous sommes profondément endormis. Si nous bougeons, ils nous laissent un quart d'heure pour nous rendormir, puis ils essaient de nouveau. On ne sent jamais quand ils se posent. Aussi habitué que nous soyons à les attendre. On ne sent jamais rien. Jusqu'au lendemain matin. Ils semblent toujours piquer au niveau des poignets ou des chevilles, du cou ou des jointures des doigts.

En me réveillant un matin, j'ai remarqué que quelque chose remuait dans la bouteille des latrines. Elle n'était qu'à trente centimètres de ma tête, et je voyais la lumière du jour se refléter à la surface de l'eau. Quelque chose troublait cette réflexion en luttant contre la tension de la surface par au-dessous. C'était une larve de moustique. Il lui a fallu un quart d'heure pour passer au travers, ramper le long de la paroi intérieure puis se sécher avant de s'envoler. Quelle détermination dans cette plus grande lutte de sa vie, programmée au sein même de ses gènes. S'enfuir d'un monde pour en gagner un autre. Comme je l'enviais.

(Journal d'Erica)

*

* *

Pour moi, la journée d'aujourd'hui a été la plus pénible depuis notre capture. Amy et sœur Margaret ont été emmenées dans le Land Rover. Crocodile dit qu'elles vont être libérées en échange de certains de ses soldats, même si on ne peut pas être sûrs que ce soit vrai. Sœur Margaret, pleine de tempérament, a insisté pour que Jarman soit libéré à sa place. Mais les gardes l'ont embarquée sans façons, et nous n'avons eu le temps d'échanger que le plus bref des au revoir.

C'était un calvaire d'être laissée là. Égoïstement, je suis contente de ne pas être seule et d'avoir Jarman avec qui parler. La blessure à son pied ne cicatrise toujours pas, et il a même trouvé des asticots dedans hier. Mais en réalité, je suis plus inquiète pour sa santé mentale. Il passe de longs moments dans son monde, à marmonner et soupirer. Parfois, au milieu de la nuit, il se suspend avec ses bras et sa jambe valide à la grille au-dessus de lui et fait des tractions de manière frénétique. J'entends sa colère à la façon dont il force sur les barreaux et grommelle furieusement. Parfois, quand il ne peut plus continuer, il fond en larmes. Il n'y a rien que je puisse faire pour le reconforter.

Pour ma part, j'ai une source de soulagement plus intime, à laquelle je m'adonne en faisant le moins de bruit possible et toujours avec l'image de Tomas en tête. Plaisir n'est peut-être pas le bon mot ; réconfort est plus près de la vérité. Parfois je pleure après, moi aussi.

(Journal d'Erica)

*

* *

Ils parcoururent un kilomètre et demi avant que le guide touristique ne vienne vérifier les noms sur sa liste et que le car ne se range sur le côté pour permettre à Max et Lisbeth de descendre. Heureux de voir que le champ était libre, ils quittèrent la rue principale et marchèrent jusqu'à une petite place pavée où un bar médiéval dont le sol était jonché de copeaux de bois se targuait de proposer cent sortes de bières belges. Le barman, petit et jovial, arborait une moustache de mousquetaire. Il n'y avait aucun autre client. Après une bière et un bol de nachos, Max se sentit même assez en sécurité pour plonger la main dans sa poche et remettre le cran de sûreté du Walther. Lisbeth et lui partagèrent le plaisir grisant de rire bêtement qu'on connaît après avoir été terrorisés.

– Lisbeth, est-ce qu'Anvil a été longtemps garde du corps ?

– Écoute, je ne connais pas sa biographie. J'ai seulement baisé avec lui. Pourquoi cette question ?

– Il portait une de ces oreillettes qu'on voit sur les agents des services secrets américains. Je croyais que c'était un solitaire. Avec qui pourrait-il communiquer ?

– Je sais pas, Max. Je sais juste que j’ai survécu et j’en suis déjà bien contente.

Max sauta de son tabouret de bar en roulant les épaules et grimpa quatre à quatre l’étroit escalier en bois menant aux toilettes mixtes exigües. Il ferma le verrou de la porte et sortit le téléphone portable. Il appela le numéro associé à la touche 1 et laissa un message à Alex pour lui raconter sa journée. Max lui faisait une suggestion : vérifier si D’Anville avait un jour acheté une péniche.

Il raccrocha et refit le pansement de sa main. La morsure du chien lui faisait encore mal mais elle cicatrisait, sauf entre son index et son majeur, et il pouvait donc utiliser un pansement plus petit et moins voyant. Quelqu’un avait monté la musique en bas, et il entendit soudain un bruit sourd suivi d’un grincement, comme si on traînait un fût de bière sur le plancher.

L’instinct poussa Max à sortir le Walther avant d’ouvrir d’un coup la porte. Il descendit à toute allure jusqu’au bar. Il n’y avait personne. Lisbeth avait disparu. Il sortit pour regarder sur la place. Personne. Au bout de la ruelle, une femme d’une cinquantaine d’années marchait dans sa direction. Max s’approcha d’elle en dissimulant son arme. Elle dit qu’elle n’avait pas croisé de jeune femme.

De retour au bar, le sac à bandoulière de Lisbeth ainsi que l’ordinateur étaient restés à leur place. Elle ne pouvait pas être loin. Max appela le barman, mais personne ne vint.

– Nom de Dieu, marmonna-t-il entre ses dents en sortant le pistolet.

Dans le miroir Schweppes derrière le bar, le reflet de son visage semblait maculé de minuscules taches carmin. Du sang. Il se pencha au-dessus du bar. Des éclaboussures, et une flaque sombre qui s’étendait depuis le dessous d’une grosse porte, rendant progressivement écarlates les copeaux de bois pâle. Max courut derrière le comptoir et poussa sur la vieille porte en bois. Elle s’ouvrit de quelques centimètres, puis se coinça au niveau du sol. Il put seulement entrevoir un plan de travail, sur lequel se trouvaient une baguette coupée et prête à être servie, des cubes de fromage sur une soucoupe, de la charcuterie bien disposée sur une assiette sous un néon vacillant. Il entendit des gargouillis, comme un évier en train de se vider.

– Lisbeth !

Max donna un grand coup d’épaule dans la porte qui céda. Il eut le souffle coupé devant ce qu’il vit, à moitié d’horreur et à moitié, honteusement, de soulagement. Ce n’était pas Lisbeth.

Couché sur le dos, le barman tremblait au sol de la minuscule cuisine, sa gorge tranchée crachotant encore des bulles de sang tandis que ses poumons rendaient les derniers souffles de sa vie. Les mots qu’il prononça n’étaient qu’un chuintement postillonnant mais suffisamment éloquent : pitié, sauvez-moi.

– Essayez de rester calme, lui murmura Max d’une voix rauque. Ça

va aller. Essayons de vous bouger un peu.

Max plaqua sa main sur la gorge coupée et mit l'homme en position assise contre un placard, de sorte que sa tête soit penchée en avant pour comprimer la blessure.

– Essayez juste de vous accrocher pendant quelques minutes, le temps que j'aille chercher de l'aide, d'accord ?

Quand il poussa les jambes de l'homme pour dégager le passage, la porte se referma toute seule derrière eux. Max ne se retourna pas tout de suite. Il resta à genoux dans une mare de sang à essayer de composer d'une main le numéro de police-secours sur son téléphone tout en étanchant de l'autre le sang qui s'écoulait abondamment de la blessure du barman. Celui-ci mourut avant que les secours répondent, avec un dernier frisson et un râle par la trachée coupée qui aspergea la chemise blanche de Max de gouttelettes cramoisies. Pris de nausée, il se retourna mais se renversa de plus belle en arrière en hurlant devant la vision effroyable qu'il eut ensuite.

Lisbeth avait été suspendue à la porte tel un manteau, ses yeux de cobalt écarquillés de surprise. Son visage mort était d'un blanc tirant sur le bleu et beau comme celui d'une poupée de porcelaine, tandis que le bout saillant de sa langue était de la couleur d'une prune mûre, semblable à celle des ecchymoses au niveau de son cou.

On l'avait étranglée.

Max la prit dans ses bras telle une enfant endormie, en fredonnant son prénom en boucle. Il la décrocha de la porte, l'amena dans le bar et la déposa en douceur dans un fauteuil. Il ferma les rideaux, tourna la pancarte à l'entrée du bar sur *fermé*, éteignit la musique et s'assit. Le téléphone portable parlait tout seul d'une voix sifflante sur le sol de la cuisine, mais lorsque Max le ramassa, il ne sut quoi dire aux secours. Il l'éteignit.

Max vida sa bière, mit le sac de l'ordinateur sur son épaule et sortit du bar, tenant dans ses mains ensanglantées la photo de Lisbeth et lui prise l'après-midi même, en bons amis, souriant dans un moment de paix.

*

* *

Tomas est venu me voir la nuit dernière. Je l'ai vu debout dans ma cellule, qui me regardait sans parler. J'ai tendu la main vers lui et prononcé son nom. Mais je ne pouvais pas le toucher. Puis je me suis rendu compte qu'il avait réussi à ouvrir la porte de la cellule. Il est sorti et je l'ai suivi, le cœur battant la chamade. Nous sommes restés debout, dehors sous la pleine lune, sur l'herbe argentée. Il essayait de me montrer quelque chose, mais je n'arrivais pas à voir ce que c'était. Il avait beau faire sans cesse des gestes vers l'horizon, je ne comprenais pas ce qu'il voulait me

montrer. Puis il a baissé les mains et ses lèvres ont bougé. Je ne l'entendais pas, mais je savais qu'il me disait adieu. Adieu pour toujours.

Je me suis réveillée en larmes. Je me sens si seule. Je n'ai tout simplement plus la force de continuer. Est-ce que quelqu'un là-dehors se rappelle seulement qui je suis ? N'y a-t-il personne qui entende mes cris ? Ou est-ce que, comme moi, ils n'entendent rien d'autre que le léger bourdonnement du groupe électrogène, qui crée la civilisation à partir de l'électricité. Et de la glace pour les boissons du brigadier.

(Journal d'Erica)

*

* *

Le professeur Cornelis Van Diemen grogna lorsque le téléphone le réveilla pour la seconde fois de la nuit. Il était 3 heures du matin, et il pria pour que ce ne soit pas à nouveau Betsy Dijkstra. La ministre de la Santé, devenue désormais sa supérieure directe dans le nouveau groupe de travail sur l'épidémie, semblait résolue à remplir, en plus de son rôle à elle, celui de coordinateur pour la recherche d'un traitement attribué au professeur. Dijkstra avait une énergie effroyable. Elle présidait des réunions toute la journée puis veillait la moitié de la nuit pour discuter avec des scientifiques en Californie, surfer sur Internet ou lire des revues médicales. Puis elle appelait Van Diemen pour lui suggérer d'essayer tel médicament expérimental ou de parler avec tel chercheur. C'était le problème quand une ministre de la Santé était ancien médecin. Ses quelques connaissances devenaient quelque chose de très irritant.

Van Diemen décrocha le combiné et s'annonça d'une voix lasse.

– Friederikson à l'appareil. Tu ne dormais pas, Cornelis, j'espère ?

– Si, Jürgen, je dormais.

Van Diemen se traîna jusqu'à la salle de bains en emportant le combiné connecté par un long fil afin d'éviter de déranger davantage sa femme.

– Et j'aimerais bien y retourner. Dijkstra m'a réveillé il y a une heure pour me dire que j'ai une audioconférence à 6 heures du matin avec des bactériologistes japonais qu'elle connaît.

Friederikson rigola.

– Les dangers d'un poste à responsabilité. Je suis bien content d'être *persona non grata* auprès du gouvernement. Je peux n'en faire qu'à ma tête.

– Il faut dire qu'il y avait peu de chances pour qu'ils te fassent confiance après ton entourage avec le bocal de moustiques à la réunion de la commission. Le problème, c'est qu'ils veulent que je trouve quelqu'un d'autre pour faire *ton* travail d'épidémiologiste.

Van Diemen se regarda dans le miroir. Son visage d'ordinaire rose était pâle et bouffi, ses yeux injectés de sang et ses cheveux en bataille.

– Bon, qu'est-ce que tu veux ?

– La fièvre de Van Diemen est vaincue, je me suis dit que tu voudrais le savoir.

– De quoi parles-tu ?

Van Diemen était passablement agacé par l'expression « fièvre de Van Diemen », comme l'avait voulu Friederikson.

– J'ai soigné un de tes patients avec un nouveau médicament.

– Comment oses-tu ! C'est un acte d'ingérence, contraire à l'éthique, ridicule et dangereux. Comment as-tu osé sans mon autorisation !

– Tout simplement, Cornelis, parce que si je t'avais demandé l'autorisation, tu ne me l'aurais pas accordée. Ce médicament n'a pas de nom, pas de documentation et on ne dispose d'aucune donnée clinique à son sujet. M'aurais-tu permis de l'utiliser ?

– Bien sûr que non, dit Van Diemen en soufflant du nez. S'agit-il de quelque remède à base de plantes que tu as concocté dans ton donjon ?

– Non. C'est un produit déniché par Henry Waterson, et on ne sait pas du tout comment il fonctionne. Mais il fonctionne bel et bien.

– Sur qui l'as-tu essayé ?

– La petite fille de Saskia, Caroline. Bien entendu, j'avais l'autorisation de Saskia, qui me semblait plus pertinente que la tienne. Les niveaux d'infection de Caroline sont presque retombés à zéro. Si je n'avais pas essayé ce médicament, elle serait morte à l'heure qu'il est.

Van Diemen resta coi pendant quelques instants.

– Eh bien, je suis ravi, évidemment. Même si, naturellement, j'aimerais voir ces résultats par moi-même. Et parler à Waterson.

– Bien sûr. Il y a un gros hic, par contre.

– Hormis le fait que j'endosse toute la responsabilité pendant que tu viens essayer de récolter les lauriers, tu veux dire ?

– Oui, hormis cela, répondit Friederikson en riant. Ce nouveau médicament va nous coûter mille dollars par cachet, ce qui fait dix mille dollars par traitement de dix.

– C'est une somme exorbitante ! De quelle société s'agit-il ? Je vais leur mettre Dijkstra sur le dos. Et la Commission européenne.

– Je ne sais pas quelle est la société. Seul Henry Waterson le sait et il a juré de garder le secret. En bref, si on ne paie pas, on n'a rien.

– Est-ce qu'on ne peut pas le fabriquer ? Ça ne devrait pas être si difficile, tout de même.

– En supposant qu'il n'y ait pas de violation de brevet, on pourrait sans doute trouver un fabricant de médicaments génériques capable de le produire dans les six mois. Mais réfléchis un instant, Cornelis. Ça coûterait encore plus cher au départ de créer une chaîne de fabrication que d'acheter le produit au fournisseur. Il faudrait

cependant que ça se fasse clandestinement, car il s'agit d'un médicament non approuvé sur lequel nous n'avons aucune donnée d'essai. Et il ne faut pas oublier de prendre en compte les centaines voire les milliers de personnes qui pourraient mourir de la fièvre de Van Diemen au cours de ces six mois. Je ne crois pas que nous ayons le choix.

– Que veux-tu que je fasse ?

– C'est simple. Demande à Dijkstra de trouver l'argent. Pour soigner dix mille malades, il nous faudra environ dix millions de dollars. Et en dollars, aussi, pas en euros. Versés sur un compte dans les Antilles néerlandaises. Waterson dit que c'est le seul moyen pour qu'ils acceptent de nous approvisionner.

– Tu rêves, Jürgen. Tu as passé trop de temps en Afrique et ça t'a grillé la cervelle. Les gouvernements européens ne travaillent pas comme ça, tu le sais bien. Même si Dijkstra acceptait cela, ce qui n'arrivera pas, elle doit justifier de l'achat du moindre foutu trombone au Conseil de la santé. Non, j'ai une meilleure idée. Je vais essayer Pharmstar Corporation. Apparemment, ils peuvent collecter des milliards en seulement quelques heures, sans devoir rendre de compte à qui que ce soit. Leur directeur général ayant été le premier grand nom victime de la maladie, quoi de plus poétique ?

– Soit, dit Friederikson. Mais il nous faut l'argent rapidement, en secret et sans conditions.

*

* *

Deux avions de chasse viennent de passer juste au-dessus de nous ! Il y a eu un énorme hurlement qui a retenti d'ouest en est. Le toit en tremble encore. Les vautours ont peur, j'entends leurs serres qui griffent le toit de zinc alors qu'ils s'envolent à toute vitesse.

Et les revoilà !

Ouah, voici le premier. Et maintenant l'autre. J'entends le fusil de Rambo-Rambo qui tire en repréailles. J'espère qu'il sait à quel point c'est plus dangereux que de massacrer une famille de phacochères. C'est effrayant. Si les chasseurs ripostent, ils peuvent nous descendre comme des lapins. Crocodile peut fuir sa cabane. Nous non.

Nous avons attendu une heure, mais les avions ne sont pas revenus. Peut-être qu'ils avertissaient simplement Crocodile que le gouvernement sait exactement où nous sommes. Il devrait être ravi qu'on le prenne tant au sérieux. Mais en réalité, j'ai dans l'idée que ça va juste mettre tout le monde sur les nerfs.

(Journal d'Erica)

Le professeur Cornelis Van Diemen organisa une réunion secrète dans son minuscule bureau à 10 heures le lendemain matin. Il eut un frisson de plaisir à ne pas convier Betsy Dijkstra ni à l'informer de ce qui se passait. Cette fois-ci, c'était lui qui tenait les rênes.

Toutes les personnes invitées étaient indispensables à un certain égard : le professeur Jürgen Friederikson, certes acariâtre, mais qui restait l'expert du paludisme le plus respecté sur terre ; le Dr Henry Waterson, en contact avec les fournisseurs du nouveau médicament ; Saskia Sivali, d'un talent sans pareil pour identifier le nouveau parasite sous le microscope ; et enfin, Penny Ryan qui, l'assura Waterson, serait la personne la plus à même de convaincre Pharmstar de déboursier dix millions de dollars.

– Je pense que Henry devrait commencer par nous raconter comment il a découvert ce nouveau médicament, dit Van Diemen.

– C'est assez simple.

Waterson, assis sur un bureau, rajusta son nœud papillon.

– Il y a dix jours, Waterson Consultants a reçu un e-mail expliquant qu'une société dénommée Xenix-Solutions moléculaires nous avait envoyé un échantillon d'un composé permettant de tuer le *Plasmodium cinq.* Et en effet, un flacon de vingt cachets est arrivé, posté de Rotterdam, mais sans aucune documentation. Comme chacun ici le sait, ce n'est pas de cette façon que de nouveaux médicaments prometteurs sont introduits sur le marché, j'ai donc présumé que c'était une arnaque. J'ai envoyé un e-mail à Xenix pour leur demander la documentation associée et passé quelques-uns des cachets au professeur Friederikson pour qu'il les analyse. Dans l'intervalle, j'ai découvert que Xenix avait pour siège un petit bureau apparemment abandonné dans le port de Rotterdam. L'endroit sentait l'escroquerie à plein nez.

– Il a été stupéfié quand je lui ai dit que le médicament était efficace, dit Friederikson avec un sourire.

– Oui, totalement, acquiesça Waterson. J'ai donc renvoyé un e-mail à Xenix, mais je leur ai dit cette fois que le médicament n'agissait pas.

– Pourquoi as-tu fait cela, Henry ? demanda Van Diemen.

– Je voulais les forcer à me donner toutes les preuves qu'ils avaient, pour voir dans quelles mesures ils avaient testé ce médicament. Par ailleurs, la première règle lorsqu'on négocie en vue

d'acheter, c'est de minimiser son intérêt pour le produit. Ça permet de faire baisser le prix.

– Cette stratégie n'a pas du tout fonctionné, si ? lança Friederikson. Waterson eut un rictus.

– En tout cas, dans l'heure qui a suivi ce message, quelqu'un est entré par effraction dans ma chambre et a forcé ma mallette pour l'ouvrir.

– C'est terrifiant, dit Saskia.

– Sans blague. Ils ont repris une poignée de cachets, et j'ai donc supposé que c'était juste un avertissement pour me signifier qu'ils savaient que j'essayais de les rouler. C'est à ce moment-là que je me suis dit que j'avais d'une manière ou d'une autre affaire à la pègre. On ne s'attend simplement pas à tomber sur ce genre de types dans l'industrie pharmaceutique. Ce n'est pas comme la collecte des ordures ou quelque chose du genre.

Penny Ryan prit la parole :

– Quand Henry m'a raconté ça, je lui ai montré la carte postale que Jack Erskine avait reçue. Ça ressemblait à une menace, pour dire qu'ils étaient prêts à lâcher ce *Plasmodium cinq* dans la nature.

Friederikson éclata de rire.

– Quels futés, ces mafiosi ! Comme Dieu, ils peuvent créer une espèce totalement nouvelle de paludisme et puis pouf ! Un petit tour de magie scientifique, et ils ont aussi inventé un remède.

Van Diemen leva la main.

– Minute, Jürgen. Henry, est-ce que Xenix a fini par t'envoyer de la documentation ?

– Non. Dans leur e-mail, ils m'indiquaient seulement le prix et le moyen de paiement.

– Ce n'est ni plus ni moins que du chantage, non ? « Donnez-nous l'argent ou une épidémie tuera des milliers de personnes », dit Saskia. Comment pouvons-nous céder à cela ?

– Vous étiez bien aise d'avoir le médicament pour Caroline, dit Friederikson d'un ton acerbe. Maintenant qu'elle est hors de danger, je vois que vous avez soudain adopté de grands principes éthiques.

– Non, les choses ne se sont pas passées comme ça. Vous m'avez demandé...

– S'il vous plaît, tout le monde, fit Van Diemen en levant les mains. Tenons-nous-en aux faits. Penny, avez-vous parlé avec Pharmstar ?

– Oui. Le directeur financier est directeur général par intérim. Il a rigolé quand je lui ai rappelé qu'il avait dit qu'il fallait investir de l'argent pour trouver un remède. Il m'a fait remarquer qu'il avait dit ça quand Erskine était encore en vie. Mais il a fini par se laisser convaincre. Certes, je lui ai raconté quelques pieux mensonges. Je lui ai dit que l'argent serait dépensé dans la recherche ici, à l'hôpital, que des plaques commémoratives seraient installées pour nous remercier de notre soutien, ce genre de choses. Je suis sûre que s'il savait que cet

argent servirait à acheter le produit d'une autre entreprise, il n'aurait pas financé le projet.

– Très bien, Penny, dit Van Diemen. À supposer que Pharmstar tienne parole au sujet de cet argent, et à supposer par ailleurs que nous parvenions à tenir la ministre de la Santé dans l'ignorance, combien de temps aurons-nous avant que d'autres pays veuillent connaître le traitement que nous utilisons ?

– De toute évidence, très peu, dit Friederikson. Des centaines de milliers de personnes pourraient rapidement avoir besoin de ce médicament. Je serais surpris si nous arrivions à garder le secret pendant un mois. De plus, même le don de Phamstar ne suffirait pas longtemps à payer la facture.

– Nous devons en apprendre plus sur Xenix, dit Saskia. S'ils ont découvert le médicament de manière légitime, pourquoi ne s'affichent-ils pas au grand jour pour faire fortune ? Si, comme je le soupçonne, le brevet du médicament appartient à quelqu'un d'autre, alors nous devrions prévenir cette personne qu'il est efficace contre le paludisme.

– Je suis d'accord, mais en prenant une précaution, dit Waterson. Nous assurer d'avoir une quantité suffisante de ce médicament pour un mois avant de révéler l'affaire ou d'appeler les flics. La première chose que feraient des criminels serait de détruire les preuves, et si nous venons à manquer du médicament, des centaines de personnes pourraient mourir.

– Très bien, tout le monde, dit Van Diemen. Répartissons-nous les tâches. Penny, je veux que vous trouviez qui a déjà proposé un remède contre le paludisme à Pharmstar, et quel était le composé. Henry, je veux que tu trouves tout ce que tu peux sur Xenix et qui est derrière cette société. Jürgen, je veux que tu épluches toutes les bases de données de brevets que tu peux. Je veux découvrir si une société, une faculté ou un scientifique a un jour breveté ce composé. Mon rôle consiste à faire en sorte que les médias et la ministre de la Santé fient autant que possible la paix à tout le monde. Saskia, je veux vous confier la responsabilité médicale d'administrer au quotidien le médicament à nos patients. Des questions ?

– Pas tant une question qu'une suggestion, dit Waterson. Est-ce que l'un d'entre vous a songé au lien évident entre ceci et la disparition d'Erica Stroud-Jones ? Elle aurait fait une découverte capitale pour la lutte contre le paludisme. Or Xenix nous propose un remède miracle. Ça ne peut tout de même pas être une coïncidence.

– Tu ne suggères quand même pas qu'elle est derrière Xenix ? demanda Van Diemen. Renoncer à un prix Nobel et à toute la reconnaissance qui s'ensuit ? Je ne pense pas.

– Et son petit ami, Max Carver ? lança Waterson en brandissant un article de journal. Il est recherché par la police.

Le professeur Friederikson pouffa de dédain.

– Vous vous enfoncez tous dans une impasse. Je ne sais absolument

rien sur ce Carver, mais je peux vous dire que le composé que nous a proposé Xenix n'a rien à voir avec la découverte de Stroud-Jones.

– Comment peux-tu donc savoir cela ? s'enquit Van Diemen. Son article est gardé sous clé et trois personnes seulement l'ont lu. J'ai tout tenté pour leur tirer les vers du nez et aucun n'a parlé.

– Eh bien, je ne révélerai pas mes sources, mais j'ai eu le privilège de le lire. Cet article est tout à fait brillant, je dois le reconnaître. Depuis des décennies, nous avons combattu le paludisme avec acharnement à l'intérieur du corps humain. Tous les antipaludiques, de la chloroquine aux récentes artémisinines, utilisent le même champ de bataille fatigué et ont endurci notre ennemi. Il en va de même pour le composé proposé par Xenix, même si je ne peux pas encore identifier de quelle source il provient.

– Et en quoi la découverte de Stroud-Jones est-elle différente ? demanda Penny.

– Elle ouvre un second front contre les parasites, expliqua Friederikson. Elle déplace le combat à l'intérieur du moustique, aux stades du cycle de vie du parasite où il n'a jamais été attaqué auparavant, et où ses défenses sont les plus faibles. Stroud-Jones a identifié une série de composés qui empêchent le parasite du paludisme de se fixer à l'intestin du moustique, ce qui brise totalement son cycle de vie.

– Et comment faites-vous pour que les moustiques prennent leur médicament, professeur ? questionna Waterson. Ça me semble être un gros obstacle sur le plan pratique.

– C'est simple. Ils le prennent dans leur nourriture. Il suffit de vacciner les gens, les cochons ou les chèvres, et d'attendre qu'ils se fassent piquer par des moustiques. Mais le plus brillant dans tout cela, c'est que le composé s'insinue dans les œufs avec le sang ingéré, si bien que la progéniture de la première génération de moustiques – qui sont des centaines – est aussi vaccinée.

– On en a de la veine, dit Waterson. Il y a une semaine, on ne pouvait rien faire face à ce *Plasmodium cinq*, et à présent on a deux remèdes.

Friederikson hochla la tête.

– Tout commence maintenant à se tenir. Ceux qui sont derrière Xenix avaient laborieusement rendu le *Plasmodium cinq* résistant à tous les antipaludiques connus, excepté le leur, en y exposant petit à petit les parasites pour qu'ils développent des résistances. Puis tout à coup, le bruit a couru que Stroud-Jones avait résolu le fléau du paludisme dans son ensemble. Pas étonnant qu'ils aient eu besoin de se débarrasser d'elle avant qu'elle puisse présenter son article. Leur chantage n'aurait pas marché longtemps sinon.

– Il est donc fort probable que ceux qui se sont débarrassés d'elle et qui sont derrière Xenix étaient parmi nous au congrès, constata Waterson. Je n'arrive simplement pas à croire qu'une personne qui

s'est consacrée à la lutte contre cette maladie puisse être aussi tordue.

– Moi oui, dit Friederikson. Et j'ai mes soupçons quant à son identité.

*

* *

Environ deux heures après le passage des chasseurs, Dents de la chance, Rambo-Rambo et Dakka nous ont sortis de nos cellules, Jarman et moi. Ils nous ont emmenés dans une clairière dans la forêt, à quelques centaines de mètres. Il y avait des pioches, de lourdes pelles et des seaux entassés près des restes d'un récent feu de camp. Ils nous ont montré un périmètre et ordonné de commencer à creuser. Jarman a demandé pourquoi.

– C'est votre tombe, a répondu Dents de la chance, tout sourire.

Jarman et moi avons échangé un regard. Alors, finalement, ça y est. On peut oublier nos espoirs de libération, de retour dans nos pays natals, le repas pour fêter ça, les retrouvailles avec la famille et les amis. Tout s'arrête ici, dans une clairière sordide en Afrique centrale. Après le premier coup de pied, nous nous sommes mis à creuser. Nous n'avions aucune force ni l'un ni l'autre et travaillions à genoux. La terre était molle et meuble, et nous n'avions donc pas besoin des pioches. Au bout d'une heure atroce et épuisante, j'avais fait un trou de seulement soixante centimètres de profondeur. Jarman s'en était un peu mieux sorti, mais l'effort nous avait donné le tournis à tous les deux.

Le brigadier Crocodile s'est approché de nous à la tête d'un groupe de quatre fusiliers. Ils portaient tous leur plus bel uniforme, et le brigadier arborait une casquette à visière et des médailles. On nous a bandé les yeux et placés debout dans les trous que nous avions creusés. J'ai cherché les doigts de Jarman et serré sa main. Nous tremblions tous les deux de manière incontrôlable.

Nous avons entendu les fusils qu'on armait et les cris lorsqu'ils les ont braqués sur nous. Les quelques secondes suivantes ont été les plus longues de ma vie.

Puis les coups de feu sont partis, résonnant dans toute la forêt.

Je n'ai rien senti. Est-ce la sensation qu'on a quand on se fait tirer dessus ?

J'ai entendu les battements d'ailes des oiseaux qui s'envolaient des arbres et Jarman qui gémissait. Il semblait être toujours debout. Puis on nous a débandé les yeux.

– Le gouvernement ne veut pas traiter avec moi. Il est revenu sur sa parole.

Crocodile nous pointait du doigt d'un air furibond.

– Vous ne m'êtes d'aucune utilité. Vos gouvernements doivent faire pression sur Kinshasa. À vous de trouver un moyen pour cela. Ou la

prochaine fois, on vous exécute pour de bon.

(Journal d'Erica)

*
* *

Bien enveloppé dans son imperméable cachant son pantalon et sa chemise tachés de sang, Max était assis sur un banc au bord d'un canal calme et regardait les canards qui cancanient entre eux. L'étau se resserrait autour de lui. Non seulement Anvil, mais aussi Voos et Stokenbrand. Ils seraient prêts à tout pour l'épingler, lui, Max, celui qui, comme par hasard, se trouvait toujours à proximité du carnage.

Il ne cessait de revoir l'image de Lisbeth suspendue à la porte. Juste au moment où ils s'étaient sentis en sécurité, Anvil l'avait eue. La peur saisit à nouveau Max comme une vague de nausée quand il songea à la rapidité incroyable avec laquelle il les avait localisés, à la manière dont deux personnes avaient perdu la vie en l'espace des quelques minutes qu'il lui avait fallu pour passer un coup de fil et refaire son bandage.

Max sortit l'ordinateur portable, l'alluma et tenta une nouvelle fois d'entrer dans le logiciel de messagerie. C'était peine perdue. Il lui fallait un crack de l'informatique. Le genre de personne qu'Alex devait compter dans son équipe.

Comme par enchantement, le téléphone sonna. C'était Alex.

– Qu'est-ce qui s'est passé, Max ?

– Lisbeth est morte.

– Bon Dieu. Comment ?

– Étranglée. D'Anville nous a trouvés je ne sais trop comment. Au moment précis où je te parlais au téléphone...

Max se tut soudain, la gorge serrée par une peur terrible.

– Tout à coup, je n'ai plus confiance en toi.

Il n'eut pas de réponse.

– Je n'ai jamais vu ton visage, Alex, et je ne sais rien sur toi, indiqua Max. Je me suis peut-être laissé bernier par un ramassis de fadaises.

– La méfiance est une vertu, ça maintient en vie. Mais il y a un temps et un lieu pour ça. Tout ce que je t'ai dit est vrai. Il y a peut-être des choses que je ne t'ai pas dites, mais ça, c'est un autre problème.

– C'est un téléphone géolocalisé, n'est-ce pas ? Il y a une puce dans le téléphone, hein, Alex ? C'est comme ça qu'il nous a trouvés. Il portait une oreillette.

– Non. Je vais être honnête avec toi. On sait toujours à peu près où tu es, mais jamais exactement.

– Donc il y a *bien* une puce dans le téléphone.

– Non, c’est un téléphone normal. On aurait pu te donner un téléphone géolocalisé, mais ça t’aurait peut-être rendu un peu méfiant. On était à peu près sûrs que tu n’étais pas un crack de l’électronique, mais on ne voulait pas prendre de risque. Et on n’a pas besoin de mettre quoi que ce soit dans le téléphone pour savoir à peu près où tu es, à qui tu parles et ce que tu dis. On a simplement des pouvoirs hors du commun, grâce à des habilitations de sécurité de haut niveau. On a greffé un petit logiciel sur l’étage d’entrée du commutateur de l’opérateur téléphonique. Notre logiciel compare tous les numéros de portables en cours d’utilisation avec notre liste de personnes recherchées. Quand il y a une concordance, il identifie l’antenne-relais qui gère l’appel et dépose une copie numérique de l’appel dans un fichier, où on peut le décrypter par la suite. La plupart des antennes ont une portée d’un kilomètre dans les grandes villes, et on sait donc seulement où tu te trouves dans cette mesure. Bien sûr, si tu te déplaces et que ta connexion est transmise à un autre émetteur, on sait alors plus précisément où tu es, à la frontière entre les deux antennes.

– Et tu savais où était Lisbeth grâce à son téléphone ?

– Seulement de manière approximative. Elle était quelque part à Utrecht ce matin. Crois-moi, Max, cela ne nous aide pas autant que tu pourrais l’imaginer. Utrecht est une grande ville. Cet après-midi, on savait seulement que tu étais quelque part dans le centre d’Amsterdam, au sud de la gare centrale et au nord de Leidseplein, mais à aucun moment on aurait pu indiquer à quelqu’un où tu étais exactement.

– Anvil doit avoir un téléphone, tu as une idée d’où il est ?

– Il a beaucoup de téléphones, généralement volés et en service pendant une semaine, voire moins. On ne sait jamais quel numéro il utilise. Maintenant, arrête de m’expliquer comment faire mon boulot et écoute-moi. Ces derniers meurtres ont grosso modo tout foutu en l’air pour nous.

– Lisbeth et le barman ?

– Et ton copain le champion de force athlétique, Janus Pretzik.

– Lui aussi ? Bon Dieu.

– Ouais. Il lui a brûlé la tête au chalumeau jusqu’à ce qu’elle explose. Quatre meurtres en une semaine, c’est plus que ce que n’importe qui peut garder secret. Je te le dis, Max, les flics hollandais pétaient déjà un plomb, ils ont appelé leurs plus puissants alliés politiques. Il y a une réunion à midi demain entre le Premier ministre hollandais, ses conseillers à la sécurité et le directeur de la police d’Amsterdam. Après Lisbeth, je sais tout simplement qu’on va perdre. À partir de demain midi, Voos et compagnie vont avoir carte blanche pour coffrer Anvil, et nous allons juste disparaître de la circulation.

– Quel est le problème si Voos le pince ?

– Le problème, c’est qu’elle ne le pincera pas. Anvil est un professionnel pour se volatiliser. Il va encore s’éclipser, prendre les

diamants et refaire surface ailleurs. Les flics hollandais l'oublieront et je vais me retrouver avec l'affaire sur les bras, et ainsi de suite jusqu'à ce que je sois un vieillard ou que je me fasse virer.

– Alors qu'est-ce que tu vas faire ?

– La question, c'est ce que *nous* allons faire, Max.

– Ne compte pas sur moi, Alex. Si tu n'as pas pu sauver Lisbeth, tu ne peux pas me sauver non plus. Je ne suis pas trop bête pour voir clair dans ton petit jeu. Lisbeth était le meilleur appât possible pour faire sortir Anvil de sa planque, mais il l'a eue et il t'a laissé seul avec ton hameçon. Maintenant, tu vas faire la même chose avec moi. Si je réussis à trouver Erica, tu me suis et tu attrapes Anvil. Tu fais ton sale boulot à distance, et si j'échoue, je ne serai qu'un cinglé solitaire qui n'a rien à voir avec toi. Dont tu peux te débarrasser et que tu peux renier. Je me trompe ?

– Non, Max. Tu ne te trompes pas, avoua Alex en ricanant. Mais je me suis dit assez vite qu'on t'avait sous-estimé. C'est pour ça qu'on te voulait avec nous. Tu as déjà fait du bon boulot. On se renseigne sur une péniche achetée il y a deux ans pour De Wit sous le nom de la société Xenix-Environnement. On ne sait simplement pas encore où elle est. Peut-être qu'on la trouvera d'ici demain midi.

– Si je pouvais vous faire confiance pour me couvrir, je tenterais le coup, juste pour avoir une chance de retrouver Erica. Mais je ne suis pas sûr que vous jouiez franc-jeu avec moi. Et si je tue Anvil, hein ? Vous me laisseriez porter le chapeau tout seul ?

– Max, Max, Max. Bien sûr que non. On te couvrirait à cent dix pour cent.

– Ouais, c'est ça.

– Ne quitte pas.

Alex couvrit le micro de son téléphone pendant une minute.

– Bon, voici le marché. Je vais te présenter à notre directeur stratégique en personne et sous son vrai nom. On prend des risques énormes pour toi en faisant ça. Va à l'Oude Kerk, une vieille église en plein centre du Quartier rouge d'Amsterdam. Il t'y retrouvera. Attends-le devant la tombe de Cornelis de Graeff, qui se trouve près d'une paroi en marbre à l'extrémité ouest.

– À quelle heure ?

– On est pressés. Il est 17 h 45. Je suppose que tu peux y être d'ici 18 h 15. Quand tu le rencontreras, tu nous feras confiance, je peux te l'assurer.

*

* *

Je suis de plus en plus convaincue que Jarman perd la tête. Je l'entends gratter le ciment toutes les nuits. Il a descélé un des barreaux de la grille, qu'il utilise pour racler les parpaings. Il parle tout seul sans arrêt en faisant

ça. Je lui ai dit que ça ne servait à rien, qu'il n'y a nulle part où s'enfuir par ici, mais il ne m'écoute pas. C'est un moment dangereux pour nous. Le gouvernement n'est pas disposé à négocier, et nous ne semblons pas avoir une grande valeur en tant qu'otages. S'ils découvrent que Jarman essaie de s'enfuir, j'ai peur qu'ils nous tuent tous les deux.

(Journal d'Erica)

*

* *

Penny Ryan ouvrit le colis FedEx en déchirant l'emballage et en sortit une épaisse pile de documents, des copies de listes de brevets inscrits dans l'énorme banque de données de brevets de Pharmstar Corporation à Atlanta. Le professeur Friederikson se trouvait à côté d'elle et comparait un volumineux registre de composés brevetés avec les listes de Pharmstar.

– Et celui-ci ? demanda Penny en pointant le doigt sur une entrée laconique. Il est simplement indiqué : « Extrait avant maturité du fruit d'un arbre équatorial du nom de gwuia. Propriétés antipaludiques présumées d'après des tests sur des singes. »

– Est-ce tout ce qui est indiqué ? demanda Friederikson en regardant par-dessus l'épaule de Penny. Les dates correspondent. Oui, la formule chimique aussi est identique. Pharmstar est donc bien propriétaire des droits pour le médicament de Xenix.

– Pas étonnant qu'il nous ait fallu tant de temps pour le retrouver. Pharmstar a seulement acquis le brevet quand ils ont acheté une société d'expérimentation suisse, Tetro-Meyer oHG, en 1992.

– Et on dirait bien qu'ils n'ont jamais vraiment fait de recherches dessus, ajouta Friederikson.

Penny leva les yeux.

– Vous avez déjà entendu parler de cet arbre, le gwuia ?

– Non. Mais je peux me renseigner, pour savoir où on le trouve.

– Et maintenant que j'ai la date exacte, je peux faire un recoupement avec les réunions de la commission clinique. On aura alors les noms de toutes les personnes présentes lorsque l'intérêt de ce médicament a été discuté.

*

* *

Ce matin, Dents de la chance et Rambo-Rambo ont découvert le parpaing abîmé dans la cellule de Jarman. Je crois que Jarman s'attendait à ce qu'ils le passent à tabac, mais les gardes se sont simplement regardés et ont hoché la tête avant de repartir. J'ai été soulagée quand il me l'a dit,

mais il a ajouté qu'il avait un mauvais pressentiment.

Il avait raison.

Un quart d'heure plus tard, on a entendu un grand bruit dehors. Les gardes déplaçaient quelque chose près du mur. Dents de la chance est venu au-dessus de nous sur la grille et a fait passer des câbles sous le toit en zinc. Je me suis blottie dans un coin de la cellule quand j'ai entendu la voix de Crocodile. Il n'a pas fait attention à moi et s'est posté au-dessus de la cellule de Jarman. Je n'oublierai jamais ce qu'il a dit ensuite :

– Docteur Herrera, nous vous avons amené l'électricité, comme promis.

Puis j'ai entendu le tousotement du groupe électrogène qui démarrait. Je ne l'avais jamais entendu auparavant mis à part le soir, quand Crocodile se servait de ses lampes et faisait marcher son frigo. Rambo-Rambo et Dents de la chance ont traîné Jarman jusqu'à une cellule vide à l'autre bout du bâtiment. Quelque chose l'a fait paniquer quand il est arrivé là-bas, et il y a eu une bagarre. J'ai entendu Jarman qui suppliait. Il répétait sans arrêt : « Pitié, non. » Il a dit qu'il était désolé pour les problèmes qu'il avait causés, mais on ne lui a répondu que par des éclats de rire. Je ne l'avais jamais entendu supplier auparavant. Quelque chose le terrifiait complètement.

Puis le groupe électrogène s'est mis à tourner et les câbles tirés au-dessus des cellules ont bourdonné.

J'avais déjà entendu des hurlements dans ma vie. Mais rien, absolument rien de vaguement semblable à ça. J'ai plaqué mes mains sur mes oreilles, mais le martyre qu'ils ont fait subir à Jarman a résonné dans ma tête comme un disque sans fin. L'odeur fétide de chair brûlée mêlée à la senteur forte de l'ozone me piquait le nez. Les quinze minutes de hurlements inhumains m'ont paru une éternité. Quand ils l'ont ramené, il était incapable de parler. Je lui ai demandé à plusieurs reprises comment il allait. Quand il a enfin parlé, plus d'une heure plus tard, il s'est exprimé d'une voix basse et râpeuse :

– J'ai maudit ma mère de m'avoir mis au monde pour endurer ça. Erica, quoi qu'ils te demandent de faire, fais-le. Ne prends pas le risque de subir ce que j'ai subi.

Il m'a expliqué qu'ils lui avaient attaché des électrodes aux mamelons, aux organes génitaux et dans la bouche. J'étais sans voix. À défaut de paroles, j'ai passé le bras à travers la grille jusqu'à trouver le sien. J'ai alors senti sa main qui tremblait, mais qui avait encore de la force.

(Journal d'Erica)

*

* *

La dernière fois que Max avait vu l'Oude Kerk, c'était en chemin

pour le Purple Haze, et il lui fallut un certain temps pour la retrouver dans le labyrinthe de ruelles du Quartier rouge. Dans les vitrines éclairées par des néons violets ou roses, des prostituées en lingerie s'ennuyaient perchées sur des tabourets, un sourire ou un clin d'œil éclairant de temps à autre leur visage indifférent. Des groupes de jeunes nerveux passaient en riant et pointant du doigt.

L'église en elle-même était massive, à moitié ensevelie sous des bâches en plastique et des échafaudages sur lesquels des ouvriers ravalement les façades. Max se faufila entre les barrières en plastique orange, les piles de tuiles et les camionnettes, jusqu'à un panneau indiquant l'évidence en six langues différentes : fermé pour rénovations.

La porte n'était pas fermée à clé, et la plainte stridente d'outils électriques parvint à Max de l'intérieur. Il traversa un petit vestibule et enjamba un paquet de câbles pour pénétrer dans l'immense espace intérieur, aménagé comme une basilique. La nef centrale, haute et spacieuse, était remplie de rangées de chaises et bordée de stalles familiales, semblables à des loges de théâtre en bois, avec leurs portillons et leurs toits individuels. Parallèlement à la nef couraient deux galeries voûtées, de la taille de courts de tennis, au sol constitué de dalles usées et de tombeaux, mais sinon vides.

À l'intersection du transept et de la nef se dressaient quatre imposantes colonnes octogonales. Assis à dix mètres de haut sur une plate-forme d'échafaudage entourant la plus proche et chargée d'outils électriques, deux ouvriers coiffés de casques buvaient du café. Ils regardèrent Max mais ne dirent rien lorsqu'il enjamba les câbles en direction du tombeau de Cornelis de Graeff, premier maire d'Amsterdam, mort en 1645.

Le tombeau était une toute petite chapelle en marbre, à laquelle on accédait par une entrée, actuellement bloquée, dans une paroi en marbre. Max posa son sac et regarda autour de lui en respirant l'air épais et musqué. Hormis les ouvriers, qui faisaient un vacarme retentissant avec leurs outils, il était seul. À ses pieds, des chiffres et des épitaphes étaient gravés sur les dalles, servant toutes de couvercle pour des ossements vieux de plusieurs siècles. Max appuya son front contre le marbre froid de la chapelle et essaya de se rappeler à quoi ressemblait la vie avant tous ces événements. Juste Erica, lui et leurs rêves.

Il prit peu à peu conscience d'un bourdonnement aigu qui se rapprochait. Il se retourna en empoignant d'une main le pistolet au poids rassurant dans la poche de son imperméable.

Le Dr Grzalawicz regardait Max droit dans les yeux depuis son fauteuil roulant. Sa tête fragile et dégarnie reposait de côté sur un coussin, tel un œuf dans un nid. Ses bras décharnés se tortillaient sans relâche sur une couverture, et ses mains étaient recourbées et tordues comme si tous leurs ligaments avaient été tendus avec acharnement.

Comme auparavant, la bouche du docteur était reliée par un câble à l'écran d'ordinateur de son fauteuil roulant et, cette fois-ci, à une prothèse auditive également. Le fauteuil s'avança pour que Max puisse voir l'écran.

Alex vous passe le bonjour.

Max sentit sa mâchoire tomber et referma donc la bouche.

Oui, je surprends toujours les gens. Les handicapés ne dirigent pas une organisation, n'est-ce pas ? Pas même à l'ère du politiquement correct.

– Pourquoi se voir ici ? demanda Max à voix basse. Ce n'est pas vraiment un lieu sûr.

Cet endroit est un nid de miracles. Il n'en existe pas de plus sûr.

– Ah oui ? Eh bien, j'ai eu un mauvais mois, côté miracles.

En 1376, près d'ici, un malade a reçu la communion chez lui et vomi l'hostie, un rejet des plus symboliques. L'hostie a été jetée dans un feu, mais elle ne brûlait pas. Une chapelle a ensuite été érigée autour du feu, et, pendant des décennies, l'hostie est restée dans l'âtre, intacte et indifférente aux flammes. Puis la chapelle a brûlé. Et à nouveau, seule l'hostie est restée intacte. On l'a apportée ici. Des pèlerins sont venus par milliers pour voir l'impérissable corps du Christ. C'était un véritable miracle.

Max perçut soudain une autre présence. Il leva les yeux et vit, à quelques mètres, une femme en blouson de cuir, jean, baskets roses et casquette de base-ball assortie, qui mâchait énergiquement un chewing-gum et parcourait l'église des yeux. C'était Mary-Anne, l'épouse de Grzalawicz, du moins la femme qu'il avait cru être son épouse. Lors de sa première journée à Amsterdam, Max l'avait aidée à porter Grzalawicz dans l'escalier de l'hôtel Erwin. D'allure athlétique, Mary-Anne semblait tendue à présent. Elle avait une discrète oreillette façon services secrets, et sa main droite enfoncée dans la poche bombée de son blouson. En voyant son attitude nerveuse, Max posa lui aussi la main sur son pistolet.

Il désigna Mary-Anne d'un petit mouvement de la tête.

– Content de voir que vous couvrez vos arrières question miracle, docteur.

Tout à fait. J'ai vécu un miracle dans ma vie, je n'en espère pas d'autre.

– Vous avez de la chance. Lisbeth De Laan n'a jamais eu droit au sien. Amoureuse d'un mort, et au lit avec son assassin.

Ce n'est pas une coïncidence. D'Anville avait beaucoup entendu parler de Lisbeth par Johnny Gee, après tout ils étaient commandos ensemble avant même que l'unité de protection soit formée. J'imagine que l'idée de retrouver et de séduire la fiancée de sa victime plaisait énormément à D'Anville.

– Je suis simplement content qu'elle ne l'ait jamais su.

Ne soyez pas naïf. D'Anville ne laisse jamais passer une occasion d'infliger des souffrances, qu'elles soient psychologiques ou physiques. Il faut au moins une minute pour tuer quelqu'un par strangulation. C'est bien

assez long pour le lui dire et se délecter de sa réaction.

Max eut la nausée et changea de sujet.

– Il y a une faille dans l'histoire qu'Alex m'a racontée à propos de D'Anville, et c'est un mobile. D'accord, D'Anville est cinglé, mais il avait une mission à remplir au Zaïre. Pourquoi tuer l'ambassadeur ?

Depuis le début, le fait que les Belges amènent leurs gars déplaisait fortement à l'ambassadeur Douglas, il ne leur faisait pas confiance. En fouillant la salle de réception en quête d'appareils d'écoute, D'Anville en a trouvé un fixé sous la table où les deux dirigeants allaient s'asseoir. La tension est montée. D'Anville a empoché l'appareil pour le donner aux Belges. Douglas lui a ordonné de le lui remettre pour que l'ambassade s'en occupe. D'Anville a rigolé et s'est retourné. L'ambassadeur s'est senti humilié qu'on se moque de lui devant les serveurs et a commis une grave erreur. Il a saisi le poignet de D'Anville, peut-être pour tenter de lui faire une sorte de clé de bras en tant qu'ancien marine, on ne le saura jamais.

D'Anville s'est retourné d'un coup, il a attrapé une fourchette à dessert sur la table et l'a plantée sous l'œil droit de l'ambassadeur, puis il l'a enfoncée jusqu'à son cerveau, ce qui l'a tué instantanément. Il n'a même pas eu le temps de crier. Johnny Gee a entendu une serveuse hurler et est arrivé précipitamment du hall. Il s'est retrouvé face à D'Anville avec l'œil épouvanté de l'ambassadeur Douglas dans la bouche.

Johnny a hésité jusqu'à ce que D'Anville lui crache le globe oculaire à la figure, sur quoi il a voulu sortir son arme. Comme toujours, D'Anville a été plus rapide. Il a pris un couteau sur la table et l'a planté dans le cou de Gee. Le premier coup a pénétré entre la première et la deuxième vertèbre cervicale et a sectionné la moelle épinière. Le second a percé la base du cerveau, où la pointe du couteau s'est cassée.

Max regarda l'écran puis le Dr Grzalawicz. Ses yeux marron le fixèrent pendant un instant avant que de nouvelles lettres apparaissent à l'écran.

D'Anville savait qu'il avait commis l'irréparable. Il a sauté d'une fenêtre du deuxième étage. Il a tué un garde de l'ambassade américaine en traversant le jardin, escaladé le mur et il s'est enfui dans la ville. Le médecin de l'ambassade est arrivé juste au moment où le cœur de Johnny a cessé de battre. Il était mort pendant les deux minutes où on lui a fait un massage cardiaque, puis il a respiré à nouveau. Mais l'homme qu'on avait ranimé n'était plus l'ancien Johnny Gee. C'était moi.

L'air hébété, Max considéra cet être aux tendons torsadés, aux mains recourbées et aux membres décharnés.

– Vous êtes Johnny Gee ?

Revenu d'entre les morts, oui. Mon vrai nom est Johan Grzalawicz, bien sûr. Quand j'ai commencé la boxe, mon coach m'a dit qu'il me fallait un nom dont les gens pouvaient se souvenir. Grzalawicz n'était pas même prononçable et je suis donc devenu Johnny Gee. C'était il y a bien longtemps.

– Attendez. Alex m'a dit que Johnny Gee était enterré, qu'il avait eu droit à des funérailles nationales et tout le tralala.

La seule chose qui a été enterrée dans mon cercueil, c'est la vérité. Les Américains avaient besoin d'étouffer l'affaire étant donné qui était l'ambassadeur, et les Belges également étant donné qui l'avait tué. Ce qui est plus facile à faire à Kinshasa qu'à Washington ou Bruxelles.

Les premiers jours ont été atroces. Je n'arrivais qu'à remuer la langue et à bouger un œil de manière convulsive. J'imagine que les chefs de la sécurité ont été partagés quand ils ont compris que je n'étais pas dans un état végétatif. Au lieu de m'expédier sous un faux nom dans une institution, ils ont dû me convaincre de devenir complice de ma propre mort présumée. Mais ils voulaient aussi à tout prix me débriefer, et un brillant technicien a conçu cette astucieuse petite souris buccale pour l'ordinateur portable, que je contrôle en déplaçant un clou lingual contre une plaque tactile. Vive les piercings. Je suis perdu sans, car elle me permet de contrôler et l'ordinateur et le fauteuil roulant.

– Que ressentez-vous par rapport à ce qui s'est passé ? Après avoir été un athlète d'envergure internationale, devenir...

Max fit pivoter sa main, incapable de trouver les mots justes.

Un infirme ratatiné ? Ça ne me fait vraiment pas grand-chose. L'éclat du couteau de D'Anville qui est resté dans mon cervelet s'est mis à détruire certaines cellules nerveuses et m'a fait perdre le goût et l'odorat. Mais j'ai développé d'autres facultés, des fonctions cognitives, ma capacité de réflexion. Ma mémoire est restée intacte, mais j'ai perdu toute notion d'émotion. C'est comme si quelqu'un avait inventé un passé pour moi. Croyez-moi, ça change tout de ressusciter.

Max regarda ses yeux bruns danser.

– Après vos « funérailles », vous ne pouviez pas retrouver quoi que ce soit de votre ancienne vie, n'est-ce pas ? Ni les vieux amis, ni la famille, ni Lisbeth. Rien qui puisse vous démasquer. Est-ce que ça ne fait pas de vous une sorte de prisonnier ?

Non. Retrouver mes anciens amis aurait fait de moi un prisonnier, en raison de leur pitié. Pour les membres de ma famille, j'aurais été un fardeau, un étranger, qui les aurait empêchés de construire les images nécessaires pour faire leur deuil et estomper leur chagrin. En cessant d'exister en tant que Johnny Gee, je suis devenu libre de recommencer une vie totalement nouvelle. Je vis ma vie comme cela me chante. Ne vous inquiétez pas de ce que vous voyez devant vous. Je suis un optimiste. C'est un bon siècle pour avoir un corps à l'état d'épave tant qu'on a de l'argent, et ça s'améliore d'année en année. La radio, la télé, les progrès de la médecine, l'informatique, les e-mails, les rencontres sur Internet. Sur un forum en ligne, j'ai fait la connaissance d'une dame du Minnesota qui veut mesurer la résistance exceptionnelle de ma langue percée. Moi-même, je peux être le clou du spectacle, si vous m'excusez le jeu de mots.

– Et Lisbeth ?

Concernant Lisbeth, le nouveau moi aurait tout détruit. Même si elle ne m'avait pas rejeté, je n'aurais pas pu lui rendre son amour, ni aucune des émotions qu'elle était en droit d'attendre.

– Mais elle a passé toute sa folle de vie à tenter de conjurer le spectre de Johnny Gee. Elle est morte prisonnière de son amour pour vous. Vous dites que vous êtes libre désormais. Vous auriez pu la libérer aussi, en lui permettant simplement de savoir que vous aviez survécu.

Non. Ç'aurait été de la folie. Je me doutais qu'Anvil retrouverait Lisbeth. Elle n'aurait eu aucune raison de lui cacher que j'avais survécu, car elle ignorait tout de ce qui s'était vraiment passé au Zaïre. Elle croyait que lui et moi étions copains dans l'armée. Si Anvil avait appris que j'avais survécu, je ne serais pas resté en vie bien longtemps.

– Ce qu'elle ressentait ne comptait pas, hein ? Ça n'est même pas entré en ligne de compte.

Vous pouvez tant que vous voulez projeter sur moi votre propre culpabilité par rapport à la mort de Lisbeth, Max. Mais s'il vous plaît, reconnaissez ce sentiment pour ce qu'il est. La culpabilité est un luxe que vous avez et moi non. Dans ma position, personne ne compromettrait la possibilité de traduire un assassin en justice pour soulager sa conscience par rapport à son propre comportement.

– J'ai du mal à saisir quelle part d'humanité a été sauvée dans le corps détruit de Johnny Gee, répliqua Max. Une conscience mais pas de sens moral. Les règles de la justice sont encore inscrites dans votre esprit, mais il n'y a plus trace du type de sentiments qui ont à l'origine poussé les hommes à les établir.

Votre conduite vis-à-vis de Lisbeth est loin d'être irréprochable. Quoi qu'il en soit, elle est libérée de son passé à présent, tout comme moi du mien. Je ne peux pas offrir grand-chose au monde, mais je lui donne ce que je peux. Je connais l'esprit de Poul Stefan D'Anville mieux que quiconque encore en vie. Et j'ai de plus grandes chances de rester en vie que la plupart des gens, précisément parce qu'il m'a rayé de sa liste noire il y a des années. Être mort a de gros avantages.

Max soupira et parcourut l'église du regard. Il avait amené ce débat à peu près aussi loin qu'il était possible. Il manquait toujours quelques pièces du puzzle, des réponses qu'il voulait entendre.

– Soit. Et comment se fait-il qu'on n'ait pas retrouvé Anvil dans les premiers jours qui ont suivi, au Zaïre ? Il aurait dû être visible comme le nez au milieu de la figure.

Malheureusement, après l'assassinat, une querelle diplomatique a jeté un froid entre Mobutu et nos deux pays. Nous n'avons pas coopéré pour rechercher D'Anville, puis des rumeurs ont commencé à circuler à propos d'un mercenaire belge qui se battait aux côtés d'une armée irrégulière de soldats du gouvernement zaïrois contre des rebelles dans le Nord-Est. On racontait qu'il était payé un carat en diamants bruts pour chaque oreille de

rebelle qu'il rapportait. Que ce soit vrai ou non, il faisait peur à beaucoup de gens et était très efficace.

– Il l'est toujours, docteur. Il a trouvé Lisbeth dans ce bar plus vite qu'un requin trouve un bateau de croisière en train de couler. Je ne sais absolument pas comment, et ça me fait froid dans le dos.

Eh bien, Max, vous allez sans doute considérer cela comme une mauvaise nouvelle. Je suis sûr que D'Anville sait exactement où vous êtes à cet instant. Il doit être en chemin.

C'est le milieu de la nuit et le groupe électrogène du brigadier vient d'être remis en marche. Je suis assise raide comme un piquet, la peur m'enserrant la poitrine comme un corset. Je perçois la terreur de Jarman, je sens sa transpiration, j'entends son souffle paniqué.

Est-ce pour lui ou pour moi ?

La porte de la cabane s'ouvre furtivement. Ses gonds grincent. J'entends des pas lents et une respiration rapide. Quelqu'un est devant la porte de ma cage. Ma cage, pas celle de Jarman. Je ne vois rien, mais sa respiration est profonde et lourde. J'entends des clés. Ce n'est pas un des gardiens habituels. Il a dû s'y reprendre à plusieurs fois pour trouver la bonne clé. À présent, la porte s'ouvre.

Il chuchote mon nom. Crocodile est venu me chercher.

(Journal d'Erica)

*

* *

J'ai essayé de me recroqueviller dans le coin de ma cellule, mais Crocodile m'a trouvée. J'ai senti à son haleine qu'il avait bu, et dès que je l'ai entendu parler à voix basse, j'ai eu affreusement peur. Il m'a traînée jusqu'à sa hutte en me couvrant la bouche d'une main. Je ne pouvais rien faire pour résister. Crocodile m'a fait traverser le salon, désormais bien éclairé, et m'a jetée dans la douche. Il a tourné le robinet et est resté là à regarder l'eau chaude se déverser sur mes cheveux et mes haillons. De mon corps s'est écoulé un torrent de crasse marron qui a ruisselé dans la canalisation. Il m'a jeté un morceau de savon et m'a ordonné de me laver. Je n'ai rien fait. Cette fois-ci, je savais que la saleté était mon amie et ma protectrice. La robe qu'il m'avait donnée des semaines auparavant avait viré du puce avec des fleurs orange à un marron aux reflets gras. Désormais, c'était ma robe à moi, incrustée de ma saleté et de ma souffrance.

Les yeux de Crocodile, injectés de sang et errants, ont détaillé mon corps. Il m'a sauté dessus et a attrapé la robe. Je lui ai donné un coup de pied et me suis glissée dans un coin, couchée sur le côté ; le tissu s'est déchiré et je me suis retrouvée vêtue seulement de lambeaux de sous-

vêtements.

– Ne m’approchez pas, ai-je soufflé, brandissant le savon comme une pierre.

Il s’est accroupi tel un puissant animal, et de l’eau a coulé sur son dos large et ses énormes cuisses repliées. Ses vêtements étaient trempés. Il remuait les mâchoires tel un enragé et de l’eau dégoulinait de son menton.

– Allez, garce, ne rends pas les choses difficiles.

Il s’est relevé pour déboucler sa ceinture, qu’il a tirée des passants comme un fouet, avant de poser son étui de revolver sur le rebord de la fenêtre. Il a déboutonné sa chemise, jeté ses tongs et enlevé ses sous-vêtements en tressaillant. Mes yeux se sont levés vers lui, son membre sombre enflant entre ses cuisses caramel humides.

– Pourquoi ne pouvez-vous pas me laisser tranquille ?

– Parce que j’ai envie de toi, m’a-t-il répondu d’une voix rageuse en saisissant mes deux poignets d’une main. Et j’obtiens toujours ce que je veux.

Malgré mes contorsions, il s’est mis à genoux et m’a écarté les cuisses pour y glisser les siennes, énormes, en se guidant. Je me suis forcée à lever les yeux et je lui ai parlé à voix basse.

– Je croyais que vous vouliez qu’on vous respecte ? Ce n’est pas ça que vous me disiez ?

Il m’a dévisagée sans rien dire.

– Vous ne vous ferez pas respecter de cette manière, ai-je continué. Et vous le savez.

Il a regardé son pénis qui ramollissait. Pendant une minute, il a tenté vainement de s’en servir. Puis il s’est finalement relevé en me maudissant. Il s’est tourné vers le rebord de la fenêtre et a sorti son revolver. Il a pris six balles à sa ceinture et les a laborieusement chargées dans le barillet en marmonnant sans cesse entre ses dents. Je me suis pelotonnée dans un coin en sanglotant.

Il s’est agenouillé et m’a prise par les cheveux. Il m’a enfoncé violemment le canon dans la bouche jusqu’à ce que j’aie des haut-le-cœur. Le canon m’a griffé le palais, et j’ai senti le goût aigre du métal froid, tel un concentré de peur. J’ai regardé le chien derrière la chambre du revolver s’armer lentement tandis qu’il commençait à appuyer sur la gâchette. Je suis restée aussi immobile que possible et j’ai levé les yeux vers lui pour le supplier en silence de m’épargner. Mes dents se sont mises à trembler contre le canon.

– Tu préfères ça ? m’a-t-il chuchoté.

Je n’ai pas répondu, mais j’ai fermé les yeux.

– Lèche ce flingue, je veux voir ta technique. Caresse-le avec ta bouche, tes lèvres.

J’ai rouvert les yeux, mais je n’ai pas bougé. Le chien a reculé un tout petit peu plus. Je n’avais pas le choix. J’ai fait tourner ma langue et mes

lèvres en le regardant pour voir s'il montrait des signes d'approbation.

Mais au lieu de cela, j'ai vu sur son visage le désir laisser peu à peu la place à la honte et au dégoût.

– Ne pleure pas, m'a-t-il dit d'une voix douce en me lâchant les cheveux et en retirant le revolver.

Mais c'était plus fort que moi. Il m'a caressé le visage et a essuyé les larmes sur mes cils.

– J'ai un cadeau pour toi, m'a-t-il murmuré. Est-ce que tu veux le voir ?

J'ai hoché la tête en silence. Il a coupé l'eau et a ramassé ses vêtements. Il m'a lancé une serviette, mais j'étais liquéfiée. Je ne pouvais même pas tendre le bras pour la prendre. Je suis simplement restée à me balancer et à sangloter, les genoux serrés contre la poitrine.

Crocodile a reparu quelques minutes plus tard, entièrement rhabillé, avec un petit sachet dans les mains. Il est venu jusqu'à moi avec une serviette propre et m'a relevée doucement. Il m'a séchée en me frottant et en poussant des petits cris d'encouragement, comme si j'étais un bébé. Puis il m'a serrée dans ses bras et m'a emmenée dans sa chambre.

– Je veux que vous sachiez que je ne suis pas un violeur.

J'ai hoché la tête sans pouvoir le regarder.

– Néanmoins, je m'excuse. Je devrais vous traiter avec plus de respect.

Il m'a tendu un petit sac en velours.

– Ouvrez-le.

Je n'ai rien fait et il a donc défait le cordon et déposé une douzaine de petites pierres cristallines dans ma main. Je l'ai regardé, perplexe.

– Nous nous sommes emparés de la mine alluvionnaire d'Obtuvanna, hier.

Sa patte épaisse a pris ma main pour désigner la plus grosse des pierres.

– Ces diamants sont bruts, mais celui-ci contient une gemme de six carats, au moins. Je vais le faire monter sur une bague en or pour vous.

Il a souri et s'est léché les lèvres.

J'ai jeté les pierres par terre.

– Vous croyez pouvoir m'acheter aussi facilement, n'est-ce pas ?

Un éclair de colère a parcouru son visage, mais il l'a chassé d'un battement de paupières et a retrouvé son sourire mielleux.

– Ah, oui. De si nobles principes.

Il a ramassé les pierres et les a comptées attentivement en les remettant dans le sachet. Puis il m'a jeté ma robe déchirée.

– Retournez à votre cellule, maintenant. Vous pourrez alors réfléchir à vos choix. Ces diamants signifient que l'APLK est bien plus forte, Kinshasa doit négocier. Ou personne ne viendra vous secourir.

Crocodile m'a ramenée à ma cellule. Avant d'ouvrir la porte, il a collé son visage au mien et m'a dit à voix basse :

– Bientôt, vous me supplierez pour coucher avec moi, Erica, je vous le promets. Je vais vous montrer qui vous êtes, et vous ne vous estimerez plus

jamais supérieure à moi.

(Journal d'Erica)

Max sortit son pistolet et jeta un coup d'œil vers la porte de l'église. Puis il s'adressa à Grzalawicz :

– Comment savez-vous ce que D'Anville va faire ? Dites-moi la vérité, et tout de suite.

Je sais que vous vous méfiez beaucoup de nous, mais en fait, c'est quelque chose que vous avez fait qui a permis à D'Anville de vous retrouver avec Lisbeth.

– Qu'est-ce qu'on a fait ?

Qu'avez-vous pris chez lui ?

– Rien. Seulement l'ordinateur d'Erica.

Ça ne vous paraît pas bizarre qu'il soit parti de chez lui parce qu'il s'y sentait vulnérable, mais qu'il y ait laissé un ordinateur portable qu'il s'était donné tant de mal à voler ?

– Pas s'il en avait extrait toutes les informations utiles. Je n'arrive même pas à le faire marcher.

Bien sûr. Mais je remarque que vous continuez de le garder avec vous.

– Je me suis dit que votre équipe serait capable de le cracker.

On le pourrait, mais il n'y aurait rien à y lire. Je peux vous montrer. Sortez-le.

Max ouvrit la sacoche et souleva l'écran.

Maintenant, retirez le cache en plastique au niveau des branchements pour l'imprimante et la souris, et tournez l'ordinateur vers moi pour que je puisse regarder dedans.

Il fallut quelques instants à Max pour ôter le cache. Il tourna ensuite l'ordinateur vers Grzalawicz.

Je vois qu'il a enlevé la puce modem interne pour faire de la place. Je m'attendrais à deux dispositifs de pistage. Le premier serait une toute petite balise qui transmet toutes les minutes votre position exacte à un satellite avec une précision de l'ordre de quelques centaines de mètres. Le second, une balise de proximité. C'est un émetteur à ondes de courte portée. Anvil doit avoir une sorte d'écouteur ; plus le bip est fort, plus vous êtes proche. Ça le mènera à l'endroit exact où vous êtes. J'ai bien peur que l'ordinateur ait été son cheval de Troie, et il a parfaitement fonctionné.

– Vous avez deviné tout ça ?

Non. Nous avons dissimulé une mini-caméra dans le bureau de D'Anville et nous l'avons regardé trafiquer l'ordinateur, même si

évidemment nous n'avons pas pu voir ce qu'il faisait exactement.

– Mais vous avez deviné. Et en bons salopards calculateurs, bien à l'abri dans vos bureaux, vous vous êtes dit que ce serait un moyen pour vous de faire sortir D'Anville de sa cachette. Vous avez sacrifié Lisbeth, votre propre fiancée. Vous l'avez utilisée à l'extrême, vous avez tiré tout ce que vous pouviez d'elle. Et maintenant elle est morte.

Les yeux bruns du Dr Grzalawicz étincelèrent. De colère ? D'amusement ? Max ne pouvait le dire. Le curseur clignotait à l'écran, mais aucune lettre n'apparut.

– Et maintenant, eh ! Vous avez une seconde chance. Max Carver, l'appât restant. Voyons voir si Anvil va mordre.

Vous oubliez que je suis là aussi. Ça fait des années que je veux revoir D'Anville face à face. Nous allons nous confronter à lui ensemble.

– Bien sûr ! Et vous me serez d'une grande aide au corps-à-corps, grommela Max avant de déposer l'ordinateur sur les genoux de Grzalawicz.

Calmez-vous, Max. Nous sommes en sécurité ici, certainement plus qu'à l'extérieur. Outre Mary-Anne, nous avons les agents Miller et Stevens, tous deux anciens commandos de marine, qui se font passer pour des ouvriers derrière vous. L'agent Kuijper est sur l'échafaudage dehors. Tous sont armés et tous sont des tireurs d'élite. C'est un plan conçu à la hâte, mais nous avons vraiment l'intention de vous défendre.

– Vu le récit que vous m'avez fait, j'ai plutôt intérêt à prier pour que ce fameux miracle se produise.

La lumière provenant des vitraux au-dessus d'eux s'assombrit, et ses rayons multicolores disparurent. L'obscurité semblait pesante et froide. Le tonnerre gronda au loin.

Les yeux de Grzalawicz se détournèrent. Max regarda le câble qui courait dans le tube transparent relié à son appareil buccal remuer rapidement, mais aucune lettre n'apparut à l'écran. À deux mètres d'eux, Mary-Anne hochait la tête. Le docteur lui parlait. Il devait avoir une radio intégrée à son fauteuil.

Grzalawicz finit par se retourner et des lettres s'inscrivirent, plus vite qu'auparavant.

Je comprends votre colère, Max, mais ce serait plus utile que vous la concentriez sur la situation présente. Il faut vous préparer à l'arrivée de D'Anville. Il sera lourdement armé, et vous êtes la seule personne qu'il reconnaîtra.

– Excellente nouvelle, c'est tout simplement fantastique. Si vous voulez un appât la prochaine fois, mettez plutôt une annonce.

Je suis désolé que nous n'ayons plus de gilets pare-balles pour aucun de nous deux. Mais c'est mieux qu'ils soient portés par les tireurs d'élite.

Max se retourna et vérifia le Walther luisant, en essayant de se cacher.

– Je suis content d'avoir nettoyé cet engin. Il faut quand même

qu'il y ait une chose ici sur laquelle je peux compter.

Quelque part en hauteur, une fenêtre explosa et la bâche en plastique extérieure se mit à claquer et à crépiter dans le vent. Max vit Mary-Anne grimacer et répéter quelque chose dans son col où se trouvait vraisemblablement un micro. La tête de Grzalawicz balançait légèrement, sur quoi son écran d'ordinateur se replia et rentra dans une boîte sur le côté de son siège. Le fauteuil tourna en vrombissant et s'éloigna en direction de Mary-Anne à allure régulière.

Max fit tourner le Walther autour de son index.

– Parlez-moi, les gars. Qu'est-ce qui se passe ?

Un éclair illumina les vitraux, et un grondement de tonnerre résonna dans l'église. Mary-Anne se retourna d'un coup et fit un signe aux deux agents qui se trouvaient sur la plate-forme en posant une main à plat sur sa tête. Max reconnut ce commandement qu'il avait appris durant sa formation de garde-côte : couvrez-moi. Les agents se couchèrent à plat ventre sur la plate-forme en aluminium, leurs armes automatiques à lunettes braquées vers la sortie. Mary-Anne fonça vers la porte et disparut dans le vestibule. Max s'agenouilla par terre derrière un banc de chœur, non pour prier, mais pour garder le Walther braqué sur la porte. Pendant une minute, il ne se passa rien. Le vent tomba et la bâche cessa de claquer. Il n'y eut plus un bruit hormis le battement de la pluie sur les carreaux.

Instinctivement, Max s'écarta des rouleaux de câble électrique posés sur les dalles. Les poils de son cou se hérissèrent et une odeur d'ozone lui emplit les narines. L'air était chargé, presque électrisé par l'attente. De la même façon que les animaux savent quand les séismes arrivent, Max sentit venir l'éclair qui fendit l'air depuis les portes mêmes du paradis.

Un arc violet transperça l'église et un coup de tonnerre assourdissant retentit au-dessus de la tête de Max. Il vit les câbles grésillants, des serpents violets incandescents qui se déployaient sur le pas de la porte, et il vit Miller et Stevens projetés de la plate-forme en aluminium comme des poupées. Les vitres tremblèrent, les ampoules explosèrent. L'église fut plongée dans la pénombre au même moment que les agents s'écrasaient au sol.

Max avança à tâtons vers l'endroit d'où lui était parvenu le bruit atroce d'un crâne se fracassant contre la pierre. Stevens gisait à plat ventre, la tête ouverte en deux sur les dalles, ses vêtements fumant. Miller était encore en vie. Il était tombé sur le toit en bois d'une stalle et ses mains brûlées pendaient par-dessus le rebord, agitées de convulsions. Une odeur d'ozone mêlée à des relents de chair et de poils brûlés flottait dans l'air. Max grimpa sur le bord de la stalle, usé et luisant après qu'un million de bras en prière s'y furent appuyés, et fit descendre l'homme. Il le déposa prudemment sur le banc à l'intérieur de la stalle. L'agent attrapa le manteau de Max, et ses yeux s'écrouillèrent un instant comme si quelque mécanisme interne

venait de s'enrayer. Ses yeux se fermèrent et son corps se détendit. En tombant, les mains sans vie laissèrent un résidu brun pâteux de chair brûlée sur les revers du manteau de Max.

Une porte cliqueta dans le vestibule et un courant d'air froid pénétra dans l'église. Une personne au pas lourd se déplaça lentement, le gravier coincé dans les rainures de ses semelles crissant sur les dalles. Ce n'était pas le bruit des baskets de Mary-Anne. C'était une personne aux intentions bien plus sinistres et obscures.

Il n'y avait aucun autre bruit, excepté le battement effréné de la bâche à l'extérieur. Max se baissa dans la stalle, qui lui offrait un angle de vue étroit sur la porte du vestibule. Il s'agenouilla sur les coussins élimés, ne laissant dépasser que ses yeux et son front au-dessus du rebord, le pistolet en main. Quelque part derrière lui, il entendit le bourdonnement du fauteuil de Grzalawicz. Il se déplaçait derrière les rangées de bancs de chœur à l'extrémité ouest, invisible depuis la porte du vestibule.

Une forme passa la porte d'un bond pour se mettre aussitôt à couvert. Le seul bruit qu'elle produisit fut un léger claquement de peau sur la pierre. D'Anville avait dû retirer ses chaussures car il n'y avait pas eu de crissement de gravier. Aucune chance pour Max de l'avoir dans sa ligne de mire. Tout ce qu'il avait vu distinctement, c'était le pistolet dans sa main, dont il avait reconnu la silhouette grâce à son entraînement de garde-côte. Un pistolet mitrailleur Ingram modèle 11. En mode automatique, l'Ingram tire vingt balles par seconde. Ça enlève tout le plaisir de viser. Mais Max était traqué par un professionnel.

Le Belge était caché derrière la colonne. Il sait que je suis dans l'église, pensa Max, mais dans cette pénombre il ne peut pas savoir où. Et je n'ai plus l'ordinateur pour lui indiquer ma position.

Puis Max se souvint de l'endroit où se trouvait l'ordinateur. Sur les genoux de Grzalawicz, qui ne pouvait s'en débarrasser. D'Anville était attiré tout droit vers lui. Le combat serait aussi équilibré qu'entre un loup gris et une dinde de Thanksgiving.

Max écouta le ronronnement du moteur du fauteuil roulant et tendit l'oreille pour distinguer le bruit étouffé de pieds nus. Il appuya le canon du Walther sur le rebord de la stalle et scruta la nef sur cent quatre-vingts degrés ainsi que l'intervalle entre les stalles du chœur tout à fait à sa gauche. Il reconnut le fauteuil qui passait dans cet espace grâce à un reflet métallique. Il se dirigeait vers le nord, et s'arrêta tout à coup quand il sentit qu'une silhouette le suivait.

Un éclair illumina l'église d'une lumière plus forte que celle du jour. Près de vingt mètres le séparaient de D'Anville, penché au-dessus du fauteuil roulant. Vingt *longs* mètres, quand on peut à peine empêcher ses mains de trembler et quand on n'a tiré sur rien d'autre que des canettes de bière depuis cinq ans. Vingt longs mètres où il n'y aurait pas de seconde chance, face à un ennemi armé d'une

mitrailleuse et vous d'une sarbacane.

Dans la lumière de l'éclair suivant, une milliseconde plus tard, Max vit la gabardine du Belge, trempée de pluie, avec seulement une flèche de tissu sec partant de l'ourlet et remontant le long du sillon de son dos musclé, sa pointe dressée entre ses omoplates. La providence lui offrait la lumière et lui montrait sa cible. Vise là, semblait-elle dire, ce que fit précisément Max. Il prit une vive inspiration et pressa la détente en expirant.

Le coup de feu fit écho au tonnerre. D'Anville hurla et se tordit sur lui-même, la bouche béante de douleur. Max plongea à terre et tira le corps de Miller devant lui. L'Ingram gronda. Des éclats de bois volèrent tout autour de la stalle telles les aiguilles d'un sapin de Noël. Max était replié derrière Miller, et le commando de marine s'en sortait mieux mort que vivant pour le protéger. À deux reprises, le corps fut agité d'une secousse en recevant une balle destinée à Max.

Dans la résonance des coups de feu, D'Anville tomba et son pistolet percuta le sol, puis Max reconnut l'inspiration sifflante d'une personne éprouvant une douleur insoutenable.

– Je t'ai eu ! souffla Max et il secoua le poing de joie.

Il resta baissé en attendant de percevoir les bruits de l'agonie, une dernière secousse et un grognement, tandis que l'orage faisait rage au-dessus d'eux.

Sa seule inquiétude était Grzalawicz. Max entendit le vrombissement du moteur électrique de son fauteuil, qui s'arrêtait régulièrement et semblait forcer. Il était peut-être bloqué par le corps de D'Anville.

Max avait vraiment envie de jeter un coup d'œil pour voir le léger hochement de tête rassurant de Grzalawicz, mais il n'était pas pressé au point d'être en avance aux funérailles de D'Anville. Pas pressé d'affronter l'Ingram. Il se rappela l'avertissement d'Alex : ne t'approche pas du corps de D'Anville, attends que nous arrivions. Mais qui allait arriver ? Miller et Stevens s'étaient fait électrocuter. Mary-Anne était sortie en courant sans jamais revenir. Kuijper ne donnait plus signe de vie. Combien d'hommes avait Alex ?

Deux minutes s'écoulèrent, qui parurent durer une heure, sans qu'il y ait le moindre bruit ni le moindre mouvement. À quatre pattes, Max passa par-dessus le rebord de la stalle, puis entre les chaises jusqu'à atteindre la nef. Fouillant du regard l'interstice entre l'orgue et ses énormes tuyaux à sa gauche, il vit une tache sombre. L'éclair suivant révéla qu'il s'agissait d'une mare de sang qui s'étalait autour d'un corps recouvert d'un imperméable. Prudemment, Max regarda de plus près. La tête bougea. D'Anville n'était pas mort.

Max se coucha par terre, s'arc-bouta sur ses deux bras et tira sur le corps qu'il regarda sursauter à chaque balle jusqu'à ce que son arme cliquette dans le vide. Il ne s'était pas approché, il avait suivi les consignes d'Alex. Il avait survécu et D'Anville était mort. Il poussa un

grand soupir de soulagement.

– Ça va, docteur ? cria Max.

Grzalawicz ne pouvait lui répondre que d'une façon. Quand Max entendit le ronronnement du moteur électrique du fauteuil roulant qui se déplaçait librement, il se leva.

– Vous aviez raison. Cet endroit est vraiment source de miracles.

Max ne voyait pas le fauteuil roulant mais il l'entendit s'éloigner du corps, derrière les stalles du chœur. Il s'approcha de l'imperméable ensanglanté de D'Anville et du corps recourbé qu'il couvrait.

L'imper était sur le corps, oui. Mais il avait été étendu dessus, pas porté. Et à présent, à le regarder de plus près, le corps qui se trouvait au-dessous était bien trop maigre pour être celui de D'Anville. Max s'agenouilla dans la mare de sang grandissante et tourna la tête vers lui, sachant déjà qui c'était.

Grzalawicz. Johnny Gee. L'homme qui avait inspiré l'amour dans le cœur de Lisbeth. L'homme qui avait traqué Poul Stefan D'Anville durant treize ans. Un homme qui vivait encore quand Max avait vidé son chargeur sur lui.

Une autre erreur.

Max se jeta à terre. Si ce corps appartenait à Grzalawicz, alors seul un homme pouvait désormais se trouver dans le fauteuil roulant. Blessé, mais vivant. Le bourdonnement du fauteuil se rapprocha. Et il ne restait plus une balle à Max.

Ils torturent Jarman tous les jours. Depuis maintenant cinq jours. Chaque fois, le groupe électrogène se réveille en faisant teuf-teuf peu après l'aube, et Jarman se met à haleter et à pleurer de peur. Chaque jour, il a moins de force pour résister. La première fois qu'ils sont revenus le chercher, il leur a fallu une minute pour l'arracher de la grille et le faire sortir de la cellule. Ils l'avaient battu jusqu'à lui faire presque perdre connaissance avant qu'il ne lâche prise.

Tout ce que j'entends à présent, ce sont les gerbes de vomi avant qu'ils l'emmènent. Puis les supplications. C'est le moment pour moi de me boucher les oreilles. Même à travers mes mains, j'entends ses hurlements qui résonnent sous le toit quand il leur demande d'arrêter. Ses hurlements et les miens.

Certains jours, il est inconscient quand ils terminent. Hier, il a ensuite eu des convulsions pendant dix minutes dans sa cellule, et sa tête cognait de façon répétée sur le sol en ciment.

Mais c'est aujourd'hui que ç'a été le pire. Quand ils ont ramené Jarman qui gémissait, je l'ai appelé comme je le fais chaque fois. J'ai passé mon bras à travers la grille pour essayer de l'atteindre. Mais cette fois, il ne l'a pas pris. Je n'entendais aucun mouvement, seulement une faible respiration. Je l'ai appelé à nouveau et j'ai allongé le bras autant que je pouvais.

Jarman a alors craché dans ma main.

(Journal d'Erica)

*
* *

Max retourna rapidement à la stalle où gisait le corps de Miller en rampant. À sa ceinture, il trouva un pistolet automatique Heckler & Koch VP70 et dans une gaine de jambe, un fin couteau-scie. Il prit les deux.

Avec une cruelle satisfaction, Max se rendit compte que D'Anville avait dû flanquer Grzalawicz par terre parce qu'il avait besoin de son fauteuil roulant. Il n'était peut-être plus capable de se servir de ses jambes, et il devait sans aucun doute souffrir terriblement, mais la

ruse de D'Anville associée à un Ingram en mode automatique n'était tout de même pas une mince affaire.

Le bourdonnement révélateur du fauteuil roulant indiquait que D'Anville s'éloignait par la galerie nord, derrière la chaire, à environ quinze mètres de la stalle où Max était tapi. L'orage se calmait, mais il était désormais 21 heures passées, et les vestiges de la lumière du soir n'éclairaient que très faiblement l'intérieur de l'église. Max passa la tête par-dessus le rebord de la stalle puis se glissa hors de celle-ci. Les snipers qui vivent le plus longtemps sont ceux qui tirent chaque coup de feu d'un endroit différent. Couché par terre, il traversa la nef en rampant entre les chaises jusqu'à atteindre la chaire. Le fauteuil ronronnant se déplaçait vers l'est, en direction du transept, où il tournerait à droite puis irait tout droit vers le sud jusqu'au vestibule.

Une traînée de gouttelettes de sang entre des traces de pneus sanglantes indiquait le chemin qu'avait emprunté le Belge. Max s'accroupit et le suivit. Les traces de pneus viraient à droite, contournant une épaisse colonne. Max s'appuya contre la pierre froide et écouta le bourdonnement du moteur tout près.

Il était temps d'en finir.

Max vérifia que le cran de sûreté du Heckler & Koch était défectueux et sortit de sa cachette pour se trouver derrière le fauteuil. D'Anville sentit sa présence et pressa la manette pour faire tourner le fauteuil, l'Ingram sillonnant l'église comme le canon d'un tank. Max tira deux coups rapides dans le bas du dossier du fauteuil. Des étincelles jaillirent lorsque la seconde balle ricocha sur le métal dans l'obscurité. Le moteur se mit à produire un vrombissement aigu et à faire tourner D'Anville sur lui-même à toute vitesse. Du sang gouttait de l'ossature du fauteuil et les pneus dessinaient de sombres motifs concentriques sur les dalles. L'homme avait un trou de la taille d'un poing dans la poitrine, mais ses yeux brillaient et ses doigts tenaient fermement l'Ingram. Max plongea juste à temps derrière une colonne quand D'Anville envoya une grêle de plomb sur quatre-vingt-dix degrés, faisant exploser un vitrail à l'extrémité nord de l'église.

D'Anville jurait et se bagarrait avec les boutons de commande tandis que le fauteuil continuait de valser et de le détourner de la colonne derrière laquelle Max était caché. Max risqua une seconde sortie. Il hésita à tirer à nouveau. Il y avait des choses qu'il devait savoir, des choses que seul D'Anville pouvait lui dire. Sur le fauteuil tourné à quatre-vingt-dix degrés, D'Anville s'efforçait dans d'atroces douleurs de redresser sa tête et son corps, de pivoter sur une colonne vertébrale en miettes, de braquer l'Ingram sur Max. Finalement, le Belge poussa un hurlement de frustration et enfonça de toutes ses forces son poing entre les rayons de la roue droite, où il fut écrasé contre le cadre. Le fauteuil s'arrêta net. Max le poussa en avant et le renversa à terre. L'Ingram tomba et glissa au sol alors que Max empoignait fermement le bras gauche du Belge. Son autre bras resta

coincé dans la roue.

Max pressa son pistolet contre le crâne de D'Anville.

– Tu as cinq secondes pour me dire où est Erica.

D'Anville toussa et cracha du sang en essayant de rire.

– Tu ne peux rien me faire d'autre maintenant que de me faciliter les choses.

Max hocha la tête devant cette vérité.

– Dis-moi juste. Vite.

– Je prends toujours mon temps, Carver. J'en profite toujours pour m'amuser un peu.

– Comme tu l'as fait avec Lisbeth De Laan ? Comme tu l'as fait avec Johnny Gee ?

Max serra les poings.

– Johnny Gee, c'est de l'histoire ancienne, Carver. Tout le monde s'en fout.

– Lisbeth ne s'en foutait pas. Pour elle, Johnny était encore vivant, dit Max. Il était plus vivant à ses yeux que tu ne l'as jamais été.

– Elle m'appartenait, fit D'Anville avant de cracher à nouveau du sang. Beaucoup de gens m'ont appartenu, tu sais. Et grâce à Erica, toi aussi, tu m'appartiens.

– Où est-elle ?

Luttant contre un élancement de douleur, D'Anville ferma les yeux. Il se força à sourire et un filet de sang frais et rouge s'écoula de sa bouche.

– Encore quelques secondes, et je mets les voiles.

– Où est Erica ?

– Mon copain monsieur Paludisme s'occupe d'elle. Un ami cinglé de très longue date. Ce veinard va avoir tout le pognon pour lui maintenant.

– Dis-moi où elle est !

Max empoigna D'Anville par la chemise et le souleva du sol jusqu'à ce qu'ils soient nez à nez.

D'Anville leva les yeux sur Max et afficha un sourire diabolique.

– Je gagne, Max. Tu perds.

Max sentit que quelque chose lui touchait le côté et laissa tomber D'Anville comme une patate chaude. Il avait oublié les consignes d'Alex, il avait fait l'idiot. Le couteau de Miller avait disparu de la ceinture de Max. Les yeux du Belge étaient fermés et il avait le poing droit appuyé contre le trou dans sa poitrine. Max saisit sa main et tenta de la tirer. Même à l'agonie, D'Anville conservait la force d'un bœuf. Max prit appui sur sa poitrine avec un pied et dut tout de même s'y prendre à deux mains. Quand le bras se relâcha, Max trouva le couteau de Miller serré dans le poing, rouge jusqu'au manche. D'Anville était mort.

Aujourd'hui, quand ils sont venus chercher Jarman, il s'est débattu comme un diable. Je me suis bientôt rendu compte que ce n'était pas sa haine pour nos geôliers qui avait déclenché cette fureur. C'était sa haine pour moi.

– Espèce de garce ! a-t-il braillé alors qu'ils essayaient de le décrocher de la grille. J'en peux plus. Est-ce que tu vas me laisser mourir pour ton précieux honneur ?

– Non. Jarman, Jarman, s'il te plaît ! Ce n'est pas si simple.

– Bien sûr que c'est simple ! Tu ne vois pas qu'il te teste ? Il me l'a dit hier. Depuis le début, c'est à toi de choisir, et tu te contentes de fermer les yeux.

La véracité de ses paroles m'a sauté aux yeux. Dans ma peine, je m'en suis prise à lui.

– Si tu n'avais pas essayé de t'enfuir, tout ça ne serait jamais arrivé !

– Je t'en supplie, Erica...

Ils l'ont tiré de sa cellule et l'ont frappé en l'emmenant.

– S'il te reste un semblant de cœur...

La porte de la salle de torture a claqué et le supplice de Jarman a commencé. J'ai crié le nom de Crocodile à plusieurs reprises. Immédiatement, j'ai senti une ombre envahir ma cellule, une forme obscure menaçante, et j'ai levé les yeux. Crocodile était là au-dessus de moi, près de la grille, qui regardait l'animal dans sa cage.

– Est-ce que c'est vrai ? lui ai-je demandé.

Il a lentement fait non de la tête en m'observant. Une fille sale, à la limite de la démence, recroquevillée dans un coin, qui se balançait d'avant en arrière, les mains sur les oreilles.

Je l'ai regardé en montrant les dents puis j'ai soulevé le lambeau de robe au-dessus de ma tête pour qu'il voie la créature sauvage et répugnante qu'il avait fait de moi.

– C'est à cause de moi ? C'est ça que vous voulez ? C'est ça ?

Il semblait dégoûté mais n'a rien dit. J'ai empoigné les barreaux au-dessus de moi avec mes mains crasseuses, aux ongles semblables à des griffes.

– Si c'est ça que vous voulez, libre à vous. Ça ne m'appartient plus, plus rien de ce corps n'est à moi. Alors pourquoi ne pas prendre ce que vous voulez ? Mais laissez-le tranquille ! Il n'a rien à voir là-dedans.

– Vous voulez vraiment le sauver ? m'a demandé Crocodile en épiluchant une mangue au-dessus de moi.

– Bien sûr. Je ferai tout ce que vous demanderez. Vous pouvez coucher avec moi, et je serai consentante.

– Ah ! a fait Crocodile en me fourrant une tranche de mangue dans la bouche. Mais ça ne suffit plus.

– Comment ça ?

Il a pointé son couteau vers l'endroit d'où provenaient les hurlements.

– Vous avez tant de grands principes, hein ?

Il a laissé tomber une épiluchure dans ma cage et s'est éloigné, me laissant confrontée aux échos métalliques intermittents du calvaire de Jarman.

(Journal d'Erica)

*

* *

Max entendit des sirènes à l'extérieur de l'église. Il s'écarta du cadavre de D'Anville et se dirigea vers l'entrée. Par la porte entrouverte, il aperçut des voitures de police, des flics armés avec des casques cachés derrière les véhicules et, plus loin, une foule de badauds sous la pluie. Entre deux voitures se trouvaient deux groupes de secouristes accroupis. Le premier s'agitait en tous sens autour d'une forme recouverte d'une couverture. Le second soulevait quelqu'un sur une civière, enveloppé dans une couverture soigneusement sanglée de la tête à mi-mollet, ne laissant voir que le bas du blue-jean et les baskets de Mary-Anne.

Il restait une chose à faire. Max sortit le téléphone portable et composa le numéro d'Alex. La sonnerie retentit longuement avant que le répondeur se mette en marche.

– Salut Alex, c'est Max. Il ne reste que moi. D'Anville est mort, Grzalawicz, Miller et Stevens aussi. Mary-Anne est sous une couverture, je ne sais pas ce qui s'est passé, et l'autre gars, Kuijper, je ne l'ai tout simplement jamais vu. Je ne sais pas quels sont tes plans maintenant, mais si tu peux m'aider d'une quelconque manière à trouver cette péniche dont tu m'as parlé, je t'en serais vachement reconnaissant. Je sors vers les flics maintenant.

Max raccrocha. Il respira à fond, leva les mains en l'air et sortit dans la lumière. Cinq secondes plus tard, deux policiers baraqués le plaquèrent au sol en lui levant le bras si haut dans le dos qu'il vit trente-six chandelles. Après l'avoir menotté et malmené, les agents allaient le pousser dans une camionnette blindée quand il vit Stokenbrand. Le flic lui fit un signe de tête et se frotta les mains, savourant à l'avance les plaisirs à venir.

Lorsque la camionnette démarra à toute allure, Max scruta les visages de marbre des trois agents qui lui faisaient face et essaya de se mettre à la place d'Alex. Celui-ci n'avait aucune raison de lever le petit doigt pour l'aider, maintenant que D'Anville était mort. Sa mission était accomplie, à un sacré prix, mais elle était accomplie. L'ancien président pouvait vivre ses vieux jours en sachant que la mort de son

garçon, l'ambassadeur, avait été vengée.

Face à cela, Max n'était que l'appât, un morceau de viande bon marché, qui attendait sagement de trinquer pour tout ce carnage. Ses empreintes se trouvaient sur deux pistolets et un couteau. Ses balles dans le corps de Grzalawicz. Il était couvert du sang de Lisbeth. C'est à ça que sert la viande bon marché. À être jetée aux requins.

J'ai choisi. C'est le soir, je ne sais pas de quel jour ni de quel mois. Dakka vient de m'apporter un ananas, découpé grossièrement en morceaux. Un dernier repas. Je l'ai dévoré comme un animal, en aspirant le jus sur mes doigts crasseux. Dakka, l'apprenti violeur et criminel de guerre, m'a regardée avec stupéfaction et même respect. Il a souri et m'a fait un signe de tête, puis il a désigné la salle de torture d'un mouvement des yeux.

– Demain, toi ?

J'ai hoché la tête. Demain, moi. Pas Jarman, mais moi.

(Journal d'Erica)

*

* *

La voiture franchit un ralentisseur en faisant un bond à la sortie du commissariat et s'engagea dans la rue. Caché sous une couverture sur la banquette arrière, Max vit la lumière jaune des réverbères transparaître à travers le tissu.

– Tu peux sortir maintenant, dit Alex. Le champ est libre.

Max se redressa et vit Alex pour la première fois. Il était petit, mat de peau et dégarni, absolument pas comme l'avait imaginé Max.

– Comment as-tu fait ? demanda Max.

– J'ai fait appel à des relations importantes. Officiellement, je t'emmène pour t'interroger. Voos et Stokenbrand allaient m'accompagner, mais je crois que j'ai dû oublier de les attendre. Je pense que ça nous laisse environ deux heures.

– Où est-ce qu'on va ?

– Un petit coin près de Rotterdam, sur un canal tranquille. La péniche de D'Anville y est amarrée. Tu es prêt ?

Max hocha la tête et se frotta le visage. L'horloge de la voiture indiquait minuit à peine passé, mais il avait l'impression qu'il était 4 heures du matin.

– Je marche à l'adrénaline, mais je peux encore tenir quelques heures.

– Je veux que tu me racontes la dernière heure de Grzalawicz, Max. Tu es le seul à pouvoir le faire.

– Bien sûr, mais plus tard. Quand tout ça sera fini, je te raconterai tout ce que je sais. Mais je ne peux pas te dire grand-chose à propos des autres.

– Kuijper a été électrocuté, tout comme Miller et Stevens. Quelqu'un, D'Anville je suppose, a arraché le mètre cinquante inférieur du paratonnerre sur le côté de l'église et s'est servi des câbles électriques du groupe électrogène pour le relier à l'échafaudage sur lequel se trouvait Kuijper. Bien sûr, D'Anville ne pouvait pas savoir qu'il allait aussi avoir Miller et Stevens. Ça a été un bonus pour lui.

– Et Mary-Anne ?

– Morte aussi. D'un seul puissant coup de couteau sous la cage thoracique du côté gauche, façon commando. Il l'a frappée en plein cœur.

Ils passèrent deux heures sur l'autoroute, puis en sortirent par une petite route rectiligne bordée par un étroit canal et des maisons pittoresques aux toits pentus. Ils traversèrent une ville médiévale aux cafés encore animés, puis prirent une longue route plate sillonnant des prés sans arbres en direction d'une lointaine rangée de gigantesques éoliennes modernes dont les énormes hélices en métal tournaient mollement au clair de lune.

– Regarde, dit Alex.

Ils approchaient d'une digue de retenue haute de dix mètres, qui découpait la campagne comme un mur. Au-dessus de celle-ci, Max vit la superstructure d'un cargo, éclairé comme un sapin de Noël, qui progressait majestueusement dans leur direction. Alex grimpa sur la digue par une bretelle d'accès menant à une route étroite et coupa le moteur. Devant eux s'étirait un immense canal à l'eau argentée, large d'une centaine de mètres et tracé au cordeau.

– Quel pays de fou, où l'eau est plus haute que la terre, hein ? fit Alex. On m'a dit que ce canal rejoint le Rhin et descend jusqu'en Suisse.

– Où est la péniche de D'Anville ? demanda Max.

Alex consulta une carte.

– Juste là.

Il releva les yeux et montra du doigt une forme basse et sombre amarrée à deux cents mètres d'eux.

– Je crois que c'est ça. Ça s'appelle le Roode Koninkje.

Ils laissèrent la voiture et prirent le chemin de halage. La soirée était chaude et caressée par une légère brise. Alex se donna une claque dans le cou puis examina sa main.

– Il y a plein de moustiques par ici.

Lorsqu'ils furent à cinquante mètres de la péniche, Alex se tourna vers Max et lui pressa un objet en métal froid dans la main.

– Je suppose que je devrais être réticent à faire ça, mais au point où on en est. Considère ça comme un geste de gratitude.

Max le remercia et empocha le pistolet. C'était un Heckler & Koch,

identique à celui qu'avait porté Miller.

Longue de soixante mètres, la péniche comprenait une partie habitable basse vers la poupe et un mât de charge jaune rouillé. Une vieille Ford Fiesta trônait sur le pont avant plat. Une seule fenêtre était éclairée par une lumière à l'intensité variable, indiquant qu'un téléviseur était allumé.

– Tu es sûr que c'est le bon endroit ? demanda Max à voix basse.

– Le nom et l'emplacement correspondent. Mais ne perdons pas les pédales, d'accord ? Juste au cas où, répondit Alex, en donnant une tape sur le pistolet de Max.

Celui-ci se pencha au-dessus de l'espace d'un mètre séparant la péniche du quai, attrapa le bastingage et enjamba le vide. Alex le suivit. Ils sortirent leurs armes et avancèrent tout doucement sur la coursive jusqu'à se trouver près de la fenêtre éclairée. Max prit une profonde inspiration et s'en approcha jusqu'à pouvoir voir à l'intérieur.

*

* *

Le jour se lève après une nuit blanche. J'entends le groupe électrogène qui démarre. Il ronfle bruyamment et mon urine coule sous mes pieds. Je n'ai jamais eu aussi peur de ma vie. Je n'ai jamais vraiment connu la douleur. Une douleur insupportable, une douleur telle que vous suppliez qu'on vous tue. Mais c'est sur le point de se produire.

*Notre Père, qui es aux Cieux,
Que ton nom soit sanctifié,
Que ton règne vienne,
Que ta volonté soit faite
Sur la terre comme au Ciel.
Donne-nous aujourd'hui notre pain de ce jour
Et pardonne-nous nos offenses...*

*Ils sont à la porte. Ma porte. J'entends la clé.
Pardonne-moi et sois clément.*

(Journal d'Erica)

Par la fenêtre de la péniche, Max vit un homme mince d'une cinquantaine d'années en tee-shirt et en jean, avec des cheveux fins clairsemés et une barbe de plusieurs jours. Il était affalé derrière une table, dos à la fenêtre. Max avait la vague impression de le connaître. Il essaya de se rappeler où il l'avait vu. Un coup d'œil sur son visage aurait suffi, mais il ne le voyait pas.

L'homme lisait un magazine devant la télé allumée à l'arrière-plan, le son coupé. Le journal télévisé attira le regard de Max. Un reporter trempé montrait du doigt un cercle de voitures de police et des flics accroupis derrière lui. Au fond, Max reconnut l'Oude Kerk. Puis le portrait de Max apparut à l'écran.

Affolé, l'homme se redressa et monta le volume avec la télécommande. Il avait reconnu la photo de Max. Il avait donc une longueur d'avance, tant que Max ne savait pas qui il était. Max s'adossa au bastingage et prit appui pour envoyer un coup de pied dans la vitre. L'homme se retourna d'abord, vit Max prêt à l'attaque derrière la fenêtre et recula de terreur.

Max le reconnut aussitôt. C'était l'homme à coté duquel il avait été assis dans l'avion qui l'avait amené là des semaines auparavant. Le type nerveux et agité qui avait le mal de l'air et prenait des cachets orange. Le type ordinaire que la serveuse avait vu au bar avec Erica. De vieux amis, pas des amants, avait-elle dit. Le kidnappeur d'Erica.

Max aurait pu le descendre sur-le-champ, mais il en avait assez de voir des morts et préféra casser la vitre. Le temps qu'il agisse et crie « Pas un geste ! », le type n'était plus visible de la fenêtre. Une porte claqua. Max élimina les morceaux de verre restants à coups de pied et se glissa prudemment à l'intérieur. Il entendit des bruits de pas sourds dans le couloir attendant, puis dans des escaliers. Trop rapide pour qu'il les ait montés, il avait dû les descendre.

Une fois qu'Alex l'eut rejoint, Max s'élança dans le couloir. L'homme avait dû tourner à gauche, vers le centre de la péniche, car le couloir opposé était trop court pour le nombre de pas qu'il avait entendus. À gauche, l'étroit passage sillonné de tuyaux menait dix mètres plus loin à une porte en bois dans une cloison. Un peu avant, des escaliers montaient et descendaient. Max choisit de descendre.

Une porte se referma bruyamment quelque part au-dessous. Max et Alex se retrouvèrent dans un couloir métallique gris éclairé par des

néons. Devant eux se dressait une solide cloison dont la porte en métal était garnie d'un cercle de rivets gros comme des œufs. Max plaqua son oreille contre le métal froid. N'entendant rien, il abaissa la dure poignée en laiton et poussa. La porte s'ouvrit lentement, retenue par quelque chose. Max poussa plus fort et entendit un tissu se déchirer. La porte s'ouvrit alors entièrement en emportant avec elle les restes d'un grand rideau de voile. Une immense salle faiblement éclairée de quatre mètres cinquante de plafond s'étendait sur quarante ou cinquante mètres. C'était la cale, aménagée en gigantesque salle de sport. Elle contenait toute une série d'appareils de musculation Nautilus. Tout au bout, il y avait une sorte de petite piscine.

Derrière Max, Alex remuait les bras en tous sens.

– Ça grouille d'insectes, ici.

– Ouais. Des moustiques, acquiesça Max qui entendit un bourdonnement près de son oreille. Pas difficile de deviner de quoi ils sont porteurs.

Alex trouva un interrupteur sur le mur et des néons s'allumèrent en vacillant des deux côtés de la salle. Ce fut alors seulement qu'ils virent à quel point les nuées d'insectes étaient denses. Leurs vêtements étaient déjà criblés de moustiques assoiffés de sang, tandis que des milliers d'autres tourbillonnaient au-dessus d'eux et mouchetaient le plafond blanc. Alex arracha deux bandes de moustiquaires et s'enveloppa la tête avec l'une d'elles. Il tendit l'autre à Max qui n'y prêta pas attention.

– Nom d'un chien ! s'écria Alex en frappant ses bras nus. Faisons vite !

– Ça prendra le temps qu'il faudra, marmonna Max en avançant en direction de la piscine.

Il regarda dans celle-ci. L'eau était peu profonde et sale. Des insectes morts en jonchaient la surface.

– Au moins, on sait qu'on est au bon endroit.

Ils entendirent des bruits de pas provenant du pont au-dessus d'eux.

– Je monte l'attraper, proposa Alex. Tu peux t'occuper de fouiller ce niveau ?

– Entendu.

À pas de loup, Max approcha d'une cloison au bout de la salle de sport. Il entendit des bruits de coups sur le métal. Il écouta, puis répondit en frappant plusieurs fois à son tour.

– Erica ? C'est toi ?

Les coups se firent plus puissants et furieux.

– Je viens t'ouvrir. Dès que j'aurai trouvé une foutue porte.

Il regarda autour de lui, puis remarqua une échelle en métal qui montait en haut de la cloison. Il grimpa jusqu'au plafond, où une trappe coulissante était intégrée à la cloison. Elle était maintenue fermée par une courte chaîne et un cadenas. Max donna un coup sur

la porte, qui résonna d'un martèlement frénétique en réponse. Il glissa son pistolet dans la chaîne et le fit tourner plusieurs fois jusqu'à ce que la chaîne forme un nœud serré. Avec un dernier effort, Max cassa un maillon et ouvrit la trappe.

La première chose qu'il vit fut les larmes de joie sur le visage d'Erica. Elle était ligotée et bâillonnée, coincée dans un coin couchette étroit, mais elle était en vie. Max se pencha à l'intérieur et défit délicatement son bâillon.

– Oh, Max ! Dieu merci.

Erica murmura son nom à maintes reprises, jusqu'à ce que ses paroles se transforment en sanglots.

– Je suis tellement content de te voir. Tellement content.

Max s'introduisit dans le minuscule compartiment à l'air confiné et la serra fort dans ses bras, la laissant trembler et frissonner contre lui tandis qu'il la détachait.

– Plus jamais je ne te quitterai des yeux, plus jamais.

Il y eut un bruit à l'extérieur et Max entendit Alex qui l'appelait.

– Je l'ai trouvée, Alex ! Elle est là-haut !

Max sortit la tête par l'ouverture du compartiment. Alex tenait le kidnappeur contre le mur de la salle de sport sous la menace de son pistolet, les mains attachées dans le dos.

– Qui est-ce ? cria Max.

– Il ne veut pas le dire, répondit Alex.

Max se tourna vers Erica.

– Est-ce que tu vas me présenter ton vieil ami ?

Elle eut un faible sourire forcé.

– Max, voici le Dr Jarman Herrera.

*

* *

La plage s'étend sans fin à l'horizon de chaque côté, et il n'y a pas un nuage au-dessus de l'océan pour adoucir la lumière équatoriale qui éblouit, lave et blanchit chaque chose. Tout est éclatant : mon maillot de bain, une serviette douce, un long drink sur une table. Et dans cette boisson, des glaçons.

Tandis que je bois mon verre à grands traits, la vision de ma cage s'insinue dans mon esprit, malgré tous mes efforts pour laisser ce coin de ma mémoire dans l'ombre à tout jamais. Lors de ce dernier jour, quand le groupe électrogène a repris son affreux toussotement, on m'a emmenée dans la salle de torture qui empestait le vomi, la peur et les excréments. Les gardes m'ont déshabillée et enchaînée à une table en métal grasse. Crocodile s'est approché de moi et m'a demandé à nouveau, alors qu'on fixait les pinces en cuivre sur ma langue, mes tétons et mon clitoris, si je voulais subir ce châtiment pour sauver Jarman.

– Cette électricité est-elle pour vous ou pour lui ?

J'ai réfléchi longuement et je lui ai donné ma réponse à voix basse.

Plus tard, Crocodile m'a emmenée dans sa chambre. Cette fois-ci, j'ai bu le gin tonic, avec beaucoup de glace tout juste sortie de son nouveau frigo, je me suis douchée, j'ai enfilé la robe neuve et j'ai même essayé de sourire quand il m'a demandé.

Au cours des heures suivantes, Crocodile a utilisé ma chair à ses propres fins, me forçant non seulement à me soumettre mais à simuler l'amour et le désir. Tout ce que j'ai fait alors, je l'ai fait pour me punir, pour expier ma culpabilité. Après cela, quand Crocodile a pleuré sur lui-même et sur ses crimes, je me suis surprise à le prendre dans mes bras. Curieusement, j'étais incapable de verser une larme.

Il m'a libérée ce soir-là, et Dents de la chance m'a emmenée en voiture sur le chemin défoncé d'une forêt cauchemardesque jusqu'à la lisière d'une ville contrôlée par le gouvernement où il m'a déposée, étourdie par la faim. C'était il y a sept semaines. Physiquement, je suis rétablie, mais mon esprit est engourdi. Je sais que l'Erica qui a émergé de cette cage n'est pas l'Erica Stroud-Jones qui y est entrée. Je sais des choses sur moi-même que personne ne doit jamais savoir. Ces secrets, je peux les confier sur papier, mais jamais à quelqu'un.

Hier, j'ai entendu à la radio que l'APLK avait gagné sa place à la table des pourparlers de réconciliation et que le dernier otage occidental, le Dr Jarman Herrera, avait été relâché. Je ne supporterais pas de le revoir, je ne supporterais pas d'implorer son pardon. Son visage restera à jamais gravé dans mon esprit. En définitive, je ne suis qu'un être de chair et de sang, et il est des fardeaux qui ne peuvent être portés. Désormais, je porterai toujours en moi l'expression que j'ai vue sur le visage de Jarman quand nous nous sommes croisés dans le couloir de notre prison. Moi, qui quittais la salle des tortures indemne. Lui, qui arrivait pour subir ce à quoi je n'avais pas, au bout du compte, eu le courage de faire face.

Sa question me revient sans cesse : « Cette électricité est-elle pour vous ou pour lui ? »

Je n'avais répondu qu'un seul mot :

– Lui.

Et l'intelligent et malfaisant brigadier avait souri, sachant que nous étions enfin égaux.

(Journal d'Erica)

Les funérailles de Lisbeth se déroulèrent dans l'intimité et en petit comité. Elle fut enterrée à côté du Dr Grzalawicz, son cher Johnny, dans un cimetière municipal perdu de sa ville natale de Leyde. Autrefois amants, étrangers l'un à l'autre à la fin, tous deux pris au piège dans un passé différent. Quelqu'un – on ne savait pas bien qui – s'était occupé de la paperasse qui aurait sinon empêché d'enterrer deux fois la même personne. Johnny Gee, officiellement inhumé des années plus tôt en Belgique, désormais enterré à Leyde sous le nom de Dr Johan Grzalawicz.

Accompagné de Henk Schipper, Max était présent pour leur rendre hommage, alors qu'Erica restait sous observation à l'hôpital. L'inspecteur Voos représentait la police néerlandaise, peut-être en guise de mea-culpa après n'être pas parvenue à la protéger. À un moment donné, Voos lança un regard noir à quelqu'un se trouvant derrière Max. Il se retourna et vit Alex debout au fond, habillé en parfait croque-mort. Pour un agent des renseignements comme Alex, enterrer la vérité était une seconde nature, et ce jour-là n'était qu'un chapitre de plus dans une interminable litanie. Non seulement il avait empêché Voos de tenter de pincer D'Anville pour des délits mineurs, mais il avait prévenu Max qu'il allait annuler les poursuites pour corruption contre Stokenbrand. Le flic roublard partirait à la retraite en échange de son silence. Le pragmatisme à la néerlandaise, comme Alex avait appelé ça.

Lorsque la première pelletée de terre se répandit sur le cercueil, ce fut Henk qui pleura. Bien qu'il eût pardonné à Max et qu'il eût été remboursé intégralement pour sa générosité, il ne s'était jamais tout à fait remis nerveusement de l'assaut qu'avait subi sa galerie. Max le serra contre lui et lui promit qu'Erica et lui reviendraient le voir, avec ou sans nouvelles œuvres.

Désormais sous les soins de Saskia Sivali, Erica avait écouté l'explication et les excuses de Max quant à sa liaison compliquée avec Lisbeth.

– Tu as risqué ta vie pour moi, Max. C'est ce que tu devais faire pour me retrouver. Je le sais, et je t'aime pour cela.

Max avait courbé la tête puis avait sorti de sa poche la bague de fiançailles qu'il avait fabriquée.

– Ça fait des mois que j'ai l'intention de t'offrir ça, expliqua-t-il. Les circonstances semblent simplement m'en avoir empêché.

– Elle est belle, Max. Tu l'as fabriquée toi-même, non ?

Elle tendit son bras encore relié à une perfusion. Max sourit et passa la bague à son annulaire, en prenant garde de ne pas irriter la piqûre de moustique encore enflée sur son articulation.

Épilogue

Max et moi sommes rentrés à New York hier, un mois entier après ma libération. Étrangement, on nous a attribué les mêmes places que lui et Jarman avaient occupées lors de ce vol fatidique il y a des mois. Et tout comme Jarman, nous prenions aussi nos petits cachets orange. Ils fonctionnent vraiment bien. Max a eu de la chance, il n'a pas été infecté au cours du vol initial, il s'est seulement fait piquer en venant me délivrer sur la péniche.

Jarman m'avait injecté du sang contaminé par le *Plasmodium cinq* le jour où il m'avait enlevée. Puis il m'avait attachée à un lit au milieu de la péniche et il avait lâché sa colonie de moustiques sur moi. Il s'agissait d'*Anopheles tigris* néerlandais, tous vecteurs potentiels du paludisme, tous rapidement infectés par mon propre sang. Quand j'ai commencé à avoir des fièvres, il m'a décontaminée avec ses cachets et m'a laissée récupérer durant deux semaines dans la couchette pendant que les moustiques pondaient leurs œufs dans la piscine de la péniche. La colonie qu'il avait désormais était vraiment énorme, des dizaines de milliers d'insectes. Max est arrivé un jour seulement avant qu'il me rattache dans la cale pour qu'ils se nourrissent de mon sang. Ç'aurait été insoutenable. Jarman projetait de lâcher des moustiques en masse dans la nature afin d'accélérer l'épidémie avant la fin de l'été.

Si j'ai un regret dans la vie, c'est de m'être trop laissé ronger par la culpabilité. Le mail de Jarman, qui proposait que nous nous voyions à Amsterdam, m'avait semblé présenter une occasion sans pareille de m'excuser, de réparer les erreurs que j'avais commises il y a tant d'années. Il m'avait promis que ses données enrichiraient ma thèse. En réalité, il voulait faire disparaître toute trace de celle-ci. Il voulait qu'il n'existe aucune alternative au remède qu'il s'appropriait à offrir au monde.

Comment avait-il découvert ce remède ? C'est très simple. Il savait que les singes de Fowler pouvaient contracter le paludisme, et nombre d'entre eux en étaient morts en captivité. Cependant, lorsqu'il a découvert le fruit des gwuias, ces arbres dans lesquels vivaient les singes, et qu'il l'a ajouté à leur alimentation, il s'est rendu compte qu'ils guérissaient. Mais le paludisme des singes de Fowler ne touchant que les singes de Fowler, c'était uniquement, au départ, d'un

intérêt théorique.

C'est la mort de Sophie qui a prouvé que le parasite des singes de Fowler pouvait être transmis aux humains, et ce, avec un effet rapide et dévastateur. Des années se sont écoulées avant que Jarman ne réfléchisse à nouveau à cela. L'ingrédient actif du fruit pouvait-il agir contre d'autres formes de paludisme ? Il a fait des essais dans un hôpital de Kinshasa et ça a fonctionné. C'est à ce moment-là qu'il s'est tourné vers ses employeurs pour leur demander des financements.

Jarman a eu largement le temps de me parler de ses différents séjours en hôpital psychiatrique après sa démission de Pharmstar, et de son idée ultime pour prendre Iron Jack Erskine au mot : trouver une maladie qui tue les riches, afin que le monde prenne enfin le paludisme au sérieux. Ainsi, en 1995, il a réuni ses économies et il est retourné au laboratoire délabré de Kinshasa pour y récupérer tout le matériel qu'il pouvait. Il n'a pas mis longtemps à se rendre compte que le cycle de vie plus rapide du parasite du singe se prêtait à une contamination en milieu tempéré, ce parasite pouvant se reproduire et se développer en Europe durant l'été. Au Zaïre, Jarman est tombé sur un mercenaire qu'il avait rencontré sur la route de Zizunga. Il s'agissait de l'affreux Poul Stefan D'Anville, qui récoltait les oreilles de rebelles pour obtenir des primes et qui m'avait sauvé la vie juste avant que je sois capturée par l'APLK.

Jarman a trouvé en D'Anville une personne attentive à ses idées folles. Mais c'est D'Anville qui y a ajouté un aspect lucratif. Ne te contente pas d'Erskine, a-t-il suggéré, diffuse la maladie dans le monde puis vends le remède. C'est ainsi qu'ils ont créé ensemble Xenix-Solutions moléculaires.

Jarman est, bien sûr, en détention provisoire à Amsterdam pour enlèvement, cette fois-ci sous un régime moins cruel que celui du brigadier Crocodile. Pharmstar a abandonné son projet de rachat d'Utrecht Laboratories, mais la société, dirigée depuis peu par Henry Waterson, est en train de monter un labo aux Pays-Bas pour chercher un remède au paludisme, profitant de réductions d'impôts négociées par Betsy Dijkstra. En tant que détenteurs du brevet de la découverte de Jarman, ils sont bien partis. Le nombre de malades infectés par le *Plasmodium* cinq chute déjà. Quant à mes recherches personnelles, désormais validées par mes pairs, elles seront publiées dans *Nature* à l'automne.

Alors que je comprenais la haine que me voue Jarman, je n'ai pas saisi au départ pourquoi il détestait tant Pharmstar et Iron Jack Erskine. Jarman m'a expliqué qu'il lui avait fallu deux ans pour qu'on accepte de le recevoir au siège de Pharmstar à Atlanta. Sa découverte n'intéressait pas Erskine, mais Pharmstar a toutefois veillé à la faire breveter au cas où il changerait d'avis ou voudrait la vendre. Jarman n'était pas propriétaire de sa découverte et ne pouvait la présenter à personne d'autre. Une situation frustrante et injuste, certes, mais de là

à inspirer un massacre ?

Quand j'ai interrogé Jarman à ce sujet, il m'a rapporté, mot pour mot, une conversation avec John Sanford Erskine III au siège de Pharmstar, la seule discussion informelle qu'ils aient eue. Elle avait eu lieu quelques minutes après qu'Erskine eut anéanti les espoirs qu'avaient Jarman de financer un projet visant à guérir le paludisme, et le directeur général tentait à présent de faire passer la pilule en bavardant. Petit-four en main, le patron de Pharmstar lui a raconté qu'il s'était rendu dans la zone d'Afrique où travaillait Jarman lorsqu'il était vice-président.

– Ouais, c'est pas bien facile de se déplacer par là-bas, hein ? avait dit Erskine. Vous savez, il y a quelques années, j'étais avec le directeur de Tetro-Meyer, coincé dans un trou perdu du nom de Kisangani, et je n'arrivais pas à trouver un avion pour Kinshasa, même pour tout l'or du monde. Bon Dieu, le seul à partir devait d'abord passer par une piste d'atterrissage dans la jungle, et dans la mauvaise direction qui plus est. Je suis monté à bord, mais je n'avais vraiment pas le courage de passer deux heures de plus dans ce pays paumé. Vous n'avez pas idée du bakchich que j'ai dû offrir au pilote pour qu'il oublie la piste d'atterrissage et aille directement à Kinshasa.

Quand Jarman lui a demandé la date, il n'a plus eu de doute : Erskine avait pris l'avion qui était en route pour sauver la vie de Sophie. Si cet avion était arrivé, et si Sophie avait reçu assez tôt le traitement qu'il lui fallait, tout ce qui s'en est suivi aurait été différent. Toutes ces personnes n'auraient pas trouvé la mort. La souffrance, la peine auraient pu être évitées. Rien de tout cela n'était inéluctable. Depuis le début, tout ce qu'il fallait, c'était un peu de chance.

Tout a commencé à cause d'un moustique dans un centre de recherche sur des singes, dans un coin perdu d'un pays d'Afrique oublié. Et d'une piqûre malencontreuse.

Remerciements

Toute ma gratitude va au professeur P.A. Kager et à son équipe de l'Academisch Medisch Centrum à Amsterdam ainsi qu'à Willem Takken du Laboratorium voor Entomologie à Wageningen, dont la connaissance des moustiques est sans pareille. J'aimerais également remercier Maria Eswald, conseillère auprès du gouvernement néerlandais sur les questions de santé publique, la police d'Amsterdam qui a aimablement (et à ma demande) accepté de m'emprisonner dans ses cellules modernes, Lianna Janka chez KLM, et mon ancien collègue chez Reuters, Karel Luimes, qui m'a aidé à organiser ce travail de recherche.

Je souhaite par ailleurs rendre grâce au regretté professeur Chris Curtis de l'École d'hygiène et de médecine tropicale de Londres et à son équipe pour toute l'aide et les explications qu'ils m'ont apportées, ainsi qu'au service communication de GlaxoSmithKline. Un grand merci à Jackie et Katie pour leurs relectures appliquées.

Il m'a fallu dix ans pour achever *Morsure*. Le paludisme tue encore aujourd'hui, et il n'existe toujours pas de vaccin efficace. Néanmoins, la science a progressé depuis que j'ai réalisé mes recherches, donc s'il reste des erreurs, j'en suis le seul responsable.

Ceci est une œuvre de fiction. Tous les noms, personnages et sociétés ont été inventés, et toute ressemblance avec des individus réels, vivants ou morts, ou avec des entreprises existantes, anciennes ou actuelles, est pure coïncidence. Les seules exceptions sont deux entreprises pharmaceutiques réelles et leurs directeurs généraux, qui apparaissent au second plan, dans le but de créer un contraste avec l'attitude de la société fictive Pharmstar.

Nick Louth, août 2007.

Mise en pages par [Compo Méca Publishing](#)
64990 Mouguerre

Photo de couverture : © CC0 Public Domain / Pixabay

© Nick Louth, 2006-2014.

www.nicklouth.com

Tous droits de traduction, d'adaptation et de reproduction réservés pour tous pays.

Les personnages, les lieux et les situations de ce récit étant purement fictifs, toute ressemblance avec des personnes ou des situations existantes ne saurait être que fortuite.

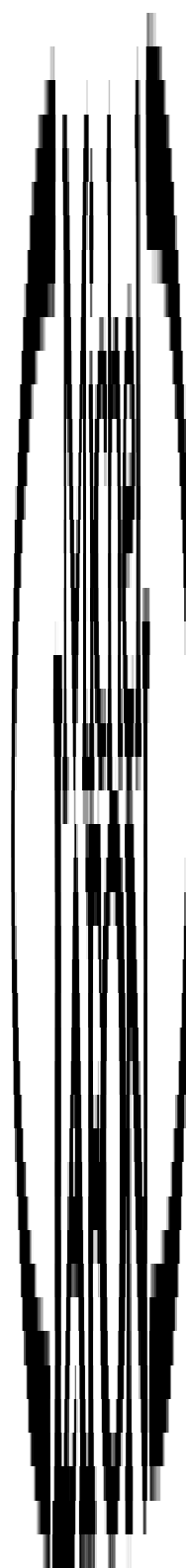
Aucune partie de cette publication ne peut être reproduite, transmise, stockée ou utilisée sous quelque forme que ce soit (électronique, mécanique, photocopie ou autres), sans l'autorisation préalable de l'éditeur.

© Éditions Michel Lafon, 2015, pour la traduction française.

118, avenue Achille-Peretti – CS 70024

92521 Neuilly-sur-Seine Cedex

www.michel-lafon.com



ISBN : 9782749927152